This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07137724 0

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# UNE ANNÉE

D'UNE

# CORRESPONDANCE DE PARIS,

OU

# LETTRES

SUR

# BUONAPARTÉ, SA FAMILLE, SES AGENS,

ET SUR

# LE GOUVERNEMENT CONSULAIRE.

[EXTRAITES DU COURIER DE LONDRES.]

*Dicere de vitiis.*

A LONDRES:

De l'Imprimerie de Cox, Fils et Baylis, No. 75, Great Queen-Street, Lincoln's-Inn-Fields.

Et se trouve chez R. Swinton, No. 87, Titchfield-Street, et H. Brookes, No. 28, Coventry-Street, Haymarket.

1803.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
107922
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1899

Digitized by Google

# *AVANT-PROPOS.*

L'ÉDITION des deux derniers volumes du *Courier de Londres* étant épuisée, le propriétaire de cette feuille n'a pu satisfaire aux demandes multipliées qui lui ont été faites pour le continent et pour l'intérieur de la Grande-Bretagne. Il cède aux vœux de ses amis et des personnes qui désirent se procurer la correspondance relative aux affaires de France, en rassemblant dans un volume, tout ce qu'elle offre de plus intéressant, depuis le 22 Juin de l'année dernière.

Ceux qui ont suivi le développement des principes hautement avoués par les rédacteurs, il y a un an, auront pu voir qu'ils n'ont jamais tu aucune vérité politique, quelque hardie qu'en fût la publication, ou quelque vive que dût en être l'expression ; qu'ils ont cherché à faire des réflexions utiles ; à offrir au découragement des uns, des présages consolans, à la confiance des autres, des avertissemens salutaires. Ils ont écrit sans frayeur ; ils ne diront pas sans passion ; car il étoit impossible d'envisager et de caractériser de sang-froid les scènes qui se passent, et les maux qui se préparent. Il falloit d'ailleurs ramener l'opinion à une connoissance exacte de la France ; il falloit encore dépouiller de tous les prestiges de la renommée, cet homme qu'on s'obstine à faire *grand*, parce qu'il a obtenu d'étonnans succès et usurpé un pouvoir absolu. . . . Et certes, cette tâche ne pouvoit être remplie avec les ménagemens que, dans d'autres temps, on devoit à un gouvernement plus affermi, plus révéré, plus légitime, ni avec la modération que prescrivent des circonstances ordinaires.

Les rédacteurs n'ont rien négligé pour offrir un tableau fidèle du pays qu'ils vouloient peindre, pour faire ressortir tout ce qui pouvoit en offrir l'ensemble et la physionomie.



Digitized by Google

Ils n'ont point la prétention d'avoir dévoilé tous les secrets, fait pressentir tous les changemens ; mais ils pensent qu'il en est peu dont on n'ait trouvé dans leur correspondance ou dans leurs articles, sinon tous les détails, au moins quelques symptômes précurseurs. D'ailleurs, que de projets auxquels on a rénoncé, ou parce qu'ils n'étoient pas mûrs, ou parce qu'ils ont été devinés ou surpris ! Qui pourroit saisir dans leur rapide succession, toutes les conceptions d'un gouvernement qui, lorsqu'il vacille encore dans le chaos révolutionnaire, et lorsqu'il n'est pas encore réglé lui-même, veut être regardé comme l'arbitre de l'Europe ! Qui pourroit assurer que les mesures qu'il adopte aujourd'hui conviendront demain à sa politique incertaine, à sa mobile existence ? Non : les idées les plus chères, les desseins les plus importans sont quelquefois abandonnés, parce que le maître à eu une insomnie, et surtout parce qu'il est moins dangereux pour un gouvernement qui commence, de renoncer à la mesure la plus utile, que de paroître entouré de traîtres ou d'indiscrets.

Ils se borneront à ces courtes observations sur la marche qu'ils ont suivie ; elles serviront en même temps d'éclaircissemens à ceux qui doutent, et de réponse à ceux qui accusent.

*Nota.* Le propriétaire à pris des arrangemens pour pouvoir à l'avenir satisfaire aux demandes d'abonnemens qui lui seroient faites.

Digitized by Google

# PREMIÈRE PARTIE.

# CORRESPONDANCE

## *Depuis le* 18 *Juin, jusqu'au* 25 *Decembre,* 1802.

*Les Généraux.—M. Fouché.—Massacre à Cette.— Nouvelle Eglise Gallicane.*

*Paris, le* 18 *Juin.*

On peut remarquer, qu'à l'approche de toutes les solennités qui ramènent, pour le bon peuple de cette capitale, des fêtes et des illuminations, les conjectures politiques sont plus actives et plus accréditées. On ne croit pas que tant de préparatifs et un si grand appareil doivent se borner à célébrer simplement une époque, plus encore effacée du souvenir des François, par leurs repentirs, que par leur légèreté naturelle ; on leur suppose un autre but. Cependant jusqu'ici l'événement a prouvé, que le gouvernement, se jouant ou des espérances, ou des calculs, ne rendoient pas publics, dans ces brillantes occasions, les projets qu'il conçoit pour s'affermir. Ainsi, le 14 Juillet, ne sera signalé, probablement, que par la proclamation des votes qui nomment Buonaparté Consul à vie. Chacun s'attendoit à ce résultat, et l'éclat de sa publication n'ajoutera rien à la sincérité, ni à la constance des sentimens qui l'ont produit.

Chaque jour voit publier de nouvelles adresses à ce sujet. On croyoit que, pendant le règne de Louis XIV, toutes les tournures adroites ou emphatiques de l'adulation avoient été épui-

Digitized by Google

épuisées ; jamais, cependant, elle n'en a trouvé ni de plus pittoresques, ni de plus neuves que depuis un mois. Chaque préfet rivalise en ce genre, et c'est à qui fera éclorre dans son arrondissement le plus de gentillesses. On dit qu'elles donnent des nausées aux Consuls, et que c'est seulement, par procédé, qu'ils les font insérer dans le journal officiel. Dans le fait qu'importent, à qui reçoit les hommages de l'Europe, les flagorneries de quelques villages ou de quelques corps dépendans.

Plusieurs officiers subalternes sont renvoyés dans leurs communes où ils sont soumis à une surveillance spéciale. Il n'a été question dans le dernier complot d'aucun général. Les généraux n'ont pas à se plaindre : les moins favorisés ont encore une existence brillante. L'argent, les beaux équipages, les châteaux sont à eux ; leur luxe écrase tout. Mais les officiers réformés traînant dans Paris leurs uniformes en lambeaux et leurs corps cicatrisés, ne sont pas ce qu'il y a de plus disposé à soutenir un ordre de choses qui leur ravit la récompense de leurs anciens services. Au reste, on assure que le Consul s'occupe constamment des moyens de rendre leur sort plus supportable. Il ne veut pas qu'on dise que la guerre étant finie, on congédie ceux qui l'ont faite, pour tout sacrifier à l'éclat et à la représentation, et qu'on donne la préférence aux officiers de parade, aux hommes superbes et portant bien l'uniforme.

M. Fouché est toujours rempli d'une salutaire vigilance. Il surpasse, en activité, les ministres de l'ancien gouvernement qui ont dû quelque célébrité à la manière dont ils faisoient la police de Paris. Ses agens sont partout, les cafés, les lieux publics fourmillent d'espions empressés, à recueillir toutes les paroles équivoques, à explorer toutes les figures inconnues, et à dénoncer des hommes, qui ne s'aperçoivent qu'ils ont eu une opinion politique, qu'au moment où ils sont traduits à la police. Le Temple regorge de prisonniers : émigrés, royalistes, amis des noirs, jacobins, feuillans, &c. &c. tout est confondu ; tout est mis en présence.

S. M. l'empereur rétablit, dit-on, tous les ordres religieux dans ses états. La France se propose d'imiter cet exemple, mais graduellement, On commencera par les ordres de mendians, et pour cela on recrutera sur la route de Calais les affamés, qui, par leurs cris et leurs importunités, donnent aux Anglois une si mauvaise idée de la grande nation.

Le premier Consul a fait construire une voiture de voyage semblable

Digitized by Google

semblable à celle dans laquelle le maréchal de Richelieu faisoit, sans s'arrêter, le voyage de Paris à Bordeaux. On y a seulement ajouté un petit arsenal pour la défense, et une doublure en Tole pour la sûreté.

Des grenadiers s'étant permis à Cette, en présence de quelques dames, des gestes fort indécens, il en est résulté, entre eux et les bourgeois, une rixe très-violente et assez meurtrière. Une commission militaire s'est emparée de la connoissance de cette affaire: douze des bourgeois ont été condamnés à mort, et l'on assure qu'ils ont été exécutés. Le consul a été affligé de ce jugement, mais les ménagemens qu'il doit aux soldats lui ont prescrit le silence.

Rœderer, un des hommes qui a eu le plus constamment *la pensée* du gouvernement, a fait insérer dernièrement dans le journal, dont il est propriétaire, une série de *pourquoi*; parmi lesquels on remarque ceux-ci : *Pourquoi le premier consul ne désigneroit-il pas un successeur ? Pourquoi la monnoie ne porteroit-elle pas son effigie ?*

D'après cela, on conclut que les atteliers des monnoies qui, depuis l'avénement de Buonaparté, n'ont pas même frappé un gros sou, vont être remis en activité.

C'est maintenant la *France protestante et réformée* qui brûle son encens sur les marches du palais consulaire. *Ses temples ne retentissent que de bénédictions pour le nouveau Cyrus qui l'a rendue à la liberté.*

On se rappelle ces malades immobiles et souffrans sur les bords de la Piscine ; ils invoquoient la main puissante et secourable qui devoit les jeter dans ses eaux salutaires ; eh ! bien, c'est ce que font les pauvres émigrés rentrés sur la foi des journaux. Tous les matins ils adressent leur prières à M. Fouché du fond des lazareth, où il leur fait faire la plus longue et la plus pénible des quarantaines, mais il en est très-peu qui obtiennent de pénétrer dans le nouvel Eden. Il faut se résoudre à attendre, n'ayant pas même les embrassemens de sa famille ou de ses amis, pour étourdir toutes les idées que fait naître une démarche décisive, et dont les inconvéniens ne se retracent avec force, à l'esprit, qu'au moment où elle est irrévocable.

L'union se rétablit difficilement dans la nouvelle église Gallicane, et l'on commence à s'apercevoir qu'on ne réussit pas aussi bien dans le sacre des évêques que dans celui des rois.

La

Digitized by Google

La religion catholique ne veut être ni dominée, ni circonscrite. D'accord avec le pouvoir, quand il repose sur des bases révérées, et quand il a pour elle, sinon une soumission entière, au moins la déférence qu'il doit à sa sainte origine, elle lui résiste chaque fois qu'il ne veut l'employer que comme instrument. Elle ne se contente pas d'être tolérée; elle exige qu'on la propage. Il ne lui suffit pas qu'on se range sous ses bannières sacrées; il faut encore suivre ses préceptes et croire à ses dogmes. C'est en communiquant, sans cesse, avec les hommes, par les sacremens, les rites et les cérémonies, qu'elle leur rend sa morale sensible; ainsi tout ce qui tend à diminuer l'éclat de ses solennités, à les restreindre dans l'enceinte des églises, doit amener tôt ou tard une lutte, entre elle et le pouvoir qui la comprime.

Il semble qu'avant de relever les autels, d'inaugurer les temples, d'instituer les ministres; il eût été prudent de prouver que le gouvernement François étoit revenu, de bonne foi, aux vrais principes de la religion. Alors le peuple auroit vu, dans cette grande époque, l'influence de la Divinité qui éclaire et convertit, plutôt que les calculs de la politique. On auroit dû, surtout, préparer à cette réforme les esprits que le vertige de l'erreur avoit égarés; afin que la religion ne restât pas livrée, presque sans défense, à la risée des impies.

On a voulu appliquer à la religion le système de fusion qu'on a jusqu'à présent suivi, avec quelque succès, dans l'administration intérieure: cette mesure est fausse. Un régime nouveau qui soumet à ses lois toutes les volontés, peut bien aussi éteindre, graduellement d'anciens souvenirs et des haines qui perdent leur violence, quand elles manquent des moyens de se satisfaire: c'est là l'effet du temps et de l'action d'un grand pouvoir; mais quand il y a eu schisme dans l'église, quand quelques-uns des ministres qu'on y fait rentrer, ont été les apôtres de l'irréligion et du mensonge, ne doit-on pas à l'édification des fidèles une solennelle expiation, et la publicité des repentirs ne doit-elle pas effacer le scandale causé par l'erreur? Aussi ce qu'on appeloit autrefois intrus, quoiqu'ayant déjà fait une rétractation secrète, est-il disposé à la renouveller en public.

*Situation*

Digitized by Google

*Situation du Gouvernement François.—Libelle.—Satires.—Plan de Rœderer.—M. Dosmond.*

*Paris, le 26 Juin, 1802.*

Le Gouvernement François reste stationnaire, c'est ce qu'il a toujours fait après chaque tentative importante sur l'opinion publique. Quelques politiques, en calculant la position avantageuse où l'avoient mis, la paix, le concordat et les événemens de St. Domingue, imaginoient qu'il iroit beaucoup plus loin. Ils disent que jamais des chances plus heureuses n'ont autorisé plus d'audace dans les entreprises; et ils prétendent maintenant, que le premier Consul pourroit bien ne plus trouver sa fortune aussi propice, lorsqu'il voudra, enfin, décorer d'un titre imposant l'édifice élevé par sa politique et ses succès. Les hommes dévoués à sa personne, et dont l'existence dépend de la sienne, voudroient qu'il fixât enfin son rang parmi les têtes couronnées, tandis que les républicains modérés, ceux qui auroient quelque pudeur de s'attacher au char d'un soldat heureux, après avoir contribué à renverser le trône, accumulent, contre un dénouement qu'ils prévoient, tous les obstacles et toutes les craintes.

Mais ce qui rend la marche du Consul circonspecte et presque timide, c'est une coalition de généraux enrichis de ses bienfaits, élevés par sa faveur, et qui ont manifesté leur opposition, chaque fois qu'il a paru revenir aux anciennes idées. Il les a rendus plus forts en les plaçant partout. On les remarque au conseil d'état, au sénat, au tribunat, au corps législatif, et ils peuvent former, contre le gouvernement, une ligue puissante, s'il tentoit une entreprise qui heurtât trop fortement leurs idées et leurs prétentions. Nous nous rappelons avoir entendu crier autrefois, dans les rues de Paris, une brochure ayant pour titre: *J'ai peur et je fais peur.*— C'est là l'histoire de toutes les luttes politiques. Le Consul a peur d'être contrarié par les fantômes que la constitution a créés; et ceux-ci ont peur qu'il ne les fasse disparoître. Ils déguisent mal leur mécontentement et leur aigreur. C'est une chose assez remarquable que les ennemis les plus dangereux et les plus actifs du régime qui gouverne la France soient ceux même qu'il fait vivre. Peut-être en trouveroit-on la raison dans l'incertitude où ils sont sur leur sort, et dans le peu de garantie que leur a offert, jusqu'à présent, un gou-



Digitized by Google

vernement dont les principes ne sont pas encore bien fixes, et qui ne peut pas assurer, à ceux qui le servent, qu'une autre volonté, ou d'autres intérêts, ne viendront pas les déplacer.

L'administration est morcelée dans toutes ses parties ; de tous les ministères, il n'y a guères que celui des relations extérieures qui ait conservé ses attributions intactes. Le Conseil d'Etat envahit tout en détail. Ce terrible ministère de la police s'évanouit depuis qu'il n'y a plus d'émigrés ni de conspirateurs. Une seule chose intéresse maintenant, personnellement le Consul, c'est la police directe de la Capitale ; il y a pour cette partie un préfet actif et bien servi, qui a déjà trouvé deux fois la vigilance de M. Fouché en défaut.

On peut réduire à ceci la véritable position du Gouvernement François : ses projets pour se débarrasser de ses entraves ; l'attente où il est des effets du Concordat, qui, jusqu'à présent, a trompé les espérances qu'il avoit données ; enfin, le besoin d'établir des relations diplomatiques, dont tout l'édifice repose sur une influence factice, dûe en partie à l'épuisement de quelques puissances, et à l'ambition de quelques autres.

Les hommes de parti sont incorrigibles ; rien ne peut les contenir : ni l'impuissance évidente à laquelle ils sont réduits, ni l'espionnage actif qui les cerne de toutes parts. Il vient de paroître un écrit clandestin contre le Consul. Il porte le titre de libelle, et le justifie bien. Il dévoile, surtout, l'immoralité du chef du gouvernement. L'auteur a été bientôt découvert ; et comme une pareille tentative se rattache nécessairement à des projets, pour l'exécution desquels il faut des hommes, il a été arrêté avec d'autres complices, parmi lesquels on remarque un aide-de-camp de Bernadotte. Une certaine faction auroit voulu pouvoir lier à cette intrigue le nom du général Moreau. Le Consul a méprisé ces insinuations que repoussoient, également, son intérêt et sa sagacité.

La direction des théâtres sera enlevée au ministère de l'intérieur, pour grossir les attributions des préfets du palais, qui vont devenir de véritables gentilshommes de la chambre. On est satisfait de voir les théâtres hors de la tutelle de Rœderer qui traitoit cette partie avec beaucoup d'indifférence, et en abandonnoit le soin à son secrétaire Fabien Pillet, homme entièrement dévoué à Talma, et par conséquent très-disposé à écarter tous les talens qui pouvoient porter ombrage à celui-ci.

La nouvelle satire de Chenier contre le Concordat, a été accueillie

Digitized by Google

accueillie avec la plus grande faveur. L'édition en a été épuisée en trois jours.

Rœderer, en la faisant critiquer vivement dans le journal, dont il est propriétaire, n'a fait que donner plus de célébrité à cette production irréligieuse. On se rappelle que dans la satire intitulée, *Epître à la Calomnie*, les traits les plus mordans s'adressoient à Rœderer; et une censure qui devroit, sans doute, n'être attribuée qu'au dégoût de celui-ci pour de mauvais vers, est rejetée, par le public malin, sur un esprit de vengeance.

Toutes les personnes employées par le Gouvernement sont occupées, maintenant, à de nouveaux plans de constitutions. La tête de M. Rœderer est en travail plus qu'aucune autre. Il s'entretenoit dernièrement avec plusieurs membres du gouvernement, du projet d'établir une chambre composée uniquement de propriétaires, et il soutenoit qu'elle ne pouvoit être bonne à rien, parce que les propriétaires des grandes terres étoient tous des ex-nobles, des émigrés rentrés, qui ne pouvoient pas être attachés au premier Consul, et qui espéroient toujours le retour de l'ancien ordre de choses. On lui répondoit: qu'au contraire, toutes les grandes terres avoient passé dans les mains des hommes dont la révolution avoit fait la fortune; qui devoient leur tranquillité au premier Consul, et sur lesquels il pouvoit dès lors compter. On convint d'écrire des lettres circulaires aux préfets, et de leur demander un état de toutes les propriétés considérables de leurs arrondissemens, les noms, l'âge des propriétaires, les dates de leur possession, et un compte de leur opinion sur la révolution. On proposa de faire écrire ces lettres par le ministre de l'intérieur; mais M. Rœderer, en sa qualité de chef de l'instruction publique, s'en chargea. Les préfets ont écrit au ministre de l'intérieur pour lui exprimer leur étonnement sur la nouveauté d'une communication de ce genre, et pour lui dire qu'ils ne savoient à qui adresser leurs réponses. Quel sera le résultat de cette confusion de pouvoirs? On l'ignore. Que fera-t-on des plans de Rœderer, qui, depuis la révolution, n'a cessé d'en présenter sur les objets de bien public, et dont le but réel étoit son bien particulier? Il a aussi un plan pour supprimer le tribunal de cassation, et le remplacer par le conseil d'état.

L'évêque de Nancy, M. Dosmont, a été mal reçu de son nouveau bercail. Il attribue la répugnance de ses ouailles au commandant, et au préfet, qui sont jacobins. L'effervescence a été telle qu'il a donné sa démission, que le premier



Digitized by Google

Consul n'a point acceptée. Il paroît que l'évêque de Nancy n'a pour lui que les juifs de son diocèse.

Le préfet de Rennes, M. Mounier, de *constituante* mémoire, a découvert, trois jours après son installation, et dénoncé au premier Consul une conspiration de jacobins, qui se tramoit à Rennes.

---

*Situation du Gouvernement François.*

*Paris, le 2 Juillet.*

On remarque quelqu'embarras dans la marche de notre gouvernement: il ne peut plus compter sur ses anciens appuis, dont il a trompé les vues; ni sur ses nouveaux partisans, dont il ne réalise aucune des espérances. C'est dans cet instant décisif qu'il s'aperçoit des inconvéniens de la marche qu'il a suivie jusqu'à ce jour, pour confondre, dans un seul besoin d'union et de séeurité, toutes les haines que la révolution a fait naître. Il sent qu'il n'y a jamais eu rien de plus impraticable, qu'un amalgame d'individus qui ont commis ou conseillé de grands excès, avec d'autres qui, presque constamment victimes, n'ont paru renoncer à la vengeance que pour rentrer dans la patrie, et sentent cependant se ranimer tous leurs regrets ou tous leurs ressentimens, en voyant les débris qui la couvrent, et les hommes qui y prospèrent. Etoit-il politique d'amener ainsi sur une terre qui rappelle tant de pertes, des proscrits dont l'éloignement avoit affoibli les souvenirs, et auxquels de longues privations ne présentoient plus que comme un rêve, leurs anciennes jouissances? Etoit-il prudent d'offrir, sous l'égide de la loi, et dans l'appareil d'une insolente prospérité, les spoliateurs, aux yeux d'infortunés qui ne peuvent plus avoir ni attachement au sol, par la propriété, ni confiance au gouvernement, par l'espoir d'en obtenir justice. Si par une tolérance habile, celui-ci avoit laissé le remords ou la pudeur opérer des restitutions équitables; s'il avoit secrètement encouragé ces pactes qui unissoient, par la reconnoissance, l'individu réintégré, à celui qui avoit d'abord eu une jouissance illégitime: sans doute, il auroit produit, en partie, l'effet que désiroit sa politique. Bien loin de là, il n'appelle les émigrés que pour assister aux funérailles des Bourbons, et à l'irrévocable translation des anciennes propriétés, dans les mains de la cupidité et de l'usurpation. Croit-on que ces malheureux soient suffisamment enchaînés par la démarche qu'ils ont faite; que

ne

Digitized by Google

ne voyant plus d'asyle ni de ressource que sous la protection du Gouvernement qui les tolère, encore plus qu'il ne les accueille, ils se lient, par nécessité, à ses destinées, et s'arment même pour le soutenir? On se trompe. Sans doute, avant qu'ils n'aient bien aperçu combien leur situation est précaire; combien leur avenir est dépouillé d'espérances, ils croiront encore leur sûreté intéressée à maintenir la sienne: mais qu'appréciant les faveurs qu'ils en reçoivent, et le sort qu'il leur promet, ils aillent, quand ils seront désabusés, se dévouer à sa défense! Non. Il faut ne pas connoître le cœur humain, pour croire que ses préjugés ou ses prétentions cèdent si facilement à un bien-être passager.

Les vainqueurs de Brumaire sont divisés. Tous les bienfaits de cette journée sont pour les Rœderer, les Renaud d'Angely, les Portalis, les Mounier, &c. partie inactive ou proscrite alors, et qui n'a eu ni l'influence des combinaisons, ni le mérite de l'audace, dans cette révolution mémorable. Le parti qui avoit tout préparé pour ses propres succès, frémit de la force progressive qui le gagne de toutes parts, et l'écarte de la ligne où l'ambition l'avoit placé. A chaque perte, à chaque froissement, il jette les hauts cris, et ceux qui ont refusé Moreau, pour chef de cette journée, parce qu'il n'étoit pas assez jacobin; exhalent leur haine contre l'homme qu'éleva leur fanatisme, et que déifia leur exagération. Il y a quelques jours qu'ils bénissoient l'esquif qui a conduit à Fréjus, le moderne César, et aujourd'hui ils accusent la foudre qui ne l'a pas frappé, et les abîmes qui ne l'ont pas englouti.

Complices de toutes les usurpations, auteurs de tous les bouleversemens, ils réclament les principes, parce que ce n'est pas en leur faveur qu'on les outrage; ils invoquent la liberté, parce qu'elle est mutilée par un glaive qui a échappé à leurs mains sacriléges. Qui se laissera exalter par leurs déclamations furibondes? Qui se dévouera pour rétablir leur puissance? Sera-ce le parti royaliste qui chaque jour se déprave ou s'affoiblit? Sera-ce le parti anarchiste? Non. Il les méprise encore plus qu'il ne les hait, parce qu'après avoir remporté la victoire, ils n'ont eu ni la fermeté qui en fixe les avantages, ni l'habileté qui les recueille; parceque leurs adulations ont commencé cette fortune impérieuse qui les écrase de ses succès, et les éblouit par son éclat. Transfuges du parti dont ils réclament le secours, et dont ils évoquent les fureurs, ils ne peuvent plus, après l'avoir si souvent trompé,

après

Digitized by Google

après avoir préparé la longue et peut-être éternelle impuissance où il se trouve, lui communiquer la moindre émotion.

Où est donc leur force? Il faut le dire; elle est dans la connoissance qu'ils ont de la révolution, et dans l'apathie de la nation. Ils sont haïs, méprisés: mais ils sont actifs, turbulens, et savent assez bien discerner les symptômes de dissolution qu'un gouvernement laisse échapper, pour se tenir en mesure de lui porter les derniers coups, et de recueillir son héritage. Quoique leurs moyens ne paroissent pas maintenant bien dangereux, cependant les circonstances peuvent leur donner un grand développement. Si l'on a bien observé toutes les révolutions qui ont eu lieu en France depuis le 9 Thermidor; on a dû s'apercevoir que la cause en a été d'abord si foible, en apparence, et si brusque, que le parti attaqué s'est trouvé anéanti, sans avoir presque senti le coup qui le frappoit. Le peuple ne prend plus, ou presque plus d'intérêt dans ces débats. Son intervention pourroit seule rendre la lutte longue et sanglante; mais on l'a tellement joué après avoir exalté ses passions, qu'il laisse les ambitieux se disputer le sceptre, et qu'il subit le joug, sans presque demander, quelle est la main qui l'appesantit sur lui. C'est cette indifférence profonde qui doit être l'écueil de tous les pouvoirs nés de la révolution. N'ayant pas d'appui dans l'opinion ni dans les habitudes du peuple, ils vacillent au premier choc, et sans l'inquiète activité qui veille à leur conservation, le premier complot les feroit disparoître.

Ces dangers deviennent plus frappans à mesure que l'autorité se concentre. Le Directoire dût avoir une police plus active que ne l'avoit été celle du comité de salut public; et le Consul en a établi une bien supérieure, pour les frais et la vigilance, à celle du Directoire. Et voyez combien cette machine se complique davantage depuis que tout paroît tendre à l'unité. Ce n'est plus ici un mouvement simple, uniforme, dirigé vers le même but et déterminé par la même impulsion; c'est le jeu croisé de mille rouages divers, mus dans des sens, en apparence, opposés, afin de déguiser leur effet et de cacher leur mécanisme. On sent combien il seroit imprudent d'accorder trop de confiance aux hommes même les plus dévoués: aussi, à côté d'eux, sont des surveillans que la jalousie rend actifs à saisir toutes les fautes, à relever toutes les négligences. C'est de la comparaison qu'on fait de leurs divers rapports que naît la vérité, comme c'est de la division qu'on fomente parmi eux, que résulte quelque sécurité pour celui

Digitized by Google

celui qui gouverne. Mais qu'étourdi par la haute position qu'il a choisie, ou qu'enivré des louanges qu'on lui prodigue, cet homme se persuade qu'il peut tout oser, parce que l'opinion se montre docile et presque favorable; c'est alors que commencera ce qu'il y a de plus difficile et de plus périlleux dans le rôle qu'il veut jouer!

---

*Mot du Consul.—Deux Machines Infernales!*

*Paris, le 2 Juillet.*

On met presqu'autant d'importance, à cacher les complots qui se trament, que de soin à les prévenir. Ils feroient contraste avec les scènes d'enthousiasme et d'unanimité que l'on offre à l'Europe, pour la convaincre qu'on va régner sans obstacles, et à quelques provinces de France, pour qu'elles se laissent échauffer par l'exemple. On vient d'arrêter plusieurs officiers réformés: ils seront jugés, dit-on, pour tentative d'assassinat. Contre qui étoit-elle dirigée? Contre le Consul. Quels moyens avoient-ils préparés? Encore une machine infernale. Celle-ci devoit être placée sous un petit pont qui se trouve sur la route de Paris à la Malmaison. On devine le reste. Au moment d'*éclater* il y eut de l'hésitation parmi les conjurés. Dès-lors ils s'aperçurent qu'ils étoient conduits par un fil secret, et qu'un traître s'étoit glissé parmi eux; il fut reconnu et poignardé à l'instant. En même temps que l'on en finissoit avec ceux-ci, on suivoit encore un autre trame, qui devoit avoir à peu près les mêmes résultats. Il ne s'agissoit de rien moins que d'introduire, par une des cheminées de l'appartement du premier Consul, une machine infernale d'une nouvelle invention, et qui, à un instant calculé, auroit fait explosion, et causé un ravage dont les résultats étoient certains.

Le portrait de Louis XVI se vend ici à côté de celui du premier Consul. On remarque au bas du portrait de l'infortuné monarque les vers suivans:

" Il n'a sû que mourir, aimer et pardonner,
" S'il avoit sû punir il auroit sû régner."

On attribue ces vers à un ministre qui se plaint sans cesse de la clémence du premier Consul. " Il faut punir," dit l'un. " Je ne règne pas," lui a répondu l'autre.

Parmi les mesures que le Consul paroît avoir prises, pour réduire ses ennemis à l'impuissance, on remarque celle d'envoyer

Digitized by Google

d'envoyer les généraux, qui lui sont suspects, dans des contrées lointaines, avec des commandemens qu'ils semblent tenir de sa faveur. Ce qui fortifie cette conjecture, c'est que ceux qui ont été nommés à des places de ce genre, sont des militaires marquans de l'armée du Rhin, en général peu dévoués à une fortune qui les éclipse, à une gloire qui substitue ses modernes trophées à leurs anciens services.

*Fragment d'une Adresse aux Soldats.*

*Rennes, le 6 Juillet.*

Un officier supérieur, nommé Simon, ancien aide-de-camp de Bernadotte, voyant que l'on arrêtoit une foule d'individus, sous prétexte qu'ils avoient coopéré à une adresse séditieuse distribuée aux soldats de notre division, est venu lui-même déclarer au préfet qu'il en étoit l'auteur. On y a, dit-on, remarqué les phrases suivantes. " Dix ans de travaux, pour " une république, n'ont servi qu'à nous donner un maître. " Nous n'en voulions point, nous l'avions mille fois juré ; " mais si l'impérieuse nécessité, si nos divisions en devoient " produire un : étoit-ce celui-là qu'il falloit établir ? Con- " sultoit-on les services ? Il y en avoit de plus réels et de plus " anciens que ceux qu'il fait valoir. Reconnoissoit-on les " droits ? Il falloit les rechercher dans une famille que nous " avons peut-être trop légèrement dépossédée. Mais non, " il nous restoit assez de force et de triomphes pour n'avoir " pas recours à cet odieux dénouement. Autrefois je re- " poussois la liberté, parce que les catastrophes qui avoient " préludé à son établissement, m'avoient effrayé ; mais puis- " que les sacrifices qu'elle impose ont été faits ; puisque nous " avons épuisé toutes les douleurs et toutes les privations, " pour nous rendre dignes d'elle, nous devons la conserver.

" Qu'est-ce qu'un soldat sous le régime actuel ? Un ins- " trument passif, un malheureux sans honneur et sans espé- " rances. Si l'on devoit moins à son dévouement et à son " courage, on lui donneroit plus de considération ; mais on " l'éloigne à cause de ses services ; on le mutile par la crainte " de ses prétentions.

" Les premiers Empereurs qu'éleva la victoire et que pro- " clamèrent les légions Romaines restoient dans les camps, " ils s'entouroient de braves ; ils leur destinoient les grandes " places de l'état. Aujourd'hui l'on nous éloigne comme " des témoins importuns ou suspects, ou bien l'on n'accorde

" une

Digitized by Google

" une faveur éclatante qu'au petit nombre d'entre nous " qui se façonne à la servitude.

" Monte sur le pavois, jeune homme, ne sens-tu pas " que ces bras débiles qui le soulèvent, appartiennent à des " esclaves ? Qu'espères-tu de leur courage, si ta politique a " contribué à l'énerver ? Quel honneur attends-tu de leurs " suffrages, et de leur dévouement, s'il n'y a plus rien de no- " ble ni de généreux dans leurs cœurs ?

" Applaudis, applaudis, troupe sacrilége, confirme par " ta soumission la dégradation de l'espèce et l'anéantissement " de la liberté. Oui, l'on te laisse les mains libres, encore " pour aujourd'hui, parce qu'on a besoin de leurs applaudis- " semens ; mais demain elles seront enchaînées, parce qu'on " veut que tu ne marques pas plus dans ce nouvel ordre de " choses, par l'enthousiasme qui approuve tout, que par le " mécontentement qui veut tout censurer."

## *Acquéreurs Nationaux.*

*Paris, le 9 Juillet.*

L'année dernière, au 14 Juillet, on a donné au bon peuple, des bals, des concerts et des spectacles : on y a dépensé deux millions. Maintenant, que l'on n'a plus besoin de captiver sa faveur, et que tous les calculs dont il étoit l'objet sont, à peu près, réalisés, ce n'est pas lui que caressera la souveraine puissance. Déjà nous voyons arriver les vainqueurs. Leur air fier, leur ton de supériorité impose à la multitude. On trouve dans cette réunion de sinistres présages. On imagine, qu'immédiatement après avoir proclamé les votes, le Consul partagera la France aux généraux dont il est sûr, et établira un gouvernement militaire plus profondément combiné, et plus vigoureusement organisé que tout ce que l'histoire peut offrir en ce genre.

Aucun parti n'est content du concordat. Les constitutionnels se croient sacrifiés et les insermentés craignent qu'on ne les joue. Dans les départemens de l'Ouest, la plupart de ces derniers qui s'étoient soumis à l'ascendant consulaire, commencent à déserter les églises, et à attirer les fidèles dans des oratoires particuliers.

L'inquiétude gagne aussi les acquéreurs de domaines nationaux. Ils voient chaque jour chanceler l'appui que leur avoit prêté la politique d'un Gouvernement naissant. Ils craignent qu'à mesure qu'il se régularise et s'affermit, ils ne

soient appelés à restaurer ses finances, et ensuite à rétablir la propriété sur ses anciennes bases. L'opinion les poursuit et les accuse, et la plupart de ces nouveaux propriétaires, n'osant rester dans les campagnes, viennent se réfugier dans les villes.

Il y a quelques jours que l'on a vu arriver au ministère de la police, sous l'escorte de plusieurs gendarmes, un militaire nommé Simon. On répandoit qu'il avoit été arrêté en Bretagne. Il a subi un long interrogatoire, et l'on ignore dans quelle prison il a été conduit.

---

*Evêques.—Légion d'Honneur.—Nouvelle Etiquette.*

*Paris, le 12 Juillet.*

Quelques évêques ont voulu donner leur démission, mais le Consul a chargé M. Portalis de les réconcilier avec le Gouvernement, en attendant que celui-ci les soumette à son influence. Quoiqu'on eut pris l'engagement de ne donner aux intrus que la direction de quelques paroisses, on leur a confié celle des diocèses les plus étendus. Cette faveur qui élève ceux que la religion doit soumettre à une longue pénitence, a produit le scandale parmi les fidèles, et menace de les diviser par un schisme nouveau.

Plus l'opinion publique a paru repousser la légion d'honneur, et plus le gouvernement a attaché d'importance à l'établir, et veut mettre d'éclat dans son inauguration. Le Consul a chargé M. Dumas de composer le discours de cérémonie, en lui ordonnant de s'élever à la hauteur de son sujet, par la pompe des images et le fracas des mots.

Les réparations et les embellissemens de St. Cloud coûteront plusieurs millions. Etrange effet des révolutions! Etonnant résultat de prétentions qu'on ne peut trouver exagérées, quand c'est la gloire qui les inspire; et de besoins qu'on ne peut blâmer, quand ils sont attachés à l'exercice d'un grand pouvoir. . . . ! Celui qui, il y a quelques années, recevoit de Louis XVI l'éducation, la nourriture, et dix sous par semaine, occupe aujourd'hui ses palais, et ne trouve pas que leur étendue et leur magnificence réponde au faste, dont il veut s'entourer, et suffise à la cour qu'il a le projet d'y rassembler!

Au moment où le Consul a paru méditer de grands changemens; les ambitieux ont prétendu y influer, par leurs conseils, et les amis de la liberté par leurs remontrances. Ceux-ci lui ont demandé entr'autres choses la liberté de la

Digitized by Google

presse;

presse; les autres lui ont présenté leurs théories sur le pouvoir. Mais il a puni les conseils par la disgrace, et les remontrances par la prison. Il veut être indépendant de toute influence et de toute censure; c'est par cette volonté bien manifestée qu'il prélude à l'établissement du genre de puissance qui convient à ses vues et à son caractère.

Le grand officier attaché à chaque cohorte prendra le nom de l'endroit qui sera assigné pour la résidence de cette fraction de la légion. On ne connoît encore que le château de Fontainebleau qui ait reçu cette destination. On parle aussi de celui de Versailles. Ainsi l'on dira M. *de Fontainebleau*, M. *de Versailles*.

Voici l'étiquette qui se suit aux levers de l'épouse du premier Consul. Mad. de Luçay reçoit les noms, et introduit dans l'appartement: Mad Buonaparté ne se lève que pour les individus de la famille du Consul, les femmes d'ambassadeurs, et les étrangères de la plus haute distinction: elle leur fait donner des fauteuils. Elle se lève à demi pour les femmes de sénateurs, de préfets, de conseillers d'état, et les invite à s'asseoir: mais à peine incline-t-elle la tête, pour celles des législateurs, tribuns, &c. qui se placent où elles peuvent, et sur des chaises.

Les amis du Gouvernement sont alarmés d'un article qui a paru dans le Courier de Londres, article du 2 Juillet, et qui montre à quel fil léger et fragile tiennent les destinées de la France. Il semble que le gouvernement ait cherché jusqu'ici à se dissimuler cette idée, ou du moins, qu'il l'ait regardée comme un secret au-dessus de la portée du vulgaire. Prononcer que le chef du gouvernement est homme et mortel, paroît une découverte nouvelle, et même un blasphème qu'une bouche étrangère peut seule proférer. On craint qu'une pareille idée, si elle étoit répandue et accréditée, n'altère la confiance qu'on se plaît à prêter au peuple des provinces; car les épigrammatistes, les brouillons, les frondeurs ne sont qu'à Paris, dans cette ville ingrate, où la corruption ferme le cœur aux sentimens nobles et honnêtes et l'esprit aux *idées libérales*.

Le premier Consul peut à peine fournir aux dépenses des généraux sur lesquels il compte. M. Murat n'a pas assez de 500,000 fr. par an. M. Junod reçoit un présent de 100,000 fr. Il achète une maison, y dépense 150,000 fr., et maintenant il se trouve dans l'embarras. Quelles ressources pourroient fournir à de pareilles profusions, et quel appui peuvent offrir des hommes qui n'ont que la soif de l'or.


Digitized by Google
La

La légion d'honneur s'organise. Cet amalgame du militaire et du civil fera un assemblage bizarre. Moreau peut être chef d'une cohorte, où M. Rœderer aura un *grade*.— Cette légion peut se comparer (sauf le crédit) à la monnoie fictive qui n'existe que par le nom. Ceux qui la composeront ne doivent point être réunis. Les membres d'une même cohorte seront aux îles, en Italie, à Paris, en Allemagne, &c. A moins qu'on n'en fasse des propagandistes, des frères, des illuminés : que seront-ils ?

Les plaisirs de nos maîtres sont plus actifs et plus variés que jamais. Malmaison et Morfontaine rassemblent, tour-à-tour, l'opéra et les bouffons. Tant mieux : ces sortes de jouissances adoucissent les mœurs, et empêchent l'imagination de se livrer à l'inquiétude qui tourmente ordinairement les dépositaires d'un pouvoir usurpé.

---

*Fête du 14 Juillet.*

*Paris, le 15 Juillet.*

Pendant que le directoire exécutif existoit, il s'évertuoit à donner des fêtes. Le Gouvernement qui l'a remplacé n'a pu se dispenser d'en conserver aussi quelques-unes : il a même dû ajouter à leur éclat, et effacer par ses *tours de force*, dans ces occasions, les souvenirs que ses prédécesseurs avoient laissés à la populace. Cependant comme sept à huit millions par an, sont une dépense, surtout pour un Gouvernement toujours obéré ; et comme il étoit assez difficile qu'il fit rien à l'avenir qui égalât ce qu'il avoit déjà offert en ce genre ; il a dû restreindre l'appareil de ces fêtes, et dire au peuple en lui montrant ses soldats, comme la sévère Cornelie, en montrant ses jeunes *Gracchus* : " Voilà ma parure et " mes joyaux."

On peut donc vous annoncer que c'est pour la dernière fois que l'anniversaire du 14 Juillet sera célébré. La brièveté de la proclamation que le Consul a faite à ce sujet, l'affectation même avec laquelle il a écarté les souvenirs que cette journée rappelle, indiquent qu'il étoit presque honteux de n'avoir pas effacé cette fête, du calendrier consulaire. Il est toujours imprudent, lorsque l'on veut s'affermir, de trop célébrer les époques qui ont préparé la chute d'un pouvoir légitime, et de redire au peuple qu'on veut façonner à l'obéissance, quels succès obtint alors son audace. On a pu célébrer

Digitized by Google

brer les grandes époques révolutionnaires, aussi long-temps qu'il a fallu prouver aux instrumens dont on vouloit se servir, ou aux amis dont on s'étoit entouré, qu'on n'avoit pas le projet de rétablir la royauté. Mais maintenant que chacun sait à quoi s'en tenir là dessus; et que les ruses qui tendent à déguiser le but qu'on se propose, sont devinées par les hommes les moins pénétrans, on va renoncer à ces palliatifs. C'est assez parler au peuple de sa dignité, de sa force et de sa gloire. Il est le premier à rejeter ces grands souvenirs, à ridiculiser ces mots pompeux, et désormais de semblables cajoleries ne sont plus à ses yeux qu'un jeu cruel, une amère ironie. On a lieu d'espérer que l'année prochaine, on remplacera par des fêtes moins profanes celles que la politique avoit conservées. L'époque où la nouvelle dynastie aura pris rang parmi les familles souveraines, la fête de St. Napoléon et celle du patron du nouvel ordre de chevalerie, vaudront bien aux yeux des bons François, le 14 Juillet et le 21 Septembre.

La fête du 14 Juillet n'a produit aucun événement remarquable, et nos lecteurs doivent se rappeller que nous le leur avons annoncé, il y a plus d'un mois. Quelques milliers de soldats de plus, dans la cour des Thuilleries, et quelques centaines de curieux de plus, dans la place du Carrousel, ont fait tout l'ornement de cette fête. A midi et demi, le Consul, escorté des généraux Murat et Duroc, descend de son palais, monte son cheval favori. . . . fanfares républicaines . . . roulement de tambours . . . cris des commandans . . . trépignemens des chevaux . . . cliquetis des armes. . . Ensuite, silence général . . . admiration muette. . . La marche commence: quatre aides-de-camp en avant; le Consul, le Mamelouck Roustan, &c. Le Consul inspecte l'infanterie et la cavalerie. Le corps des Mamelouks, composé de 150 hommes habillés à la Turque, étoit séparé du reste des troupes, et avoit été placé à la droite de la cour. Le Consul paroît remarquer avec attendrissement ce corps, qui lui rappelle les grands exploits d'Abdallah Menou. Tout à coup la nouvelle forme des casques des cuirassiers distrait sa profonde émotion; il fait descendre de cheval six cuirassiers, examine avec attention cette nouveauté, quitte la parade, et rentre dans son palais.

*Met*

Digitized by Google

*Mot du Consul.—Vote de la Garnison de Brest.—Le Curé Bernier.*

*Paris, le* 19 *Juillet.*

Lorsque M. Villaret est parti pour la Martinique, dont il est nommé capitaine-général; on prétend que le Consul lui a dit: " Vous allez dans une colonie où vous serez le " maître, il s'en faut beaucoup que je le sois ici."

L'évêque de Versailles a fait une rétractation solennelle, et lorsque le Consul la lui a reprochée, il lui a répondu, que l'erreur ayant causé un grand scandale, elle ne pouvoit être effacée que par un désaveu public.

La commission chargée de préparer les changemens qui doivent être une suite de la permanence du pouvoir dans les mains du Consul, s'assemble à Malmaison, d'où l'on écarte les indiscrets, et même les amis.

C'est dans le bain que le Consul lit tout ce qui s'imprime sur son compte, ainsi qu'un extrait de ceux des journaux François qui ne sont pas officiels. On lui a conseillé de choisir cet instant, afin que l'émotion que peuvent lui causer quelquefois des vérités peu nuancées, ou des discours trop hardis, ne nuise pas à sa santé.

On répand que la garnison de Brest, en votant pour que Buonaparté fut Consul à vie, y a mis la condition, que Moreau fut son successeur. On ajoute que cette petite réticence a valu à plusieurs officiers de cette garnison un logement au Temple. Quatre-vingt-cinq officiers généraux se sont réunis, pour représenter au premier Consul, combien il étoit injuste, et en même temps mal-adroit, de ne répandre ses faveurs que sur les troupes qui ont servi en Italie et en Egypte. Augereau et Massena ne paroissent pas avoir signé cette remontrance, d'autant plus indiscrète qu'elle est fondée sur des faits.

Il est arrivé, dit-on, à l'ex-curé Bernier, maintenant évêque d'Orléans, une aventure qui lui a fait goûter les premières douceurs du concordat. A son retour de son ancienne paroisse de St. Lod, où il avoit été bien accueilli, sa voiture fut arrêtée, par quelques personnes qui, après l'en avoir fait descendre, lui représentèrent, que c'étoit lui qui, le crucifix en main, avoit excité le pays à s'insurger, et avoit été cause de tous les maux qui l'avoient désolé, en prêchant aux habitans qu'il valoit mieux souffrir mille morts, que de renoncer

aux

Digitized by Google

aux principes pour la défense desquels ils s'étoient armés. On lui observa, de plus, que non content de changer de principes, il avoit encore changé sa cure contre un évêché. Ensuite, ajoutant à ces remontrances une correction qui devoit en rendre le souvenir ineffaçable, on lui a appliqué sur les épaules une centaine de coups de bâton.

---

*M. Mounier.—Esprit de l'Armée.—Notice sur les Généraux.—M. Fouché.—M. Lucien.*

*Paris, le 26 Juillet.*

C'est la Bretagne qui offre les premiers symptômes du mécontentement et de l'agitation. Cette fois, ce n'est pas le parti royaliste qui menace le plus, mais bien le parti révolutionnaire qui, au milieu des discordes civiles qui ont tourmenté cette province, toujours armé et toujours oppresseur, n'a pas autant qu'ailleurs, cédé à l'influence du Gouvernement. Le nouveau préfet de Rennes, Mounier, commence à s'apercevoir que la tâche qu'il a entreprise surpasse ses forces. Instituteur à Weimar pendant les crises de la révolution, il ne sait par quelles armes combattre les hommes turbulens, par quels moyens se former un parti qui étaye son autorité, ni comment avouer aux Consuls ses embarras et son impuissance. Il est vrai qu'il a obtenu le renvoi de la demi-brigade qui avoit manifesté pour Moreau une prédilection inquiétante ; mais cet éloignement n'a pas détruit la fermentation. Toutes les nuits, les murs de la ville sont couverts d'affiches où l'on lit : *vive Moreau, guerre à Buonaparté*, avec les commentaires les plus injurieux pour ce dernier.

Les acquéreurs de domaines nationaux sont partout exaspérés ; ils prétendent qu'on les a sacrifiés aux émigrés et aux prêtres. Cependant ce parti ne semble pas capable d'une tentative audacieuse. Dans le temps où sous la bannière des Jacobins, et sous l'égide du Directoire, il a opprimé la France ; qu'a-t-il fait autre chose qu'assassiner sans péril ? Il a perdu la ressource des déclamations dans les tribunes populaires ; s'il perd encore l'appui du Gouvernement, il n'offrira plus qu'un amas de factieux sans vigueur, qu'un troupeau d'animaux féroces et timides. Il est vrai que ses intrigues ont pour but d'agiter la multitude et de débaucher les troupes, mais la populace n'est plus une puissance, et ses moindres mouvemens seroient cruellement punis. Quant aux troupes :

Digitized by Google

troupes : elles appartiennent aux Généraux qui les ont commandées ; et si les efforts du parti parvenoient à entraîner quelques corps, ce ne seroit que par l'appât d'un butin qu'il seroit obligé de fournir, et d'une spoliation dont il seroit la première victime. Car les soldats songent toujours au milliard si long-temps promis, et tous disent, que c'est sur les acquéreurs de domaines nationaux, qu'il faut le conquérir.

On commence à introduire dans l'armée une discipline très-sévère. Ce joug appesanti sur les soldats, par ceux-là même qui les ont flattés, et dont leur sang a cimenté la grandeur, est impatiemment porté. Le Gouvernement tolère, il est vrai, leur insolence, avec les bourgeois, et dans toutes les rixes qu'elle peut produire, les venge, même de la résistance qu'on leur oppose ; mais cette partialité est loin de suffire à leurs prétentions : ils veulent encore une indépendance qui ne peut se concilier avec la discipline, et des faveurs que la pénurie du trésor public ne permet pas de leur accorder. Le goût de la dépense, et celui du luxe sont répandus dans tous les grades. Bientôt les fruits des campagnes seront dévorés, et il faudra pour ne pas éprouver des privations, ou envahir encore les Etats voisins, ou partager la France comme un pays conquis. Dans plusieurs divisions militaires, les Généraux ont eu, pour la prééminence, des débats très-violens avec les Préfets. Il a fallu les terminer par une décision du Gouvernement. Le Consul vouloit qu'au moins le Général divisionnaire fut au-dessus du Préfet de département, mais le Conseil d'Etat, qui a senti que cette circonstance étoit décisive, pour fixer, à jamais, sa propre suprématie, a obtenu que les Préfets auroient le pas sur les généraux.

Les militaires réformés sont toujours un objet d'inquiétude et d'effroi. On n'ose pas plus leur fermer les portes de Paris que les avenues du palais consulaire. Ils trouvent des camarades dans ceux qui les gardent, et ils en réclament un dans celui à qui ils adressent leurs justes réclamations. Leur confiance et leur hardiesse se mesure sur l'importance, ou l'ancienneté de leurs services ; et l'on peut juger, avec quelle assurance ils se présentent, puisque presque tous ont fait les premières campagnes du Nord et du Rhin. C'est dans leurs plaintes qu'existe une véritable énergie ; c'est dans leurs cœurs que fermente une haine profonde contre ces jeunes parvenus que le Consul distingue exclusivement. Celui-ci voudroit bien placer dans les administrations ceux qu'il ne peut laisser sur la liste d'activité ; mais l'opposition des Conseillers d'Etat qui lui prédisent une ruine certaine, s'il livre, ainsi, l'administration

nistration civile à l'ignorance et à la brutalité des soldats, l'empêche de pourvoir au danger le plus pressant. D'après cela, ne pouvant leur imposer silence, par des places, on est forcé d'arrêter de temps en temps les plus turbulens, ce qui produit le plus mauvais effet sur le reste.

Ainsi, c'est dans les mécontentemens des militaires qu'on renvoye, et dans la turbulence de ceux qui restent, qu'existent en partie les dangers du Consul. Voyons jusqu'à quel point il peut compter sur les généraux.

Ceux-ci se divisent en deux classes distinctes et presque rivales, savoir : les généraux de l'armée d'Italie et ceux de l'armée du Rhin. Les premiers se subdivisent encore. Les aides-de-camp de Buonaparté, ceux qu'il a fait généraux depuis deux ans, et qui lui doivent toute leur fortune, montrent un dévouement sans bornes. Mais les anciens généraux qui doivent leur nom à de grands succès, à leur bravoure personnelle : les Masséna, les Augereau, &c. &c. ne peuvent s'accoutumer à l'éclat qui entoure un homme, dont ils ont été les camarades, ni au ton orgueilleux et fier qui a succédé, dans ses manières avec eux, à l'ancienne familiarité des camps.

On cite à ce sujet l'anecdote de Masséna qui, rappelé assez brusquement de l'armée d'Italie, étoit mandé à Paris pour rendre compte de sa conduite. A son arrivée, il se présente chez le Consul. Celui-ci, en le voyant, veut montrer cette froideur qui convient à la supériorité du rang, et qui annonce une réprimande : " allons, camarade, pas de ton," lui dit Masséna sans se déconcerter ; et s'asseyant ensuite, sans beaucoup de façon, il parle de lui et de ses services, comme il en eût parlé autrefois à son compagnon d'armes.

Cette classe de généraux qui est peut-être la plus aigrie, n'est pas cependant la plus redoutable, parce que la majorité de la France qui connoît l'exagération de leurs principes, se souleveroit contre leurs prétentions, si elles alloient jusqu'à vouloir détruire le gouvernement pour le remplacer.

Les généraux de l'armée du Rhin sont ce qu'il y a de plus habile dans l'armée, et de plus respecté en France. Quelques-uns se sont liés à la fortune de Buonaparté ; mais presque tous se groupent autour de leurs anciens chefs, et ne voient qu'avec envie la puissance d'un homme qui est venu après eux dans la carrière, ainsi que les faveurs extravagantes dont il comble ses favoris. Ils ne forment pas cependant encore un parti actif ; mais il ne faut pour les coaliser qu'un pas de plus, vers le pouvoir suprême. Aussi il y a long-



Digitized by Google

temps que ce pas seroit fait, si l'on n'avoit pas craint d'exciter leur résistance, et d'armer leurs ressentimens.

Cependant ces généraux sont maintenant occupés à jouir, et ce moment, qui doit être court à la vérité, distrait leurs prétentions. La plupart ont acheté des châteaux où ils vivent avec la plus grande magnificence, et ont pris des femmes parmi ce qu'il y avoit à Paris de plus aimable. Ce n'est pas dans ces premières jouissances de l'amour et du luxe qu'on devient factieux. Mais quand les richesses seront dévorées, mais quand l'amour rassasié fera place au sentiment plus inquiet et plus avide, qui les appellera de nouveau à combattre, ou bien à rendre leur existence indépendante des caprices d'un maître ; c'est alors que le premier Consul sera obligé de se battre pour leur plaire, ou de les enchaîner pour se conserver. Au reste on lui prête maintenant des intentions belliqueuses, mais gigantesques, et telles qu'il les faut pour séduire son imagination. Il voudroit, dit-on, rassembler sous sa main, les débris dispersés de l'empire de Charlemagne. On prétend que Rœdérer l'appelle déjà son Charlemagne. Cette idée pourroit bien venir de la tête qui a créé la légion d'honneur, quoique cette légion ne soit qu'une puérilité.

Le gouvernement ne met plus, comme autrefois, de la décence et du mystère dans ses incarcérations. Est-ce par la confiance qu'il a dans sa force qui n'a plus besoin de ces palliatifs ; ou est-ce par le sentiment de ses dangers qui sont trop pressans, pour les admettre ? On peut supposer que d'un côté l'apathie de la France, lui permet de tout oser, et que de l'autre, comme tout est lié à l'existence d'un seul homme, on croit devoir punir, même les rêves qui la supposent terminée par une catastrophe.

M. Fouché vient de faire arrêter douze jacobins, tant hommes que femmes. On les a conduits au Temple, où ils remplaceront les victimes qui viennent d'en être enlevées, pour subir une déportation arbitraire. On remarque, parmi celles-ci, un nommé Goutallier, arrêté, il y a quatorze mois, à Strasbourg, comme agent du prétendu comité de Bareuth, et un marquis de Maisonfort, dont tout le crime est d'avoir imprimé quelques vérités sur le compte de M. Fouché, dans un dictionnaire historique de la révolution, publié il y a plus de trois ans, à Hambourg. L'île d'Elbe est l'entrepôt de M. Fouché. On ne tue pas, parce que le sang laisse des traces ; on préfère à cet appareil de supplices et de bourreaux, une déportation dont les effets sont bien moins révoltans.

Cependant

Digitized by Google

Cependant malgré son zèle et ses efforts, le ministre de la police perd beaucoup de son crédit. M Lucien a tout fait, depuis son retour, pour le perdre. Celui-ci n'a pas oublié que c'est M. Fouché qui lui a fait ôter le ministère de l'intérieur, en l'accusant de soulever l'opinion par le scandale de sa conduite, et de compromettre les jours du consul, par l'établissement d'une agence secrète dont le but étoit de mettre toujours en défaut les recherches du ministre de la police. Entièrement réconcilié avec son frère, surtout depuis le moment où il a repoussé avec tant de hauteur et de véhémence les présages que le tribun Savoye Rollin tiroit de l'institution de la légion d'honneur, M. Lucien est destiné à occuper une place éminente, dans l'organisation fastueuse qu'encourage une basse flatterie, et que prépare un orgueil aussi aveugle qu'imprudent.

On parle toujours de changemens; il n'y a d'incertain que l'époque où ils auront lieu. En attendant, les vénérables sénateurs sont tremblans, les fiers tribuns frémissent, et les humbles législateurs gardent un modeste silence.

---

*M. Mercier.—M. Ouvrard.—Les Emigrés.*

*Paris, le 29 Juillet.*

Il circule ici depuis quelque temps, une épître, en vers, au Premier Consul, qu'on attribue à M. Mercier, auteur d'une vingtaine de volumes de rapsodies philosophiques, auxquelles il donnoit des titres bizarres, afin d'exciter la curiosité, et de plusieurs drames où le mauvais goût le dispute à l'exagération des maximes de la philosophie moderne. Peu de personnes savent que M. Mercier s'étoit cru poëte dans sa jeunesse. Il est cependant très vrai qu'il a débuté dans le monde littéraire par des *Héroïdes*. Sa verve s'est ranimée; et il demande au premier Consul à être initié dans les secrets de l'empire. Voici son début:

Bonaparte, il est temps qu'avec toi je m'explique:
Réponds-moi; qu'as-tu fait de notre république?

Dans les embarras qu'éprouvent les finances, le consul a imaginé de s'adresser, pour faire quelques emprunts, à Mr Ouvrard, très-riche fournisseur. Celui-ci ne s'est point soucié de lier sa fortune à celle du gouvernement, et, sur son refus de le secourir, a été mis au Temple. Cet acte arbitraire n'a point ébranlé sa fermeté; il a demandé les motifs



Digitized by Google

de son arrestation, et, comme il est riche, et que des amis actifs se sont intéressés à lui, il a pu connoître qu'on l'accusoit de n'avoir pas rendu ses comptes. Il a fourni les pièces nécessaires, et on les a reconnues bonnes et suffisantes. Pendant son emprisonnement, le service de la marine, dont il étoit chargé, avoit été confié à d'autres mains, qui l'ont si mal conduit, qu'on s'est vu forcé de le lui offrir de nouveau ; mais il l'a hautement refusé et l'a ainsi laissé dans un désordre qui nuit beaucoup aux expéditions que prépare le gouvernement.

Le retour des émigrés a produit un effet tout contraire à celui qu'on s'est proposé en les rappelant. Les généraux et tout ce qui occupe des grades dans l'armée, voient avec plaisir, que les princes François sont dispensés des engagemens qu'ils avoient contractés, et qu'une des inquiétudes qui s'attachoient aux idées de rétablissement, se trouve dissipée par la défection des anciens serviteurs.

Lorsque le consul se livre à un travail forcé, il veut que Mme. Buonaparté reste près de lui. Ceci rappelle un des derniers rois d'Espagne, qui se faisoit accompagner par la reine, son épouse, jusques dans les endroits de son palais, où l'on n'admet pas ordinairement de témoins.

---

*Changemens projettés.— Vices de l'Administration.— Le Concordat.*

*Paris, le 12 Août.*

Il se confirme que c'est avec l'approbation du gouvernement que l'on a inséré dans le journal intitulé : *Bulletin de Paris*, un aperçu des changemens que la constitution doit subir dans sa forme, et dans les titres qu'elle donne aux dépositaires de pouvoir. On trouvera un équivalent au mot MAJESTÉ, pour porter la parole au chef du gouvernement, à la dignité duquel le discours direct convient peu. On pense bien que le coin de la monnoie sera aussi réformé, et qu'au lieu des grotesques emblèmes sous lesquels on a imaginé d'y représenter la république, on y verra la figure de Buonaparté.

Lorsque l'imprimeur du journal, où tous ces détails se trouvent, eut lu cet article, il en fut effrayé, et, avant de le composer, il alla prendre l'avis de MM. Cambacérès et Lebrun qui lui dirent d'imprimer. Dans un numéro qui a paru depuis, le rédacteur a dit : que l'empressement, et même l'enthousiasme avec lequel on a recherché le précédent, annoncent

Digitized by Google

ent assez le désir d'un changement qui consolideroit le pouvoir d'un héros, et assureroit la prospérité de la France. Roederer et Regnaud de St. J. d'A. sont les auteurs de cette manœuvre ; le moyen d'être bien accueilli à la cour, est d'abonder dans ce sens.

Le voyage de Bruxelles déplait à la foule, parce qu'on annonce déjà qu'on y déploira un faste et une magnificence qui augmenteront la pénurie du trésor. L'année dernière présente un déficit de 40,000,000 ; et cependant on n'a négligé, pour se procurer de l'argent, aucun des impôts qu'il a été possible d'établir, aucune de ces contributions secrètes imposées sur les particuliers riches, ou sur les puissances timides ; tous les moyens ont été épuisés. On met plus que de la sévérité dans la perception des impôts. Le moindre délai entraîne la ruine des fortunes médiocres ; les habitans des campagnes sont au désespoir. Le caprice et la partialité qui président à la formation des rôles, font peser les contributions sur ceux qui sont le moins en état de les supporter : si elles sont encore augmentées, la misère publique est à son comble.

Le désordre et l'anarchie sont dans l'administration publique. Les places n'offrent plus, à ceux qui les ont, que des titres sans fonctions déterminées. Les ministres sont dépouillés par le conseil d'état ; celui-ci l'est à son tour par les ministres. Les préfets donnent des renseignemens sur la tenue et l'esprit des soldats, les généraux envoient des bulletins secrets sur la marche de l'administration civile et de l'opinion publique. Les commis des bureaux viennent travailler avec le consul, tandis que les fonctions des ministres se bornent à déposer leur portefeuille entre les mains de Bourienne et de Duroc qui annotent tous les rapports et dirigent toutes les décisions.

L'esprit défiant de Buonaparté se plaît dans cet état de choses, qui ne permet à personne de s'emparer d'une partie quelconque. Il croit être mieux instruit, mais il n'obtient que des détails sans résultat.

On ne peut parvenir à organiser un plan de finances, ni à séparer les fonds destinés à chaque partie. Malgré les formalités établies pour la dépense ; quoique le ministre du trésor public doive, sous sa responsabilité personnelle, exiger qu'elles soient observées, avant d'ordonner aucun paiement, une volonté supérieure, impérieuse, absolue, vient à chaque instant intervertir cet ordre. Les faveurs accordées à la famille, aux amis, aux généraux, aux préfets ; les dépenses pour

Digitized by Google

pour les voyages, pour la représentation publique, pour les embellissemens du palais des Thuileries et du château de St. Cloud ; tous ces objets qui doivent passer avant le service public y répandent de la confusion et le font manquer sans cesse.

Le Consul a surtout en vue de donner aux étrangers une haute idée de la prospérité de la France, et il croit y parvenir, en les éblouissant par l'éclat dont il s'entoure. Ces trois ponts, construits en même temps, sur la Seine, ces maisons qu'on démolit pour augmenter l'enceinte du palais consulaire, ces monumens laissés imparfaits par Louis XIV, et qu'on veut achever ; ces réparations coûteuses, faites dans les anciennes demeures des rois ; cette pompe militaire ; tout cela est pour émerveiller l'Europe, bien plus que pour embellir la capitale.

Ce charlatanisme préside à tous les actes publics, il tend à déguiser et la misère intérieure et le peu de crédit que l'on a sur l'opinion. C'est lui qui donne des fêtes ruineuses, pendant qu'on torture les particuliers pour en extorquer des contributions ; c'est lui qui remplit les feuilles publiques des expressions de l'amour et de la reconnoissance, des douces images de la paix et de la concorde, tandis qu'une police sombre et active imagine chaque jour des complots, pour avoir des victimes, et pour prouver au maître qu'elle l'entoure de sa vigilance.

Ce concordat sur lequel on fondoit tant d'espoir, auquel on a cherché à concilier et le suffrage des philosophes et la faveur des fidèles, que le héros regardoit comme son ouvrage, comme son chef-d'œuvre ; ce concordat commence à donner de sérieuses inquiétudes. Il a augmenté le discrédit du clergé constitutionnel, et donné aux prêtres, qui ont consenti à la *fusion*, une influence qu'on redoute. Les évêques qui étoient restés fidèles, et qui, par politique ou par ambition, sont venus se lier aux destinées du consul, ont bien senti qu'ils s'étoient mis dans une fausse position, et que celui-ci finiroit par leur prescrire des actes qui les discréditeroient à jamais, en les confondant avec les intrus. Mais il n'ont pas sur le champ laissé entrevoir leurs soupçons, ni fait pressentir leur résistance. Ils ont attendu le premier effet de leur installation et les pouvoirs qu'elle déposoit entre leurs mains, pour annoncer qu'ils ne seroient ni aussi soumis, ni aussi complaisans qu'on paroissoit s'y attendre.

De là ces rétractations exigées des prêtres jureurs, de là les lettres menaçantes du ministre de la police, les embarras de

M.

Digitized by Google

M. Portalis et les inquiétudes du Consul. On voudroit n'avoir rien tenté en ce genre ; on regrette d'avoir mis, en contact direct avec le peuple, des hommes dont on ne peut inspirer les discours, et dont on n'ose punir l'audace.

Il se fait beaucoup d'arrestations dans Paris, et les personnes qui paroissent le plus à l'abri de ces vexations, les envisagent cependant avec effroi.

Tout ce qu'un gouvernement usurpateur fait, pour se maintenir, paroît injuste et cruel. Le Directoire faisoit fusiller, et cependant il avoit plus d'amis que le Consul, qui n'a pas encore répandu beaucoup de sang et qui se contente de déporter sans jugement. C'est que l'existence du Directoire reposoit sur les principes, bons ou mauvais, d'une espèce de représentation nationale ; c'est que des hommes qui n'avoient que la prétention du pouvoir et non celle de la supériorité, blessoient moins l'amour propre de ceux auxquels ils commandoient.

L'élévation à laquelle le consul aspire, la distance où il est du reste des François, cette soif de renommée, cette prétention de régner par l'amour, sans renoncer à la violence, choquent tout le monde. Tout est dissonnance.

---

*Sur la Nouvelle Constitution, &c. &c.—Expédiens du Consul pour distraire les Parisiens.*

*Paris, le 9 Août.*

On répand déjà que la nouvelle constitution n'est que provisoire, et qu'on dévoilera tous les projets formés, pour affermir le gouvernement, le jour où les propriétaires seront en majorité dans les différens corps, et où les hommes que l'on craint seront ou gagnés ou réduits à l'impuissance. Le public a été trompé dans son attente, et c'est ce que le public de ce pays-ci pardonne le moins. Il appelle déjà la nouvelle constitution *un impromptu de campagne*, parce qu'on prétend que c'est à Malmaison qu'elle a été improvisée.

Les troupes, les administrations et les tribunaux prêteront serment de fidélité à la personne du Premier Consul, mais on ignore l'époque où cette cérémonie aura lieu.

Depuis que l'envoyé de Dieu sur la terre s'est *manifesté*, quelques personnes crédules racontent déjà les prodiges par lesquels il a prouvé à ses disciples la sainteté et la réalité de sa mission. On parle, entr'autres, du miracle qu'il vouloit

les

Digitized by Google

opérer, dans un des hôpitaux de l'armée d'Egypte, dont tous les malades auroient cessé de souffrir, si on avoit suivi les ordres qu'il avoit donnés, pour leur guérison.

Le cardinal Caprara ayant adressé une absolution pour crime d'hérésie à un général qui avoit professé le fatalisme et le mahométisme, il lui a répondu que l'homme qui communiquoit directement avec Dieu, n'avoit point à recevoir des subalternes, un pardon qui se trouve éminemment compris dans la mission qu'il a reçue du ciel.

C'est la veille de la publication de la nouvelle constitution, qu'on a extrait de Ste. Pélagie le général Simon et plusieurs jacobins qui y étoient détenus. On les a conduits à Oléron. On ne sait comment le peuple a été prévenu de ce départ, mais une foule assez considérable remplissoit les rues voisines de la prison, et exprimoit tout haut son mécontentement contre une mesure aussi arbitraire. Le général Simon a surtout été l'objet de l'intérêt des spectateurs.

M. Louis Buonaparté sera nommé colonel général des troupes légères de la république.

Le Consul balance pour le choix de son successeur entre M. Louis et M. Jérôme. Malheureusement ni l'un ni l'autre n'ont encore rien fait d'éclatant; mais on espère qu'ils trouveront dans la guerre qu'on médite, des occasions de se signaler, l'un sur terre et l'autre sur mer; et l'on croit que c'est à celui qui aura acquis le plus de gloire, que la succession sera dévolue. M. Louis a réussi assez bien à la Cour de Prusse, qui le verroit avec plaisir devenir le successeur de son frère. M. Jérôme doit être envoyé à Pétersbourg aussitôt que son cours de marine sera terminé.

Ceux des sénateurs qui n'étoient pas dans le secret, ont été tellement surpris du projet présenté à leur sanction, qu'ils ont démandé à vérifier, si les signatures étoient authentiques. Après avoir éclairci leurs doutes, plusieurs ont déclaré, (confidentiellement à M. Portalis) que ce fruit des veilles du Consul seroit bientôt l'objet des sarcasmes du peuple et du mépris des étrangers; qu'il valoit mieux s'en tenir à ce qui existoit, que de donner une nouvelle secousse à l'opinion, par un changement qui, n'ajoutant rien à la force, ni à la considération du gouvernement, étoit par là même aussi dangereux qu'impolitique. M. Portalis leur a répondu qu'ils avoient en quelque sorte raison, mais que ce projet ayant pour lui l'*ultima ratio regum*, il falloit l'adopter par prudence, et pour éviter pis.

C'est pendant la nuit que le sénat a délibéré sur le *supplément*

Digitized by Google

*ment* à la constitution. On a remarqué que M. Syéyès a bâillé scandaleusement, pendant que le conseiller d'état Regnier en faisoit la lecture. On prétend que chez nous ce présage est plus sûr contre la constitution, que ne l'eut été, chez les Romains, le vol sinistre des corneilles.

C'est M. Portalis qui a rédigé la réponse que le consul a faite à M. Barthélemy. L'avocat d'Aix est tout fier d'avoir adouci le langage âpre et austère du conquérant de l'Egypte. Il ne refuse aucun des complimens qu'on lui fait à ce sujet, et promet déjà (un peu indiscrètement peut-être) que le discours du 15 Août sera bien supérieur à celui dont on lui fait les honneurs. On ne croit pas cependant que le consul dise rien de marquant dans cette importante journée. Elle sera toute consacrée au recueillement, à la méditation et aux exercices de piété.

On parle de la suppression prochaine du ministère de la police.

" O Athéniens," disoit le grand Alexandre, " qu'il est difficile d'être loué par vous."

Combien le moderne Alexandre exprime ce regret, avec plus d'amertume et de douleur, quand il lit les journaux Anglois, et quand ses espions lui rapportent l'opinion et les discours des cercles de Londres ! Avec l'empressement de connoître tout ce qui se dit sur son compte, il a le malheur d'y être extrêmement sensible. Les jours où les feuilles Angloises arrivent sont pour lui des jours d'anxiété, et pour ses valets des jours de souffrances. Il tient beaucoup plus à l'opinion d'une nation sage et éclairée, qu'aux louanges absurdes du troupeau d'esclaves au milieu duquel il vit, plein de dégoût et d'ennui. Ce qui ajoute à ses peines, c'est que la considération pour la nation Angloise augmente ici, à mesure que l'on voit ses écrivains parler avec une noble indépendance, de ce que le continent loue avec une si servile unanimité.

A mesure qu'il nous est plus sévèrement interdit de nous occuper d'affaires politiques ; on emploie pour entretenir notre insouciance, et endormir notre inquiétude, des moyens qui ne sont que trop bien secondés par notre légèreté naturelle. On a imaginé de porter toute l'attention vers les spectacles, et de faire débuter de nouveaux acteurs sur les théâtres, pour masquer les changemens de décorations qui ont lieu sur la scène politique. Ainsi, pendant que l'on *envoyoit de la Malmaison* au conseil d'état le supplément à la constitution ; on amenoit de Versailles, mademoiselle Duchesnois, dont le début au



Digitized by Google

théâtre François a été un événement d'une bien plus grande importance que le Sénatus-Consulte organique ; ainsi pendant que le Conseil d'état et le Sénat bourdonnent autour du maître, c'est Alexandre, c'est Charlemagne ; le public s'écrie en voyant mademoiselle Duchesnois, c'est Clairon, c'est Duménil qui nous sont rendues. L'avenir montrera lequel de ces deux présages sera réalisé.

---

*Sur la première Boutade officielle du Consul contre les Journaux Anglois.*

*Paris, le 14 Août.*

On aura été sans doute très-étonné à Londres de l'incartade du Journal Officiel ; elle n'a pû cependant y produire une sensation pareille à celle qu'elle a causée ici.

On cherchoit d'abord dans cette pièce étrange, une intention plus éloignée que celle qui paroît l'avoir dictée ; on croyoit y voir un de ces prétextes dont les Cabinets enveloppent quelquefois les préludes d'une grande mésintelligence : des données plus sûres, un examen plus réfléchi ont rendu aux conjectures leur cours naturel. On a sû que l'article avoit été plusieurs fois retouché ; qu'il n'avoit jamais paru assez véhément ; que Bourienne avoit dit à M. Imbert de la Platière, qui écrit sous ses ordres, que celui qu'il lui avoit commandé, étoit si terne, si innocent qu'on n'avoit pu en achever la lecture ; que c'étoit celui, présenté par MM. Rœderer et Talleyrand, qui l'avoit emporté ; que M. Bourienne, par opposition à ces Messieurs, avoit voulu recommander de la modération, mais que ces Messieurs trouvant une occasion de prouver leur zèle, avoient prétendu que le seul moyen de faire cesser les attaques dirigées contre le premier Consul étoit de prendre une attitude menaçante, et de repousser la vérité par l'injure.

Ces extravagances ne peuvent s'expliquer que par l'inexpérience d'un Gouvernement nouveau ; elles montrent qu'il n'a pas encore assuré sa marche, que les moindres contrariétés le mettent hors de mesure, et qu'il introduit, dans sa politique extérieure, l'esprit tracassier, exigeant, impérieux, qui dirige son administration intérieure.

Ne croyez pas cependant que ces folies altèrent notre soumission. Vous savez que depuis 13 ans, tout ce qui a été absurde chez nous, a été par cela même inattaquable. ...

Lorsque

Digitized by Google

Lorsque les articles *organiques* du Sénatus-Consulte *organique* seront publiés, vous serez étonné de les trouver si peu analogues à ce qu'ils sont supposés *organiser*; mais on ne peut songer à tout, il survient de nouvelles idées; on regrette de ne pas les avoir connues plutôt; cependant elles sont si utiles au Gouvernement *stable*, si favorables au pouvoir, que le *salut du peuple* exige qu'on les accueille. Et c'est ainsi que, par la gradation des supplémens, on espère arriver au grand but qu'on se propose.

Pendant qu'on fait contre les feuilles Angloises des articles, qui demain seront oubliés, et de ceux dont ils servent la colère, et de ceux dont ils menacent l'indépendance, on acquiert des titres plus durables à l'immortalité. La même main qui signe un bon de 50 louis pour l'auteur d'un article virulent, ordonnance des sommes énormes, pour payer les démolitions qui doivent dégager le Louvre et les Thuilleries. Et si les institutions politiques sur lesquelles il fonde son pouvoir doivent être dévorées par le temps; le héros espère que son nom sera empreint d'une manière plus durable sur les monumens gigantesques qu'il élève. Il a la prétention de rendre, dans quelques années, son palais le plus magnifique de l'univers, et d'embrasser du même coup d'œil depuis les Tuilleries, tous les monumens des sciences et des arts, la salle de l'institut, celle de l'académie de peinture, et les vaisseaux des nations étrangères qui lui apporteront les tributs des deux mondes.

---

*Mamelouck baptisés.—Mariage du Consul.—M. Fouché.—M. de la Harpe.*

*Paris, le* 16 *Août.*

Pour célébrer l'anniversaire de la naissance du Consul, M. l'archevêque de Paris a administré les sacremens de baptême et de confirmation à deux jeunes Mamelouck, dans l'église succursale de St. Antoine aux Quinze-Vingts; ce qui ne les empêchera pas de se dire Musulmans, quand cela leur conviendra.

On parle seulement aujourd'hui d'un mariage qui, après avoir été contracté, sous les auspices révolutionnaires, et auquel on n'auroit alors admis que le concours de la loi civile et de la nature, auroit été consacré, il y a quelques mois, par la religion. En même temps qu'on marioit deux jeunes amans intéressans par tout ce que la fortune et la naissance peuvent



Digitized by Google

donner de lustre et d'éclat, la jeunesse et la beauté, de fraîcheur et de grâces ; on s'est soumis aux mêmes cérémonies. Elles n'ont fait qu'ajouter, aux douceurs d'une union bien assortie, et fermeront la bouche à ceux qui prétendoient qu'on n'étoit pas religieux, et qu'on vouloit divorcer.

M. Fouché frappe enfin sérieusement ses amis les Jacobins. On l'accusoit de les protéger et de rejeter sur le parti royaliste toutes les conspirations méditées par eux. Sa conduite actuelle dément toutes ces accusations. On remarque parmi ceux que son activité recherche et poursuit, les nommés Humblet, ouvrier très-fameux du faubourg St.-Antoine, homme fanatique et courageux ; Vatar, ex-imprimeur du *Journal des Hommes Libres* ; Daubigny, adjoint du ministre de la guerre pendant la terreur, et plusieurs écrivains de la secte.

On a aussi insinué à M. Fouché que ses dîners, où il réunit alternativement ce qu'il y a de plus distingué par le nom parmi les ex-émigrés, et de plus odieux par ses crimes, chez les ex-conventionnels, étoient très-inconvenans ; il vient en conséquence de réduire sa société à ses commis et à ses espions.

On parle d'une espèce d'ostracisme que l'on consacreroit par un Sénatus-Consulte, et qui comprendroit tout ce qui a pris part aux troubles intérieurs, et aux intrigues extérieures qui ont agité la France. On se contenteroit de conduire aux frontières les royalistes *incorrigibles* ; (c'est ainsi qu'on appelle à la cour tout ce qui ne reconnoît pas l'apostolat de l'envoyé de Dieu) et l'on déporteroit au-delà des mers, toute la partie active des conspirations anarchiques.

La liste se forme chez le Consul. Celui-ci a recueilli dans un livret qu'il ne communique à personne, des notes assez étendues sur tous les hommes marquans de la révolution. On ignore qui les lui a fournies, mais il les consulte chaque fois qu'il a une nomination à faire, ou une mesure de rigueur à ordonner.

Les Sénateurs qui n'ont pas été de l'avis du supplément organique, se sont contentés de ne pas voter, lors de son adoption. Aucun n'a osé échanger ses 12,000 l. st. contre l'honneur d'une courageuse résistance. On dit que M. Lambrechts avoit demandé la parole contre ce projet, mais que se voyant abandonné par ceux qui lui avoient promis de le seconder, il n'avoit fait que balbutier quelques phrases qu'on n'a pu recueillir. M. Lambrechts a été placé par M. Syéyès au Sénat ; on a regretté de ne pouvoir l'entendre, parce que, sans doute

Digitized by Google

doute, il auroit communiqué la pensée de ce fameux métaphysicien.

Nos journaux ont bien annoncé que M. de la Harpe étoit rappelé ; mais ils auroient dû dire, en même temps, quel droit la puissance qui le rappelle avoit de l'eloigner. Il paroît que c'est à la suite d'une représentation de Philoctète sur le théâtre de la Malmaison, que ce patriarche de la littérature Françoise a vu finir son bannissement. L'ingénieuse pitié de celle qui préserva de l'exil l'auteur d'Edouard, a imaginé d'exciter par ce moyen la curiosité du premier Consul. Celui-ci a demandé, qui étoit l'auteur de la tragédie que l'on jouoit : on lui a nommé M. de la Harpe. Je croyois, a-t-il dit, que cet homme n'avoit fait que de mauvaises tragédies ; celle-là me paroît assez bonne. On lui a offert, en même temps, le dernier volume du *Cours de Littérature*, sur le frontispice duquel on avoit écrit le vers suivant :

" Pluton punit toujours, mais Jupiter pardonne."

Le Consul a souri de cette comparaison tout-à-fait neuve. Il a souri : donc il a pardonné.

Les fonctionnaires publics de l'arrondissement de Cambrai ont imaginé de terminer par les vers suivans une adresse au premier Consul :

" Que ce guerrier fameux qui nous couvrit de gloire,
" Conserve pour jamais les rênes de l'état.
" Et s'il faut voir finir son heureux consulat,
" Ah ! qu'il puisse du moins vivre un an, par victoire."

On a calculé qu'en comptant même la victoire de Vendémiaire, ces Messieurs ne donnent pas deux ans de vie au premier Consul, ce qui a fort scandalisé le Sénat, et inquiété le Conseil d'Etat.

---

*Persécution contre les Jacobins.—M. Fouché et M. Lucien.—Cimetière de la Magdeleine.—Etat de l'Opinion.—M. Cambacérès sort de l'Obscurité.*

*Paris, le 21 Août.*

Le Général Vidal, ancien chef d'état-major de Bernadotte, a été arrêté ; on dit même que ce dernier a reçu ordre de quitter Paris, ou, ce qu'on appelle une mission, qui déguise sa disgrâce.

Quoique le Gouvernement ait proclamé sa stabilité, il n'en suit pas moins sa marche arbitraire ; il n'en est pas moins au-dessus des lois qu'il a paru s'imposer. Ses craintes sont plus vives que jamais ; et dans l'aveuglement qu'elles lui commu-

Digitized by Google

communiquent, il frappe, sans égard pour l'ignorance, la misère ou la foiblesse. Il n'est pas rare de voir traîner publiquement en prison, un ouvrier qu'on a arraché de son atelier, et auquel on n'a pas même donné le temps d'emporter son habit. Les femmes, quelquefois comprises dans ces mesures barbares, suivent, en jetant les hauts cris, et portant dans leurs bras leurs enfans effrayés. Cette publicité révolte même les plus indifférens; elle éveille la pitié en faveur de ces infortunés que couvriroit peut-être le mépris public, si la persécution ne les rendoit pas intéressans. Il semble qu'au lieu de fatiguer ainsi la multitude par des arrestations, par des menaces, le Gouvernement devroit s'attacher seulement à surveiller, ou à poursuivre les chefs qui l'ont si long-temps égarée. Bien loin de là, ce sont ces derniers qui le poussent à ces mesures violentes et qui les exécutent. Ni l'obscurité, ni l'impuissance ne peuvent sauver un Jacobin subalterne; tandis que tout ce qu'il y a de plus fougueux et de plus accrédité dans ce parti, est comblé de faveurs, pourvu qu'il fasse quelques avances au Gouvernement.

Cependant comme ces coups ne tombent que sur la populace, ils ne retentissent point dans nos cercles. Il est de mode maintenant d'y vanter le Gouvernement STABLE; mot étrange, il est vrai; idée nouvelle: mais la nécessité, la lassitude empêchent l'examen et augmentent la crédulité.

Les Sénatus-Consultes n'avoient point été compris d'abord: on les avoit relégués parmi ces actes que la puissance prescrit à la soumission, que les besoins du moment font éclore, et que détruisent d'autres calculs; mais depuis qu'on a cherché à y attacher une idée de stabilité; depuis que les prôneurs du Gouvernement, adroitement dispersés dans les cercles les plus influens, ont dit que cette constitution supplémentaire limitoit le pouvoir du Consul, en y opposant le pouvoir sénatorial plus garanti, plus déterminé, plus étendu, on croit avoir découvert, qu'en effet, il n'y a rien de meilleur que les Sénatus-Consultes. Le Sénat est presque devenu une puissance à la mode; plusieurs imbécilles le saluent même, comme un astre nouveau qui fera pâlir l'étoile consulaire.

Malgré notre insouciance apparente sur la marche du Gouvernement; malgré le dévouement qui sembloit accueillir toutes ses volontés; l'opinion publique commençoit à s'indigner de cette tyrannie dont rien ne réprimoit l'essor, et qui, d'un signal, pouvoit bouleverser la France et la livrer à des soldats avides de pillage, ivres d'orgueil; de ces incarcérations, de ces déportations arbitraires auxquelles on ne daignoit

Digitized by Google

gnoit pas même donner un prétexte. L'agitation gagnoit même les partisans du Gouvernement; déjà quelques-uns trembloient qu'un soupçon, un caprice ne les jetassent au rang des victimes. " Que lui faut-il encore, disoit-on, un plus grand pouvoir? notre soumission n'a pas de bornes! Un plus haut rang? il n'aperçoit rien au dessus de lui. Quelle est donc cette inquiétude qui ne se repose jamais dans ce qu'elle a obtenu?"

On sent que ces symptômes de mécontentement n'étoient pas propres à encourager le Consul dans l'exécution du grand projet qu'il a formé pour son illustration personnelle et celle de sa maison; et qu'ils ont montré combien il avoit été impolitique de préluder à cet éclatant changement par des actes d'oppression et de violence. L'effet de cette agitation sourde a été de reculer encore le dénouement; de donner une espèce de garantie à la liberté civile. Les trembleurs prétendent apercevoir maintenant une loi qui protége, à la place d'une volonté qui avoit tout envahi; ils acceptent cette illusion comme une sauvegarde; ils craindroient, en la repoussant, d'armer encore contre eux cette autorité qu'égarent alternativement l'orgueil et le soupçon.

Le Gouvernement est stable, nous dit-on; mais pourquoi conserve-t-il ses tribunaux extraordinaires, et cette armée d'espions qui cernent nos domiciles, menacent nos personnes et vont alimenter les terreurs du maître de tout ce qui échappe à l'indiscrétion et au mécontentement? On nous avoit fait entrevoir la prochaine suppression du ministère de la police, et dans cette mesure le règne de la loi et le respect pour la liberté des personnes. Cette espérance s'affoiblit chaque jour, et la lettre de M. Fouché sur le Sénatus-Consulte, par laquelle il a eu surtout en vue de rappeler son existence, comme ministre, nous fait craindre qu'il n'ait recouvré beaucoup de crédit.

Il y a quelques jours que sa chute paroissoit certaine; on en confioit les causes; on en détailloit les circonstances; on en assignoit l'époque. Aujourd'hui c'est lui seul qui dirige les nouvelles arrestations, soit parce que son bras frappe plus sûrement d'anciens complices, soit parce qu'il est parvenu à arranger une de ces conspirations qui n'ont jamais trompé ses calculs quand il a fallu ranimer son influence, ou décomposer un parti.

M. Lucien Buonaparté, son ennemi le plus puissant, paroît maintenant presque rapproché de lui. Il est vrai que

M.

Digitized by Google

M. Lucien jouit maintenant d'un crédit qui doit lui faire dédaigner ses anciens rivaux, et que la place qu'on lui destine, le mettra à une hauteur, d'où il pourra voir M. Fouché, comme un frêle adversaire.

On peut dire que M. Lucien est presqu'associé maintenant au pouvoir de son frère. Il règne en souverain, sur l'instruction publique, sur les théâtres, sur les acteurs; sa cour n'est pas aussi brillante que celle du maître, mais elle est plus animée, plus intéressante, à cause de la réunion des principaux talens de la capitale. Tous s'empressent autour de lui, et cette fois, il a la sagesse de ne point affecter ce ton léger et impertinent qui fit autrefois tant d'ennemis au ministre de l'intérieur; non plus que cette conduite scandaleuse, ces profusions insensées qui lui attirèrent tant de reproches, et lui valurent sa première disgrâce.

On peut réduire à ceci notre situation actuelle: les Sénatus-Consultes n'y ont apporté aucun adoucissement réel; seulement quelques espérances d'amélioration en ont, pour le moment, suspendu la rigueur; mais ceux qui connoissent bien le caractère inquiet et fougueux du chef, ainsi que la pusillanimité du corps qui semble appelé à contenir sa violence; s'attendent que ces actes ne seront exécutés, qu'en ce qui concerne l'éclat et la force qu'ils ajoutent à la prérogative consulaire, et que l'espèce de garantie qu'ils offrent à la liberté civile, n'est qu'un palliatif pour déguiser les progrès du pouvoir arbitraire.

L'illumination de la façade de la Magdeleine entroit dans le plan de la fête du 15 Août. On répand, à ce sujet, qu'une des dames de la cour de Mad. Buonaparté lui a annoncé qu'on murmuroit beaucoup, de ce que, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de l'homme qui occupe la place de Louis XVI, on illuminoit l'endroit où reposent les restes de cet infortuné monarque; que Mad. Buonaparté s'étoit hâtée d'en informer le Consul, qui, tout en avouant qu'il pouvoit y avoir là dedans quelque inconvenance, avoit répondu qu'il suffisoit, que cette réflexion eut été faite par le public, pour qu'on ne dût pas y céder, et pour qu'on ne s'exposât pas à entendre dire, que Buonaparté avoit tremblé devant les mânes de Louis XVI.

M. Cambacérès a été un des premiers à jouir des bienfaits du Sénatus-Consulte, et à s'apercevoir que cet acte rendoit aux deux derniers Consuls une espèce d'existence politique: il a été formellement autorisé à recevoir une députation de

Digitized by Google

de la commune de Montpellier, quoique jusqu'à présent le premier Consul eut regardé ces sortes d'hommages, comme appartenant, exclusivement, à sa prérogative.

Voici la version qui se répand à ce sujet: M. Cambacérès, quoique chargé de la direction du Conseil d'Etat, et de tout ce qui concerne la représentation secondaire, étoit cependant très-chagrin de ne jouer qu'un rôle habituellement subalterne, et d'être à peine aperçu dans le *magnifique entourage*, au milieu duquel brille le premier Consul. L'occasion du Senatus-Consulte, dont il a été le rédacteur, lui a semblé favorable pour obtenir de la reconnoissance, et même de la politique de Buonaparté, un éclat que celui-ci lui avoit refusé jusqu'à ce jour.

L'idée de recevoir une députation qui le féliciteroit seul, et en sa qualité de Consul, étoit la meilleure, la plus simple ; et il l'a adoptée. Quelques sénateurs qui se réunissent habituellement chez lui, tels que: M. Fargues, le général Le Febvre, M. Jacqueminot, M. Villetard, M. de la Place et M. Porcher de l'Oise, ont été chargés de présenter au premier Consul ce projet, comme une chose agréable au Sénat, et favorable à la constitution supplémentaire. Ils ont trouvé plus de facilité qu'ils ne l'avoient imaginé, et tout a été convenu, sur le champ, même le discours qui devoit être prononcé dans cette circonstance.

M. Granier, Maire de Montpellier, se trouvant alors à Paris, a reçu la mission de réunir le plus qu'il pourroit d'habitans de Montpellier, et d'en former une députation imposante, au nom de laquelle il complimenteroit le second Consul. Cette circonstance a été saisie, pour régler le cérémonial des réceptions chez ce dernier. L'oncle de M. Cambacérès, ancien magistrat, et compagnon très-assidu de son neveu, a été chargé des fonctions d'introducteur. Un piquet de grenadiers formoit la haye, depuis la cour jusqu'à l'appartement du Consul, où étoient réunis quelques Préfets, un grand nombre de juges, un chef de bataillon et un capitaine de la garde. La députation a été reçue avec dignité, et réunie ensuite, avec les assistans, à un festin, dans lequel M. Cambacérès a donné de nouvelles preuves du goût et de l'élégance qui règnent dans sa maison.



Digitized by Google

*Réformes dans le Tribunat.*

*Paris, le 23 Août.*

Le Tribunat qui sembloit, par son institution, devoir porter, de temps en temps, vers la puissance les désirs ou les plaintes du peuple, va subir une réforme considérable. On propose déjà à ceux des tribuns qu'on ne veut pas ouvertement disgracier des missions qui les éloigneront, non-seulement de ce corps où l'on craint leur influence, mais encore du territoire François, où leurs intrigues et leurs liaisons pourroient menacer le Gouvernement. Quant à ceux avec lesquels on veut garder moins de ménagement, on les forcera à donner leur démission. MM. Ludot et Laussat sont du nombre de ceux qu'on veut éloigner, en leur conférant d'autres fonctions. M. Ludot est un ex-conventionnel, un des premiers et un des plus constans rédacteurs du Journal des *Hommes Libres*; on craint ses liaisons avec les Jacobins, et son opposition, lorsqu'il s'agira de discuter le code civil.

M. Laussat étoit membre du Conseil des Anciens avant le 18 Fructidor. Il eût été proscrit lors de cette révolution, s'il eût manifesté publiquement son attachement au parti qui fut alors dispersé, et s'il n'eût pas gardé un silence prudent. Il a rendu quelques services au Général Buonaparté, au 18 Brumaire; mais il est du nombre de ceux qui tiennent à l'indépendance du Tribunat, et qui voudroient le maintenir dans la ligne où la constitution le place. Cette prétention déplaît. On veut que ce corps soit aussi docile que le Conseil d'état, auquel il ressemblera beaucoup par son organisation.

M. Duchesne, oncle de M. Camille Jordan, et qui a contribué à la rédaction du pamphlet que ce jeune homme a publié, a été invité à donner sa démission. On l'a menacé de lui faire son procès comme ennemi du Gouvernement, et comme ayant conspiré contre sa stabilité, s'il refusoit ce qu'on attendoit de sa soumission. M. Boissy d'Anglas a reçu la même invitation, mais il s'y est refusé avec beaucoup de courage. On ne lui pardonne pas d'avoir obtenu un assez grand nombre de suffrages, pour la place de grand officier de la légion d'honneur, à laquelle le parti du Gouvernement a porté M. Lucien. On cite encore M. Savoye Rollin, parmi ceux qui sortiront incessamment. Les dis-

discussions

Digitized by Google

cussions du tribunat seront rarement publiques. Il a été pris des mesures pour que le Gouvernement n'y soit pas exposé à des attaques imprévues.

---

*Séance du Sénat.—Réponse de M. Syéyès.*

*Paris, le 26 Août.*

Vous avez dû voir, par les journaux, que l'inauguration des nouvelles institutions s'est faite, avec la pompe qui annonce habituellement les actes importans du Gouvernement consulaire. Mais ne croyez pas que ce fracas militaire, auquel nous sommes accoutumés, que cette marche triomphale qui blesse encore plus nos regards qu'elle ne les étonne, fassent maintenant un grand effet sur la multitude. Elle ne voit, dans ce farouche appareil, que les craintes qui tourmentent le pouvoir, que les précautions dont il s'entoure pour échapper à ses ennemis; elle n'aperçoit, dans ces institutions éphémères, qu'un surcroît d'impôts ou d'esclavage. Aussi, malgré quelques groupes assez nombreux apostés, pour applaudir, sur le Carrousel, près du Pont-Neuf et à l'entrée du Luxembourg, la marche s'est faite en silence, et le Consul a rencontré partout la plus grande indifférence; un accueil si froid l'a engagé à se tenir caché dans le fond de la voiture, et à se dérober à tous les regards. On a remarqué que Syéyès et Garat étoient de la députation nommée pour aller le recevoir. Chacun a été étonné de voir, au sein du Sénat, M. Talleyrand faire un rapport qui, par sa nature, n'entre point dans les attributions de ce corps, que la nouvelle constitution n'appelle nullement à connoître des traités avec les Puissances; mais on a pensé que cette innovation avoit pour but de compléter la parodie du Sénat Romain.

Le Consul n'a pas été mieux fêté à la comédie Française, que dans les rues de Paris; mais ceci tient à une méprise qu'il faut vous expliquer. M. Fox étoit ce jour-là au spectacle, où il arriva une demi-heure avant le Consul. Quelques personnes qui reconnurent cet Anglois célèbre, l'applaudirent avec vivacité. Les hommes de M. Fouché, qui crurent que ces applaudissemens partoient des meneurs, et annonçoient la présence de Buonaparté, se hâtèrent d'y répondre selon l'usage, de sorte que, quand celui-ci arriva, il n'y eut plus que des claquemens de mains isolés, peu



Digitized by Google

nombreux et sans accord. Cette circonstance, quoiqu'assez minutieuse, a prouvé que tous ces applaudissemens étoient habituellement soldés par la police.

Voici la manière dont on a procédé ici contre les Journaux Anglois. A dix heures du matin, les limiers de la police se sont répandus dans les caffés et dans les cabinets littéraires du Palais Royal, ils ont enlevé brusquement et sans montrer aucun ordre, tous les *Daily*, les *Weekly* et les *Monthly* qu'ils y ont trouvé, et les ont portés au pied du grand escalier du Tribunat, où ils ont été brûlés au milieu d'un cercle formé par les soldats invalides qui composent la garde de ce corps. Le lendemain on a recommencé la même exécution ; mais comme la récolte avoit été moins abondante, on s'est contenté de lacérer les journaux qu'elle avoit donnés. Quelques lecteurs révoltés de ces brusques exécutions, ayant voulu disputer la feuille qui étoit entre les mains, ont été arrêtés comme partisans des journalistes Anglois.

On s'occupe de mettre la dernière main aux institutions qu'on persiste à appeller règlemens organiques. M. Rœderer, qui ne pardonne pas le mépris avec lequel on a accueilli ses deux chambres, ne travaille qu'avec répugnance à compléter le système des nouvelles lois. On a imaginé de recourir à M. Siéyès : celui-ci s'étoit rétiré de la cour, il y a près de deux ans, à la suite de plusieurs désagrémens, et d'un propos tenu sur son compte, à M. Carnot, par le Consul, qui avoit dit : " Je croyois Siéyès un penseur ; mais je " m'aperçois que ce n'est qu'un brouillon." Il falloit le ramener. On l'a fait pressentir par M. Barthélemy, qui lui a représenté que, dans le moment actuel, il n'étoit pas très-prudent à lui de se tenir à l'écart, ni très-politique de refuser son concours au Gouvernement. Ces premières ouvertures ayant été rejetées, il en a été fait de plus positives à l'abbé par un émissaire direct du Consul ; mais M. Syéyès a répondu qu'il n'étoit pas habitué à travailler sur les idées des autres : que dans un système politique toutes les parties doivent être tellement liées qu'on en puisse saisir l'ensemble au premier coup-d'œil ; que n'ayant pas été appelé à discuter les bases du plan général, il ne pouvoit consentir à donner son opinion sur des institutions particulières qui ne sont peut-être point d'accord avec le système des lois fondamentales qu'on veut établir ; que ne connoissant point le but qu'on se propose, en dernier résultat, ses idées sur la forme du Gouvernement la plus propre à garantir la liberté politique et civile, seroient peut-être en opposition directe avec les moyens qu'on

Digitized by Google

qu'on veut mettre en usage pour arriver au but qu'on veut atteindre. En conséquence il s'est refusé à toute espèce de concours à la constitution actuelle.

*M. Andreossi.—Profusions du Gouvernement.—Tribunaux.—M. Talleyrand.—Accouchement prématuré de M. L.*

*Paris, le 30 Août*, 1802.

Le départ du général Andreossi éprouve quelques difficultés qui ne seront levées, que dans un ou deux mois. Ce général a beaucoup de répugnance à venir dans un pays où la liberté de parler, et d'écrire, l'exposera à entendre des vérités assez fortes et peu ménagées sur son Gouvernement. Sa qualité de militaire le mettra dans le cas de les repousser de toutes les manières; et malgré sa bravoure personnelle, il trouve ce rôle aussi embarrassant que pénible. On ne croit pas qu'il parte avant que les poursuites annoncées contre quelques journalistes, spécialement désignés par le Gouvernement François, aient produit, sinon la punition, au moins le silence de ceux qui se sont expliqués avec trop de franchise. Cette chose importante étant réglée, ainsi que le cérémonial de réception convenu entre les deux cours, cet ambassadeur partira. Beaucoup de généraux François n'attendent que ce départ pour aller visiter Londres. Ce délai influe sur nos fonds publics, ainsi que sur nos spéculations commerciales. L'argent est plus rare que jamais, le papier des meilleures maisons s'escompte à 1 p. cent par mois.

Toutes les espérances que la paix avoit fait naître, commencent à s'évanouir. Les impôts augmentent, au lieu de diminuer; et les propriétaires de bien-fonds se plaignent hautement, de ce que le fisc absorbe plus du tiers de leur revenu net.

Les manufacturiers ne trouvant des capitaux qu'à des intérêts exorbitans, sont obligés de renoncer à leurs entreprises. Le faste du nouveau Gouvernement absorbe tout, et, comme il est nécessairement concentré dans Paris, il ne profite un peu qu'à cette grande ville: tandis qu'il dévore le reste de la France. Il semble qu'un génie prodigue et dissipateur, s'exerce à imaginer sans cesse de nouveaux moyens de dépense. C'est vers le château de Versailles qu'il paroît maintenant diriger ses regards. Mais avant d'y commencer les immenses réparations qu'on projette, on veut laisser oublier

Digitized by Google

blier tout ce qu'il en a coûté pour St. Cloud. Car ce sont les murmures de l'opinion, encore plus que l'épuisement du trésor public qui empêchent de commencer, en même temps toutes ces créations gigantesques. Un architecte, M. Ledoux, celui qui a construit, sur un plan si neuf, si bizarre et si vaste, les barrières de Paris, en a proposé un pour la construction d'une ville nouvelle, qui eût déjà été agréé, si la jalousie des autres architectes ne l'eût beaucoup ridiculisé. Mais le Consul en parle quelquefois, avec intérêt, et comme s'il en méditoit l'exécution.

Pendant qu'on imagine de nouvelles dépenses; pendant qu'on discute au Conseil d'Etat un projet qui assigneroit au premier Consul, une liste civile égale à celle de l'infortuné Louis XVI; on prépare une grande réforme dans l'administration de la justice. Il s'agiroit de la suppression des tribunaux d'appel que l'on remplaceroit par douze grands tribunaux. On croit que cette réforme donnera plus d'efficacité à l'action du Gouvernement sur les juges, plus d'ensemble à la marche de la jurisprudence, et plus d'éclat à l'organisation judiciaire. Ce projet trouveroit beaucoup de partisans, si l'on n'y voyoit pas, pour les tribunaux, le danger d'une dépendance absolue, et d'une aveugle soumission aux volontés du Consul. L'institution d'un grand juge, présidant le tribunal de cassation, et quand il le croit convenable, le tribunal subordonné, effraie déjà beaucoup les esprits. Cette cumulation des deux pouvoirs exécutif et judiciaire, indique assez que l'on a eu en vue de sortir le tribunal de cassation de la position élevée, et de la ligne indépendante que lui fixoit l'ancienne constitution. Le Gouvernement envahit tout, et quoique le *Journal des Défenseurs de la Patrie* soit chargé de pallier les progrès de l'autorité arbitraire, et de répondre à ceux qui s'en effrayent, l'inquiétude la plus vive agite, même les corps que le Consul a le mieux pourvus dans sa constitution.

Le Consul ne recevra plus, à sa table, que les individus de sa famille; et les personnes admises dans son intimité. C'est M. Cambacérès qui donnera les repas d'étiquette.

Les troubles qui menacent la Suisse, ont produit peu de sensation sur notre Gouvernement. Ceux qui avoient deviné ses intentions prétendent qu'il veut laisser la lutte s'engager entre les deux partis, dont il a tour à tour augmenté la force et excité les espérances; qu'ensuite il suspendra la constitution nouvellement établie, et annexera ce pays au domaine déjà si vaste de la grande nation. Cette conjecture qui paroît insensée

Digitized by Google

insensée est répétée, par tant de gens qui ne sont pas accusés de l'être, qu'il faut bien vous la communiquer.

Rien n'étoit moins propre à rattacher les fidèles à la nouvelle église Gallicane que le bref qui rend M. Talleyrand à la vie séculière et laïque. Comme ces actes n'ont jamais eu lieu, que pour des cas de haute politique, les plaisans prétendent que M. Talleyrand, sera désigné pour le successeur du Consul. Au reste, rien ne prouve l'influence de ce ministre comme cette faveur, long-temps combattue comme cause de scandale, et accordée sur l'ordre exprès du Consul. On ne croit pas que M. Talleyrand en profite pour s'imposer le joug du mariage, à moins que la très-belle et très-jeune Marquise de . . . . ne veuille le subir avec lui.

Il se répand, qu'à la suite d'un bal où elle auroit imprudemment dansé, une jeune personne, sur laquelle sont fixés tous les regards et beaucoup d'espérances, auroit eu un accouchement avant terme, mais dont on auroit cependant sauvé le fruit, sans que la mère en fut beaucoup incommodée. La circonspection avec laquelle on parle de cet événement, prouve qu'on n'est pas encore rassuré sur ses suites, et qu'on craint qu'il n'occupe les faiseurs de conjectures.

---

*St. Domingue —Anecdote sur un ancien Ministre de la Police.—Dialogue entre le Consul et M. de Bourmont.*

*Paris, le 3 Septembre.*

Les mesures adoptées par le général Leclerc à St. Domingue avoient inquiété les propriétaires de cette colonie, qui se trouvent à Paris. Le silence du Gouvernement sur les nouvelles qu'ont apportées les deux vaisseaux de ligne, entrés à Brest, le 23 Août, n'a fait qu'accroître ces inquiétudes. On croyoit d'abord les nouvelles, venues par la voie de Londres, exagérées; aujourd'hui, on croit le mal encore plus grand que ne l'ont dit les lettres de la Jamaique. Les propriétaires, les négocians, s'en prennent à M. de Marbois, et à quelques autres conseillers d'état; ils les accusent d'avoir laissé le Gouvernement dans l'ignorance des localités que leur séjour dans la colonie les a mis à portée de connoître, et leur attribuent le mauvais succès de l'expédition, et les règlemens funestes qui sont la suite du plan auquel on s'est arrêté. Ces Messieurs ignorent que M. de Marbois, et les autres personnes auxquelles ils adressent leurs reproches, avoient

Digitized by Google

avoient prévu les malheurs qui résulteroient du plan qu'on a adopté ; qu'ils en ont annoncé les dangers, et qu'ils ont renouvelé leurs observations, jusqu'à ce qu'une volonté supérieure leur ait imposé silence.

Tout le monde s'occupe ici du successeur que désignera le premier Consul ; chacun se livre aux conjectures qu'enfante son imagination. Il n'y a que le premier Consul qui ne songe point encore à le nommer ; il éprouve, sans doute, pour la république Françoise, le même embarras que lui a causé la république Italienne : il n'a encore trouvé que lui qui fût capable de gouverner la France. Une municipalité de Franche-Comté semble disposée à croire aussi que la nation Françoise ne peut être heureuse que sous le Gouvernement de la famille des Buonaparté. Dans une adresse de félicitations au premier Consul, qui a du moins le mérite de la concision, le maire et les municipaux s'écrient : " Vive, vive " long-temps Buonaparté ! puissent ses petits-enfans faire le " bonheur de nos petits-enfans !"

M. Fouché vient de rendre, à un de ses prédécesseurs, un service qui prouve qu'il n'est pas aussi étranger aux bons procédés que ses ennemis le prétendent. Un escroc, muni d'un brévet signé Buonaparté qui le nomme à une très-belle place, se présente chez M. Dondau, ex-ministre de la police, et lui demande sa fille en mariage. Celui ci ébloui par la signature du premier Consul, se hâte d'accorder cette demande avec toute la précipitation d'un homme qui est embarrassé de sa fille, ou qui a oublié qu'il a été ministre de la police.

Le mariage est bientôt célébré ; et déjà les deux jeunes époux avoient reçu les félicitations et les vœux d'une nombreuse assemblée, lorsque, tout-à-coup arrive un ordre de M. Fouché, qui prouve à tout le monde, que le nouvel époux n'est qu'un escroc, depuis long-temps recherché par la police. Celui-ci a été condamné à 500 francs d'amende et au remboursement des avances de M. Dondau pour la noce ; on pense que celles de la demoiselle seront compensées par le produit de l'amende.

On a répandu le bruit de la mort de M. de Bourmont, et à ce sujet, on a cité la dernière conversation qu'il eût avec le Consul quelques mois avant son arrestation. Celui-ci l'envoya chercher par le général Clarke, qui fut présent, ainsi que M. Duroc, pendant toute l'entrevue.

Le Consul.—Je ne suis pas content de votre conduite. Vous avez voyagé dernièrement, dans la Vendée, plutôt comme un général encore rebelle, que comme un citoyen soumis

Digitized by Google

soumis. Vous y avez distribué de l'argent. D'où le tenez-vous ? Qu'avez-vous à répondre ?

M. de B.—J'ai traité avec le Gouvernement, je suis sous la foi de ce traité ; mon attitude ne doit point être celle d'un vaincu. Il est vrai que tout nouvellement j'ai distribué de l'argent que je tenois du Gouvernement Anglois : mais c'étoit pour acquitter des dettes contractées pendant la guerre ; et sur ma parole. Vos généraux m'avoient promis qu'elles seroient payées par vous. Cette promesse ne se réalisant pas, j'ai dû tenir à mes engagemens et accepter les moyens de les remplir, du Gouvernement qui m'avoit autorisé à les contracter.

Le C.—Monsieur, cette conduite inquiète le Gouvernement. Que parlez-vous de traité ? Sachez que lorsqu'un rebelle a été assez fort pour amener son Gouvernement à traiter avec lui, cette convention ne laisse d'autres traces que celles que la politique veut conserver, et vous n'êtes plus qu'un sujet du jour où vous avez quitté les armes.

Monsieur ! Dans toute cette affaire, je ne m'occupe plus des individus. Il m'importoit de pacifier les masses. Je crois qu'elles le sont. Dès ce moment nos relations cessent, et je vous défends de communiquer avec le Gouvernement, comme ancien chef de rebelles. Je sais que vous me cernez des officiers de votre armée, que chaque jour vous présentez des émigrés, comme devant jouir des bienfaits de la pacification. Je sais aussi que vous vous regardez toujours comme sujet des Bourbons. Je n'ai qu'une déclaration à vous faire là-dessus : c'est que le jour où une entreprise quelconque éclatera contre le gouvernement François, vous serez arrêté : c'est que le vœu des généraux est contraire aux Bourbons, que jamais ils ne seront rétablis par moi, et que celui qui se dit leur sujet, est encore un rebelle.

---

*Déclamation hypocrite du Consul contre l'Hérédité.—Trésor public.—Soumission des Corps délibérans.—M. Dumas.*

*Paris, le 5 Septembre.*

On avoit tant parlé de l'hérédité ; ce système paroissoit même tellement encouragé, par les vœux secrets du Consul, que plusieurs conseillers d'état crurent, lorsqu'on discutoit les Sénatus-Consultes, que leur empressement, à faire naître cette question, et leur chaleur à la soutenir leur vaudroit au



Digitized by Google

moins un sourire du maître. Mais quel a été leur étonnement, lorsqu'ils ont vu celui-ci accueillir cette proposition avec dédain, et leur dire: " Qu'il n'y avoit que les détracteurs du Gouvernement, ceux qui cherchent à le détruire, par le ridicule, ou en lui inspirant une fausse ambition, qui pussent supposer qu'un projet aussi fou ait jamais occupé le chef de l'état; que si jamais une idée semblable pouvoit être admise et flatter le cœur d'un homme qui a acquis de grands droits, par de grands services, c'étoit lorsqu'il avoit lieu d'espérer de léguer le pouvoir à ses propres enfans, de les entourer du souvenir de ses exploits, de leur donner sa mémoire pour sauvegarde; mais que sa position personnelle excluant une délégation de cette nature, il se garderoit bien de livrer la France, après sa mort, à des prétentions rivales, et peut-être au danger de n'avoir point de chef! J'ai bien voulu, a-t-il ajouté, laisser, pendant quelque temps, la malveillance ou l'imbécilité s'occuper de ces conjectures, mais je les défends à l'avenir." La confusion de ceux à qui cette sortie s'adressoit, les a empêchés, pendant plusieurs séances, de prendre aucune part à cette discussion.

En général le Consul conserve assez son sang-froid, lorsqu'il siége au conseil d'état, mais s'il s'y trouve blessé par quelqu'atteinte personnelle, il prend alors un ton de fierté et de mépris qui déconcerte les hommes les plus sûrs d'eux-mêmes.

Au reste, cette question embrassoit, non-seulement le consulat; mais encore les premières places de l'état qu'on auroit à jamais fixées, dans quelques familles privilégiées; car il est des hommes qui imaginent qu'on peut tout oser impunément, et que, si la soumission des François n'a pas de bornes, il ne faut point en mettre à la puissance qui les gouverne.

Cependant quoiqu'on ait repoussé l'hérédité, elle existe déjà de fait: tout homme en place, produit, et avance sa famille. On vient de le voir dans l'organisation du nouveau clergé; les oncles, les neveux, les cousins, ont reçu des évêchés ou des cures, selon le grade du parent qui les protégeoit.

Le Consul espère peu que ses institutions lui survivent; il regarde comme un honneur dangereux d'être désigné, pour lui succéder, et, d'ailleurs il ne pense pas, qu'il puisse trouver un homme dont le nom et les talens fixent l'inconstance nationale. On voit peu de ces êtres étonnans qui sont tout par eux-mêmes, et quand il y en auroit, ce ne seroit pas parmi

Digitized by Google

parmi eux qu'il choisiroit; il ne veut pas pendant sa vie être menacé par son successeur, ni être effacé par lui après sa mort.

Tandis qu'il pense à un long avenir, le présent l'inquiète et le presse. Le produit des nos énormes contributions s'évanouit toujours en dépenses de luxe et en gratifications. Il y a beaucoup de faiseurs de projets; les plus dispendieux sont le mieux accueillis. Personne, quand le Consul a dit, oui: n'ose lui faire le tableau des dépenses qu'il ordonne.

Le ministre du trésor public comptoit dernièrement sur une rentrée de plusieurs millions, pour donner quelques à compte aux fournisseurs et aux banquiers que leurs avances pour le Gouvernement mettent, chaque jour, dans le cas de déclarer d'énormes banqueroutes. A peine est-il arrivé le tiers de cette somme, le reste étoit en pièces justificatives: c'est-à-dire, une grande partie, en bons du Consul. Il a fallu, pour retarder la catastrophe qui menace les plus riches maisons, emprunter à de très-gros intérêts, l'argent qui leur étoit nécessaire.

Quelques personnes qui se disent bien informées, répandent, que le Consul n'a pas la majorité dans le sénat, et que ce corps pourra bien tourner un jour, contre celui qui l'a créé, le pouvoir qu'il en a reçu. Les gens sensés, ceux qui connoissent bien la composition du sénat réléguent tous ces bruits parmi les rêves de l'ignorance et de la sottise.

Qu'il se soit formé au tribunat, et même au corps législatif, un parti opposé aux envahissemens progressifs du Gouvernement, et qui ait manifesté cette opposition, en rejettant quelques lois, non parce qu'elles étoient mauvaises, mais parce qu'on sembloit leur en commander l'adoption; cela se conçoit; parce que ces corps composés, alors, en partie, de conventionnels et de révolutionnaires sentoient combien leur existence étoit fragile, et qu'ils ne seroient conservés intacts que jusqu'au moment, où l'on seroit assez fort pour méconnoître d'anciennes liaisons, ou les services de la plupart de ceux qu'on y avoit placé. Cette conviction, un besoin d'opposition, naturel à des hommes qui ont joué un rôle dans des assemblées orageuses, et, plus que tout cela, le projet de se faire craindre pour être achetés, déterminèrent une espèce de coalition entre quelques membres du tribunat et du corps législatif. Cette coalition se trahit d'abord par des discours assez peu mesurés, par l'intention de s'emparer de toutes ses prérogatives constitutionnelles; enfin elle se manifesta par le rejet des premiers titres du code civil. Le consul indigné



Digitized by Google

promit de réduire en poussière ces *vils instrumens d'une faction aussi ridicule par ses prétentions, qu'impuissante par ses moyens*; il donna des ordres à son sénat, et sur le champ l'on vit sortir sans résistance et sans murmures, non-seulement les chefs de ce prétendu parti, mais encore tous ceux qu'on soupçonnoit d'avoir formé des vœux secrets pour son succès.

Et remarquez bien, que tous ses efforts s'étoient bornés à faire rejetter quelques lois, et toutes ses atteintes, à quelques allusion contre la tyrannie: que jamais il n'y eut un complot, parce que tous ces hommes préféroient un pouvoir qui, tout en les écrasant, étoit leur sauvegarde, au danger d'être livrés aux vengeances des jacobins, ou au mépris des royalistes. Il n'y a donc jamais eu, il est même peu vraisemblable qu'il puisse exister jamais, dans ces corps délibérans, une conspiration contre le Consul.

On entend bien la plupart de ceux qui les composent dire: " que cela ne peut pas aller ainsi, qu'il y a dans la marche du Gouvernement une impétuosité qui ne permet à aucune institution d'être durable, que la soumission s'altère à force d'être tourmentée par un despotisme minutieux et tracassier, que l'ordre n'existe qu'en apparence, et qu'il n'y a jamais eu plus de confusion, ni moins de responsabilité dans l'administration; mais ces réflexions qui sont toujours présentées avec des correctifs favorables au génie et à la gloire du premier Consul, sont bien loin de prendre, même un caractère d'animosité contre lui.

C'est à sa soumission constante et inaltérable que le sénat a dû le surcroît d'attributions qu'il a plu au Gouvernement de lui accorder. Elles ont été reçues avec une reconnoissance, qui, certes ne permettra pas que de long-temps, il s'élève dans ce corps la moindre opposition.

Le Sénat est en partie composé de savans, de vieux généraux, de propriétaires; on n'y remarque, excepté Syéyès et Grégoire, que des conventionnels modérés; il y a dans cette composition une telle discordance d'élémens, une telle foiblesse de volontés, une si grande tendance à l'inertie, qu'il ne faut pas croire que jamais il en sorte aucune conception vigoureuse, aucune tentative hardie. Le Consul l'a bien senti et, en donnant au Sénat un si grand éclat, il a fait comme ces conquérans, qui donnoient des couronnes à leurs esclaves, afin d'être servis par des Rois.

Lorsqu'il a été question de régler le cérémonial qui seroit observé pour la réception du Consul, venant présider le Sénat; quelques sénateurs ont proposé que tout le Sénat fut débout, et

Digitized by Google

et les têtes découvertes. Cette proposition bien loin d'exciter des murmures, a été discutée tranquillement, et si l'on n'y a pas donné suite, c'est qu'il a été insinué, que le premier Consul n'exigeoit pas encore qu'on poussât aussi loin les témoignages du respect.

L'armée va recevoir incessamment une nouvelle organisation, c'est M. Dumas qui préside le comité chargé de la préparer. On dit qu'au milieu des conceptions les plus originales, et les plus bisarres, on y remarque des dispositions très-bien entendues pour le maintien de la discipline parmi les soldats, pour les aguerrir à tous les dangers, et les accoutumer aux plus grandes fatigues.

---

*Extrait d'un pamphlet sur la Stabilité.*

*Paris, le* 10 *Septembre.*

On ne nous parle plus de la *stabilité* du Gouvernement, soit qu'on se flatte de l'avoir démontrée, et qu'elle est suffisamment reconnue par ceux auxquels on avoit intérêt de la persuader ; soit qu'on ait senti le ridicule de proclamer avec affectation la stabilité d'un Gouvernement qu'on s'occupe encore d'organiser. L'arme du ridicule a toujours été puissante en France. Il a paru dernièrement une petite brochure, dont le but étoit de prouver qu'on ne doit appeler *stables* que les Gouvernemens qui n'ont point encore été éprouvés par le temps, parce qu'il n'en est point qui ait pu résister à son influence ; qu'ainsi les Gouvernemens les plus nouveaux sont, par cela même, ceux qui offrent la perspective d'une plus longue durée ; ce qui signifie, à peu près, *stabilité* ; et que si, par un de ces phénomènes qui nous étonnent moins aujourd'hui, on parvenoit à composer un Gouvernement d'élémens contraires et discordans, qui ne présentâssent qu'un assemblage confus d'institutions incohérentes, il y auroit une chance de plus pour la *stabilité* de ce Gouvernement, puisque ceux dont les institutions étoient en concordance, ont fini par périr. Cette brochure a été peu répandue : on ne sait à quoi attribuer ce défaut de circulation, à moins qu'on n'ait su mauvais gré à l'auteur d'avoir, à l'occasion de la nouvelle organisation de la France en république, fait l'éloge du Gouvernement monarchique. Une chose cependant auroit

Digitized by Google

auroit dû lui faire trouver grâce devant les partisans du sbstème de *fusion*, c'est qu'il attribue la chute de l'ancien Gouvernement de France à ce que sa nature étoit trop simple, trop déterminée, à ce que toutes les institutions y étoient conformes. L'auteur est d'opinion que c'est à son origine que le monde doit sa durée ; et qu'ainsi tout Gouvernement qui présente dans sa formation l'image chaos, est nécessairement *stable* ; qu'en politique comme en physique, la découverte la plus importante à faire étoit le mouvement perpétuel ; que ce principe conservateur du monde l'est aussi des empires ; parce que daus ce système chaque *diversité* est *uniformité* ; chaque *changement* est *constance*.

Ce petit ouvrage est écrit avec beaucoup de mesure, et le sentiment des convenances y est toujours observé. L'auteur ne fait point la satire du Gouvernement républicain ; il fait l'éloge du Gouvernement monarchique. Il ne s'arrête point à marquer tous les inconvéniens du système électif ; il développe les avantages de l'hérédité. La question de l'usurpation est traitée avec beaucoup d'adresse ; l'auteur ne s'est attaché qu'à montrer les dangers qui menacent un usurpateur, dont le nom se trouve lié à toutes les époques désastreuses de la révolution qui a précédé son élevation, et dont la renommée rappelle des souvenirs amers. Il fait voir qu'une tyrannie sourde, hypocrite, plus cruelle que le despotisme, est le seul moyen par lequel l'usurpateur puisse affermir son autorité ; et qu'il ne peut se croire en sûreté que lorsqu'il est parvenu à corrompre et à avilir le peuple.

En parlant de l'ancien Gouvernement François, l'auteur combat un préjugé qu'il a trouvé presque généralement établi chez l'étranger : que la France étoit soumise à un despotisme arbitraire. Il prouve que la France étoit une monarchie tempérée par des institutions qui, sans faire participer virtuellement à la puissance législative, les forces destinées à servir de contrepoids à l'autorité royale, en régloient l'exercice, la contenoient dans les limites qui séparent la monarchie du despotisme. Il examine ensuite si un Gouvernement représentaif peut être établi en France sans danger pour la défense extérieure de l'état, et pour sa tranquillité intérieure. Il semble pencher pour l'opinion qu'un Gouvernement représentatif ne peut convenir qu'à ces contrées que la nature a prises sous sa garde particulière, et

Digitized by Google où

où elle supplée à la force nécessaire, ailleurs, au maintien de l'ordre politique.

L'auteur termine par une question qu'il laisse à résoudre à ses lecteurs. Le Gouvernement actuel de la France, a-t-il cessé d'être révolutionnaire ; et la Constitution de Brumaire, fixe-t-elle enfin nos destinées ?

Ce qu'il y a de remarquable : c'est qu'au moment où l'on arrêtoit la circulation de cette brochure, un journal, accrédité par le Gouvernement, publioit des réflexions sur le dernier ouvrage de M. Necker, dans lesquelles l'auteur nous révèle que, " la constitution de Brumaire n'est qu'une *conspiration* ; mais que celle-ci fera le bonheur de la France, parce qu'on a trouvé *l'homme nécessaire*, pour en faire le chef de cette conspiration. L'auteur de ces réflexions, qu'on dit avoir été envoyé, il y a quelques mois, en Angleterre, pour persuader aux journalistes Anglois que la *conspiration* de Brumaire, et le caractère de *l'homme nécessaire*, sont ce qu'il y a de plus tranquillisant pour l'Europe, informe le public que, pendant son séjour à Londres, il a étonné beaucoup d'Anglois en leur démontrant que l'état de dépendance des corps délibérans en France étoit la meilleure preuve de l'excellence du Gouvernement. On conçoit aisément quel a dû être l'étonnement des Anglois à une pareille assertion. Ils eussent été convaincus, si l'auteur leur avoit ajouté que la *conspiration* de Brumaire étoit une *constitution stable.*

Voilà la politique qui a remplacé dans notre heureux pays la métaphysique de l'abbé Syéyès !

---

*Assassinats. — Incendies. — Misère publique. — Inquisition.—Mot du Consul.—Opinion des Soldats.*

*Paris, le* 13 *Septembre.*

L'idée qu'on doit se faire d'un gouvernement concentré, tellement jaloux de la puissance, qu'il en attire à lui jusqu'aux moindres détails, tellement impétueux dans son action qu'il frappe ses ennemis, sur le simple soupçon de leurs projets ; c'est qu'il est aussi répressif dans l'intérieur, qu'il paroît imposant à l'extérieur. On se tromperoit, cependant, si l'on avoit de notre gouvernement une

Digitized by Google

une semblable opinion. Il a une police très-active pour prévenir les délits politiques ; mais elle est presque sans effet contre les crimes particuliers.

Une armée de dix-huit mille gendarmes, individuellement investis des pouvoirs civils et militaires, cent mille espions répandus dans toute la France, ne peuvent s'opposer au débordement des crimes de tout genre qui compromettent sa tranquillité intérieure. Il est défendu aux journaux d'en retracer les affreux détails, d'en dévoiler les causes secrètes, et de dire quelle terreur profonde ils inspirent à la masse des habitans.

L'assassinat est au sein même des familles, la vengeance y exerce ses fureurs ; et l'on voit plus de ces crimes domestiques qui font frémir la nature, que de ces attentats publics qui n'étoient autrefois commis que par des scélérats connus et presque toujours atteints par les lois.

Les incendies surtout se multiplient à un point effrayant ; ils ont jeté la consternation dans les campagnes. On se garantit des voleurs, des assassins, mais les verroux et la plus active surveillance ne peuvent rien contre les incendiaires.

Il y a quelques mois que le gouvernement jugea nécessaire de prendre des mesures répressives ; mais comme ces horreurs ne menacent pas encore directement sa sûreté, comme l'activité de ses agens est toujours détournée par les mille et une inquiétudes qui le tourmentent, ses précautions imparfaites et passagères, n'ont fait que suspendre le mal, et déjà il reprend son cours avec une fureur qu'il sera maintenant difficile d'arrêter.

Le malheureux qui meurt de besoin à côté de sa propriété usurpée, celui qui retrouve son avare famille en possession de ses dépouilles, le mendiant à qui l'on refuse l'argent ou la subsistance qu'il a insolemment exigé, l'homme plus aisé qui a une offense réelle ou imaginaire à venger, trouvent que ce terrible expédient sert mieux, et plus sûrement que tout autre, leurs ressentimens.

Le gouvernement a dit : il n'y a plus de factions ; mais il n'a pas osé dire : les souvenirs amers, une misère toujours croissante, une corruption presque générale, l'habitude où l'on a été, pendant la révolution, de regarder la vengeance non-seulement comme légitime, mais encore comme nécessaire, toutes ces causes qui appartiennent autant aux vices du régime actuel, qu'aux désastres

Digitized by Google

désastres du passé, troublent presque aussi cruellement la tranquillité intérieure, que la lutte des factions dont on n'a encore comprimé que les masses.

Les horreurs de la révolution ont répandu partout le mépris de la vie ; les réactions qu'elle a produites ont aussi familiarisé les hommes les plus paisibles, avec l'idée des vengeances les plus atroces. Le gouvernement actuel, en détournant ces funestes dispositions de leur direction première, n'en a point pour cela détruit le principe, peut-être même n'a-t-il fait que le régulariser. Les déportations, les incarcérations arbitraires sont peu propres à rattacher, à la patrie ou à l'existence, des hommes qui ne doivent estimer l'une et l'autre que par la sécurité dont on les fait jouir. D'ailleurs, quand toute la force du gouvernement se dirige contre les opinions politiques, quand elle atteint et punit plus sûrement les résistances, ou même les vœux imprudens qu'elles peuvent produire, que les crimes qui ne menacent que les particuliers ; il n'est pas étonnant que l'active inquiétude comprimée d'un côté, cherche, de l'autre, à se satisfaire, et prenne pour cela les moyens contre lesquels il y a le moins de répression.

La cupidité porte les denrées à un prix auquel bientôt pourront seuls atteindre ceux à qui l'on prodigue les trésors de l'état. Le premier Consul, en voulant s'entourer d'une grande représentation, et mettre les premiers fonctionnaires dans une situation brillante, n'a pas prévu que leur luxe barbare écraseroit tout le reste de la société ; que leurs repas splendides, leurs somptueux équipages, leurs fêtes, leurs ameublemens, que toutes leurs dépenses enfin, surpasseroient les proportions communes, et que bientôt le nécessaire du pauvre suivroit la même progression que le superflu de ces nouveaux riches.

Autrefois un homme en place, pensoit à l'avenir et à sa famille, il fondoit sa fortune sur des économies bien entendues ; mais les hommes d'aujourd'hui sont des insectes qui ne vivront qu'un jour, et qui le savent ; afin de s'étourdir sur l'incertitude et la brièveté de leur existence, ils se hâtent de jouir ; le maître lui-même, leur en donne le conseil et l'exemple.

C'est dans cet empressement à tout dissiper, sans prévoyance et sans mesure, qu'il faut chercher une des



Digitized by Google

causes de la fragilité du Gouvernement actuel, et le principe des mécontentemens qui le menacent.

Car il s'en faut beaucoup que la faveur populaire l'accueille et le seconde : ni le chef de l'état, malgré son faste militaire, malgré ses étonnans succès et les hommages que lui prodigue l'Europe ; ni ses généraux, malgré leur attitude fière et menaçante ; ni ses conseillers, ni ses sénateurs, malgré leurs éclatantes livrées, ne sont pas à l'abri des sarcasmes de ce peuple naturellement inquiet et frondeur. C'est dans les rues et dans les salons un déchaînement inconcevable contre tout ce qui participe aux faveurs de la nouvelle cour ; et il n'y a guères que la politique et l'intérêt qui déguisent, par quelques cajoleries, aux nouveaux parvenus, la haine ou le mépris qu'ils inspirent.

Pendant que la liberté de la presse existoit ici, les journaux étoient les échos de l'opinion publique ; depuis qu'ils sont muets, les journaux étrangers lui servent en même temps de véhicule et d'aliment, et l'on peut dire, avec vérité, que c'est hors de France qu'il faut chercher ses vœux et son expression. Aussi le Gouvernement, qui a bien jugé ce qu'il pouvoit en attendre, d'après l'empressement avec lequel elle a recherché ce qu'on imprimoit ailleurs contre lui, a-t-il redoublé de précautions pour la priver de tout ce qui lui donnoit le sentiment de sa force, et la certitude des craintes qu'elle inspiroit au pouvoir.

On ne peut imaginer à combien de recherches actives et minutieuses, les auteurs, qui traitent de la politique, sont obligés de se soumettre, s'ils ne veulent pas voir disperser les fruits de leur travail, ou être atteints par les soupçons du Gouvernement. Toute brochure de ce genre est remise aux censeurs nommés par lui, qui emploient à l'analyser, à la décomposer tout ce que la métaphysique a de plus subtil ; qui exigent des correctifs, des retranchemens, et qui quelquefois, après avoir obtenu tous ces sacrifices, finissent par interdire la publication de l'ouvrage. Celui de M. Camille Jourdan n'avoit point subi cet examen ; mais ce jeune auteur étoit rassuré sur les suites de sa publication, par les encouragemens que lui avoient prodigués quelques personnages influens, et par l'appui qu'il espéroit d'une coterie particulière qui lui avoit tracé le plan de sa brochure, et qui la croyoit conforme

Digitized by Google

conforme aux vues secrètes du premier Consul. L'événement a prouvé qu'on s'étoit trompé ; peut-être, aussi, que la manière dont le public a interprêté l'ouvrage, en a fait entrevoir le danger et interdire la circulation.

La dernière production de M. Necker n'a pas encore éprouvé le même sort, parce qu'elle est d'un style moins à la portée du commun des lecteurs, et parce qu'elle a été sur le champ décréditée par la réputation de l'auteur. Aussi le Consul a-t-il dit assez gaîment que la censure d'un homme, dont les faux calculs et la folle présomption ont détruit l'antique monarchie, ne pouvoit qu'être profitable à un nouveau Gouvernement : je ne veux pas même, a-t-il ajouté, le faire réfuter par M. de Calonne.

Mais, si, pour le moment, l'on a des moyens d'imposer silence à la multitude, si l'on ne craint pas de les enployer sans ménagement et sans mesure, on ne croit pas pouvoir calmer avec le même succès, l'agitation qui se manifeste dans l'armée. La paye ne suffit plus à la subsistance des soldats, et la sévérité avec laquelle on les traite, est trop opposée à nos mœurs, pour ne pas exciter leurs murmures. Ce ne sont plus ces hommes gais et légers, qu'un bon mot consoloit de toutes leurs fatigues, de toutes leurs privations ; c'est véritablement chez eux que le caractère national s'est altéré, ils sont devenus frondeurs, inquiets, et, pour les causes les plus légères, ils éclatent en propos violens. La paix offroit ce danger, avec une armée à laquelle on a eu l'imprudence de faire jouer un rôle dans les troubles politiques.

Le 18 Fructidor, sur lequel les adresses menaçantes des armées ont eu une si grande influence, aura des suites plus éloignées que ne pouvoient le prévoir ceux qui en ont profité pour leur élévation personnelle. Dès ce moment, les soldats, fiers du rôle qu'ils ont joué dans cette circonstance, ont eu la prétention de déterminer encore par leur concours, ou par leurs menaces, les changemens politiques qui pourroient leur convenir ; mais ce qui suspend les vœux des nombreuses victimes de l'ordre actuel, c'est que ces mêmes soldats menacent également tous les Gouvernemens qui pourroient succéder à celui-ci.

On ne sait pas comment faire marcher l'organisation du culte. Outre les obstacles qu'opposent les prêtres, il y a une foule de pays où les habitans ne veulent

 pas

Digitized by Google

pas accepter la *fusion* à laquelle aspiroit le Gouvernement ; et, ce qui vous étonnera, c'est que le parti des constitutionnels paroît plus fort que celui des autres, sinon en nombre, au moins en résolution. La classe des acquéreurs des domaines nationaux, si caressée, si protégée, menace maintenant le Gouvernement, et s'oppose, de tous ses moyens au rétablissement qu'il a tenté. Elle est puissante ; car tout ce qui entoure le chef, est riche de ces sortes d'acquisitions, et ne voit pas, sans une vive inquiétude, la doctrine des restitutions devenir insensiblement celle du Consul.

Voici à quoi se réduit notre situation actuelle.

Les partisans du Gouvernement, ceux qui, il y a quelques mois, attribuoient à la mauvaise foi ou à l'ignorance toutes les conjectures fâcheuses dont il étoit l'objet, commencent à envisager l'avenir avec inquiétude. Ils voient que rien ne s'améliore ; que la vapeur de l'encens dérobe au Consul la détresse publique et les tristes résultats de son imprévoyance ; ils voient que les hommes en faveur entretiennent cette dangereuse sécurité, et présentent aux yeux du maître des scènes arrangées, qu'ils donnent pour les images de la faveur et de la félicité publiques ; et portant leurs inquiétudes aussi loin qu'étoit allée leur confiance, déjà ils présagent une crise ; mais ils ajoutent que si Buonaparté y résiste, il sera plus affermi que jamais.

---

*Généraux éconduits.—Nouvelle Etiquette.—Nouvelle Diplomatie.—Agens commerciaux.—L'Espion Fiévée.—Conjectures sur les dernières Mutations.*

*Paris, le* 18 *Septembre.*

Plusieurs généraux s'étant présentés à la dernière parade, pour entrer dans les appartemens du Consul, ont été refusés par les huissiers. Il paroît que les militaires de garde n'ont pas voulu se charger de les éconduire, et qu'alors on en a confié le soin aux gardiens de l'antichambre. Il y a eu à ce sujet des plaintes très-vives, et M. Duroc, à qui elles ont été confiées, a répondu que d'après les ordres qu'il avoit reçus on n'entreroit plus, ces jours-là, dans l'intérieur du palais qu'avec des cartes signées

Digitized by Google

signées de lui, " Afin d'éviter, a-t-il ajouté, une confusion qui jusqu'à présent, a ôté à ce spectacle militaire l'ensemble et la dignité qu'il est dans les vues du Gouvernement de lui donner." On pense bien que ce prétexte n'a pas trompé les mécontens qui ont vu, le même jour, les officiers de la garde faire admettre leurs protégés, en observant seulement la formalité d'en faire inscrire les noms par un des huissiers.

Le Consul s'isole plus que jamais, et l'on aperçoit qu'il veut écarter graduellement tous les militaires que leurs services ou une ancienne liaison autorisoient à l'aborder familièrement, et sans observer le cérémonial imposé aux étrangers. C'est à St. Cloud que l'on réglera définitivement les formes d'admission, de présentation, l'ordre du travail avec les ministres, et toutes les nuances qui distingueront les subalternes, selon leurs grades ou leurs fonctions, dans l'organisation de la nouvelle cour. Les dépenses qu'on a faites pour les réparations de ce palais, sont bien loin d'être terminées. Le Parc seul, dit le Parc de la Reine, exigera plus de six millions, si l'on y réalise les plans adoptés pour son embellissement.

Le Consul a été très-embarrassé pour prendre un parti sur l'incartade du général Lasnes. M. Talleyrand disoit que la politique exigeoit impérieusement, qu'on le traitât avec beaucoup de sévérité ; que cette démarche rappeloit les extravagances de M. Bernadotte à Vienne, et répandroit du ridicule sur le parti que le Consul avoit pris, jusqu'à présent, de donner presque toutes les ambassades à des généraux ; qu'un séjour de quelques semaines, au Temple, étoit indispensable pour calmer toutes les craintes, et donner une satisfaction honorable à une puissance spécialement protégée par l'Angleterre. Le Consul, après avoir réfléchi un instant, a écrit un billet très-court, qu'il a adressé sur le champ, par son courier de confiance, au général Lasnes. Celui-ci l'a reçu à Orléans. Son premier mouvement a été de ne pas obéir à l'ordre qui y étoit contenu, et d'aller en avant ; mais mieux avisé sans doute, par la réflexion, il s'est décidé à partir pour la ville de Tarbes, qui paroît lui avoir été désignée comme lieu d'exil. Il croyoit y rester près de son frère qui y réside comme préfet, mais celui-ci a été remplacé par M. Chazal, qui vient de faire paroître, en faveur du Gouver-

Digitized by Google

Gouvernement, une brochure, où l'on ne reconnoit plus l'élève, ou plutôt le prête-nom de M. Siéyès.

On s'attend que l'exil du général Lasnes ne durera pas long-temps ; on lui réserve, dit-on, pour l'apaiser, une place d'inspecteur-général de la cavalerie, qui fixera sa résidence à Strasbourg.

Le Consul n'attend, pour se livrer aux distractions qui lui sont conseillées, par ses médecins et par sa famille, que le moment où il aura réglé les destins de l'Europe. L'espoir d'en être long-temps l'arbitre, et d'étonner par sa nouvelle diplomatie ce qu'il appelle lui-même, la vieille routine du continent, le séduit encore plus que toutes les perspectives de gloire ou de puissance, aperçues jusqu'à présent par son ambition.

M. de Talleyrand a bien saisi cette prétention, il la seconde et l'encourage avec beaucoup d'habileté. Quelqu'un lui a entendu dire, il y a peu de jours : " à . . . . " à . . . . à . . . en Hollande, en Suisse, en Italie, les " choses vont toutes seules, mais il y a encore des cabi- " nets, ou trop fiers, ou trop obstinés, pour se prêter " aux vues libérales que nous voulons introduire dans " les relations politiques des diverses puissances. Jus- " qu'à présent les Rois ont seuls agité ou pacifié l'Eu- " rope, sans l'intervention des peuples ; c'est cette in- " tervention qu'il faut établir. Dès ce moment on aura " résolu ce grand problème : trouver un moyen de di- " minuer en Europe les chances de la guerre, et d'en " faire alors un différend que l'équité termine, encore " plus que la force, et dont le résultat ne sera jamais la " perte du territoire ou le renversement de la puis- " sance."

Il est facile de voir à quoi mène ce système, qui n'est qu'une adroite modification de celui du cosmopolite *Clootz*.

L'Empereur de Russie a fait des représentations très-fortes et très-touchantes, en faveur du Roi de Sardaigne ; il a fait dire au Consul : que la situation de ce prince devoit émouvoir son cœur. Buonaparté a répondu à M. de Marcoff : " Ecrivez à votre souverain que les chefs des états ne gouvernent pas avec leur cœur mais bien avec leur tête."

Les agens commerciaux, qui remplaceront les Consuls, auront, outre les fonctions qui appartiennent à leur titre,

Digitized by Google

titre, une mission d'*observation* de laquelle on se promet les plus grands avantages. Celui qui résidera à Jersey est, dit-on, un nommé *Chépy*, homme adroit, républicain ardent, très-propre à surveiller les émigrés François, dont on fait, au reste, beaucoup de bruit, et qui inquiètent très-peu le Gouvernement.

On fait partir de Paris pour Londres, tous les trois mois, des hommes de différens partis dont la mission est de se mettre en rapport avec ceux dont leurs opinions les rapprochent, et d'en obtenir les renseignemens les plus étendus sur l'esprit public, les ressources intérieures, l'administration des finances, la direction des manufactures, les inventions qui y simplifient la main d'œuvre, sur la discipline et l'instruction des marins, &c.... &c..... Vous avez vu en partie le résultat de la mission de M. Fiévée, bientôt vous verrez aussi, en partie, ce qu'a produit celle de l'abbé Grégoire, de MM. P. R., &c. &c. On se flatte déjà ici de connoître mieux l'Angleterre que ceux même qui l'habitent.

Les changemens qui viennent de s'opérer dans le ministère, et dans le conseil d'état, partent d'une intention plus prononcée, d'un dessein plus vaste qu'on ne le croiroit au premier aperçu.

Il y avoit une lutte continuelle, entre quelques ministres, et les diverses sections du conseil d'état. M. Rœderer, s'appuyant sur le succès qu'avoient obtenu quelques-unes de ses bizarres conceptions, vouloit gouverner despotiquement l'instruction publique, et y introduire des innovations désapprouvées par le Consul lui-même, et vivement combattues par M. Chaptal ; il cherchoit de même à envahir quelques attributions du ministre de la police, qu'il vouloit attirer à lui comme président de la section de l'intérieur : mais afin de tout concilier, on l'a fait sénateur. Il conservera, pour la forme seulement, et pour colorer cette espèce de disgrâce, le titre de chef de l'instruction publique.

Le général Brune, comme président de la section de la guerre, étoit de même en opposition avec Berthier. L'ambassade de Constantinople a puni les prétentions de M. Brune, et rétabli la paix dans l'administration de la guerre.

M. Abrial étoit bien au-dessous de ses fonctions, non par ses talens, mais par son caractère qui n'étoit pas propre à gouverner les tribunaux, avec ce despotisme qui seul peut

Digitized by Google

peut les mettre sous la main du Gouvernement. M. Regnier, moins habile comme jurisconsulte, mais plus ferme comme homme d'état, a paru devoir mieux servir, que lui, les vues qui ont fait créer la place de grand-juge.

M. Boulay qui a fait constamment preuve d'ignorance, comme président de la section de la justice, a été relégué dans celle des domaines nationaux, à laquelle ses principes exaltés et son esprit tracassier conviennent beaucoup mieux.

Enfin la suppression du ministère de la police, en ôtant à un homme que la France accuse, et que l'Europe a jugé, un pouvoir redouté, annonceroit que le Consul va remettre la France sous l'empire constitutionnel, si cette mesure n'avoit pour but unique de concentrer l'action de la police et de la confier à un homme, plus docile que M. Fouché, et moins inquiétant, par ses liaisons. C'est ainsi que le bien se fait chez nous.

---

*Conseil privé. Extrait d'un Mémoire important. Système de Déportation. Parallèle entre M. Fouché et M. Dubois.*

*Paris, le* 18 *Septembre.*

Il y a eu dernièrement un conseil privé, dans lequel on a discuté l'état actuel de l'opinion en France, les causes qui semblent avoir altéré sa confiance dans le Gouvernement, et les moyens capables de la lui rendre. On a lu, à ce sujet, divers mémoires, parmi lesquels on en a remarqué un qui est rédigé par un homme fameux, dont le nom est une autorité en révolution.

Ce mémoire avoit pour but de prouver, que la révolution a communiqué au peuple, un besoin de changemens, une curiosité toujours active, une inquiétude *excentrique*, qui se tourneront contre le Gouvernement, si celui-ci ne leur donne pas quelque aliment, jusqu'à ce qu'il en ait détruit le principe.

On y établit, " Qu'un Gouvernement nouveau présente d'abord un si grand mouvement, dans les hommes et dans les choses, qu'il occupe tous les esprits et fixe tous les regards ; que ses différens essais, soit sur les partis

Digitized by Google

partis dont il lui convient de conserver ou d'anéantir la force, soit sur les institutions qui servent de base à son existence, et dessinent graduellement sa physionomie ; que ces essais éveillent les espérances, occupent les conjectures, et provoquent le concours de tous les ambitieux."

" Qu'il y a alors, dans toutes les prétentions qui s'offrent à lui, pour le servir ou le diriger, une rivalité qui seconde ses premières tentatives, et qui lui permet d'avancer, sans user ses forces ; qu'enfin les diverses modifications qu'il apporte à sa manière d'être, les déplacemens auxquels sa propre sûreté l'oblige, suffisent seuls pour distraire cette inquiétude qui survit à une grande révolution, parce qu'ils présentent un état d'oscillation et d'incertitude qui unit le moment où le desordre va cesser, à celui où déjà l'ordre commence."

" Qu'il n'étoit pas étonnant, d'après ces données, que le Gouvernement aperçut quelque défaveur et quelque résistance, dans l'instant décisif où il paroît avoir fixé ses institutions, et avoir à peu près consommé le choix des hommes qui seront appelés à seconder ses vues, à partager son pouvoir."

Passant ensuite à la situation des divers partis ; l'auteur du mémoire établit : " Que le Gouvernement n'est sérieusement menacé ni par les anarchistes, ni par les royalistes ; mais qu'il a tout à craindre d'un parti mixte, d'autant plus dangereux qu'il n'a encore trahi ses vues par aucune entreprise, et que ses forces sont intactes.

" Le parti des anarchistes, dit-il, est repoussé par les souvenirs de toute la nation, il est maintenant sans chefs, sans aucun point de ralliement, et l'on ne doit redouter, de sa part, que quelques tentatives isolées dont on peut se garantir avec quelques espions, et en mettant quelques fanatiques dans l'impuissance de nuire.

" Le parti royaliste, moins dangereux encore, parce qu'il n'est pas capable des mêmes violences, et parce qu'il tend au repos par la nature même des élémens dont il se compose : ce parti qui semble avoir renoncé, sans retour, aux entreprises hasardeuses, ne laisse plus transpirer son existence, que par quelques soupirs vers un régime aboli, et par son opiniâtreté à en retrouver les traces, à en apercevoir le rétablissement dans celui qui existe maintenant. Si jamais il se ranime, ce ne sera que dans des circonstances très-éloignées, peu probables, et qui seront



Digitized by Google

plutôt amenées par les chefs du Gouvernement que par sa vigueur et ses calculs.

" Mais le parti mixte qui se forme, a pour chefs tous ces hommes qui, tour à tour, jacobins et réacteurs, ont presque constamment échappé aux crises qu'ils avoient eux-mêmes provoquées. Moins audacieux que ceux qu'ils ont déplacés le 9 Thermidor, mais plus habiles, et connoissant mieux les hommes, ils n'effarouchent pas l'opinion qui les a quelquefois entourés de sa faveur, et ils sont loin d'avoir renoncé à l'exciter contre un Gouvernement, auquel ils ne pardonnent pas d'avoir rejeté leur concours, après avoir été établi par leurs efforts.

" Ce parti est comme un terme moyen entre les jacobins et les royalistes. Les premiers peuvent s'y rallier, parce qu'il fut révolutionnaire ; et les seconds, parce qu'il ne fut pas constamment atroce.

" Il peut donc réunir toute la partie active de ces deux factions ; seul il leur donnera l'élan et l'appui dont leur isolement et leurs défaites successives les ont privées. Il faut remarquer, à ce sujet, qu'après une révolution qui a mutilé, surtout, les partis armés pour l'attaque et pour la résistance ; c'est dans le repos de cette révolution, qu'il naîtroit peut-être un parti mitoyen qui, profitant de toutes leurs fautes, et attirant à lui leurs forces dispersées, chercheroit à établir un ordre de choses qui le rendroit l'arbitre du sort de la France, et probablement le restaurateur du trône des Bourbons.

" Ce parti marche dans une direction parallèle à celle du Gouvernement. Il ne menace pas brusquement son existence ; il paroît, au contraire, y lier la sienne. Il ne combat pas ses institutions primitives, puisqu'il en a lui-même posé les bases ; mais il prétend que si l'on abandonne les routes qu'il a tracées, les principes qu'il a indiqués, il y aura despotisme dans le Gouvernement. C'est de cette supposition que naîtra sa force, c'est de cette censure trop mesurée, pour qu'on lui suppose un but dangereux, que viendra son influence.

" Il a partout des agens et des appuis, il est nombreux dans tous les corps ; il attire à lui les mécontens de l'armée ; il flatte toutes les opinions de l'espoir d'un grand succès ; il promet de seconder toutes les ambitions, de servir toutes les vengeances. . . ."

L'auteur du mémoire finit par déclarer : " Que, par une manœuvre qu'il dévoilera un jour, on a, sans cesse, occupé

Digitized by Google

occupé le Gouvernement des projets, presque toujours supposés, de deux partis, sans force et sans ensemble; tandis qu'à côté de lui, et, pour ainsi dire, au milieu de lui, on en laissoit naître et fortifier un autre, déjà si redoutable, qu'à peine on ose s'avouer qu'il existe, et préparer les moyens de le disperser."

On a vu que l'auteur vouloit désigner les Thermidoriens, ceux qui ont régné avec le Directoire, quand il étoit jacobin, à leur manière, et qui l'ont détruit, parce qu'il l'étoit devenu dans le sens de l'auteur. On n'a pas cru qu'ils fussent aussi dangereux que celui-ci vouloit le persuader; on ne les suppose pas capables d'une entreprise hardie, et on se croit sûr de se les concilier, le jour où l'on paroîtroit vouloir régner avec eux.

Un des membres présens a dit: "que l'état de l'opinion étoit inquiétant; que toutes ces magnifiques entreprises destinées à embellir les loisirs de la paix, et à fixer ses avantages, n'avoient point été appréciées par le peuple, qui attribue son malaise actuel aux dépenses qu'elles ont occasionnées; que les démolitions, nécessitées par les embellissemens qu'on projète, excitoient des murmures; qu'on avoit persuadé aux propriétaires des maisons qui sont en face de la galerie du Louvre, qu'elles seroient sacrifiées à la construction de la galerie parallèle qui doit compléter cet immense édifice; que des bruits, plus absurdes encore, circuloient sur les vues du Gouvernement; que les acquéreurs des domaines nationaux étoient surtout fortement émus par les projets qu'on lui suppose; que toutes ces intrigues se rattachoient nécessairement à un plan subversif; et qu'il croyoit devoir indiquer comme mesure indispensable, une déportation tellement déguisée, qu'elle n'effarouchât pas l'opinion, mais aussi tellement étendue, qu'elle comprit toute la partie active des factions. Enfin il a proposé, comme mesure essentielle, d'occuper l'esprit inquiet de la nation par de grands essais politiques sur le système qui régit l'Europe, et au besoin par une guerre nouvelle dont les succès, n'étant pas douteux, forceront les mécontens au silence, et le peuple à l'admiration."

Voici ce qu'on annonce du résultat de ce conseil privé: le Sénat a été chargé de s'occuper d'un projet de colonisation, afin d'écarter, du territoire François, des hommes qui, par leur inquiétude, leur influence comme chefs, ou comme agens de différens partis, pourroient



Digitized by Google

menacer le repos public, et contrarier la marche du Gouvernement.

Cette mesure sera précédée d'un rapport sur la situation de la France. On fera entrer, dans ce tableau, les diverses découvertes qui ont été faites depuis quelques mois sur les conspirations qui, à différentes époques, ont été tramées contre la république, et sur les hommes qui y sont compromis.

La commission, qui s'occupe de cet objet, est composée de M. M. Laplace, Perrégaux, des généraux Kellermann et Lefebvre.

Il paroît, d'après cela, que le Sénat, déjà chargé de consacrer les usurpations, les envahissemens de territoire, devra encore colorer les actes arbitraires que le Consul croira utiles à sa conservation.

On s'entretient beaucoup du renvoi de M. Fouché, on s'en réjouit comme si l'on devoit y gagner quelque chose. Ce renvoi annonce tout au plus que les partis, dont M. Fouché étoit chargé de disperser les élémens, ne sont plus formidables, et qu'on n'a plus besoin, pour les affoiblir, de ces conspirations imaginaires dans lesquelles on compromettoit les hommes que vouloit sacrifier une sombre politique.

M. Dubois connoît très-bien le méchanisme de la police ; M. Fouché en possédoit les hautes combinaisons. Personne n'avoit mieux que celui-ci, le talent de provoquer des aveux, d'y faire comprendre les hommes qu'il vouloit perdre, d'encourager les uns par l'espoir de l'impunité, d'exciter les autres, en tourmentant leurs passions, en les portant au désespoir. Il auroit long-temps conservé son crédit, si, par un secret penchant pour les anarchistes, il n'avoit presque toujours déplacé leurs complots, et cherché à les attribuer aux émigrés.

On cite à ce sujet qu'après l'arrestation de Carbon, accusé d'être un des auteurs de l'explosion du 3 Nivôse, M. Fouché imagina de comprendre dans cette affaire tous les jeunes émigrés, dont il connoissoit la demeure à Paris. Il leur fit adresser des lettres anonymes, dans lesquelles on leur annonçoit que la partie n'étoit que remise, et qu'ils devoient se tenir prêts pour seconder une autre entreprise. Ces lettres furent distribuées à dix heures du soir, et dans la même nuit, on fit des visites domiciliaires qui avoient pour but de les surprendre chez ceux qui les avoient

Digitized by Google

avoient reçues ; mais quelques-uns d'entre eux, ayant eu la précaution de les déposer, sur le champ, chez le commissaire de police de leur arrondissement, cette manœuvre manqua entièrement, et fut même vivement reprochée à son auteur qui la rejeta sur les subalternes.

C'est M. Fouché qui avoit ordonné, après cet événement, de présenter à ceux qui étoient soupçonnés d'y avoir pris quelque part, l'appareil de toutes les tortures inventées autrefois pour intimider les coupables. Cette ruse lui réussit au point, que Carbon, ayant presque perdu la tête, déposa ce qu'on voulut, et compromit même les anciens chefs royalistes qui, dans la nuit du 3 au 4 Nivôse, étoient venus offrir leurs services au Gouvernement. Il l'a renouvellée depuis avec le même succès, et l'on a vu, pendant quelques mois, à l'Hôpital des Fous, un père de famille, dont l'effroi avoit été tel, que son cerveau s'étoit dérangé, et qu'il s'accusoit hautement d'avoir eu le projet d'assassiner le premier Consul.

On commence à entrevoir le but que le Gouvernement s'est proposé, en créant la place de grand-juge ; et l'on s'effraie de ce pouvoir qui, en même temps, espionne, poursuit, accuse et condamne.

Le général Lasnes a fait dire au Consul qu'il viendroit recevoir, à Paris, sa femme et son enfant, arrivant d'Angleterre. On a fermé les yeux sur cette démarche ; on a même été satisfait qu'il ait ainsi fourni à la sévérité que commande la politique, un prétexte pour adoucir le parti qu'elle avoit pris d'abord de l'éloigner.

On est d'ailleurs, d'autant plus disposé à l'indulgence, qu'en faisant la contrebande, le général Lasnes a suivi, en quelque sorte, les instructions qui lui avoient été données par le Consul, qui la lui avoit présentée comme un moyen de fortune.

Le général Bernadote est toujours malade à Nancy ; il étoit destiné à commander l'armée qui se rassemble sur les bords du Rhin, et dont Buonaparté a lui-même menacé M. de Cobentzel, si le cabinet de Vienne continuoit à opposer des obstacles à l'exécution du plan d'indemnités, arrangé aux Thuilleries.



Digitized by Google

*Offres faites au Général Moreau.—Cause du Renvoi de M. Fouché.*

*Paris, le 26 Septembre.*

Le général Moreau s'étoit toujours exprimé, avec beaucoup de liberté, sur la marche du Gouvernement. Il ne pouvoit supporter, dans le Consul, cette attitude de prince (comme il l'appeloit,) ce ton de maître, ni le cérémonial à observer pour être admis aux Thuilleries. Il s'étoit abstenu, depuis long-temps, de toute communication avec une famille dont l'orgueil et la suffisance le révoltoient. Il avoit même refusé de se trouver à la fête donnée pour la paix, quoiqu'il eût été invité, un peu tard, à la vérité, mais par un billet écrit, après beaucoup d'hésitation, par le Consul lui-même. Depuis ce moment, il avoit réuni, chez lui, quelques généraux mécontens, non dans l'intention de former aucun projet contre le Gouvernement, mais pour soulager, dans des conversations intimes, et avec des hommes dont l'opinion convenoit à la sienne, tous les ressentimens qu'il éprouvoit. Sa maison étoit le seul endroit où l'on retrouvât encore quelques traces de liberté et d'indépendance, où l'espionage eût peu d'accès, où il y eût par conséquent peu de danger à être frondeur. Soit que ces réunions aient inquiété, soit que, dans le moment où le Consul se croit affermi sur son trône, il cherche à se concilier un homme que l'opinion place au-dessus de lui, il a été jugé convenable de faire à ce général, quelques avances, et de prendre, pour les faire réussir, une tournure analogue au caractère qu'on vouloit fléchir.

Le conseiller d'état Dessoles a été chargé des premières ouvertures. Il a demandé au général Moreau quelles étoient les choses qui lui déplaisoient le plus dans la marche actuelle du Gouvernement, en mettant à part, cependant, tout ce qui tenoit à la représentation extérieure, à la dignité que doit conserver le chef d'un grand état. " L'arbitraire, a répondu Moreau, cet espionage qui nous cerne de toutes parts, cette autorité toujours menaçante et jamais responsable." Mais si l'on rétablissoit la France sous l'empire constitutionnel ; si, par exemple, le ministre de la police générale étoit supprimé avec son armée d'espions ; ne trouveriez-vous pas, a dit M. Dessoles, cette première satisfaction suffisante pour vous déterminer à un rapprochement avec le Gouvernement ? Le général a répondu que, s'il voyoit une pareille suppression, il

Digitized by Google

il commenceroit à croire qu'on veut au moins suspendre cette marche tyrannique qui tourmente et subjugue tous les esprits. —Eh bien, Fouché est renvoyé d'hier, et je suis chargé de vous l'annoncer de la part du Consul.

Le général a été sensible à cette attention, et a promis à M. Dessoles, pour premier gage de réconciliation avec le Gouvernement, une visite à Morfontaine. Il a été reçu par M. Joseph Buonaparté, par M. Lucien, Madame Buonaparté la mère, et Madame Louis. Le Consul n'y étoit pas, mais on a vu, dans les attentions et les empressemens dont son modeste rival a été l'objet, le désir d'enlever celui-ci à une obscurité qui accusoit le Gouvernement.

On parle de faire entrer Moreau, pour la forme seulement, au corps législatif, afin de l'y faire nommer grand officier de la légion d'honneur. C'est, en effet, le seul corps qui n'ait point encore fait sa nomination. Mais on doute que ce général, qui s'est déclaré constamment l'ennemi de toutes les distinctions que le Consul a voulu établir, renonce à ses principes pour accepter celle-là. S'il s'obstine à refuser, on cherchera à faire nommer Murat ou Leclerc. Les grands officiers de la légion d'honneur seront comme les grands officiers de la couronne. Le Consul lui-même l'a fait entrevoir, et il a présenté ces places comme devant être conservées nécessairement, quels que soient les changemens que sa volonté ou des circonstances, dont il sera le maître, pourroient amener un jour.

Le lendemain du jour où le général Moreau s'est rendu à Morfontaine, son épouse est allée rendre une visite d'amitié à Madame Louis Buonaparté, avec laquelle elle a été élevée à St. Germain-en-Laye, dans la fameuse pension de Madame Campan.

On sait maintenant que depuis six mois, M. Fouché ne s'est soutenu au ministère de la police, que par le crédit de M. Cambacérès qui l'a ouvertement protégé. Il y a quelque temps que M. Fouché fit arrêter un des principaux agens de la police du Consul, parce qu'il soupçonnoit cet agent de fournir des renseignemens opposés aux siens, et de décréditer en même temps son espionage et ses espions. Un des préfets du palais fut chargé de le réclamer sur le champ; M. Fouché répondit qu'il feroit un rapport sur cet objet. L'affaire resta suspendue pendant quelques jours; mais le Consul, qui la croyoit terminée, ayant appris que ses ordres n'étoient pas exécutés, se fâcha sérieusement, et il alloit destituer le ministre récal-

Digitized by Google

récalcitrant, lorsque M. Cambacérès obtint qu'il seroit seulement exilé au Sénat.

Les nouvelles promotions ont produit quelques mécontentemens : par exemple deux préfets de départemens sont appelés au Conseil d'Etat, et le préfet de Paris reste oublié. C'est un coup de dez que d'obtenir une place. Le Consul fait, de son propre mouvement, toutes les nominations. Il classe dans sa mémoire les noms des individus, dont on lui parle, ou qu'il remarque dans quelque circonstance, souvent inaperçue, et lorsqu'il veut donner des emplois, ces noms reviennent : heureux ceux qui se présentent les premiers à sa mémoire. Il se plaît dans ces élévations inopinées, dans ces faveurs que personne ne peut expliquer, pas même ceux sur qui elles tombent. Cette manière de récompenser ou d'avancer ses créatures, s'assortit aux coups de fortune qui l'ont porté où il est : on ne demande pas pourquoi il se trouve dans un rang si élevé, quand on est placé, soi-même, par des chances inattendues, dans des fonctions importantes.

Il se manifeste toujours du mécontentement parmi les troupes ; tout prétexte leur est bon. Beaucoup ont refusé de rendre aux évêques les honneurs ordonnés : toutes celles qui s'y sont portées l'ont fait de mauvaise grâce, et en murmurant. Il y a eu dans plusieurs villes des scènes indécentes. La solde de quelques corps est arriérée. Cependant on ne peut pas dire, que ces mécontentemens soient de nature à dégénérer en révolte ouverte.

M. de Talleyrand vient d'épouser Madame Grant. Les témoins qui ont assisté à son mariage, sont : MM. Rœdérer, Bournonville, Sainte-Foy, et le prince de Nassau.

---

*Les Colons.—St. Domingue.—Conversation du Consul avec M. Fox.—L'Archevêque Boisgelin.*

*Paris, le* 30 *Septembre.*

Depuis que notre Gouvernement est stable nos lois fondamentales ont pris un caractère d'immutabilité : mais l'activité inquiète du premier Consul ayant besoin d'aliment, la versatilité de l'administration sera le seul trait de ressemblance que présentera notre Gouvernement, avec ceux qui l'ont précédé dans la carrière révolutionnaire.

On

Digitized by Google

On parle déjà de révoquer l'arrêté du Consul qui obligeoit les propriétaires de St. Domingue à se rendre dans cette colonie, sous peine de voir leurs propriétés séquestrées. L'esprit de cette loi étoit facile à saisir : on vouloit séquestrer. Les réclamations ont été si générales qu'on s'est cru obligé de rassurer les propriétaires, et qu'on leur fait espérer des modifications, et peut-être la révocation de l'arrêté. Mais voici ce qui aura lieu.

On écoutera les propriétaires : on leur permettra de se plaindre avec une sorte de liberté ; on leur parlera du respect du Gouvernement pour la propriété ; on demandera à ceux qui ont rédigé leurs réclamations, leurs idées sur ce qu'ils croient le plus convenable de faire dans les circonstances. M. Maret demandera à M. Valentin de Cullion, un mémoire ; M. Portalis engagera M. Malouet à écrire sur ces matières. La question deviendra un peu plus compliquée ; et alors, le Gouvernement, ayant un prétexte plausible de ne point prendre une nouvelle décision, laissera exécuter l'arrêté qui ordonne le séquestre de tous les biens dont les propriétaires ne se trouvent point dans la colonie.

Nôtre Gouvernement est stable ; il en a lui-même donné l'assurance à toutes les puissances de l'Europe : il est juste ; il le répète sans cesse à ses sujets ; mais il est pauvre, quoiqu'il ne le dise point. L'épuisement des sources du revenu public, le faste dont s'environne le Gouvernement, sa prodigalité envers les hommes qui doivent contribuer à sa stabilité ; sont les causes sans cesse agissantes de la pénurie du trésor public. Si le Gouvernement osoit essayer son crédit, il auroit recours aux emprunts. Mais deux motifs puissans nous interdisent cette ressource dont les anciens Gouvernemens usent quelquefois avec tant de succès : le Gouvernement est sans crédit, et l'état sans capitalistes ! Il faut donc, quoiqu'il en coûte à l'orgueil consulaire, recourir aux expédiens ; celui des séquestres est si commode ! D'ailleurs il avoit été établi par Toussaint Louverture *dans les momens de loisir qu'il consacroit à la prospérité de St. Domingue*, suivant l'expression du général Leclerc.

Le séquestre est, si l'on veut, une légère violation du droit de propriété ; c'est une dernière trace de ces principes révolutionnaires qui avoient converti en moyens



Digitized by Google

de spoliation, les institutions destinées à conserver la propriété : mais il faut se rappeler que le Gouvernement consulaire n'est établi que depuis trois ans, et qu'il n'est stable que depuis trois mois.

Vos journaux ne vous ont point rendu un compte exact de ce qui s'est passé à la présentation de M. Fox. J'y assistois : et comme, dans ces occasions, la physionomie de la séance, si on peut s'exprimer ainsi, est ce qu'il y a de plus intéressant, je vais tacher de vous en donner une idée.

Le Consul s'avança vers M. Fox, le salua avec une sorte d'embarras qu'il faut attribuer à la préoccupation d'un homme qui songe au discours qu'il a préparé. Il débita à M. Fox les phrases qui ont paru dans les papiers Anglois, sur les deux nations de l'Orient et de l'Occident, d'un ton qui prouvoit évidemment que le discours avoit été appris par cœur.

Quand le Consul eut fini de parler, il salua encore M. Fox, et s'éloigna, sans attendre sa réponse.

M. Fox se retiroit de l'audience, quand M. Duroc le joignit, et l'invita, de la part du Consul, à dîner au palais. Il fut le seul étranger ce jour là.

Après le dîner, le Consul s'entretint avec M. Fox des papiers Anglois, et de la liberté de la presse. M. Fox lui dit que personne, plus que lui, n'avoit été l'objet de la critique des écrivains périodiques, et qu'il s'en étoit toujours bien trouvé.

Le Consul a avoué aux personnes de son intérieur, qu'il avoit été tenté de répondre comme Alexandre à Parménion ; mais qu'heureusement il s'étoit ressouvenu à temps qu'il n'avoit pu aller au-delà de St. Jean d'Acre, et qu'Alexandre avoit fait la conquête de l'Inde.

M. de Noë, évêque de Lescars, lorsqu'il y avoit des évêques en France, et depuis le Concordat, évêque de Troyes, vient de mourir dans son siége consulaire. Comme cet événement est arrivé au milieu des fêtes qui se célébroient en mémoire de l'établissement de la république, on ne sait s'il est mort de honte ou de plaisir.

L'archevêque de Tours, M. de Bosigelin, menace ruine. Sa tête s'affoiblit au point que les bons Tourangeaux s'en sont aperçus. Ils disoient, en sortant de sa dernière homélie, que l'archevêque baissoit singulièrement. Cependant quelques habitans de Tours soupçonnent leur archevêque

Digitized by Google

archevêque de vouloir faire comme le premier Brutus, qui masqua son ambition sous une insanité apparente. Les opposans à M. de Boisgelin croient qu'il convoite l'archevêché de Paris, qui paroît n'avoir été donné à M. de Belloi que parce qu'il étoit déjà en enfance avant la révolution.

---

*Projet abandonné.—Le Général Moreau.—Effet du Départ de St. Cloud. — Précautions minutieuses pour la Sûreté du Consul.*

*Paris, le 4 Octobre.*

Chaque fois que le Gouvernement a discuté quelque projet, que la prudence l'a ensuite forcé d'abandonner, il a toujours eu soin de démentir, dans le Journal Officiel, ce qui a pu en transpirer, dans le public, et d'attribuer ces bruits à la malveillance, à l'absurdité des conjectures. C'est ce qu'il vient de faire à l'occasion du projet, long-temps médité de donner à M. Lucien, la guerre et la marine, à M. Joseph l'intérieur et l'extérieur, et à M. Talleyrand les finances. On faisoit une très-bonne part à la famille dans cet arrangement, tout à fait conforme aux vœux de centralisation du premier Consul. Mais quand on a vu qu'il étoit vivement désapprouvé, même par les hommes les plus dévoués et les plus serviles, on a jugé à propos de le suspendre. Le premier Consul n'a pas cru pouvoir mépriser ces murmures ; quoiqu'il fasse sur ceux qui l'entourent, à peu près ce qu'on rapporte de Louis XIV, dont une parole ou un coup d'œil tua, dit-on, Louvois et Racine.

La légion d'honneur paroît oubliée, mais on travaille dans le silence, à en organiser la tête. Il paroît probable que chaque chef de cohorte aura un apanage considérable. On est très-embarrassé cependant, pour les choisir. Des militaires connus peuvent être dangereux, des hommes sans nom décréditeroient cette institution. En attendant on pourvoit aux besoins des généraux et des autres militaires en crédit. On leur fait acheter des terres qu'on se charge de payer. Le prix moyen est de 500,000 francs. Il n'y en a qu'un qui paroît jusqu'ici,



Digitized by Google

oublié pour cet objet, quoique marquant ; mais on parle de lui faire aussi son apanage.

Il ne paroît pas que la visite que le général Moreau a faite à Morfontaine ait produit jusqu'à présent d'autre résultat, que de donner à M. Joseph Buonaparté une marque de considération. Il est, en effet, le plus modeste de la famille ; celui même qui a cherché sans cesse à faire oublier à ce général l'état de disgrâce où on le laisse.

Il y a entre le Consul et le général Moreau, une si grande opposition de caractère, qu'on ne croit pas que jamais ils puissent se réconcilier sincèrement. Moreau ne deviendroit pas courtisan, pour plaire à Buonaparté, et celui-ci, pour se rapprocher de Moreau, ne consentiroit pas à prendre avec lui un ton de familiarité qui le forceroit à descendre en face de toute sa cour, du piedestal devant lequel il aime à la voir prosternée. On attribue les tentatives du rapprochement dont il a été question, il y a quelque temps, aux probabilités d'une guerre prochaine en Allemagne, pour laquelle Moreau eût été peut-être nécessaire ; mais on s'est enfin déterminé à ne pas l'employer, quels que soient les événemens, d'autant mieux que la guerre ne paroît plus aussi probable, et que deux généraux connus et amis du soldat, ont demandé de l'emploi, si elle avoit lieu.

Le départ pour St. Cloud a fait ici une sensation agréable, et a donné à nos conversations une teinte de liberté et d'indépendance. Il semble que le pouvoir pèse moins sur nous, parce que son centre est éloigné de quelques lieues ; et qu'il y ait moins de danger à exprimer sa pensée, parce que Fouché ne dirige plus l'espionnage. Ce changement est très-sensible depuis quelques jours. Les épigrammes, les anecdotes secrètes, les conjectures malignes, circulent presque sans obstacles. Mais le Gouvernement qui calcule la force que ces alimens, si bien dans notre genre, donnent à l'opinion, ne tardera pas à les lui refuser, et à reprendre cette marche arbitraire, menaçante, qui seule peut la contenir. Il y a moins d'arrestations ; mais ce repos, au sein duquel on veut endormir nos souvenirs et notre prévoyance, laisse le grand juge organiser ses redoutables fonctions, et c'est là ce que veut le Consul.

La proclamation, que celui-ci vient d'adresser aux Suisses,

Digitized by Google

Suisses, a fait ici une sensation, qui prouve que le despotisme n'a pas encore détruit dans tous les esprits, les sentimens d'honneur et de générosité qui distinguoient autrefois le caractère national. Les uns disent hautement qu'elle est absurde, d'autres qu'elle est atroce.

L'indignation contre tant d'orgueil, le dispute à la pitié qu'inspire tant d'extravagance. On dit déjà que l'air de St. Cloud altère le bon sens du Chef de l'Etat. Cette nouvelle tentative, contre l'indépendance d'un peuple si brave, et dont les derniers succès avoient excité ici un grand enthousiasme, produira, contre le Consul, plus de mécontentement que ce qu'il vient de faire pour son élévation personnelle et pour augmenter le faste de sa cour.

La commission nommée par le Sénat a commencé ses séances. Le premier objet qu'on a offert à ses délibérations est ce fatras sur lequel on avoit échaffaudé la conspiration du 18 Fructidor.

La religion de Buonaparté n'est plus à la mode ; le Pape, lui-même, est dans le plus grand discrédit, et les oratoires particuliers sont plus fréquentés que jamais. On peut assurer que le Concordat est une spéculation tout-à-fait manquée.

Les deux anecdotes suivantes vous donneront une idée des précautions qu'on prend pour la conservation du Consul, et des terreurs qui l'agitent sans cesse.

Chaque fois qu'il venoit visiter les travaux de St. Cloud, il étoit enjoint aux ouvriers, de s'éloigner sur le champ de la route où devoit passer sa voiture, et de déposer leurs outils à l'endroit même où ils travailloient, sans qu'il leur fût permis de les emporter.

Il se promenoit dernièrement dans le parc de Malmaison, avec un des généraux qui commandent sa garde ; celui-ci fit tout à coup un mouvement pour relever son sabre qui traînoit dans la poussière; Buonaparté s'écarta brusquement. Il y eut un instant de silence et d'embarras, mais la promenade continua sans autre explication.

*Expédition*

Digitized by Google

*Expédition militaire contre la Caisse de Commerce. — Anecdote de l'Adolescence de Buonaparté. — Terreur panique de l'Usurpateur Corse.*

*Paris, le 9 Octobre.*

Je vous ai annoncé, dans ma dernière lettre, l'exécution militaire qui s'est faite à la banque du commerce. Voici les motifs qu'on donne à la démarche du Gouvernement.

La caisse du commerce jouissoit d'un crédit qui contrastoit avec le peu de confiance qu'on accorde à la banque de France. Le Gouvernement avoit essayé, à plusieurs reprises, d'engager la caisse du commerce à escompter ses rescriptions ; mais les directeurs de cet établissement avoient eu la sagesse de s'y refuser, et de borner leurs opérations à escompter les effets de commerce.

Pour décréditer les billets de la caisse, on a d'abord eu recours à une manœuvre d'agiotage. On s'est procuré pour trois millions de billets de la caisse qu'on a présentés dans la même matinée. Ils ont été payés.

Les directeurs, qui ont aperçu une intention d'ébranler le crédit de la caisse, ont convoqué les actionnaires ; et on a délibéré qu'il seroit fait un nouveau versement des fonds.

Ainsi qu'on l'avoit prévu, il fut présenté, quelques jours après, une somme plus considérable de billets de la caisse. Cette fois c'étoit quatre millions : ils furent payés.

Désespérant du succès des manœuvres de l'agiotage, on a eu recours à l'exécution militaire ; et le 27 du mois dernier, un détachement de soldats a investi la maison occupée par les bureaux de la caisse du commerce, s'est emparé de tous les livres et papiers, a fait sortir les commis, et a fermé les bureaux.

Après une inspection de troupes, qui a eu lieu dernièrement à Lyon, l'inspecteur se tourna vers les soldats et le peuple, et cria : " Vive la République ! Vive Buonaparté !" Mais ni les soldats, ni les spectateurs ne répondirent, à cet appel.

Les officiers réformés sont en général très-mécontens.

Si

Digitized by Google

Si les Corses étoient vindicatifs, on auroit moins de peine à croire une anecdote que les ennemis du premier Consul se plaisent à répandre, et que la malignité publique recueille avidement.

On assure que le général Buonaparté, n'étant encore que sous-lieutenant d'artillerie, fit, avec quelques jeunes philosophes François et Génevois, une partie de plaisir au village d'Houchy, près de Lausanne. M. le baron d'Erlach étoit alors bailli de Lausanne. Alexandre s'enivra une fois dans sa vie ; et, puisqu'il faut l'avouer, le sous-lieutenant Buonaparté s'enivra au village d'Houchy. L'orgie se prolongea dans la nuit, et fut portée au point que les habitans d'Houchy allèrent se plaindre au bailli de Lausanne. M. le baron d'Erlach donna ordre au moderne Alexandre de quitter le territoire de Lausanne, et lui signifia qu'il le feroit arrêter, s'il n'obéissoit pas sur le champ.

Quoiqu'il soit difficile d'attribuer à un ressentiment personnel la détermination que le premier Consul vient de prendre sur les affaires de Suisse, tous les hommes que l'orgueil du sous-lieutenant d'artillerie révolte, tous ceux qui sourient de pitié à sa mission divine, consolent les victimes de la tyrannie consulaire par le récit de cette anecdote, et soutiennent que c'est pour venger l'injure que lui fit un magistrat de Berne, que le général Buonaparté veut détruire toute l'aristocratie Bernoise, d'autant que le nom de d'Erlach se trouve sur les proclamations Suisses précisément comme pour justifier les fureurs du Consul. On rappelle à ce sujet la belle réponse de Louis XII aux courtisans qui l'excitoient à se venger de ceux qui l'avoient offensé, avant son avénement au trône. On rappelle aussi les vengeances que Collot d'Herbois exerça sur les Lyonnois qui l'avoient sifflé lorsqu'il n'étoit encore que comédien de province ; et l'on ajoute que le Consul s'est décidé à imiter Collot d'Herbois, parce que Louis XII étoit de la famille royale de France, et reçut de ses sujets le surnom de *Père du Peuple*.

A une des dernières présentations, qui ont précédé le voyage de St. Cloud, parut, dans le salon, un capitaine des gardes du Roi de Naples : il portoit son uniforme, qui est le même que celui des gardes du Roi de France. Le Consul, qui étoit assis dans la pièce voisine, l'entrevit dans une glace. Soudain ses traits s'altèrent ; il s'élance de son fauteuil, saisit le bras de M. Duroc, et s'écrie dans

son

Digitized by Google

son trouble : " Que vois-je ? les Bourbons ! ! !" — M. de Luçay, qui vint au même instant prendre les ordres pour l'ouverture de l'audience, fit cesser la méprise. Le Consul la retarda de quelques minutes, pour composer son visage, qui parut à la foule plus riant qu'à l'ordinaire : mais les personnes qui s'étoient trouvées assez près de l'appartement pour entendre l'exclamation, ne furent point dupes de cette sérénité affectée. Sans doute, le Consul, se rappelant avec quelle promptitude et quelle facilité on détrône les despotes et les usurpateurs, s'étoit imaginé que la contre-révolution venoit se faire dans le palais, et qu'un officier des gardes de Louis XVIII venoit l'inviter à se ranger parmi les spectateurs d'une scène dans laquelle il se préparoit à jouer le premier rôle.

M. Bacrie, envoyé d'Alger, qui, après avoir négocié ici le raccommodement de cette puissance avec le Consul, s'étoit rendu à Londres, en est revenu dernièrement. Il n'a quitté l'Angleterre que lorsque les quatre premiers millions, qui, d'après les conventions, devoient être comptés par le Gouvernement François, ont été payés. Il reste deux millions, pour lesquels le Dey a accordé un sursis de deux mois.

Une négociation de la même nature est entamée pour la république Italienne.

---

*Administration générale.—Dissolution d'un Club institué par Rœderer.—Mécontentement général contre Buonaparté.—Petits Complots de M. Siéyès.—Police de M. Junod.—Réponse d'un Officier destitué.*

*Paris, le* 11 *Octobre.*

Il a été fait dernièrement au Conseil d'Etat, un rapport sur douze préfets, qu'on accuse de négligence dans la perception des impôts, et de foiblesse dans l'exécution des lois. On reproche même à plusieurs trop de partialité pour les émigrés rentrés, et pour les prêtres qui ne se sont pas encore soumis au Concordat.

Il a été décidé qu'on écriroit à quelques membres du Corps Législatif, qui se trouvent actuellement dans les départemens d'où ces plaintes sont venues, pour les inviter à recueillir, sur la conduite des administrateurs inculpés,

Digitized by Google

inculpés, les renseignemens les plus exacts et les plus circonstanciés.

On peut remarquer, à ce sujet, que les loisirs des législateurs sont peut-être plus utiles au Gouvernement que leur activité pendant la rapide période de leurs fonctions. Arrivés dans leurs départemens ils sont les surveillans naturels des diverses autorités qui y sont établies. L'avantage qu'ils ont de connoître les Consuls et les ministres, l'accès facile qu'ils ont eu dans les bureaux, donnent beaucoup de crédit à leurs demandes ou à leur plaintes ; et le Gouvernement qui aime que tous ses agens soient ainsi divisés par le soin d'une mutuelle surveillance, accueille avec beaucoup de faveur ces dénonciations.

Quoiqu'il n'y ait pas, en apparence, de grandes préfectures centrales, elles existent cependant de fait. Tous les préfets qui résident dans les grandes villes, ont la mission de donner le mouvement à l'administration des départemens voisins, dont la population est moins considérable. Ils ont les détails de haute police, et l'exécution de toutes les mesures importantes dont on veut déguiser le but. C'est à eux que, dans des occasions pressantes, mais délicates, doivent s'adresser les préfets subalternes, lorsqu'ils n'ont pas le temps de prendre les ordres des ministres. Les administrateurs de ces grandes préfectures ont tous la perspective du Conseil d'État, et le Consul les y fait entrer, à mesure qu'ils ont rendu des services importans, et qu'on a besoin de connoissances locales sur la situation de la France.

La mesure qui vient d'être prise, de disséminer dans les départemens conquis, des vétérans, encore *valides*, et en état de se marier, est une conception de M. Dumas. Quoique présentée sous un point de vue bizarre et équivoque, dans la lettre du ministre de la guerre, elle n'en est pas moins très-bien combinée. Des militaires, presque tous révolutionnaires, (car on aura soin que le choix ne tombe que sur ceux-là) vont recevoir des propriétés qui les attacheront au Gouvernement, et qui leur feront contracter des mariages assez avantageux. Associés ainsi aux familles dans des pays, et surtout dans une classe des habitans, où la haine des François, et de leur révolution est presque générale ; ils y répandront leurs principes, épieront les mécontens, aideront les exécuteurs des lois, de leur influence et de leur activité ; en un



Digitized by Google

mot ils franciseront la rive gauche du Rhin. C'est dans ces expédiens que se manifeste, et que réussit la politique du Consul, qui, dans presque toutes les autres affaires, est d'une imprudence et d'une impétuosité révoltantes.

La licence qui, depuis quelques semaines, s'étoit introduite dans les discours, vient d'essuyer une première attaque, qui en annonce de plus sérieuses. Il s'étoit formé chez Brigitte Mathey, libraire, au Palais Royal, une espèce de club, dans lequel M. Rœdérer, plusieurs ex-Législateurs, et des hommes qui sont devenus Tribuns, alloient, avant leur élévation, ou essayer, ou exercer leur éloquence politique. Cette réunion, quoique privée de de ses anciens chefs (qui décemment ne pouvoient plus y paroître) s'étoit cependant conservée sous leur protection : elle s'étoit même accrue. La lecture des papiers Anglois lui avoit donné insensiblement un ton frondeur et chagrin, qui n'a pas peu contribué à la suppression de ces feuilles; mais la société des lecteurs, toujours soutenue par M. Rœdérer contre les entreprises de M. Fouché, ne fut point dispersée. La disgrâce du protecteur, et, plus encore, l'imprudence toujours croissante des protégés, viennent de l'anéantir, (car c'est l'anéantir, que la réduire au silence) et Brigitte Mathey a reçu un avis de la police qui la menace de fermer son cabinet de lecture, si l'on s'y permet la moindre discussion, pour ou contre les opérations du Gouvernement. Le même ordre a été donné au libraire Girardin, dont les Jacobins affectionnent particulièrement la boutique. Les discussions y étoient moins bruyantes, mais les mots à l'oreille, les signes d'intelligence entre les affidés, ces sourires désapprobateurs, plus expressifs qu'une censure passionnée, ont inquiété la police, et c'est cette réunion qui est surveillée par elle avec plus de vigilance.

M. Fouché n'a point été très-déconcerté de son déplacement, il a paru, depuis, à la cour, avec beaucoup d'assurance. Le Consul a affecté de le distinguer chaque fois, et de le sortir même du cercle des personnes présentes, pour s'entretenir en particulier avec lui. Cet accueil, qui sembleroit annoncer que l'ex-ministre a repris quelqu'influence, ou qu'on regrette de l'avoir renvoyé, est entièrement dans la politique de Buonaparté, qui, voulant faire croire à la stabilité de son Gouvernement, déguisé,

Digitized by Google

déguise, autant que possible, la disgrâce des hommes qui l'ont servi, et n'en renvoie aucun, sans lui donner une compensation pour la place qu'il perd. Au reste, M. Fouché n'est pas un homme qu'il soit indifférent d'avoir pour ami ou pour ennemi. Il a très-souvent imaginé des complots qui n'existoient pas, afin d'en masquer d'autres plus réels, mais qui ayant été ourdis par des hommes qu'il vouloit ménager, n'ont presque jamais compromis leurs auteurs. Ceux-ci lui en savent gré, et il pourroit obtenir de leur reconnoissance, ou d'un enthousiasme qu'il sait exciter, beaucoup de tentatives qui inquiéteroient assez le Gouvernement, pour qu'on fût obligé de le rappeler au ministère. Il avoit d'abord été résolu de renvoyer les principaux agens employés sous ses ordres ; mais ceux qu'avoit présentés le Grand-Juge Regnier, ont paru si peu propres à ce travail qui exige autant de finesse que d'expérience, qu'on a conservé l'ancienne organisation, en licenciant seulement les espions trop connus ou mal famés. Ainsi ce sera toujours la même marche, le même espionnage, une surveillance également inquiète et fatigante. Ces adoucissemens apparens ne sont jamais que des concessions passagères faites aux circonstances, et que la nature, l'origine même du pouvoir qu'on exerce, rendroient funestes à son existence, si l'on ne se hâtoit de contenir l'opinion publique, dont elles raniment un instant la force et l'audace.

Cependant ce retour à la sévérité n'est pas assez prompt ni assez efficace pour qu'on n'aperçoive pas avec quelle impatience, est porté le joug dont l'autorité néglige d'adoucir la rigueur, ou de déguiser la honte. Tant d'espérances de bien-être, de sécurité, offertes chaque jour, et chaque jour déçues, laissent des souvenirs fâcheux : tant d'attaques contre la liberté publique, contre la propriété ; les lois violées au moment même qu'elles se publient, excitent à la fin, des plaintes qu'aucune autorité, quelque menaçante qu'elle soit, ne peut réprimer.

Ainsi, tandis que le maître s'enivre et s'égare au sein de toutes les illusions et des jouissances d'un pouvoir sans frein, et d'une ambition sans bornes, le mécontentement devient plus général. On sent bien qu'on ne peut rien obtenir de stable d'un homme qui ne sait pas s'ar-



Digitized by Google

rêter ; qui après avoir soumis la France, veut encore subjuguer l'Europe ; qui prétend à tous les genres de réputation, et qui veut cumuler les trois titres de Législateur, de Prophète et de Conquérant.

On s'aperçoit que dans tout ce qu'il a fait jusqu'à ce jour, il n'a eu en vue que sa gloire et sa sûreté ; que si demain, l'une ou l'autre étoit compromise, toutes les violences viendroient calmer ses craintes, ou servir ses ressentimens. Aussi long-temps que ses progrès vers le pouvoir arbitraire, ont eu les circonstances pour excuse, et le rétablissement de l'ordre pour prétexte, on a joui du présent, sans s'inquiéter beaucoup de l'avenir. On avoit alors besoin de croire que ces entreprises étoient nécessitées par l'état de désordre qui est la suite de tant de crises et de discordes ; mais on calcule maintenant ce qu'il a fait depuis trois ans, pour la prospérité publique, pour la sûreté des personnes, pour la stabilité des institutions, et l'on voit qu'il n'a accordé que le bien qui étoit utile, et qu'il a laissé subsister tout le mal qui pouvoit le servir ; que sous le prétexte de rendre le pouvoir imposant, il s'est jeté dans les écarts d'une ostentation aussi ruineuse qu'insensée, et que sous celui de le rendre redoutable aux factions, il le fait peser durement sur toute la France.

Sa garde si nombreuse et si brillante ; ses Palais plus somptueux que ceux des Rois ; sa famille appelée à partager publiquement avec lui, les dépouilles d'un peuple appauvri, épuisé par une longue révolution ; ces précautions continuelles pour sa sûreté, et qui semblent indiquer qu'il se croit au milieu d'un peuple d'assassins ; tout ce mélange d'audace et de pusillanimité, de popularité et d'orgueil, d'idées républicaines et de formes despotiques, de prétentions à la reconnoissance publique et de mépris pour l'opinion, de désintéressement apparent et de prodigalités excessives, de sollicitude pour la prospérité du commerce et des manufactures, et de mesures subversives du crédit public ; ces insultes continuelles au caractère d'une nation encore fière et courageuse, et à qui il suppose la crédulité et la bassesse des esclaves ; ces disparates, ces mensonges publics ont dissipé tous les prestiges, et montré tout ce qu'il y a d'effrayant dans l'avenir. Chacun est désabusé, tous les soupirs et tous les vœux se portent vers la royauté légitime ; vers cette famille

Digitized by Google

famille qui, dans l'espace de huit siècles n'a pas produit un Tyran. . . .

Ce changement, dans l'opinion, a bien été aperçu par les hommes accoutumés, depuis long-temps, à l'observer, et quelque fois appelés à l'exciter. Il a surtout été saisi par M. Siéyès, qui semble maintenant vouloir sortir de son inaction, non pour conspirer contre le Gouvernement, mais pour n'être pas enveloppé dans les crises qui le menacent. Voici ce qu'on a remarqué à cet égard : depuis ses démêlés avec le Consul, M. Siéyès voulant se faire oublier, réunissoit chez lui une société dont le genre contrastoit singulièrement avec l'allure austère de l'homme qui étoit flatté qu'on le regardât, comme ayant toujours eu la grande pensée de la révolution, et comme en ayant déterminé les principales catastrophes. On l'avoit vu dans la Convention, et dans le Conseil des 500, vêtu plus que modestement, avec des cheveux négligés, parlant peu, ne souriant jamais, et laissant échapper quelques sentences que ses adeptes alloient, sur le champ, répéter à la tribune. Tout à coup une mise élégante, une table recherchée, de petits concerts viennent égayer la vie de ce sombre et dangereux métaphysicien. Des réunions d'artistes, de chanteuses, remplacent chez lui, les comités secrets ; des complimens flatteurs, des riens aimables succèdent aux conversations philosophiques, aux maximes révolutionnaires. Chacun s'étonne de cette métamorphose. La foule croit que M. Siéyès, content des 30,000 francs de rente qu'il tient de la munificence consulaire, ne songe plus qu'à jouir, et qu'il va oublier dans des loisirs dignes d'Horace, les rêves politiques qui ont tourmenté sa vie et bouleversé la France ; mais ceux qui connoissent les vues profondes de son ambition, n'ont pas été dupes d'un changement destiné à les déguiser ; et ils ont prévu que le moment, où il renonceroit à cette insouciance affectée, seroit celui, où il se manifesteroit quelques symptômes d'agitation ou de dissolution dans le Gouvernement. En effet, depuis trois mois, M. Siéyès est devenu plus sérieux et plus rêveur ; on l'a vu rechercher, avec empressement, ceux de ses collègues auxquels il suppose des inquiétudes et des mécontentemens, et surtout fréquenter les maisons où il pouvoit rencontrer des généraux disgraciés. Dès-lors, on a pu juger

Digitized by Google

juger que l'espoir ou le besoin de jouer bientôt un rôle, l'emportoit sur les motifs qui lui avoient prescrit une si grande circonspection, et qu'il se préparoit des événemens, par lesquels il ne vouloit pas du moins être pris au dépourvu.

Le Consul persiste dans son projet de désoler la Suisse, si elle n'obéit pas à ses ordres. Quelques sénateurs ont prétendu que son manifeste étoit comme une déclaration de guerre sur laquelle il devoit au moins les consulter, mais il paroît qu'on n'étendra pas jusques-là leur prérogative, et qu'on se bornera à comprendre cette importante circonstance, dans le tableau politique de la France, qui leur sera présenté au nom des Consuls.

Un colonel de hussards et un capitaine d'artillerie légère, ont été mandés chez le commandant d'armes de Paris pour avoir dit publiquement, chez un restaurateur : " Que l'expédition contre la Suisse étoit une boucherie, qu'où il y avoit une si grande supériorité de forces, pour obtenir un aussi triste succès, les vainqueurs n'étoient plus que des bourreaux." M. Junod leur a demandé s'ils avouoient ces propos. L'un d'eux lui a dit : Comment les avez-vous appris ?—Par mes espions, a répondu l'imprudent jeune homme.—Eh bien, si vous êtes notre espion, comment osez-vous nous interroger ? Vous n'êtes pas digne d'être notre supérieur ; nous ne vous regardons pas comme notre juge, nous n'avons donc rien à vous répondre.—Le lendemain ils ont reçu l'ordre de quitter Paris. L'opinion se prononce de plus en plus contre cette expédition sacrilége. C'est de toutes les fanfaronades du maître celle qui lui réussira le moins, quel que soit l'issue de la lutte qui se prépare.

En même temps que le Consul faisoit arriver de Lyon, une députation du clergé de ce diocèse, pour lui adresser un petit sermon, il ordonnoit à M. Portalis de mander aussi à Paris l'Evêque d'Angers, auquel il se propose de prouver qu'il y a des hérésies dans un mandement que ce dernier vient de publier. C'est par de semblables puérilités qu'il prétend établir l'évidence de sa mission divine. Les arrestations reprennent de l'activité depuis quelques jours, on cite trois Dames qui ont été conduites aux Magdelonettes, et le prince Pignatelli qui a été

Digitized by Google

a été arrêté, au moment où il montoit en voiture, pour quitter la France ; on ne croit pas que son emprissonnement dure long-temps.

Il a été question au Conseil d'Etat de convertir en rentes viagères toutes les inscriptions sur le grand livre. On prétendoit que ces rentes presque toutes vendues à vil prix, par les véritables propriétaires, n'avoient plus pour elles l'autorité de leur origine, que l'intérêt qu'elles produisent et les variations qu'elles éprouvent, tiennent l'argent à un taux trop élevé ; enfin qu'il y a de l'injustice à faire constituer, par l'état, comme dette perpétuelle, des valeurs depuis long-temps dénaturées aux yeux des particuliers, et qui ne conservent leur intégrité qu'au préjudice du trésor public.

On a fait répandre que ce projet n'avoit pas même été discuté, et que la grande majorité du Conseil-d'Etat l'avoit repoussé avec improbation. C'est une raison de croire qu'il reparoîtra, et même avec succès.

A une des parades des troupes consulaires, un officier destitué, qui réclamoit contre sa destitution, refusa de remettre sa pétition aux aides-de-camp du Consul, qui les reçoivent ordinairemen. Il leur dit qu'il vouloit la remettre lui-même. Le Consul s'avança vers cet officier, qui lui exposa brièvement l'injustice dont il étoit la victime. " A quelle bataille vous êtes-vous trouvé ?" lui demanda le Consul. — A toutes celles de l'armée du Rhin, répondit l'officier. — Avez-vous reçu des blessures ? — Sont-ce vos blessures, répliqua l'officier, qui vous ont fait Consul ? J'ai été destitué ; et voilà les miennes." — Il ouvrit son habit et montra sa poitrine cicatrisée en plusieurs endroits.

Le Consul prit le mémoire, et promit de faire rendre justice à l'officier.



Digitized by Google

*Elémens d'une nouvelle Noblesse.—Système pour s'emparer de l'Esprit de la Jeunesse.—Conscription.—Causes des Incendies.—Mot de Barrère.*

*Paris, le* 14 *Octobre.*

En même temps que Buonaparté cherche à s'attacher quelques généraux, en leur donnant des apanages ; il forme, à côté de lui, une classe de jeunes militaires, à la vérité, encore sans nom, sans éclat, mais pleins de zèle, de fanatisme, qu'on accoutume à tout entreprendre sans examen, à tout frapper sans hésitation. C'est sur eux qu'il se fonde pour l'avenir ; c'est à développer en eux les qualités qui feront un jour sa sauvegarde et son appui, qu'il s'attache principalement ; mais avant de les avouer comme ses favoris, il veut qu'ils aient, soit par leurs talens, leurs richesses ou leurs alliances, assez d'illustration pour justifier son choix. Ils sont dispersés dans les régimens où ils se forment aux manœuvres et à la discipline ; ils remplissent les écoles du génie, de la marine. Ceux qui ont déjà réalisé une partie des espérances qu'on fonde sur eux, occupent des grades supérieurs dans l'armée, dans la garde du Consul ; ils sont admis à la cour ; on affecte de les y distinguer, afin que la foule les remarque, et que les courtisans les recherchent. Ils sont rarement refusés, lorsqu'ils demandent au Gouvernement de ces grâces que l'on aime à répandre, plus encore pour donner du prix à la main qui les transmet, que pour faire le bien de ceux qui les reçoivent. A l'aide de l'importance que ce crédit leur donne, ils s'introduisent dans les maisons des riches particuliers, mais de préférence chez ceux qui avoient autrefois un nom ; et ils font assez ordinairement des mariages, où tout se trouve réuni : naissance, beauté, fortune. Madame Buonaparté ne dédaigne pas de s'occuper de ces alliances. Elle attire chez elle les familles où l'on peut les former. Toutes les cajoleries sont employées pour vaincre les répugnances de celles qui se révoltent à l'idée d'adopter de jeunes militaires sortis de parens pauvres et obscurs. Alors on lie la perspective d'une noblesse nouvelle, à l'existence de la dynastie qui se forme ; on présente les premières dignités, les

Digitized by Google

les premiers emplois de l'empire, comme devant être la récompense des sacrifices de l'amour-propre, et de la déférence qu'on aura montrée pour les désirs du maître. L'ambition s'éveille, l'idée de reprendre un rang, dans une monarchie quelconque, distrait tous les calculs de la prudence, tous les regrets de l'opinion, et chaque jour une nouvelle apostasie donne un appui de plus au trône qui s'élève.

On avoit proposé deux fois à M. de Périgord, frère du Ministre Talleyrand, une union de ce genre pour sa fille, mais il l'a hautement refusée. Cette résistance, son affectation à éviter de se trouver au mariage de l'évêque, et son séjour de quelques semaines à Londres, pendant lequel il a été constamment suivi par les espions du Consul, lui ont attiré une disgrâce complète, et l'ordre de s'éloigner à vingt lieues de Paris.

Buonaparté a déjà apprécié ce qu'il peut attendre de la génération qui va s'éteindre. Placé, par son âge, entre elle, et celle qui commence ; c'est sur celle-ci qu'il dirige tous ses artifices et toute sa prévoyance. Il s'attache moins à se concilier l'opinion de l'âge mûr, qu'à enthousiasmer la jeunesse. Il espère que les enfans, nés au sein des discordes civiles, accoutumés au bruit des armes, et élevés dans un moment où personne n'ose lui contester ses succès, où toute l'Europe reconnoît son pouvoir, n'auront point cet esprit d'indépendance et de fierté qu'il ne peut étouffer dans les pères ; qu'ils seront dévoués, courageux, et soutiendront, avec vigueur, un trône dont ils ne connoissent les maîtres légitimes, que par les outrages et les catastrophes dont ceux-ci ont été les victimes. Delà viennent ses vives sollicitudes et ses constans efforts, pour l'organisation de l'instruction publique ; de-là viennent aussi ces fondations gigantesques, connues sous le nom des Prytanées, où des milliers d'enfans sont, chaque jour, entretenus des grandes actions de Buonaparté, de ses bienfaits et de la reconnoissance qu'ils lui doivent.

Entrez dans ces écoles, où l'on ne conserve du caractère national que la bravoure et l'audace qui fait les soldats, où l'on flétrit, dans leur principe, tous les sentimens nobles et généreux. Partout vous voyez le nom, les traits du maître et ses trophées importuns. N'allez pas chercher dans le cœur des élèves, cette religion qu'on



Digitized by Google

n'a feint de rétablir que pour céder à des habitudes qu'on ne pouvoit combattre avec succès ; ne leur demandez pas quel est le Dieu qu'ils adorent ; ils vous diront : Qu'ils n'ont d'autre culte que celui de la gloire, et d'autre Dieu que son favori Buonaparté. Les batailles de Lodi, des Pyramides, de Marengo, tous ces combats qui n'ont d'étonnant que la faveur de la fortune qui couronna tant d'imprudence, par de si grands succès, leur sont retracés, à tous les instans, par la peinture, la poésie, l'histoire ; et bientôt on leur verra soutenir des thèses, sur celle des vertus de Buonaparté, qu'il faut le plus admirer.

L'accouchement de Madame Louis est, dit-on, un événement décisif, qui fixe les incertitudes du Consul, sur l'hérédité ; mais, malgré tout ce qui a été dit pour accoutumer les François à regarder Buonaparté, comme la tige d'une nouvelle dynastie, il faut rejeter ce projet d'hérédité parmi ces rêves, qui caressent le pouvoir durant son ivresse ; mais auxquels son propre intérêt l'oblige bientôt de renoncer. Ce n'est point ici un peuple neuf ; et sans compter que ce n'est pas pour un homme nouveau, qu'il seroit possible de ramener l'ancien ordre de choses ; mille rivaux, blanchis sous les armes, subiront-ils la loi de celui qu'il plaira au maître de désigner ?

On pense à lever la conscription ; les mesures sont prises pour l'exécuter, en même temps, dans tous les départemens ; et les listes des individus qui y sont soumis, ont été préparées d'avance, afin de prévenir toutes les résistances. On croit cependant que, dans la Bretagne, et en général dans les pays dont les localités sont favorables à la petite guerre, elles seront très prononcées. Les jeunes gens de la Vendée disent hautement, qu'ils ont déjà fait la guerre contre les Bleus, et que, s'il le faut, ils la recommenceront. Cette effrayante combinaison révolutionnaire, enveloppe la population toute entière ; elle menace le repos des familles, leur existence, leur industrie, elle interrompt l'éducation de la jeunesse, les occupations de l'âge mûr ; enfin elle tend à introduire, dans toutes les classes, ces goûts hasardeux, ces mœurs licencieuses que l'on contracte loin des habitudes domestiques, loin des travaux destinés à soutenir ou à embellir l'existence, et dans les hasards d'une vie qu'on s'attend chaque jour à voir exposée dans les combats. Ces in-

con-

Digitized by Google

convéniens sont appréciés par tous les bons esprits, mais le sont-ils assez par les masses pour les armer contre ce despotisme, qui, pour satisfaire un caprice, ou venger une injure, peut les précipiter dans les combats?

Il y a loin de quelques résistances partielles à une explosion générale, et sous un régime qui a enveloppé de tant de liens, environné de dangers si grands, tous les hommes énergiques; ce n'est pas d'un seul effort, ni dans un seul jour, que l'indépendance peut renaître. Si cependant (comme toutes les apparences le prouvent) les mécontentemens sont entretenus, animés par la clergé insermenté, qui voit maintenant les piéges qu'on a tendus à sa bonne foi; s'ils sont, surtout, augmentés par la disette qui se fera sentir tôt ou tard, et que les nombreux incendies des fermes et des granges rendent inévitable; on ne peut pas calculer tout ce qu'un avenir très-prochain renferme d'événemens importans et de catastrophes extraordinaires.

On vous a expliqué, dans le temps, les causes de ces incendies, mais leur multiplicité, et leurs ravages sur divers points de la France, annoncent qu'ils tiennent à un plan, à la coalition de la misère, de la haine et du mécontentement. Le Gouvernement a vainement employé toute son activité et sa surveillance pour découvrir les traces de cette vaste association; il paroît qu'elle n'existe pas dans tel ou tel parti, mais qu'elle se compose des débris de tous; et qu'elle est plus inspirée par le désespoir, que par la malveillance. C'est à cet embarras de déterminer à quelle classe d'hommes elle appartient, qu'il faut attribuer le silence qu'on garde sur son existence, et la force d'inertie qu'on semble opposer à ses entreprises. Mais on l'observe en silence, et si elle se trahit, si elle laisse apercevoir ses élémens ou ses moyens; c'est alors qu'on verra le déchaînement d'une autorité qui ne se contraint que pour rendre ses coups plus terribles et plus sûrs, et qui veut montrer, par cet essai, tout ce qu'elle peut contre ses ennemis. Car, c'est dans la répression de ces attentats qui inquiètent et menacent toutes les classes qu'elle désire surtout manifester sa vigueur et ses ravages; pour laisser des exemples effrayans et de profonds souvenirs qui serviront son action, sans augmenter les murmures.



Digitized by Google

Voici maintenant les nouvelles qui se débitent dans nos cercles.

Le général Lasnes s'est brusquement présenté chez M. Cambacérès qui l'a fort mal accueilli. Celui-ci a cru se faire un mérite près du Consul de cette mauvaise réception ; mais Buonaparté a trouvé cela fort mauvais. Il veut qu'on le respecte jusques dans les objets qu'il a chéris; il n'est permis qu'à lui de les maltraiter, après les avoir délaissés.

On parle beaucoup d'une pièce nouvelle, qui a pour titre : *les Eaux de Spa ;* c'est Mme. Récamier qui en a fourni en partie le sujet. On demande à un mari, s'il a reçu des nouvelles de sa femme ; il répond, qu'il n'a pas encore lu les gazettes. Picard, qui en est l'auteur, a reçu sommation juridique de ne pas la mettre au théâtre ; pour toute réponse il a fait de la sommation le sujet d'une scène très-piquante.

On va démolir une quarantaine de maisons, sur la hauteur de St Cloud, pour faire une place d'armes ; c'est ainsi que Buonaparté prend ce village sous sa protection particulière.

Le prince Moliterno Pignatelli, arrêté dernièrement, est, dit-on, celui dont la conduite à Naples n'est pas au-dessus de tout soupçon.

On répand que la séance extraordinaire du Sénat Conservateur a été consacrée à l'examen de la première liste des émigrés qui, en vertu du Sénatus-Consulte, doivent être à jamais exclus du territoire François. Le comité, qui a préparé ce travail, a été présidé constamment par Buonaparté, il étoit composé de MM. Cambacérès, Regnier, Regnaud de St. Jean d'Angely et Roederer.

On dit que M. Erskine a vu Barrère, et que celui-ci a répondu à ceux qui lui demandoient le sujet de leur conversation : "Nous avons beaucoup parlé du passé, sur lequel nous nous entendons peu ; mais nous avons évité de parler du présent, sur lequel nous ne nous entendrions pas du tout."

*Retraite*

Digitized by Google

*Retraite de M. Lucien.—Détails intérieurs.*

*Paris, le 18 Octobre.*

M. Lucien s'est retiré dans sa terre du Plessis, lorsqu'il a vu que des calculs de prudence, ou des raisons de jalousie lui enlevoient l'espoir d'être premier ministre. Il mettoit, depuis quelque temps, beaucoup de réserve et de retenue dans sa conduite, et il regrette maintenant d'avoir perdu le fruit de cette contrainte, qu'il ne s'étoit imposée que pour se rétablir dans l'opinion publique, et gagner les bonnes grâces de son frère.

Le bruit d'une guerre prochaine s'accroît chaque jour, et fait ici une grande sensation. Le Consul a reçu, avec beaucoup de hauteur, les remontrances que M. de Markow lui a faites, à l'occasion de ses projets hostiles contre la Suisse ; mais ce ton impérieux pourroit bien masquer de grandes inquiétudes sur les vues des puissances, et sur sa position personnelle. Il ne s'attendoit pas au vif intérêt que l'Europe manifeste pour ce malheureux pays ; et se confiant beaucoup dans les succès que son audace et son insolence lui ont déjà obtenus, il ne pouvoit pas supposer que la première résistance sérieuse qu'on lui opposeroit, vint jamais de ses prétentions sur un pays occupé encore, il y a quelques jours, par ses troupes, et gouverné par son ministre.

Il s'en faut beaucoup, qu'on soit ici en mesure de commencer la guerre. L'effectif de l'armée est de deux cents quarante mille hommes, épars dans toute la France, surtout dans le voisinage des ports, et presqu'aussi nécessaires pour contenir les mécontens de quelques pays, que pour fournir des renforts aux armées que dévore le climat des colonies. Il seroit très-difficile de réunir maintenant, sur la frontière, du côté du Rhin, un corps d'armée capable de prendre l'offensive en Allemagne. Il n'y a d'ailleurs ni argent, ni provisions.

La guerre intérieure est inévitable, si les hostilités commencent. Les vexations auxquelles la conscription donne lieu, les attroupemens déjà occasionnés par la disette des denrées, la misère générale, l'augmentation des impôts sont autant d'élémens de discorde et de révolte contre

Digitized by Google

contre lesquels il faudroit déjà au moins la moitié des forces dont le Consul peut disposer. Cependant on présume qu'il ne cédera point aux demandes des Puissances étrangères.

Les Conseillers-d'Etat, Ste. Suzanne et Bernadotte, continuant à être absens du Conseil-d'Etat, sans avoir de fonctions dans les départemens où ils résident, on répand qu'ils sont en disgrâce complète, et qu'ils ont reçu ordre de s'éloigner de Paris, jusqu'à ce qu'on juge à propos de les y rappeler.

Il existe des ordres pour la réparation du château de Versailles. Le quartier-général de la légion d'honneur sera établi à Fontainebleau.

Buonaparté a promis aux membres, qui forment habituellement son conseil privé, qu'il n'employeroit plus dans l'administration supérieure, de militaire qui ne fut âgé de quarante ans.

L'incendie de la Halle au Bled a produit la plus grande consternation dans Paris. Il y avoit alors, dans ce magasin, huit mille sacs de farine, dont une très-grande partie a été ensevelie, sous les débris du dôme qui s'est écroulé, lorsque la moitié de l'édifice étoit encore intacte. On vient de placer une garde nombreuse à l'immense dépôt des farines, établi depuis plusieurs années dans l'église de l'Assomption, rue St. Honoré. On n'ose pas répéter toutes les conjectures que la populace fait sur cet événement. Dans son inquiétude, elle va jusqu'à l'attribuer à la politique de ceux qui gouvernent. Cela est extravagant ; mais le mécontentement et la misère savent-ils raisonner ?

Le Consul fait dire la messe tous les dimanches depuis qu'il est à St. Cloud, il désigne chaque fois ceux qui doivent l'y accompagner. Tout en souriant de sa dévotion, on brigue cet honneur. Il n'a pas encore osé rendre cette messe tout à fait semblable à celle du Roi, en formant une musique de la Chapelle ; mais cette tentative passera avec d'autres plus importantes qui se préparent, pour réaliser enfin toutes ses prétentions à la souveraineté et à ses prérogatives.

Des patrouilles nombreuses parcourent, toutes les nuits, les environs du château de St. Cloud ; elles sont conduites par des agens de police, qui les dirigent dans les fouilles qu'il leur est ordonné de faire, jusqu'aux extrémités du parc.

Digitized by Google Le

Le Consul a répondu à M. de Marcow : " J'aime mieux tomber à force d'audace, que par un excès de timidité."

MM. Augereau et Massena sont allés ensemble à St. Cloud, il y a quelques jours. Buonaparté les ayant aperçus dans le cercle, est allé à eux avec empressement. Il a pris Massena à part, et lui a parlé pendant plusieurs minutes avec beaucoup d'émotion. On répand que Massena reprendra du service, mais qu'Augereau en a refusé, parce qu'on ne veut pas lui donner de commandement en chef.

---

*Quels sont les Hommes en Crédit?—Projets sur le Partage de la Suisse.*

*Paris, le 22 Octobre.*

En reléguant MM. Fouché et Rœdérer au Sénat, le Consul a voulu surtout tromper les calculs de ceux qui, supposant à ces deux hommes beaucoup d'influence sur son esprit, leur faisoient une cour assidue, et leur donnoient une importance qui ne pouvoit que diminuer celle du Chef de l'État. Beaucoup de personnes ont cherché à les remplacer ; mais elles-ont pu s'apercevoir que Buonaparté, croyant avoir tout organisé selon ses vues, vouloit désormais rejeter tout concours étranger, et donner seul l'impulsion. Cette résolution qui prouve la confiance qu'il a dans sa force et dans sa capacité, l'a rendu plus réservé et plus inabordable. Il n'a conservé, dans son intimité, que les hommes assez adroits pour déguiser l'influence qu'ils ont sur ses décisions; assez circonspects pour ne pas afficher sa faveur. Ceux qu'il affectionne davantage sont MM. Regnier, Muraire, Bigot-Préameneu et Portalis, gens, à la vérité, peu entreprenans, peu capables de le soutenir par des conseils vigoureux dans des occasions difficiles ; mais observateurs habiles, serviteurs dévoués, toujours disposés à prêter aux actes du pouvoir arbitraire, l'autorité de leur nom, ou le secours de leurs sophismes ; voulant le bien par instinct, mais servant le despotisme par calcul ; ayant abjuré tous les principes qui ennoblissent les hommes, pour se prêter

Digitized by Google

ter à toutes les tentatives qui les subjuguent, et prétendant être utiles à la Royauté légitime, parce qu'ils relèvent, pour le compte d'un usurpateur, les institutions qu'elle avoit autrefois créées pour le bonheur des François.

On avoit regardé long-temps M. Talleyrand comme un des hommes qui avoit le plus d'influence sur la marche du Gouvernement, mais il est reconnu maintenant qu'on ne prend son avis que sur ce qui appartient à son ministère, et qu'il ne peut pas même réussir à faire un secrétaire d'ambassade. Il s'est conservé dans son poste, moins encore par des talens qui lui sont contestés par les diplomates, que par l'aisance de ses manières, par cette politesse élégante qui appartient presqu'exclusivement à la classe où il est né, et par l'habileté avec laquelle il nuance l'accueil qu'il fait aux différens ambassadeurs, selon qu'ils appartiennent à des puissances indépendantes, humiliées ou tributaires. Mais ses mœurs, son genre de vie conviennent peu au Consul, qui permet, qui exige même l'ostentation, mais qui défend le scandale.

Quelques Conseillers-d'Etat, outre ceux dont on vient de parler, ont joui, près de Buonaparté, d'un instant de faveur. Il aimoit, dans M. Barbé-Marbois, ces dehors d'une probité sévère, cette exactitude minutieuse qu'on recherche dans un administrateur financier ; mais il s'aperçut bientôt aux résistances qu'on lui opposa, lorsqu'il voulut intervertir les formes, pour disposer, à son gré, du trésor public, que ce caractère ferme et peu traitable se prêteroit difficilement aux complaisances qu'on attend des favoris et des courtisans. M. Thibaudeau dut à sa réputation d'homme courageux et loyal, quelques distinctions particulières ; mais on les lui retira bientôt, lorsqu'on s'aperçut que, naturellement porté à l'indépendance, il n'étoit disposé à désavouer aucun des principes qui avoient dirigé sa conduite ou inspiré ses discours dans sa carrière politique. M. Dessoles qui dut à son rapport de la bataille de Hohenlinden une place au Conseil d'Etat, fut aussi extrêmement cajolé et caressé par le Consul ; on vouloit qu'il renonçât à Moreau ; il s'aperçut du piége, et quoiqu'il ne fut pas très-bien avec ce général, il crut qu'il étoit de son devoir et de sa loyauté de vanter dans toutes les occasions, ses talens et ses services.

Digitized by Google

vices. Cette opiniâtreté ne lui attira pas une disgrâce, mais elle lui valut beaucoup de froideur.

MM. Fouché et Rœdérer sont, sans contredit, ceux qui ont eu habituellement un crédit réel. Le premier le dut autant à l'ascendant que lui donnoit sur un esprit inquiet, la faculté de créer des conspirations, qu'à la ligue qu'il avoit formée avec Madame Buonaparté. Celle-ci détestée alors par toute la famille de son mari; craignant qu'un divorce vivement conseillé par elle, ne la fit descendre du trône, avoit jugé qu'elle devoit s'étayer d'un homme admis à tous les instans, chez le Consul, et maître de lui communiquer à son gré le repos ou l'agitation. Cette union où se trouvoit ainsi combinés deux moyens toujours actifs, toujours présens, pour s'emparer de l'esprit d'un homme isolé par le soupçon, cette union soutint le ministre contre toutes les attaques, et Madame Buonaparté contre toutes les intrigues. Mais quand par le mariage de sa fille, cette femme eut trouvé un point d'appui dans la famille de son mari, ses liaisons avec M. Fouché, devinrent moins intimes, et celui-ci fut plus facile à renverser. La même cause qui a ébranlé le crédit de M. Fouché, a détruit celui de M. Rœdérer. On connoit toutes les extravagances que ce bizarre métaphysicien est parvenu à introduire, soit dans la constitution de l'état, soit dans l'administration ; on sait qu'il a donné l'idée de la Légion d'Honneur, celle du Grand Juge ; qu'il a imaginé les Sénatus-Consultes, les éliminations, les listes qui doivent remplacer celle des émigrés ; mais ce qui n'étoit pas très-connu, c'est qu'il avoit été un des plus ardens à conseiller le divorce. Madame Buonaparté lui avoit annoncé ce qu'il pouvoit attendre d'elle en lui disant un jour, " M. Rœdérer ! je n'aime pas ceux qui conseillent à mon mari le divorce et l'arbitraire." Aussi vient-il d'éprouver qu'il est des torts qu'une femme ne pardonne pas, et que le souvenir des injures qu'elle lui reproche a été plus puissant, plus actif, que celui des services qu'il croit avoir rendu à son maître.

Buonaparté s'est un peu réconcilié avec les Parisiens, en établissant une troupe soldée qui les dispense de pourvoir eux-mêmes à la garde de Paris, ce qui étoit, pour ceux qui la montoient en personne, une corvée

O désa-

Digitized by Google

désagréable ; et pour ceux qui se faisoient remplacer, un impôt onéreux. Ils ne voient pas qu'on entretiendra ce corps, au moyen d'une contribution qui pèsera sur eux, et que ce sont encore des soldats destinés à les contenir ou à les opprimer. C'est ainsi que les précautions prises par la tyrannie, pour se fortifier contre toutes les résistances, ont toujours été regardées, dans le premier moment, comme des améliorations, et qu'on n'a vu d'abord, dans ses usurpations progressives, que le soin de pourvoir à la sûreté publique, tandis qu'elles effaçoient jusqu'aux moindres traces de la liberté civile. C'est à l'entrée de l'hiver, au moment où l'on craint des attroupemens à la porte des boulangers, qu'on a senti la nécessité d'augmenter de quelques milles hommes la garnison de Paris. Une garde sédentaire, éparse dans les différens quartiers où elle a ses habitudes, remplit le double but de l'espionnage et de la répression ; ainsi ce sont deux mille quatre cents espions armés qui vont grossir le nombre de ceux que la police emploie secrètement.

On s'attend que cette mesure, qui offre au Gouvernement l'avantage de donner à un grand nombre de soldats, des retraites qui ne tombent pas à la charge du trésor public, s'étendra aux villes principales.

Le Consul a le projet de sortir, autant que possible, l'entretien des troupes du système général des dépenses publiques, et de diminuer la masse de l'armée active. Les remplacemens, autorisés par la loi sur la conscription, pourvoient au premier objet, puisqu'ils se font aux dépens des individus assez riches pour payer une exemption ; on a pourvu de même au second, en établissant, dans les provinces, une réquisition tellement active, qu'une partie de la population est constamment soumise à un régime militaire, qu'elle a des chefs toujours en mesure de la convoquer et ses jours de rassemblement pour s'exercer aux manœuvres ; on sent qu'avec un pareil supplément de forces, il n'est pas nécessaire d'avoir un état militaire aussi considérable que celui qui ne se soutenoit que par le recrutement ; mais ce mode nouveau, qui entraîne avec lui tant de vexations particulières et qui tient toute la jeunesse dans un état habituel de contrainte et de dépendance, est trop opposé au caractère national, pour servir long-temps les vues qui l'ont fait adopter.

On

Digitized by Google

On nous dit ici que la Suisse est soumise ; mais personne ne le croit. On sait que la crainte d'une armée Françoise a engagé les Suisses à dissimuler, et que, si l'on s'obstine à leur faire adopter une constitution contraire à leurs habitudes, et des chefs qu'ils méprisent, ils sont décidés à tout risquer pour échapper à l'esclavage. Dans les dernières communications qu'on a eues avec eux, ils ont pu s'apercevoir, qu'on ne prenoit plus le ton insolent et despotique qui caractérise la proclamation de St. Cloud, et que, ce qui leur étoit d'abord imposé comme une loi irrévocable, leur étoit demandé maintenant, comme une déférence dont on leur sauroit gré. On a cherché à leur prouver que l'intervention du premier Consul, dans leurs démêlés, étoit le moyen d'assurer le triomphe de la majorité et de garantir le résultat de ses votes. Ils ont cédé, mais avec précaution, avec dignité et sans poser tout à fait les armes. Déjà on leur a accordé un plus long délai comme un premier gage des bonnes intentions du Gouvernement, à leur égard. On dit que le comté de Neufchâtel nous est cédé et qu'on n'attend, pour rendre cette cession publique, que le moment où le pays de Vaud et le canton de Fribourg auront manifesté le désir d'être incorporés à la France, et qu'alors les Suisses seront libres d'accepter la constitution qui leur conviendra. Il est cependant douteux que, dans l'état actuel des choses, on ajoute aux inquiétudes de quelques puissances par cette augmentation de territoire ; mais ce ne seroit alors qu'un projet suspendu.

Les riches héritières continuent d'être la proie des soldats que distingue la faveur du Consul. Le général Lagrange épouse mademoiselle de Talhouet, jeune, belle et appelée à une fortune de cent cinquante mille francs de rente. Elle a pleuré de regret : l'agent du Consul a dit au protégé, que c'étoient des larmes d'amour ; et le sacrifice s'est consommé.

*Méprise*

Digitized by Google

107922

*Méprise des Préfets.—Vol fait à St. Cloud.—Mme. Louis.—Assassinat juridique à Rouen.—Nouvelle Livrée.*

*Paris, le 26 Octobre.*

Une lettre récente du ministre de l'intérieur, ordonne à tous les préfets d'arrêter, dans leurs départemens, la circulation des ouvrages dangereux. Quelques-uns attachant, à cet ordre, le sens qu'il auroit eu dans l'ancien régime, en ont étendu l'exécution jusqu'aux livres qui blessent la religion et les mœurs ; mais une nouvelle explication du ministre leur a annoncé qu'ils s'étoient grossièrement trompés, et qu'il n'étoit question que des libelles qui sont dirigés contre le Premier Consul. Parmi ces écrits on en cite un, intitulé *le Manuel des Esclaves*, où l'on retrace, de la manière la plus piquante, tout ce que l'orgueil et la folie des tyrans ont imposé aux hommes, de lois absurdes et de pratiques serviles et minutieuses. L'ouvrage est terminé par quelques dialogues, où sont rassemblées, dans un cadre ingénieux, toutes les adulations qui ont été prodiguées à Buonaparté.

Le Consul dormoit d'un sommeil fort tranquille, depuis son installation à St. Cloud, où il se croit plus en sûreté qu'aux Thuilleries ; mais un incident extraordinaire vient de troubler son repos, et de lui rendre toutes ses transes. On a volé soixante mille francs dans son cabinet. La chose n'est pas encore publique ; c'est un secret qu'il seroit dangereux de révéler. Il ne faut pas qu'on sache, que la garde, qui veille aux barrières du Louvre, sommeille quelquefois ; et qu'il se trouve des hommes si peu sûrs dans un palais où la puissance déploie tout son appareil, où le despotisme manifeste jusques dans les moindres détails, sa défiance et ses terreurs. Il est vrai que M. Lucien perdit, il y a quelques jours, son porte-feuille, dans sa salle de billard : on crut d'abord que c'étoit une espiéglerie, mais il ne s'est pas retrouvé. Au reste, on sait que M. Lucien hante assez mauvaise compagnie ; quelqu'un de ses amis, par réminiscence, lui aura joué le tour. L'habitude est si puisante !

Le refus que le curé de St. Roch a fait de rendre, dans son église, les derniers devoirs à Mademoiselle Chameroi, avoit tellement exalté les têtes des spectateurs présens, dont les uns soutenoient qu'il étoit conforme à la discipline d'église, et les autres qu'il étoit absurde et inhumain, que le lieu de la scène alloit être ensanglanté, lorsque Dazincourt, acteur aimable,

Digitized by Google

aimable, qui joue les rôles de valets au Théâtre de la République, a adressé, à la foule émue, un discours qui l'a calmée. Le premier Consul a été si content de l'heureux effet qu'a produit cette harangue, qu'il a fait inviter Dazincourt à venir à St. Cloud, l'a admis à sa table et à l'honneur de jouer la comédie sur le théâtre particulier qu'il a érigé dans ce palais.

Le premier Consul est venu de St. Cloud, par un temps affreux, pour assister au baptême du fils de Madame Louis. Cet empressement, rapproché de la joie que lui a causée la naissance de cet enfant, fortifie les conjectures qui l'appellent à de hautes destinées. On cite, à ce sujet, toutes les attentions que Buonaparté a eues pour la femme de son frère, depuis qu'il a été sûr qu'elle étoit grosse ; parmi les anecdotes dont on se souvient, voici la plus piquante.

Mademoiselle Lange, aujourd'hui Madame Simon, avoit acheté, dans la rue Chantereine, une maison où elle avoit réuni tout ce que le goût et le luxe d'une voluptueuse courtisanne qui s'entend en plaisirs, peuvent imaginer de plus délicat et de plus recherché. Madame Louis entend vanter cette délicieuse habitation. Il faut la voir ; il faut l'acheter. M. Talleyrand, réduit à être un entremetteur, est nommé pour cette importante négociation. Il voit M. Simon. Le nom de Buonaparté devoit applanir toutes les difficultés (il n'y a pas dans notre République de moulin de *sans souci)* ; le propriétaire se trouva très-heureux de faire quelque chose d'agréable au maître ; la maison fut cédée pour la modique somme de onze cent mille francs. Le Consul et Mme. Louis, voulant reconnoître cette complaisance, demandèrent galamment à déjeûner à Madame Simon. Tout se passa au mieux, l'actrice joua son rôle avec toutes les grâces qu'elle put y mettre : on finit même par la prier de regarder la maison comme la sienne. Vous pensez bien qu'elle n'a pas eu la maladresse de prendre au mot l'auguste personne. Il y a bien là-dessus d'autres versions . . . . . mais ce sont des calomnies. Est-ce qu'on voudroit dépouiller de force un propriétaire dans un pays libre comme le nôtre ?

Le premier Consul n'a point encore usé de son droit de faire grâce. Parmi les occasions où son refus a été le plus remarqué, on se rappelle celle-ci, qui fit dans le temps beaucoup de sensation, parce que sa sévérité parut déterminée par le soin de venger une injure qui lui étoit personnelle.

On

Digitized by Google

On avoit arrêté, à Rouen, et traduit sur le champ devant le tribunal spécial-révolutionnaire, établi dans cette ville, dix-huit jeunes gens bien nés, et dont le plus âgé avoit vingt-trois ans. On leur reprochoit d'avoir dit qu'ils se croiroient déshonorés, s'ils confirmoient par leurs suffrages la tyrannie de Buonaparté, et s'ils le reconnoissoient pour maître. Le tribunal violemment menacé par l'opinion publique, qui est loin de considérer comme un crime une déclaration aussi franche, n'osoit pas informer ; une lettre du gouvernement lui reprocha son hésitation et lui ordonna de classer ce délit parmi ceux qui tiennent au brigandage et à la révolte. Ils furent donc jugés et condamnés à mort sur d'anciennes circonstances de chouannerie, depuis long-temps effacées par l'amnistie, et qu'on pouvoit à peine appliquer à la moitié des prévenus. Ils eurent recours à l'humanité du Consul, pour qu'il exerçât, en leur faveur, le noble droit qu'il venoit de s'attribuer. Les journaux, en rendant compte de cette affaire, l'avoient présentée sous le jour le plus défavorable aux accusés : c'étoient des brigands arrêtés sur les grands chemins, des hommes depuis long-temps souillés de crimes et dont on devoit accorder la mort autant aux cris de l'opinion qui les accusoit, qu'au besoin de maintenir la sûreté publique si long-temps troublée par eux. Un homme de loi, nommé Royou, entreprit de détruire ces calomnies, dans une lettre appuyée de faits authentiques, où il montroit ces jeunes gens comme estimés dans leur pays, tenant tous à de bonnes familles, et n'ayant eu d'autres torts qu'une imprudente franchise. Il peignoit des couleurs les plus vraies, l'affreuse institution des tribunaux spéciaux et la précipitation, la mauvaise foi que celui de Rouen avoit mise dans son jugement. Cette lettre ne fut insérée que dans un seul journal, les autres feuilles n'osant pas risquer de la rendre publique ; de sorte que cette réclamation fut à peine connue, et que le Consul put se livrer, sans précaution, à son ressentiment. Le jugement fut confirmé ; mais son exécution eut été accompagnée d'un mouvement très-sérieux, sans la précaution qui fut prise, de la protéger par trois régimens de cavalerie.

Il est enjoint, aux évêques, sous peine de perdre les bonnes grâces du Consul, d'employer toute leur influence à protéger le recrutement qu'on va poursuivre avec la plus grande activité.

On vient de supprimer dix-sept maisons de jeu ; ce sont celles

Digitized by Google

celles qui s'étoient établies clandestinement, et qui diminuoient les profits que la police fait sur les autres. Il en existe encore soixante, qui paient tous les mois une somme de deux cent cinquante mille francs. Cette somme étoit encore, il y a quelques mois, partagée entre M. Fouché, pour payer en partie les frais de la police ; et la plus grande dame du nouveau régime, pour fournir à sa dépense personnelle. Indépendamment de cette somme les maisons de jeu sont obligées de faire des pensions à quelques acteurs privilégiés, à quelques révolutionnaires ruinés, et aux nombreux espions qui surveillent les rassemblemens de joueurs.

Le Consul vient de donner l'ordre à tous ses ambassadeurs de faire porter à leur suite sa livrée. Le général Hédouville l'a déjà fait prendre à ses gens à Pétersbourg. Ils portent l'habit vert galonné d'or. On ne sait pas bien si c'est la livrée du peuple souverain de France, ou celle de la famille Buonaparté. Les militaires qui ont fait la guerre en Corse, et qui se rappellent d'avoir dîné chez M. de Marbeuf, avec un certain avocat de Bastia, qui ne se doutoit pas qu'il seroit un jour père d'un premier Consul de France, assurent que cet obscur jurisconsulte n'avoit point de livrée vert et or. Ainsi, il faut que ce soit la livrée du peuple souverain.

---

*Jacobins du Midi.—Mécontens de l'Ouest.—Disgrâce de M. Bourienne.*

*Paris, le 29 Octobre.*

Les Jacobins agitent le midi. Les liaisons intimes qui existoient autrefois entre ceux de Toulouse et ceux de Marseille, ont été rétablies ; elles s'étendent même jusqu'aux nombreux ennemis que Buonaparté compte dans la Corse. La police de Paris a reçu, il y a quelques jours, des avis si importans sur leurs projets, qu'elle a fait arrêter plusieurs individus nouvellement arrivés de cette partie de la France. Elle a renvoyé de la capitale, ceux qui n'ont pu y justifier leur séjour, et retenu, jusqu'à nouvel ordre, ceux qui lui ont paru suspects. Il paroît qu'outre la crainte des Jacobins de Paris, remués par des émissaires actifs et adroits, on avoit celle d'une tentative contre les jours du Consul. Le préfet de Toulouse avoit envoyé un courier extraordinaire pour annoncer le réveil des Jacobins dans cette ville ; et aussitôt après

Digitized by Google

après l'arrivée de ce courier, il avoit été enjoint aux aubergistes de St. Cloud, de donner les noms des individus logés chez eux, et les patrouilles, qui visitent les environs du château, avoient été doublées ; ce sont ces précautions qui ont fait présumer que la même dépêche contenoit des avis relatifs à la sûreté du Chef de l'Etat.

Le rapport sur la situation de la France, dont on vous a parlé dans une lettre, du 18 Septembre, a été fait au Sénat ; mais, comme il présentoit des détails peu rassurans, on ne l'a point rendu public. C'est à la suite de ce rapport, qu'on a mis, hors de la constitution, plusieurs départemens du midi et de l'Ouest. On prétend que le mécontentement augmente chaque jour dans la Bretagne et la Basse-Normandie, et qu'on n'a pas encore osé y annoncer l'exécution de la loi qui ordonne le recrutement. Les prêtres y prêchent hautement contre l'usurpation ; ils menacent la France de tous les maux qui sont la suite de l'impiété et de la tyrannie. Le premier Consul doit s'occuper, pendant le séjour qu'il fera à Rouen, des mesures qui peuvent empêcher une explosion dans ces départemens. Il voit partout l'or et la main des Anglois ; c'est là le fantôme contre lequel sa débile imagination lutte sans cesse ; malheur à ceux qui chercheroient à lui prouver que ses terreurs ne sont pas fondées ; ils seroient disgrâciés ou punis comme complices de tous les projets qui menacent la stabilité du Gouvernement.

Le Sénat s'occupe avec activité, de la liste que le Gouvernement a soumise à son examen. Elle a été l'objet de discussions assez vives, surtout pour ce qui concerne les individus auxquels on reproche d'avoir trahi la République.

Le confident intime du premier Consul, le conseiller d'état Bourienne, vient de tomber dans la disgrâce de son maître. La permission qui lui avoit été accordée d'ouvrir les dépêches adressées au Consul, lui donnoit la faculté de faire des spéculations avantageuses. Comme M. Bourienne s'étoit cru envoyé sur la terre par celui de qui tout émane, pour faire sa fortune, il avoit fait une association de ses informations avec les capitaux et le crédit d'une maison de banque, que toutes ces instructions n'ont pas empêché de manquer. L'examen des livres a présenté M. Bourienne comme débiteur d'une somme considérable, dont les banquiers avoient ajourné le payement jusqu'à meilleure information. Le Consul, instruit de ces faits, a ordonné à M. Bourienne de suspendre ses fonctions.

Digitized by Google *In-*

*Influence des Jacobins.—Anecdote sur M. Bourienne et son Maître.—Emportemens du Consul.—Impromptu sur M. Portalis.*

*Paris, le 1er Novembre.*

Le Gouvernement commence à ressentir les effets du système que M. Fouché a suivi, pendant qu'il étoit ministre de la police. Les jacobins unis partout par des correspondances secrètes, protégés par un grand nombre de préfets, et garantis des mesures violentes qui pourroient les disperser, par les révolutionnaires dont on a peuplé les premiers corps de l'état ; tel est le résultat de cette obstination à voir partout les royalistes, à leur attribuer tous les complots. M. Fouché étoit, en cela, merveilleusement secondé par le Chef de l'Etat lui-même qui, aussi long-temps qu'il a été simple particulier, a adopté par instinct, par tempérament, les principes les plus exagérés, et qui malgré l'opposition où il s'est mis avec eux, ne combat encore qu'avec répugnance, le parti qui cherche à les faire triompher. Telle est la position de Buonaparté, qu'il se voit obligé de marcher à la royauté, avec l'appui des hommes qui ont mille fois juré de ne jamais souffrir son retour, et que n'osant pas se confier entièrement à l'apostasie de quelques royalistes, il est obligé de chercher les partisans de l'usurpation, parmi ceux qui ont commis ou conseillé de grands crimes pour fonder une république.

C'est-là ce qui doit vous expliquer l'opposition qui a sans cesse existé entre les principes réparateurs qu'avoient le Gouvernement consulaire, et les hommes qu'il a constamment employés pour seconder ses vues les plus importantes. Ainsi, tandis qu'on n'employoit les royalistes qu'après avoir reçu d'eux des gages de fidélité et même de bassesse, on ne demandoit aux jacobins, pour prix de tous les bienfaits qui leur étoient prodigués, que de laisser régner en paix l'heureux transfuge qui avoit été, pendant si long-temps, l'espoir de leur parti. Si quelques tentatives ont trahi leurs fureurs et leurs ressentimens, on ne les a frappés qu'avec précaution. On sentoit qu'affoiblir leur masse, c'étoit diminuer le nombre des auxiliaires naturels d'un pouvoir créé par la révolution. Au contraire, chaque fois que le parti royaliste a laissé transpirer son existence par quelques vœux indiscrets, ou par quelques mouvemens isolés, les arrestations se sont faites sans



Digitized by Google

discernement, les tribunaux ont jugé sans preuves, ont frappé sans pitié. On ne tardera pas à recueillir les fruits de cette partialité, à voir que les transactions avec le crime précipitent vers sa chute, le pouvoir dont elles ont un instant protégé l'existence.

La disgrâce de Mr Bourienne ne sera pas de longue durée ; il est même probable qu'elle lui vaudra, comme celle qu'il éprouva, il y a quelque temps, un surcroît de faveur ; car ce fut à cette occasion, qu'il fut fait conseiller d'Etat. Voici ce qu'on en a connu dans le temps.

M. Bourienne commençoit à se lasser de l'état de servitude où le tenoient les occupations qui l'attachoient au Consul. Il se hasarda un jour à lui demander qu'on lui donnât un second, sur lequel il pût rejeter une partie du travail dont il étoit surchargé. " C'est déjà trop de quatre yeux pour les intérêts que nous traitons," lui répondit son maître.

Un jour, qu'à l'occasion de la naissance d'un enfant, il avoit invité, à une fête brillante, une nombreuse compagnie; il s'excusa de terminer, dans le cabinet du Consul, un travail assez pressant, et donna même la raison qui le forçoit à le différer. Mais celui-ci, sans rien répondre, appela un domestique, auquel il dit : " Qu'on apporte à dîner à M. Bourienne ; car il ne peut sortir d'ici avant minuit." Le secrétaire, indigné, se leva et s'enfuit, en s'écriant qu'on ne pouvoit supporter une pareille tyrannie.

On pense bien qu'un pareil propos fut vivement senti. Dans le premier moment, on vouloit le punir avec éclat ; ensuite la réflexion ne conseilla plus que les précautions à prendre contre l'indiscrétion d'un mécontent qui possède le secret de l'état. M. Bourienne sentit bientôt toute son imprudence. Il vit qu'il n'y avoit pour lui que l'alternative d'une fin tragique ou d'un pardon généreux. Il confia ce qui venoit de se passer, ainsi que son désir de rentrer en grâce, à M. Portalis, qui avoit alors le privilége de parler, quand il le vouloit au Consul, et le talent de s'en faire écouter. M. Portalis, fier d'intervenir dans de si nobles débats, lui promit sa médiation, et parvint, dans le jour même, à opérer le raccommodement. " Savez-vous," dit le Consul à M. Bourienne lorsqu'il le revit, " que Fouché est venu me dire le plus grand mal de vous." Et comme il le vit embarrassé, il ajouta : " Cela m'a tellement frappé, qu'à la première promotion, je vous nomme conseiller-d'état."

Buo-

Digitized by Google

Buonaparté prévoyoit alors que s'il survenoit un jour entre lui et son confident intime, un démêlé plus sérieux; il ne devoit pas exposer ce dernier à tous les désagrémens d'une disgrâce, et à se jeter par désespoir dans les rangs ennemis.

C'est dans la banqueroute des deux frères Coulon, fournisseurs, que M. Bourienne a été compromis ; il avoit engagé jusqu'aux diamans de sa femme pour la prévenir ; mais il n'a pu éviter l'éclat qu'elle a fait. C'est cet éclat qui a déplu au Consul, et non l'intention qu'avoit M. Bourienne d'augmenter sa fortune déjà considérable.

Buonaparté veut que ceux qui l'entourent s'enrichissent ; il prend même le soin de les avertir de leur imprévoyance, lorsqu'il les voit oublier l'avenir, dans les douceurs que leur offre le présent. Il dit un jour à M. Maret, qui paroissoit s'occuper très-peu de sa fortune : " Profitez des faveurs de notre situation actuelle, et si elle doit un jour être troublée par quelque révolution, conservez-en au moins ce qui survit au pouvoir et peut seul consoler de l'avoir perdu, une fortune indépendante."

Si le Consul n'avoit pas de ces momens d'abandon dans lesquels il console ceux qu'il emploie, de la contrainte qu'il leur impose, et de l'indifférence habituelle qu'il leur témoigne ; il n'y auroit pas de condition plus dure, que celle des hommes qui approchent de sa personne.

Rien n'égale l'impétuosité de son premier mouvement, ni l'insolence avec laquelle il traite alors ceux mêmes de qui il a reçu les plus grands services. Cette violence a écarté de lui tous les militaires à qui le point d'honneur ne permet pas de tolérer une insulte, quelqu'élevée que soit la position de celui de qui elle vient ; elle a successivement mécontenté les généraux Murat, Marmont, Clarke, Lasnes, Brune, etc.

C'est pour ses audiences publiques, qu'il réserve toute l'aménité à laquelle peut se plier son caractère. Elles sont beaucoup moins fréquentes, parce qu'à mesure qu'il attire à lui toutes les prérogatives de la souveraineté, il veut que sa présence produise un grand effet, et fasse événement pour ceux qui sont admis à en jouir.

Aussi il se prépare à ses audiences, comme à des occasions décisives qui doivent fixer sur lui les regards et l'opinion des étrangers. La scène a été arrangée d'avance et il n'a plus besoin que de connoître les physionomies, pour adresser à chaque spectateur, ce qui a été médité pour lui.



Digitized by Google

Tous ces hommes, dont l'avide curiosité détaille sa personne, interprète ses mouvemens, dont l'enthousiasme l'exalte, dont le respect silencieux l'environne, ne se doutent guères de tout ce qu'il lui en a coûté de soins et d'études pour parcourir, avec dignité, le cercle qu'ils forment autour de lui, et leur dire quelques mots qui soient recueillis par l'Europe attentive. . . . .

L'excursion en Normandie est le sujet de toutes les conjectures. La foule dit que c'est pour visiter les ports du Havre et de Cherbourg; elle se rappelle que Louis XVI fit autrefois ce voyage, et elle attribue celui du Consul à la manie de parodier les rois dont il a usurpé le trône.

Cette absence de quelques jours est un véritable bienfait pour les habitans de St. Cloud; ils pourront au moins respirer. Ce village est devenu un couvent, ou plutôt une place d'avant-postes. Il n'est pas permis d'y circuler après une certaine heure, et les trois quarts du parc sont réservés. On n'abandonne aux promeneurs que l'allée qui côtoye la rivière. Déjà la plupart des propriétaires, qui étoient accoutumés à trouver dans ce séjour, une grande liberté, un air pur et des promenades multipliées, cherchent à vendre leurs maisons dont on a fait de véritables casernes; car presque toute la garde y est logée.

Nous allons avoir un interrègne de dix ou quinze jours. M. Cambacérès fait une chère excellente, il vient digérer et dormir à l'opéra, c'est à cela que se bornent toutes ses fonctions. Quant à M. Lebrun, c'est comme une honnête femme; personne n'en parle.

Le premier Consul est allé quelques jours avant son départ, visiter le collége de St. Cyr. On a remarqué qu'en parcourant les rangs des élèves, il observoit scrupuleusement leur maintien, et redressoit ceux qui n'avoient pas encore de contenance, ou dont l'attitude négligée nuisoit au jeu de leurs poumons.

Le premier Consul a fait annoncer, dans le journal officiel du 28 Octobre, qu'il étoit parti le matin, et il n'est parti que le 29. Ce retard n'a surpris personne; le héros est dans l'usage de faire partir ses voitures un jour d'avance, et de ne se mettre en route que lorsqu'il est assuré qu'il n'a rien à craindre pour sa personne. Ces précautions prouvent combien il compte sur l'amour du peuple qui l'a nommé Consul à vie.

Im.

Digitized by Google

*Impromptu au Pape Civil, sur son Dévouement au Consul Militaire.*

Qu'espères-tu, misérable vieillard !
Des faveurs de la tyrannie ?
Pour en jouir il est trop tard ;
Tu n'en auras que l'infamie.

H. L.

---

*Embarras des deux derniers Consuls.—Rapport de M. Lucien.—Misère de Paris.—Intrigues du Consul contre les Généraux.—Précautions pour le Voyage de Rouen.—Mlle. Talleyrand.*

*Paris, le 4 Novembre.*

En l'absence du premier Consul, il est un peu question de ses modestes collègues. M. Cambacérès n'est plus réduit à ses dîners et à l'opéra ; et M. Lebrun voit maintenant dans son salon quelques modernes livrées : ils ont tous deux, pour leurs menus plaisirs, les moins importantes des affaires laissées par le Consul, mais il faut encore qu'ils se gardent bien de les décider trop brusquement. Cependant, quelque bornée que soit la représentation à laquelle cette circonstance les oblige, elle ne laisse pas de leur causer quelqu'embarras. Personne n'est plus étranger qu'eux à la marche et aux projets du Gouvernement, à ses soins intérieurs, à ses relations avec les envoyés des puissances ; de manière qu'ils n'osent hasarder, dans leurs audiences, que quelques monosyllabes, de crainte de mettre à découvert leur nullité, et, bien plus encore, d'outre-passer les bornes qui leur sont prescrites.

Il circule ici, depuis le départ du Consul, une lettre imprimée d'un fournisseur nommé Figner, qui se plaint, avec force, de la détresse où le met la mauvaise foi du Gouvernement, et qui accuse Buonaparté, lui-même, d'avoir manqué à une parole qu'il lui avoit donnée. On a cherché à retirer les exemplaires déjà distribués, mais on n'a pas osé poursuivre l'auteur, dans la crainte de faire manquer le service dont il est chargé, et d'éveiller les plaintes de tous les autres fournisseurs.

Depuis

Digitized by Google

Depuis qu'on a craint la reprise des hostilités, on a cherché à surprendre, dans les lettres qui partent de Paris, le secret de quelques intrigues politiques. Il paroît que les découvertes que cette mesure a produites, ne sont pas importantes ; car on ne cite qu'une seule lettre dans laquelle le physique de Buonaparté étoit peint d'une manière assez burlesque, mais avec beaucoup de vérité. On en recherche actuellement l'auteur.

Il y a eu, entre M. Lucien et le Consul, un raccommodement négocié par M. Joseph. M. Lucien jouoit sur son théâtre du Plessis, le rôle d'Othello, lorsqu'on est venu lui annoncer qu'il étoit attendu à St. Cloud ; il s'est hâté de quitter ses vêtemens tragiques pour s'y rendre, et la réconciliation a été complète. On peut prévoir, d'après cela, que quelque projet nouveau ne tardera pas à rompre la monotonie actuelle de notre scène politique, et que l'imagination active de M. Lucien lui fera encore courir les chances d'une disgrâce qui l'exilera dans sa terre, ou d'une entreprise qui le placera immédiatement après son frère.

M. l'archevêque de Paris désavoue hautement l'article du Journal Officiel, où l'on établit qu'il a condamné le curé de St. Roch à deux mois de retraite, pour avoir refusé les derniers honneurs à Mademoiselle Chameroy. Il dit que tout s'est fait d'après ses ordres. On se fait écrire chez le curé de St. Roch, qui est à la campagne depuis dix jours.

Il paroît que la levée des conscrits s'exécute sans obstacle, malgré les symptômes qui faisoient croire qu'elle en éprouveroit de très-grands. Le Gouvernement, qui les avoit prévus, s'est tellement relâché de sa sévérité, dans l'exécution de cette mesure, qu'à peine on lève, dans les départemens agités, un sixième des hommes que la loi force à marcher ; tandis que, dans ceux qui sont soumis, et où l'on a des forces présentes, on a porté le contingent bien au-delà de ce qu'il devoit être. Ce n'est pas la première fois que le Consul a été obligé de céder aux mécontentemens que son despotisme excite, et ces concessions ne sont pas tellement déguisées, que l'opinion n'y puisse apprécier les craintes qu'elle inspire.

Les inquiétudes sur les subsistances deviennent chaque jour plus vives. Les mouvemens partiels, qui con-

Digitized by Google

continuent à se manifester sur quelques marchés, en annoncent de plus sérieux pour cet hiver. La misère croît à Paris, dans une effrayante progression. On croyoit, l'année dernière, qu'elle étoit à son comble, elle est déjà plus grande cette année. Les foibles secours que le Gouvernement distribue, offrent à peine quelque adoucissement aux malheureux. Les curés, sans crédit et sans considération, n'osent entrer dans les maisons opulentes, pour y solliciter la pitié des Crésus modernes. La plupart des hommes en place n'ont pas même recours à l'hypocrisie, parce qu'ils sont trop connus. On riroit d'eux, si on les voyoit pratiquer quelques vertus. Qu'ils aient une voiture, un costume brillant, et qu'ils étudient les puérilités de la nouvelle étiquette ; c'est là tout ce que le Gouvernement leur demande. On regarde le luxe des fonctionnaires publics comme la base la plus solide de l'ordre de choses actuel ; et pourvu que les ambassadeurs et les étrangers, se laissent éblouir par cet éclat, et puissent croire à notre prospérité, on s'inquiète assez peu des souffrances de la multitude.

Le Gouvernement a fait les plus grands sacrifices pour calmer les murmures de l'armée ; il paroît y avoir réussi pour quelque temps ; mais ce sont toujours les officiers réformés qui parlent avec une plus grande franchise, et une plus constante impunité contre le Gouvernement. A l'exception de quelques généraux peu marquans, qui sont disgraciés, les autres jouissent, avec une espèce d'insouciance, de leur fortune et de leurs priviléges. Massena, dont on a voulu faire un épouvantail, est un de ceux qui subissent maintenant le joug avec le plus d'empressement. Il passe pour avoir d'immenses richesses auxquelles une sevère économie ajoute chaque jour.

Il n'est pas possible qu'il y ait, dans ce système quelques vues cachées ; il paroît aimer trop son argent, pour l'employer jamais en libéralités contre le Gouvernement. D'ailleurs ce qui sembleroit prouver qu'on le croit sincèrement dévoué, c'est qu'on met, sans façon, sa réputation au-dessus de celle de Moreau, et la défense de Gênes au rang des plus belles actions militaires de toute la guerre.

La tactique suivie par le Consul avec les généraux, tend à leur ôter sur le soldat une influence dangereuse,



Digitized by Google

et à les rendre indifférens sur la marche de son Gouvernement. Pour y parvenir, il retient à Paris, sous le titre, et avec le traitement de généraux en chef, tous ceux qui sont connus et chéris de l'armée ; et lorsqu'il prépare un changement politique, il a soin de s'assurer de leur inaction par quelque promesse brillante, ou par un présent considérable. Pendant qu'ils se laissent ainsi séduire, le soldat perd insensiblement l'habitude de les considérer comme ses chefs ou ses vengeurs ; il s'indigne même de leur voir opposer leur luxe à son dénuement, et leur indifférence à ses murmures. Les officiers destitués ou réformés, après avoir inutilement sollicité leur appui et provoqué leur ambition, les accusent de leur côté de lâcheté ou d'égoïsme, et forment insensiblement contre eux une ligue qui, dans ses tentatives désespérées, pourroit bien frapper le maître actuel, et les hommes dont l'insouciance a encouragé sa tyrannie. Augereau disoit dernièrement à un de ses amis qui lui reprochoit son inaction : " Tais-toi ; tu sauras bientôt toutes les raisons que nous avons de laisser prospérer notre ancien général."

Le départ de Buonaparté a eu l'air d'une fuite.

Rien de plus modeste que son équipage ; personne n'a soupçonné, en le voyant, qu'il fut celui d'un homme qui ne trouve rien d'assez brillant, ni d'assez fastueux pour lui. Toutes ces précautions trahissent ses frayeurs ; il part lorsque tout le monde le croit à Rouen ; il évite la route où il est attendu ; c'est montrer aux François combien il se confie dans leur amour et dans leur reconnoissance. On a remarqué, quelque temps avant son départ, qu'il étoit plus inquiet et plus sombre que de coutume. Il a long-temps hésité avant d'entreprendre son voyage ; enfin, il y a vu une distraction salutaire ; il a espéré que les hommages des provinces dissiperoient les vapeurs que lui donne la profonde indifférence de la capitale. Il a besoin de s'étourdir sur la nature des sentimens qu'il inspire, de chercher dans les flatteries excitées ou payées par ses préfets, les traces d'une faveur passagère. Ensuite, il viendra sur la foi de cet enthousiasme factice, s'endormir quelques mois à St. Cloud.

On parle, depuis quelques jours, du mariage de Mademoiselle Talleyrand avec M. de Beauharnois, fils de Madame

Digitized by Google

Madame Buonaparté. Le Consul avoit d'abord demandé à M. Talleyrand la jeune personne pour M. Lucien ; mais le ministre, tout en paroissant flatté de voir sa nièce entrer dans la famille consulaire, crut éluder l'honneur d'une si superbe alliance, en alléguant que Mademoiselle Talleyrand croyoit aux horoscopes, aux augures, et qu'elle avoit signifié à son père, qu'elle n'épouseroit jamais un homme veuf. Le Consul, dans sa bonté, s'est prêté à la foiblesse de Mademoiselle Talleyrand, et a dit à son oncle : " Eh bien, j'ai un autre parti pour elle, qui n'a point cet inconvénient, c'est mon beau-fils." Le ministre se confondit en remercîmens ; et promit d'en parler à son frère. On dit que celui-ci n'est pas fort tenté de cette alliance ; mais il est exilé ; on lui reproche déjà de n'avoir point assisté au mariage de l'évêque avec Madame Grant ; on lui sait mauvais gré de l'aversion de sa fille pour les veufs. On croit qu'il finira par se rendre, afin de conserver à l'évêque la place de ministre des affaires étrangères qui est utile, et que M. Lucien convoitoit aussi.

Vous pouvez compter sur le fait suivant : Les dépenses secrètes du Gouvernement, pour l'année qui vient de s'écouler, se montent à quatre-vingt deux millions.

---

*Politique de M. Lucien.—Projets du Consul.*

*Paris, le 7 Novembre.*

Il paroît que c'est M. Joseph Buonaparté qui a été chargé de la décision des affaires importantes, pendant l'absence du Consul qui se confie pour cela, encore plus à la bonne foi, qu'à la sagacité de son frère. Il y a long-temps que M. Joseph occuperoit une place du premier ordre dans le Gouvernement, s'il avoit l'ambition de l'obtenir ; mais il est le seul de la famille qui ait le sentiment de son insuffisance, et la bonne foi d'en convenir. Il ne songeroit pas même à s'enrichir, si son frère ne le combloit de présens, et ne lui réservoit pas un intérêt dans plusieurs entreprises. Il ne s'est mêlé d'aucune intrigue, et il est le seul de



Digitized by Google

la famille qui soit lié avec la femme du Consul. On prétend que sa prudence ou sa timidité a empêché celui-ci de se livrer entièrement à sa fortune, et aux conseils audacieux de M. Lucien qui, plusieurs fois, l'a pressé vivement de renoncer à tous les palliatifs, et de prendre rang parmi les souverains de l'Europe.

C'est là le rêve favori de M. Lucien et le but de tous ses efforts, pendant qu'il étoit ministre de l'intérieur. Afin de pouvoir expliquer les refus ou les résistances que le Consul a opposées à ce projet, il n'est pas hors de propos de rappeler ici l'essai important qui fut tenté, il y a deux ans, pour le réaliser.

M. Lucien, étant ministre de l'intérieur, s'étoit entouré de quelques gens de lettres dont il employoit les talens, à préconiser le retour de la royauté. Lorsqu'il crut l'opinion préparée à la recevoir, il fit répandre officiellement un pamphlet intitulé : *Parallèle entre César, Cromwell et Buonaparté.* Le but de ce pamphlet, rédigé par M. Fontanes, étoit d'établir que Buonaparté étoit, par ses services et ses talens, bien au-dessus des deux hommes auxquels on le comparoit ; qu'il étoit arrivé sans violence, par le concours miraculeux de la fortune, de son audace et de l'opinion, au plus haut degré de gloire, auquel un mortel puisse parvenir, et que l'intérêt de la nation Françoise faisoit à ce grand homme un devoir de se mettre à la tête de ses destinées. On engageoit ensuite tous les pouvoirs constitués, toutes les corporations, tous les particuliers, à provoquer, par leurs suffrages, par leurs empressemens, cette mesure salutaire ; à décerner la couronne au général Buonaparté. En même temps qu'on indiquoit ainsi à l'opinion, ce qu'on attendoit de la reconnoissance des François, on convoquoit, à Paris, avec le plus grand appareil, des députés de toutes les provinces, et on invitoit, par des circulaires secrètes, les préfets, à les choisir parmi les constitutionnels de 1789, et parmi les acquéreurs de domaines nationaux.

Il fut frappé d'avance des médailles, pour consacrer ce grand événement ; elles rappeloient la victoire de Marengo, et retraçoient l'effigie du vainqueur. Celui-ci avoit encouragé tous ces préparatifs, sans cependant les approuver ouvertement. Ces tentatives furent regardées, par les uns, comme un piége, et par les autres,

Digitized by Google

autres, comme une insulte. Ce pamphlet officiel fut renvoyé de toutes parts au ministre de la police, avec toutes les marques d'une désapprobation générale. M. Lucien étoit d'avis qu'on n'eût aucun égard à ces prétendues résistances, qu'il attribuoit, avec quelque raison, aux intrigues de M. Fouché ; mais le Consul n'osa pas suivre ce conseil, et il ne fut plus question que de donner un prétexte à cette grande convocation, sur laquelle il étoit impossible de revenir, sans dévoiler toute l'intrigue et les craintes qui en empêchoient le succès. On imagina alors de répandre que le Consul s'étoit proposé uniquement pour objet de connoître l'opinion, les besoins, les ressources et les plaintes de tous les départemens, et que chaque jour il auroit des conférences de deux heures, avec leurs envoyés.

Cependant ceux-ci arrivoient, persuadés qu'ils venoient assister à un couronnement, et qu'ils recueilleroient les premières faveurs du nouveau Roi. Ils se présentèrent avec toute l'importance et avec tout l'orgueil qu'une pareille prétention peut inspirer ; mais ils furent fort étonnés de trouver partout un accueil froid et embarrassé ; enfin leur mécontentement fut à son comble, lorsqu'après les avoir convoqués, dans une des salles du ministre de l'intérieur, où ils attendirent, pendant trois heures, l'audience qui leur étoit annoncée, M. Lucien parut à leurs yeux en négligé du matin, et leur déclara que le lendemain ils occuperoient une place distinguée à la fête qui devoit être célébrée ; que, le surlendemain, ils recevroient une médaille d'argent, et qu'ensuite ils seroient libres d'aller annoncer dans leurs départemens, les grandes choses dont ils avoient été les témoins pendant leur séjour dans la capitale. Après leur avoir débité ces phrases avec une indécente légèreté, il disparut. Toute cette scène eut l'air d'une mystification ; elle fut l'objet des plaintes les plus vives et des propos les plus animés.

Le Consul voulut en affoiblir l'effet. Il invita successivement, à dîner, un membre de chaque département ; mais cette attention, bien loin de les adoucir, les aigrit davantage. Ils virent à l'abandon dans lequel on les laissoit, au ton ironique des valets, à l'indifférence des convives, combien ils étoient déplacés à la table du maître. Celui-ci leur faisoit quelques questions vagues sur l'entretien des routes, sur l'état de l'industrie, sur les productions du sol, et ne se donnoit pas même le temps d'attendre leurs ré-



Digitized by Google

ponses. Il est vrai qu'il n'avoit pas encore acquis le talent de s'exprimer avec facilité, ni imaginé d'étudier d'avance ses rôles pour les audiences. Cette tentative fut donc tout à fait manquée ; elle mit même à découvert les craintes et les divisions du Gouvernement.

Depuis ce moment, M. Lucien s'attacha surtout à déconcerter la police de M. Fouché, à mettre en défaut tous ses espions. Celui-ci, étonné de rencontrer, à chaque pas, un pouvoir rival et des obstacles préparés, n'auroit découvert que difficilement le principe de cette force secrète, si ce qui s'étoit passé à l'occasion du pamphlet, ne le lui eut expliqué. Il porta ses plaintes au Consul, il lui démontra que, pour satisfaire un ressentiment particulier, et obtenir la disgrâce d'un ministre fidèle, M. Lucien rendoit nulle toute l'action de la police, et exposoit le Chef de l'Etat à être livré, sans défense, aux complots qui le cernoient de toutes parts. Ces considérations portèrent l'effroi dans l'âme de Buonaparté qui eut, avec son frère, une explication très-vive. Celui-ci reçut immédiatement après, l'ordre de se rendre à Bordeaux, où il fut atteint par un courier qui lui apportoit sa nomination à l'ambassade d'Espagne.

M. Lucien revenu de cette espèce d'exil, a suivi son premier plan avec la même activité, et déjà il croyoit avoir fait un grand pas vers son exécution, en obtenant la concentration des ministères, lorsque les hésitations de son frère ont encore trompé ses calculs.

Cependant le dénouement approche. Les précautions prises contre les jacobins, le discrédit où sont tombés les républicains du Conseil d'Etat et des autres corps, le renvoi de deux ministres, la disgrâce de M. Bourienne, une réforme prochaine parmi les préfets, l'éloignement graduel d'une grande partie des généraux qu'on n'osoit ni disgrâcier ouvertement, ni employer d'une manière active et directe ; tous ces symptômes présagent un changement conforme aux vues follement ambitieuses du Consul et aux constantes exhortations de son frère. Les villes manufacturières et commerçantes ont été vivement entraînées à le solliciter, comme un gage de leur prospérité, comme le complément de l'ordre, comme le seul moyen capable de raviver le crédit public. Lyon, Bruxelles, Strasbourg, Bordeaux, Amiens, Rouen, Dijon, et beaucoup de villes du second ordre, ont envoyé, à ce sujet, des adresses revêtues

Digitized by Google

tues d'un grand nombre de signatures mendiées. On attend qu'elles soient plus nombreuses et plus positives, afin de les rendre publiques et de paroître ensuite plutôt céder à un vœu unanime et spontané, qu'aux calculs d'une ambition extravagante.

C'est alors qu'on verra la famille occuper toutes les places importantes. M. Joseph sera à la tête de la diplomatie; M. Lucien dirigera l'intérieur; M. Louis commandera les armées, et M. Jérôme sera grand amiral. On prétend que l'exécution de ce projet éprouvera de grandes résistances, et même qu'on se prépare à y opposer une constitution nouvelle, qui, sans déplacer le héros, le dépouilleroit en grande partie de son énorme pouvoir; mais ce ne sont là que de vagues aperçus, sans aucun ensemble, et dont on ne fonde le succès que sur l'appui très-éventuel des mécontentemens publics; on ne peut donc calculer sérieusement, ce qu'ils ont de réel, ni ce qu'ils peuvent offrir de chances défavorables au Consul.

Celui-ci a beaucoup perdu, depuis quelque temps, dans l'opinion. On s'étonne de la facilité avec laquelle il a établi son pouvoir, du rang auquel il est parvenu, de la stupide admiration qui a accueilli son début dans la carrière, et de la folie des espérances qu'on avoit fondée sur sa prétendue habileté. Déjà ses partisans accordent qu'il se livre à des puérilités, à des jouissances indignes d'un héros, et du Chef d'un grand État, et chacun convient que sa haute position l'a étourdi. Il faut remarquer à cette occasion, que depuis qu'il n'a plus compté d'ennemis au dehors, ni rencontré d'opposition dans l'intérieur, tous ses actes importans, toutes ses démarches publiques ont porté l'empreinte du délire et de l'imprévoyance: comme si cette gloire, cette réputation que la fortune avoit entourée de tous ses prestiges, devoit se décomposer graduellement aux yeux de l'Europe désabusée. Certes, si, comme il y a lieu de le croire, cette puissance folle et audacieuse continue de se livrer à de semblables écarts, on trouvera dans sa chute le premier exemple d'un despotisme que le mépris des peuples aura plus promptement renversé que toutes les résistances qu'ils auroient pu lui opposer.

*Effets*

Digitized by Google

*Effets du Voyage de Rouen. — Pamphlet contre Buonaparté. — Anecdotes sur son compte.*

*Paris, le 12 Novembre.*

La scène est dégarnie, elle languit, depuis que le grand acteur a porté ailleurs ses trétaux. On voit en général qu'on croit respirer depuis qu'il est en Normandie; et que sa présence produisoit un sentiment pénible que son éloignement adoucit. Cette nuance est presque imperceptible, et il faut pour l'apercevoir, connoître bien le caractère national. On pense en général, que plus on est rapproché d'un homme qui joue un grand rôle, et plus on est à portée de l'apprécier ce qu'il vaut. Ceci ne peut s'appliquer au général Buonaparté ; présent, tous ces accessoires éclatans, cette foule empressée et soumise, cette garde brillante et nombreuse qui l'entourent, annoncent un maître, un despote, toujours prêt à punir, et inspirent une crainte qui ressembleroit presqu'au respect, si l'on étoit moins près du berceau de son élévation ; éloigné, on recueille ses discours, on les commente ; on ne voit plus que l'homme avec ses folles prétentions, ses petits moyens et son inébranlable orgueil. On se demande, en s'abordant : " Connoissez-vous, avez-vous lu le nouvel impromptu du héros ?" Il n'est pas jusqu'aux conseillers-d'état qui ne sourient en se regardant, comme autrefois les augures de Rome, quand ils se rencontroient. En attendant, le journal officiel recueille ces nobles niaiseries, et les offre à l'admiration des enthousiastes, comme les prêtres du Lama présentent les secrétions de leur Dieu, à la vénération des fidèles. Les autres journaux ont reçu ordre de ne point anticiper sur les incidens du voyage, ils doivent attendre le signal du *Moniteur*, qui se trouve chargé seul, de traduire en François les discours du maître.

On s'accorde cependant à dire que Mad. Buonaparté a beaucoup mieux joué son rôle que le grand homme qu'elle accompagne. On convient qu'elle a été modeste, prévenante, qu'elle a peu parlé, mais qu'elle l'a fait à propos, et qu'elle n'a pas refusé de reconnoître ceux des négocians du Havre, qui l'accueillirent lorsqu'elle retourna en Amérique, au sortir du couvent, où M. de Beauharnois avoit cru devoir la reléguer, pour quelques années.

Digitized by Google

années. Ses manières honnêtes et simples ont tellement effacé les souvenirs fâcheux qu'avoit laissés cette scandaleuse histoire, que chacun s'est empressé de la fêter avec la plus grande cordialité.

L'absence du Général Buonaparté nous a valu quelques pamphlets, contre lui et son Gouvernement. Le plus marquant, après le Manuel des Esclaves, est une espèce de confession que le Consul est supposé faire, à la suite d'une révolution qui l'auroit déplacé. L'ouvrage est évidemment publié par les républicains ; car on cite au nombre des fautes dont il s'accuse, la rentrée des émigrés, le rétablissement du culte, l'institution de la légion d'honneur, etc. Les faits sont présentés avec beaucoup d'art ; il en est même quelques-uns qui étoient tout à fait ignorés, et qui répandent du jour, sur le début du jeune Buonaparté dans la carrière révolutionnaire. On y voit qu'il étoit en garnison à Auxonne dans le commencement de la révolution ; qu'il fut tellement partisan de ses principes que ses camarades formèrent un jour le projet de le noyer ; mais qu'ayant été averti du complot, par la maîtresse de l'auberge où il mangeoit, il quitta brusquement cette ville, pour se rendre en Corse. On prétend dans ce pamphlet que cette anecdote lui ayant été rappelée, lors de son dernier passage à Auxonne, pour se rendre en Italie, il tourna le dos au fils de la femme qui lui avoit sauvé la vie, et qui avoit légué à ses enfans le souvenir de ce service, comme devant un jour les tirer de l'obscurité.

Le Général Premier Consul s'accuse ensuite, d'avoir voulu trahir la France, lorsqu'il n'étoit encore que chef d'un bataillon de volontaires Corses ; d'avoir adressé à l'amiral Anglois, qui commandoit en 1793 dans la Méditerranée, des propositions qui ne furent, dit-on, rejetées qu'à cause du peu d'importance et de crédit qu'avoit alors celui qui les faisoit ; et enfin, d'être venu se jeter, par dépit, dans le parti des révolutionnaires qui assiégeoient Toulon, où depuis il servit les fureurs de Barras et de Fréron. On le représente, lors de la réaction qui, selon les jacobins, suivit la journée du 9 Thermidor, confondu avec les patriotes persécutés, destitué en même temps que les Rossignol, les Santerre, etc. etc. arrêté, comme terroriste, par Beffroi conventionnel, en mission ; et, enfin, venant solliciter sa réintégration près du comité de salut public, qui, pour céder à ses importunités, alloit lui donner du service dans la Vendée, lorsque le 13 Vendémiaire lui fraya le chemin du trône.

On

Digitized by Google

On le représente si pauvre, avant cette époque, qu'on lui rappelle qu'il avoit vendu son épée pour vivre, et qu'il alloit chaque jour, à Chaillot, chercher un mauvais dîner, à la table d'un Rentier, auquel il avoit inspiré de la compassion. On oppose à cet état misérable, le luxe et le fracas militaire dont il s'est entouré, les hommages dont il s'enivre, et les projets gigantesques qui paroissent l'occuper. On dévoile ensuite toute sa politique ; mais cette partie de l'ouvrage est la plus foible, parce qu'elle paroît reposer beaucoup plus sur des probabilités, que sur des notions certaines. Et l'on peut remarquer à cet égard que c'est aussi là l'écueil de toutes les conjectures dont le Consul est l'objet. Les secrets sont bien gardés, depuis qu'il est maître de la France ; malheureusement pour lui, il ne peut pas envelopper du même mystère son début dans la carrière. Cette brochure, qui n'est que l'extrait d'un ouvrage plus considérable, est extrêmement rare, autant par l'empressement avec lequel on l'a recherchée, que par les obstacles que la police a opposés à sa circulation.

Le Gouvernement vient de décider que les sujets Britanniques qui avoient des rentes sur l'état, et qui réclamoient les arriérés dûs depuis le commencement de la guerre, ne seroient point payés jusqu'à nouvel ordre. Le motif qu'on donne à cette mesure ne s'accorde guères avec l'échange d'ambassadeurs qui vient de se faire entre les deux pays ; car le Gouvernement justifie cette suspension de paiement sur la non-exécution du traité d'Amiens, de la part de la Grande-Bretagne.

Quoique nos journaux ne parlent point de la guerre, elle est ici le sujet de toutes les conversations, dans les cercles qui passent pour être le mieux informés des projets du Gouvernement. Il paroît qu'on veut gagner du temps, et qu'on ne s'expliquera hautement, que lorsqu'on croira s'être assuré que l'Angleterre n'aura pas un allié sur le continent.

On dissimule l'effroi que cause le changement probable de la cour de Russie ; on est disposé à accorder à l'Autriche au-delà de ce qu'elle a déjà obtenu ; et le général Andréossi a eu ordre de parler le langage de la conciliation.

Le Consul n'a que des notions fausses sur le peuple d'Angleterre et sur le caractère de l'administration actuelle. Le Gouvernement a fait publier par ses journaux que le général Andreossi avoit été reçu à Douvres avec un enthousiasme extraordinaire ; mais on se dit à l'oreille qu'il a été reçu

Digitized by Google

reçu froidement, et qu'on n'a fait que ce qui étoit rigoureusement indispensable. Cette version est beaucoup plus accréditée que l'autre.

M. Cambacérès va loger dans le palais du Sénat, il quittera dans quelques mois, le titre de Consul pour prendre celui de président du Sénat.

On apprend à l'instant, que toutes les communications, entre les Espagnols et la garnison de Gibraltar sont interrompues, par ordre de la cour de Madrid. Le commandant du fort St. Roch a été remplacé parce qu'il est soupçonné d'avoir eu des intelligences avec la garnison Angloise.

---

*Actes arbitraires.—Influence de* L'AMBIGU *sur la Disgrâce de M. Bourienne.—Le Préfet et l'Archevêque de Rouen disputent de Bassesse.*

*Paris, le* 15 *Novembre.*

Le premier Consul a eu à Rouen, avec le préfet et avec plusieurs envoyés des départemens autrefois insurgés, une conférence à la suite de laquelle il a expédié un courrier extraordinaire au grand juge. Dès ce moment la police a mis la plus grande activité dans ses recherches, qu'on suppose dirigées contre ceux des anciens chefs royalistes, qu'on n'avoit pu encore saisir, ou qu'on avoit laissés en repos. On ne conçoit rien ici à cette alternative de poursuites contre les jacobins et contre les royalistes. Autrefois le Directoire les employoit tour à tour les uns contre les autres, c'étoit ce qu'on appeloit une bascule politique ; aujourd'hui, le Gouvernement lutte seul contre ces deux partis, et il appelle cela unité d'action, équilibre de forces. Au reste, il ne sait pas lequel il lui convient de frapper. Il quitte et reprend tour à tour les victimes que ses frayeurs lui désignent. La moindre révélation, le symptôme le plus léger suffisent pour éveiller ses inquiétudes et son activité. Il est le jouet de ses propres visions, des mensonges officieux ou intéressés de ceux qui le conseillent, et des projets perfides de quelques commis qui veulent acquérir de l'importance. S'il vient à reconnoître que ses terreurs sont sans fondement, il ne reproche pas à ses agens l'égarement d'un zèle qui alimente ses soupçons ; il se montre, au contraire, plus disposé à accueillir ce qu'il peut encore leur inspirer.



Digitized by Google

Mais ne croyez pas qu'alors, on mette beaucoup d'empressement à élargir les personnes qui ont été arrêtées sur de faux rapports, ni beaucoup d'importance à pallier ou à excuser la méprise qui a répandu la désolation dans leurs familles, et les a enlevées à leurs affaires. Non ; elles ne doivent voir dans leur élargissement, qu'un bienfait qui prouve l'humanité du Gouvernement, plutôt qu'une réparation qui prouveroit sa crédulité ou son despotisme. Elles ont été plusieurs jours au secret, renfermées plusieurs mois ; on ne les a averties par aucun interrogatoire du motif de leur détention ; n'importe : il faut qu'elles gardent le silence, qu'elles renoncent à la vengeance des lois, aux plaintes que la constitution autorise.

Un malheureux est saisi aux extrémités de la France, on le traîne à Paris, chargé de fers ; les gardiens répandent sur la route que c'est un vil assassin. Il a vu, sur tous les visages, l'horreur et l'effroi que son aspect inspire ; il arrive, on l'examine, on le confronte, on a commis une méprise. . . . . " Cela est fâcheux, lui dit-on, mais il y a tant de scélérats, de conspirateurs, qu'il vaut mieux, dans les recherches, dont on les poursuit, exposer la liberté des particuliers, que compromettre la sûreté du Gouvernement." Et voilà l'infortuné jeté dans Paris, sans secours, sans ressources, risquant d'être enlevé le lendemain, comme vagabond, et de voir encore les traces récentes de ses fers servir de témoignages contre lui.

La foule se porte à St. Cloud pendant l'absence du maître, on va admirer les appartemens qui, au jugement des plus vieux courtisans, surpassent, en magnificence et en élégance, même ceux de Versailles. On cite, entr'autres choses, le lit de Madame Buonaparté, mais ce qui frappe tous les regards, c'est un sabre suspendu au chevet.

L'empire de cette femme, sur son mari, n'est plus douteux, surtout depuis qu'elle a été associée aux honneurs du voyage. Les disgrâces successives de MM. Fouché et Bourienne, avoient dû lui inspirer quelques craintes, mais il paroît maintenant qu'elle est sûre de partager le trône.

On parle toujours des causes de la disgrâce de Bourienne, on prétend que MM. Lucien et Joseph y ont beaucoup influé. Ils ont fait, dit-on, insérer dans le journal de Monsieur Peltier, intitulé *l'Ambigu*, un article qui devoit produire une vive impression sur un homme aussi susceptible que Buonaparté ; en montrant M. Bourienne, comme un homme

Digitized by Google

homme essentiel qui réparoit bien des bévues, qui donnoit le sens commun aux inspirations du maître, qui avoit le secret de ses foiblesses et de ses manies, et qui, par conséquent, ne pouvoit pas être remplacé. Voilà, à ce qu'on assure, la principale cause de son renvoi, dont l'affaire des Coulons n'a été que le prétexte. Craignant dans le premier moment, une disgrâce complète, il avoit envoyé sa femme à Buonaparté, qui l'avoit fort bien accueillie, et l'avoit assurée que son attachement pour son mari n'étoit point diminué, qu'il pouvoit choisir telle place qui lui conviendroit ; qu'il l'auroit, fallut-il la créer, " pourvu, ajoutoit-il, que ce ne soit pas dans ma maison.

La place de secrétaire intime est regardée, comme fort importante, on désigne des conseillers d'état pour la remplir. M. Menneval que le premier Consul a emmené, est un enfant, un simple scribe qu'il a pris seulement, pour son voyage, et qui lui a été donné par M. Joseph. La famille aura-t-elle le pouvoir de faire adopter un secrétaire de sa main? C'est là que tendent tous ses efforts ; elle est mécontente de son influence, elle voudroit l'augmenter ; mais ce qui arrête les bienfaits du frère, c'est surtout la crainte d'augmenter le mécontentement du public qui crie au Népotisme.

Tous les intérêts se concentrent maintenant dans le voyage de Normandie, chacun recueille ce qui s'y passe, pour en faire la part du ridicule, ou celle de l'admiration. Ce qu'il y a de plus remarquable jusqu'à ce jour, parmi les adulations grossières dont on accable le héros voyageur, ce sont les complimens que le préfet et l'archevêque de Rouen ont adressés à Madame Buonaparté. Le premier, saisi de respect à la vue de ce grand homme, n'a pas osé franchir, même pour se jeter à ses pieds, l'espace immense qui le sépare du reste des humains ; il vient tomber à genoux devant son auguste compagne, dont les grâces tempèrent la majesté. C'est elle qui sera l'interprète des sentimens d'amour et d'admiration que la présence de son époux excite dans tous les cœurs. On oublie quel rôle elle joua à la cour de Barras ; cet hymen, célébré sur les cadavres de Vendémiaire, a tout effacé ; l'éclat du haut rang où elle est montée va rajeunir cette beauté flétrie ; et l'œil n'aperçoit plus, sous le diadème, les injures des années.

Mais c'est peu encore qu'un fonctionnaire public, qui, dans ces temps honteux ne peut avoir d'autres dieux que le pouvoir et l'argent, s'avilisse à ce point ; il falloit qu'un prêtre,



Digitized by Google

un archevêque vint renchérir, sur ces témoignages de bassesse et d'opprobre, et nous fit pressentir les destinées qu'on nous prépare ; il falloit que, justifiant les bruits étranges qui circulent, il nous montrât l'enfant, auquel Madame Louis vient de donner le jour, comme l'illustre rejeton qui comble nos vœux et notre espoir. Mais on cesse d'être étonné de cet excès d'avilissement, quand on sait que ce prélat est le frère d'un des humbles collègues du maître.

Le Consul prendra goût aux voyages ; cela distrait des ennuis du trône. D'ailleurs, c'est une manière de se faire couronner en détail. Qui l'empêchera, après avoir reçu dans les provinces, l'hommage qu'on rendoit aux rois, de s'en faire un titre pour les cérémonies qui manquent à son ambition ? Il ne faut pas regarder, comme une puérilité, cette scrupuleuse recherche de l'étiquète qu'on remarque autour de lui ; ce sont des degrés par lesquels il veut arriver au titre qu'il désire, on y sera tout préparé, quand il le prendra. Le gardera-t-il long-temps ? Le pourra-t-il transmettre ? Il s'en inquiète peu, pourvu qu'il l'obtienne.

---

*Projets contre l'Angleterre.—Vues sur l'Afrique, &c. &c.*

*Paris, le* 18 *Novembre.*

Le Consul se croyant en sûreté du côté des puissances continentales, dirige tous ses regards vers l'Angleterre. Il n'a pas la prétention de l'attaquer en face, ni même de la mécontenter au point de la forcer à la guerre ; mais c'est dans son commerce colonial qu'il lui prépare des coups plus sûrs et plus redoutables ; c'est dans l'ascendant qu'il va prendre sur les colonies Espagnoles, Hollandoises, et sur l'Amérique Septentrionale, que son ambition, et sa vengeance cherchent, sinon la ruine, au moins le contrepoids d'une puissance dont les succès le tourmentent, dont la fierté l'indigne.

Ses troupes les plus aguerries, ou peuplent et défendent ses colonies, ou vont se mettre en route pour y former de grands établissemens militaires. Il regrette beaucoup les sacrifices qu'il a faits pour la conquête de St. Domingue ; il sent aujourd'hui qu'il auroit pu employer ses soldats d'une manière plus utile, dans les colonies qui lui étoient

res-

Digitized by Google

restées fidèles, ou dans celles de ses complaisans alliés ; aussi tous ses armemens actuels se dirigent vers ces dernières ; et c'est pour avoir le temps de les faire arriver à leur destination, qu'il attache quelque importance au maintien de la paix.

Si les Anglois sont instruits de ce qui se passe et se médite à ce sujet, on ne peut qu'être étonné de leur inaction. Il est assez public, que, pour décider les soldats à s'embarquer, on leur a montré la conquête des colonies Angloises et les contributions qu'on se dispose à lever sur les Etats-Unis, comme une récompense de leurs travaux et de leurs services. Soit que le Gouvernement ait employé ce prétexte pour les décider à s'embarquer, soit qu'il ait en effet les vues qu'il annonce, rien de plus hostile que cette promesse. Déjà les plus pressantes sollicitations ont été employées près de la cour de Madrid, pour l'engager à permettre l'entrée des bâtimens François à la Vera-Cruz ; on prétend même que la Floride a tenté l'ambition du Consul, et qu'il offre à la Maison d'Espagne un établissement considérable en Italie, si elle veut la céder. Mais ceci n'est pas aussi certain que les grands projets pour l'exécution desquels il a épuisé le trésor public, sacrifié les contributions qu'il a levées sur l'Allemagne, et employé d'habiles généraux et ses meilleurs soldats.

D'autres vues, d'autres soins agrandissent encore la perspective qui s'ouvre devant lui. Il médite de fixer, en sa faveur, la politique inconstante et quelquefois brutale de la Sublime Porte, et d'exercer sur cette puissance, que lui-même présentoit naguères comme prête à s'écrouler, une influence durable. M. Brune, plus habile comme négociateur que comme général, doit employer toutes les ressources de son esprit et les moyens immenses dont il dispose, pour diriger le Divan. C'est par ces moyens détournés, par ces intrigues dont les résultats semblent trop éloignés pour causer de l'inquiétude à ceux qu'elles menacent, que Buonaparté prépare sa domination générale.

Il a offert, au Dey d'Alger, tous les nègres qu'il a fait transporter en France, et qu'il pourra encore sortir de ses colonies ; on ignore si cette proposition, qui prépare des communications plus sérieuses et plus intimes, a été acceptée. Buonaparté pense que son nom, ses succès, le genre de pouvoir qu'il exerce, éblouissent toutes ces puissances ; que sa politique extravagante, son ton enthousiaste,

ont

Digitized by Google

ont avec elles des points de contact plus efficaces, que tous les moyens employés par les cabinets de l'Europe pour se les concilier. Il veut avoir un établissement en Afrique ; c'est là qu'il colonisera le superflu d'une population inquiète, aventureuse, que tous les projets lointains exaltent, pourvu qu'ils lui promettent des richesses ; c'est là surtout qu'il veut envoyer ces vieilles bandes, accoutumées au pillage, que leurs succès, leurs services ont rendus exigeantes, orgueilleuses, qui cherchent toujours la république pour laquelle elles ont combattu, et qui s'indignent de voir leurs exploits fonder un pouvoir qui les méprise.

La conscription se poursuit avec la plus grande rigueur ; tous les départemens ont été simultanément envahis par cette mesure, qui doit produire un recrutement de 140,000 hommes malgré qu'on n'en avoue que 60,000. Buonaparté disoit, il y a quelque temps, que quand le général Jourdan n'auroit pas mérité ses bienfaits, par son dévouement et par ses succès militaires, il les lui auroit prodigués pour récompenser cette idée féconde de la conscription militaire qui, à son gré, est de toutes les conceptions politiques, la plus utile au Gouvernement actuel. Les préfets en communiquent les succès ou les retards par des courriers extraordinaires, qui arrivent directement au Consul. Cet empressement annonce les plus grands projets.

Le Sénat Conservateur est venu rendre ses hommages à son maître, et compléter les scènes d'avilissement et de bassesse qu'a présentées le voyage en Normandie. On voit à l'impression qu'elles ont faite sur l'opinion publique, qu'il reste en France de la fierté et de l'énergie. Les plus circonspects partagent l'indignation que les plus hardis manifestent hautement.

Cette fois, l'action de la parodie monarchique marche avec rapidité, et nous promet bientôt un dénouement. Ne voilà-t-il pas les Tribuns, les Sénateurs et les Juges aux pieds de l'épouse du maître ? Cette démarche ajoute peu à leur avilissement, mais elle porte à son comble le ridicule qui les poursuit. Eh bien, malgré tout ce que nous avons vu en ce genre, depuis trois années, à peine osons-nous croire à la réalité de ces orgies de dépravation et d'ignominie. On dit ici que St. Cloud est l'antre de Circé, et que tout ce qui y entre, subit une honteuse métamorphose.

Buonaparté est loin d'avoir recueilli sur sa route, les hommages et les bénédictions de toutes les classes du peuple, ainsi

Digitized by Google

ainsi que ses journaux mensongers l'ont rapporté. Il n'a vu à ses genoux que les valets qu'il soudoie, et quelques insensés dont l'enthousiasme fait pitié. Il est vrai que ses préfets ont eu l'art de lui persuader que tous ces groupes de curieux, qui se pressoient sur son passage, étoient entraînés par l'admiration et la reconoissance ; mais si, à travers le nuage d'encens que la flatterie élevoit autour de lui, il avoit pu discerner quelque chose, il auroit vu presque partout l'indifférence succéder à la curiosité désabusée, ou satisfaite. Ainsi, son voyage n'a offert aux yeux des observateurs, qu'une série de scènes arrangées, où il a été constamment la dupe d'illusions préparées par ses machinistes et ses décorateurs. A Rouen il n'a vu autour de lui que des acquéreurs de domaines nationaux, et des négocians qui ont fait des spéculations sur les colonies. Au Havre on l'a fort mal accueilli, parce qu'il a tout fait pour ruiner le commerce de cette ville.

Le voyage de Bruxelles n'aura lieu qu'après la décision de l'affaire des indemnités. Buonaparté compte qu'à peine rapproché des bords du Rhin, il recevra la visite et les hommages de quelques petits princes voisins. Ses envoyés ont dû insinuer, à quelques-uns, que l'intérêt et la reconnoissance leur conseilloient cette démarche. On dit que ces ouvertures ont été mal reçues.

Au retour de Bruxelles, Madame Louis sera complimentée par tous les corps constitués en sa qualité de mère de l'héritier du trône. Ceci n'est qu'un bruit auquel a donné lieu le discours de l'archevêque de Rouen, et qu'accroît encore la démarche du Sénat et du Tribunat.

On a interdit la pièce intitulée la *Lecture du Tartuffe chez Ninon*, parce que le public applaudissoit avec enthousiasme un passage, où l'on dit : *Louis l'ordonne, et tout doit obéir à Louis.*

On a remarqué dans plusieurs villes frontières que les garnisons étoient travaillées par les jacobins. Les soldats et les officiers ont demandé dans les spectacles, qu'on leur jouât *ça ira*, et la *Marseilloise*. Ces airs ont été chantés, au milieu des cris de *vive la république, à bas les émigrés et les prêtres*. Vous voyez que l'étoile du grand homme pâlit quelquefois devant les souvenirs révolutionnaires.

*Camps*

Digitized by Google

*Camps dans le Voisinage du Rhin.—Paris mécontent.—M. Jaucourt.—M. Lucien.—St. Domingue.—Mme. Leclerc.—Sévérité du Consul.*

*Paris, le 22 Novembre.*

Aussitôt après l'exécution de la loi sur la conscription, on formera dans le voisinage du Rhin, un camp où seront réunies les nouvelles levées, pour y être exercées et ensuite passées en revue par le Consul. On croit que cette opération aura lieu dans les premiers jours du printemps, et qu'on déployera une grande pompe militaire, pour la rendre imposante. Les parades du Carrousel seront ou supprimées ou extrêmement réduites ; on les remplacera par de grandes revues qui seront au-dessus de tout ce qu'on voit en ce genre, chez différens princes de l'Europe. La légion d'honneur y enverra des députés de chacune des cohortes qui la composent ; c'est en présence de ces délégués que le Consul décernera les récompenses civiles et militaires. Il compte beaucoup sur ces grandes époques, pour exalter les jeunes soldats, et s'attacher l'armée.

Paris commence à donner des inquiétudes sérieuses ; on y déclame ouvertement contre le héros. Tous ses discours, tous les incidens de son voyage sont tournés en ridicule. Les espions de M. Dubois craignent de consigner, dans leurs rapports, les sarcasmes qu'ils recueillent de toutes parts. Ils craindroient qu'on ne les accusât de les avoir imaginés pour se rendre importans. Leur mission est de ne présenter que des aperçus flatteurs et de procurer au Consul de douces illusions. On veut bien de temps en temps quelques conspirations, parce qu'elles ne paroissent que l'ouvrage des individus ; mais on seroit indigné de recueillir les murmures d'une opinion mécontente, les accusations d'un peuple, enfin désabusé sur le compte d'un homme auquel on a prêté toutes les vertus et toutes les qualités, afin qu'il usurpât tous les droits et tous les titres de ses anciens maîtres.

Vous croyez peut-être que la harangue de M. Jaucourt a été bien accueillie, surtout à cause de la phrase qui la termine. Détrompez-vous ; car Buonaparté a froncé

Digitized by Google

froncé le sourcil lorsqu'il l'a entendue. On a trouvé que la comparaison du héros, avec Henri IV, étoit inconvenante, et prêteroit à beaucoup d'applications malignes. Ce n'est pas qu'on se croie au-dessous de Henri IV ; mais on prétend que les circonstances actuelles ne permettant pas de pratiquer les vertus, d'imiter la douce familiarité de ce bon Roi, c'est faire indirectement la censure du Chef de l'Etat, que de rappeler ainsi des souvenirs encore présens à tous les cœurs. La sensation que ce discours a faite dans le public, n'a pas contribué à le réhabiliter dans l'opinion du maître ; on y a vu en général plutôt une leçon déguisée, qu'une basse flatterie. Il le loue, a-t-on dit, pour les vertus qu'il n'a pas, afin de lui inspirer le désir de les avoir.

Si le mécontentement public ne s'exhale encore contre le Consul, que par des sarcasmes qui ne franchissent pas le seuil des maisons, il se manifeste plus hardiment contre ce qui lui appartient. M. Lucien revenant, il y a quelques jours, de Fontainebleau, dans une voiture à six chevaux, précédée d'un écuyer, et suivie de quelques laquais à cheval, a été hué par la populace, dans le faubourg St. Antoine. Mad. Louis ayant paru au théâtre François, depuis le retour de sa mère, a entendu autour d'elle des murmures qui n'étoient point des signes de bienveillance. Elle s'est retirée avant la fin de la pièce, sans dissimuler le dépit que lui causoit une pareille réception. On dit cette jeune femme bonne, aimable, et peu fière ; mais pourquoi est-elle dans une famille qui a révolté même les plus indifférens par ses profusions, par son luxe, et par son insolence ? Le peuple ne pardonne pas à une fortune qui l'écrase ; surtout quand on en jouit avec tout l'aveuglement, avec toute la frénésie d'un orgueil, dont l'histoire des usurpateurs n'offre pas d'exemple.

Le Consul a laissé entrevoir à M. Dubois, qu'il y avoit du relâchement dans l'action de la police ; le lendemain on a mis 12 royalistes au Temple. Le Grand-Juge est fort au-dessous de ses fonctions, il n'a point la vigueur, l'audace, l'activité qu'elles exigent. Il n'ose rien prendre sur lui ; il consulte le maître, au moindre embarras qu'il éprouve, et pour une foule de petites vexations, nécessaires à la sûreté du Gouvernement, mais que celui-ci ne doit paroître ni commander, ni même



Digitized by Google

approuver. Il veut ignorer que l'odieux de certaines mesures est un des accessoires de sa place, et qu'il est de l'intérêt, comme dans la politique du Consul, de livrer ses agens à la haine publique, comme ces manteaux que les *Toréadors* abandonnent aux terribles animaux qu'ils combattent, pour tromper leur furie.

M. Fouché n'avoit pas les mêmes répugnances. On a remarqué qu'il avoit été appelé au dernier conseil privé, tenu à St Cloud ; mais on n'en a point conclu qu'il put redevenir ministre de la police ; il est pour cela trop odieux à la France, et trop méprisé des étrangers. M. Duroc, depuis qu'il est marié, jouit d'une confiance moins étendue. C'est M. Lucien qui a arrangé ce mariage, que le Consul a vu avec indifférence, on dit même avec inquiétude. Sans doute qu'il craint d'admettre dans ses secrets, un homme qui peut accorder à l'amour, des révélations qu'il eut refusées à tout autre ascendant.

Le Gouvernement vient enfin, après un délai de 16 jours, de rendre publiques les nouvelles apportées de St. Domingue en 18 jours. Ce temps lui a été sans doute nécessaire, pour adoucir ce qu'elles ont d'alarmant, et pour préparer les esprits à envisager, avec cette admiration qu'on doit à l'héroïsme conjugal, les scènes tragiques dans lesquelles on dit que la sœur du Consul se trouve enveloppée.

Voici ce que notre Gouvernement a publié : La contagion continue ses ravages au Cap. Le désarmement des nègres avoit produit 45,000 fusils, il en restoit encore 12 à 15 mille à faire rentrer. Bélair, général nègre révolté, avoit été arrêté et fusillé. Les noirs voyant les hôpitaux François encombrés de malades, et les soldats n'osant sortir de leurs retranchemens à cause de la chaleur, s'étoient insensiblement *enhardis*. Enfin Mad. Leclerc, tandis que son mari bravoit les atteintes de l'épidémie, pour visiter les hôpitaux, déclaroit de son côté qu'elle ne quitteroit la colonie que lorsque l'épidémie ayant cessé, elle auroit l'assurance que ses soins ne pourroient pas être nécessaires à son mari. Elle ajoutoit à cette noble déclaration, que la sœur du premier Consul savoit, s'il le falloit, mourir au milieu d'un camp. A ces nouvelles, où la famille du maître n'est pas maltraitée, on en oppose d'autres d'un genre plus sombre : on répand qu'au départ de l'aide-de-camp Brugnières,

le

Digitized by Google

le Cap étoit de nouveau incendié, et que la sœur du Consul étoit tombée entre les mains des nègres. Ce qui accrédite ces bruits, c'est que le Gouvernement semble avoir préludé aux affreux détails qu'ils font craindre, par l'image du dévouement de Mad. Leclerc. Si l'on eût présenté cet événement avec simplicité, le public n'auroit pu y voir qu'un accident amené par les hasards de la guerre; mais quel intérêt il reçoit, quel éclat il emprunte, du refus que cette épouse fidèle auroit fait de quitter la colonie, aussi long-temps que son mari pouvoit y courir des dangers!

Cependant, si ces bruits se confirment, la pitié qu'inspirera la victime, n'ira jamais jusqu'à faire adopter les causes dont on veut ennoblir son infortune. Ceux qui connoissent le caractère de la jeune Paulette Buonaparté, qui se rappellent le sujet de ses continuels débats avec le sévère conquérant de l'Italie, s'étonneront que, pour prouver au monde qu'elle appartient à une famille de héros, elle ait choisi l'héroïsme conjugal. Ils accordent qu'il peut y avoir des *Pætus* dans la dynastie qui commence, mais ils ne croyent pas qu'*Aria* y ait encore été prise pour modèle.

On ajoute à ces fâcheuses nouvelles, que dans la plaine de l'Artibonite, et dans la ville de Saint-Marc, il n'existe pas un seul blanc.

Le Consul veut que tout ce qui porte le nom de Beauharnois soit chaste: la cause à laquelle an attribue la mort de Mlle Chameroi, le confirme. Cette attrayante danseuse recevoit les tendres soins de M. Eugène Beauharnois. Le Consul informé de cette liaison, fit dire à Mlle Chameroi qu'il lui défendoit de recevoir son jeune amant. Elle obéit, et fit part à M. Beauharnois des motifs qui l'obligoient à ne plus le revoir. Celui-ci, après six semaines d'une séparation cruelle, risqua de se présenter chez Mlle Chameroi, qui venoit de le rendre père. Les espions du Consul lui ayant rendu compte de la visite nocturne de son beau-fils, il donna ordre d'arrêter celle qui en étoit l'objet: l'apparition des agens de la police effraya tellement Mlle Chameroi qu'elle mourut quelques heures après.



Digitized by Google

*Rapport pompeux.—Situation réelle de la France.*

*Paris, le 25 Novembre.*

Voulez-vous avoir une idée du genre des enluminures politiques qu'on présente chaque mois au maître, pour lui prouver qu'il est aussi grand dans la paix, que les petits déclamateurs de l'institut d'Egypte l'ont proclamé grand dans la guerre : lisez le début suivant d'un rapport qui vient d'être fait par une des sections du Conseil d'Etat.

" Tout renaît parmi nous ; tout reprend ses formes altérées par de grandes secousses. La morale s'étaye de la religion, pour réformer les mœurs ; l'autorité vient au secours des arts, elle les honore, les encourage ; elle s'entoure des chef-d'œuvres que son influence a fait éclore ; la vertu recouvre ses droits ; le talent reprend sa place. Partout c'est l'activité d'un grand peuple qui renaît à l'industrie, à la sociabilité ; partout la vigilance de son chef à qui rien n'échappe de ce qui est juste et utile ; à qui tous les ressorts d'une bonne administration sont connus, et qui féconde tout d'un regard, comme l'astre du jour éclaire tout d'un seul de ses rayons. Une génération nouvelle commence avec le grand siècle ; elle aura toutes les lumières que donne une éducation nationale, et toutes les qualités que produisent les grands modèles.

" La prospérité publique se compose graduellement du concours heureux de l'industrie, de lordre et de l'économie. L'humanité d'un héros fonde des établissemens où l'enfance trouve une éducation, la vieillesse un asile, et l'indigence du travail et des secours ; elle excite partout une rivalité d'efforts généreux, de sacrifices utiles. Le caractère national reprend son énergie, sa fierté ; le nom François inspire la terreur à ceux qui s'obstinent à lui refuser leur admiration. La grande nation a réalisé son titre, et ses délégués gouvernent le monde."

Telles sont les brillantes métaphores dont on pare aux yeux fascinés du despotisme, les tristes résultats de sa violence, de ses caprices et de son orgueil. Quant à nous, que tourmente chaque jour une autorité sans frein, un arbitraire sans pudeur ; nous calculons notre position actuelle et nous l'opposons à ces tableaux mensongers.

Nous

Digitized by Google

Nous sentons qu'arrivés à ce degré d'esclavage et de lassitude où conduisent les désordres révolutionaires, nous sommes les fragiles jouets d'une ambition qui use nos forces et nos moyens, qui dévore tous les germes de notre prospérité, qui fait parade de notre soumission pour donner une idée de son pouvoir, et qui exagère les lumières qui nous restent pour ennoblir, aux yeux des étrangers, l'influence qui nous subjugue.

Le tableau de nos misères est encore plus déplorable que celui de notre esclavage n'est repoussant. On nous peint dans un état de prospérité, tandis qu'on nous force à livrer nos dernières ressources à la cupidité d'une nouvelle dynastie, à étaler, dans le honteux encan où elle trafique de nos dépouilles, les lambeaux que nous avons sauvés du naufrage. On veut qu'on juge de nos richesses par les sacrifices qu'on nous prescrit, qu'on apprécie nos ressources par l'énormité des impôts dont on nous accable.

Le Gouvernement sait bien que les peuples ne se laissent point éblouir par les illusions que sa politique offre aux puissances étrangères, pour les intimider. Comment pourroit-il nous persuader que nous sommes heureux et tranquilles, lorsque les moyens les plus violens sont employés pour lever des impôts? Ne connoissons-nous pas l'arbitraire qui préside à leur répartition, les ténèbres qui enveloppent leur quotité, et la partialité qui en dirige l'emploi? Chacun convient que dans aucun temps, on n'a plus cruellement calculé les contributions qu'il est possible de lever sur le sol, et les sacrifices qu'on peut prescrire à l'industrie. Il n'est pas un point de terre qui ne soit atteint par le fisc, pas une profession qui ne lui paie son tribut. C'est dans l'épuisement de toutes les forces vitales de l'ordre social, que se manifeste l'influence et l'habileté de ce Gouvernement. L'impôt se lève à coups de sabre. Quelques instans de résistance, quelques jours de retard, entraînent la ruine des familles. En vain on prouve qu'on est surtaxé, que la passion et l'ignorance ont dirigé la répartition, aucune réclamation n'est admise que l'on n'ait auparavant jeté dans le gouffre fiscal, la somme qu'il exige: vous accorde-t-on une diminution? elle n'est imputée que sur la taxe à venir.

Le pouvoir est avide parce qu'il sait qu'un instant, un

Digitized by Google

un souffle peut le renverser ; il est inexorable, parce qu'il sent que la moindre tolérance peut le perdre ; il est indifférent à la misère publique, parce qu'il importe à sa conservation, et peut-être à ses projets, qu'il n'y ait pas trop de bien-être parmi ses administrés.

Les capitalistes se déguisent, se cachent, comme autrefois les nobles, dans les jours de proscription. On doit dissimuler sa richesse, enfouir ses trésors, pour éviter cette foule d'espions financiers, qui sont chargés de découvrir toutes les épargnes qui ont échappé aux ravages révolutionnaires. Ils vous font entendre : " que vous devez sacrifier quelque chose pour conserver le repos dont vous jouissez ; que le Gouvernement a besoin de gens qui lient leurs fortunes à ses destinées ; que ces preuves de confiance lui servent d'encouragement, en même temps qu'elles sont votre sauvegarde ? . . . . Refusez-vous ? Votre sol est frappé de stérilité ; toutes vos entreprises manquent en même temps ; les vexations poursuivent votre famille ; tous les fléaux viennent, en désolant votre existence, vous apprendre qu'une puissance secrète vous flétrit et vous opprime. Que de fortunes dévorées par ces horribles combinaisons, par ces vengeances implacables ! C'est toujours la même persécution contre les riches, à cela près que ce qui étoit exigé d'eux, comme un tribut, par le Gouvernement révolutionnaire, est demandé par celui-ci à titre de dépôt. De là les cautionnemens qu'on multiplie, à mesure qu'on éprouve des besoins, qui sont dévorés avant même qu'ils soient obtenus, et qui tiennent l'intérêt de l'argent à un taux excessif. de là ces demandes excessives faites aux maisons de Banque accréditées, et qui ont toujours expié par leur ruine, un refus trop brusque, ou des répugnances mal déguisées : de là enfin la destruction des manufactures, qui languissent faute de capitaux, qui s'éteignent sous la main des usuriers et des concussionnaires.

Mais ces maux ne sont pas les seuls qu'ait enfantés l'avarice du Gouvernement. Il en existe qui font encore des blessures bien plus profondes. La tolérance ouverte, accordée dans toutes les villes, à des maisons de jeu qui paient à la police un honteux tribut ; des bureaux de loterie qui multiplient chaque jour, les piéges tendus à la crédulité, ont presqu'entièrement soumis ce beau

Digitized by Google

beau pays à l'influence du hasard ; on sacrifie tout pour courir ces chances perfides. L'ouvrier y consacre le fruit de son travail, le domestique son salaire, le dépositaire ce qui fut confié à sa probité, le commerçant ce qu'il destinoit à ses spéculations ; les caisses privées, les caisses publiques fournissent à ces emportemens, des alimens illégitimes. De là les vols, les suicides ; de là une démoralisation effrayante. En vérité, il semble que le génie du mal ait enveloppé la France d'une atmosphère de corruption. Et ne croyez pas que cette religion dont on vante le rétablissement, puisse contenir ces passions excitées par le Gouvernement lui-même. La religion a perdu l'influence que la révolution lui avoit en vain disputée. Les bayonnetes ont envahi le sanctuaire, et le sabre du soldat heureux qui nous gouverne, a fait courber le front des ministres des autels.

Sa pompe militaire, sa marche triomphale, ont effacé l'appareil modeste des cérémonies religieuses, et, par un pacte dont la force a tracé les conditions, il a confondu la fidélité avec le schisme, et appelé autour des mêmes autels le ministre apostat, dont il récompense la coupable défection, et le ministre persécuté dont il trompe la bonne foi, dont il flétrit la noble résistance. Tels sont les services qu'il a rendus à la morale et à la religion. Aussi ces prétendus bienfaits ne nous frappent que par l'affectation avec laquelle on les vante, et par leur contraste avec notre position réelle.

Cependant, malgré la foule des rapports qui devroient lui prouver qu'il n'est pas aimé, le héros est revenu de son voyage, bien persuadé qu'on l'adoroit, et son épouse presque convaincue qu'elle est le modèle des grâces et de la vertu. Vous rappelez-vous d'avoir lu que dans le fameux voyage de la Sémiramis du Nord au Caucase, Potemkin fit rassembler à grands frais, de l'intérieur des terres, sur sa route, des paysans pour lui montrer une population brillante ; il fit peindre aussi des décorations d'opéra qui, du bateau où elle étoit montée, lui paroissoient des villages et des plantations. On n'a pas besoin, en France, d'employer de tels moyens ; mais combien de manœuvres on a mis en usage, pour montrer à ce maître étranger des visages épanouis et des cœurs dans l'ivresse. Il n'est maintenant pas un préfet,

Digitized by Google

préfet, pas un maire qui ne se vante que c'est à lui qu'on doit toutes ces jolies scènes d'amour et de reconnoissance ; ils affluent à Paris, et comme ces baladins qui viennent de dépouiller le costume de leur rôle, ils accourent demander leur salaire à celui qu'ils ont amusé. Mais à peine veut-on les reconnoître ; il en coûteroit trop d'avouer qu'on doit quelque chose à leur influence.

Au reste, quand il n'y auroit rien que de vrai dans ces démonstrations, elles offrent, tout au plus, des jouissances à l'amour-propre ; l'ambition de cet homme n'y gagne rien ; car il travaille sans cesse à rendre ses calculs et ses succès indépendans de l'assentiment des peuples. S'il les soumet, a-t-il besoin de se les attacher ? A quoi tient une révolution dans notre pays ? Un homme paroît ; il a gagné un ou deux chefs, quelques subalternes ; la foule, presque étrangère à ce changement, obéit quand il est consommé. On ferme les barrières, on envoie des courriers ; l'ignorance des événemens, l'incertitude des résultats contiennent, dans les provinces, ceux qui commandent et ceux qui administrent ; les autres demandent : " Nous fera-t-on porter double bât, double charge ?" Et tout marche ensuite comme s'il n'y avoit pas eu de changement.

Le seul des Gouvernemens qui se sont succédés depuis la révolution, dont les agens doivent être fidèles et dévoués, étoit le Gouvernement révolutionnaire. Ils avoient tous trempé, plus ou moins, dans les crimes de leurs maîtres, et ils pouvoient craindre d'être ou rejetés ou punis par une autorité légitime. Aussi, voyez combien de ménagemens le premier Consul a employés, pour calmer cette crainte qui, depuis la première réaction, leur tenoit lieu d'effervescence patriotique, et exaltoit leurs fureurs. Il a agi avec eux comme avec des tigres qu'on apprivoise ; petit à petit il leur a donné une proie moins sanglante, et il leur a laissé long-temps leurs anciens pourvoyeurs. Eh bien, malgré ces précautions, il ne se croit pas encore sûr de leur inaction. Tant il est difficile de dissoudre un parti étroitement lié par la complicité !

De-là, il suivroit que les Gouvernemens qui, depuis la révolution, ont agi de manière à avoir besoin de complices, étoient plus sûrs de leur existence, que celui-ci

Digitized by Google

celui-ci qui cherche des amis. C'est là une théorie effrayante, mais dans la direction actuelle des opinions, dans l'oubli de tous les principes, elle est vraie, partout à Paris.

---

*Talleyrand est toujours Prêtre.—Mutinerie dans les Théâtres.—Politique du Consul en faisant louer son Epouse.*

*Paris, le 26 Novembre.*

Les gazettes ont annoncé que le ministre Talleyrand, avoit épousé Mme. Grant, après en avoir obtenu la permission du Saint Siége. Elles ont répété à ce sujet l'erreur contenue dans le *Moniteur*. La vérité est que le Cardinal Légat, par les pouvoirs qu'il a reçus du St. Père, n'a fait autre chose que réconcilier à l'église M. Talleyrand, et le réduire, selon l'ancienne discipline, à la *communion laïque*, sans cependant le relever des engagemens qu'il avoit contractés et par la prêtrise, et par l'épiscopat.

La consternation est dans le palais. Les nouvelles des îles ont vivement affecté celui qui l'habite. On demande une armée, pour reconquérir des ruines où déjà une armée s'est engloutie. La division et la défiance tourmentent et affoiblissent les tristes restes échappés aux nègres et au climat. On accuse hautement le général d'avoir fait une fortune immense, d'avoir fait arrêter le chef des nègres, pour s'emparer de ses trésors ; on déclame contre celui qui, en donnant à un beau-frère une mission de cette importance, n'a voulu qu'enrichir un individu de sa famille, et l'a armé contre les blancs et les noirs d'une autorité également perfide et redoutable : 30 navires apportent les dépouilles de la colonie, à une famille qui semble avoir spéculé sur l'esclavage et la ruine des deux mondes.

Les spectacles plus fréquentés depuis un mois, offrent dans la promptitude avec laquelle on y saisit toutes les allusions contre le maître, une preuve de la sévérité avec laquelle l'opinion le juge. On sera obligé de mutiler toutes les anciennes pièces, pour arrêter les applaudissemens ironiques prodigués à certains passages qui peignent



Digitized by Google

gnent l'orgueil, le despotisme et les soupçons d'un usurpateur. La police a tout employé pour arrêter ces commotions, qui depuis quelque temps saisissent les spectateurs, elle a plusieurs fois envahi les parterres des grands théâtres, mais le torrent s'est fait jour de toutes parts, et l'a elle-même entraînée dans la direction, contre laquelle luttoient ses espions.

On a entendu quelques Sénateurs dire que si l'opinion continue à se manifester avec audace, on s'occupera des mesures qui peuvent arrêter la marche du despotisme. Déjà on a agité la question de la responsabilité des ministres; mais avec tous les ménagemens que prescrit la dépendance où l'on est, et en s'autorisant d'un mot du maître, qui a dit à quelques Anglois, que cette responsabilité étoit la sauvegarde de leurs droits.

On prétend ici qu'en faisant adresser à son épouse, des complimens ridicules par leur exagération et par leur inconvenance, le maître veut que l'histoire, un jour embarrassée de concilier ce qu'on dit à Madame B. devenue reine, avec ce qu'on rapporte de Madame B. encore simple particulière, dise: Tant qu'il ne fut que conquérant, il eut une femme que tout le monde pouvoit soupçonner, mais devenu l'arbitre de l'Europe; il en prit une qui réunissoit les grâces, la jeunesse et les vertus.

Le chef de brigade, Louis Buonaparté, que les journaux Allemands faisoient aller à Vienne, part bientôt pour l'Italie, où il va rétablir sa santé *altérée* par les *fatigues de la guerre*.

---

*Mécontentement du Sénat.—Liste des Proscrits.—Résistance de M. Languinais.*

*Paris, le 28 Novembre.*

Les Sénateurs ont vu avec beaucoup de peine qu'on logeât dans leur palais, un président inamovible, destiné à les tenir dans l'esclavage, et à leur communiquer la direction qui conviendra aux vues de leur maître. On a remarqué, comme premier symptôme du mécontentement que cette mesure leur a causé, que depuis ce temps ils sont moins assidus et moins nombreux aux audi-

Digitized by Google

audiences de M. Cambacérès. Ils le regardent comme un agent passif et secondaire, comme un des accessoires impuissans du Consulat, et ils rougissent de lui être soumis. Ce corps commence à apercevoir le rang qu'il doit occuper dans l'ordre constitutionnel, et de ce sentiment à celui de l'indépendance, il n'y a qu'un pas aussi rapide que la pensée. Il laisse entrevoir surtout, ces nouvelles dispositions, en discutant les questions, dans lesquelles la volonté du maître ne se manifeste pas ouvertement.

On lui a présenté il y a un mois, la liste des 500 individus qui doivent être bannis, à jamais, du territoire François comme émigrés. Cette liste avoit été renvoyée à une commission qui, après de longs débats, a fini par ne pas s'entendre, et a proposé ses doutes au Sénat. Comme la liste n'est que l'ouvrage de quelques membres du Conseil d'Etat, et que le héros n'a pas paru vouloir y influer ouvertement, on a cru pouvoir la discuter en sûreté.

M. Lanjuinais a parlé surtout des individus qu'on accuse d'avoir trahi la république, et dont quelques-uns ont été déportés par le Directoire au 18 Fructidor. Il a prétendu "que, consacrer une pareille proscription, c'étoit se rendre complice des hommes qui l'ont ordonnée ; c'étoit attacher son nom à l'ignominie de ces funestes époques. Il est allé jusqu'à rappeler les services et les talens de Dumourier, il a déclaré que tant d'illustres proscrits étoient absous par leurs souffrances des imputations qui leur étoient faites. Pour l'honneur même du Chef de l'Etat, je demande, a-t-il dit, que vous fassiez des remontrances, sur la liste qui vous est présentée. Voulez-vous qu'on dise qu'une jalousie indigne d'un cœur noble et généreux, s'obstine à écarter des hommes qui ont emporté nos regrets et qui les méritent encore.

La discussion continuée pendant deux séances, commençoit à prendre un caractère très-animé ;- on avoit même vu le débile Barthélemy se ranger du côté de Lanjuinais, lorsque le Gouvernement a fait déclarer par le conseiller d'état Fourcroy, que des raisons particulières l'engageoient à retirer la liste, et qu'il la reproduiroit dans le courant du mois prochain.



Digitized by Google

On mande de Rouen que quelques soldats de la garde du Consul ont subitement disparu, et que c'est à la suite de cette évasion que l'embargo a été mis sur tous les ports de la côte septentrionale. L'empressement qu'on a mis à les rechercher, a fait présumer qu'il pourroit être question d'une tentative contre le Consul.

---

*Bévue de M. Bourienne.—Buonaparté Empereur.*

*Paris, le 29 Novembre.*

L'article de l'Almanach dit National qui règle les titres à donner aux diverses autorités lorsqu'on s'adresse à elles, doit son existence à un incident qui mérite d'être rapporté. M. Bourienne, étant encore secrétaire du Consul, encouragé par la connoissance qu'il avoit des intentions secrètes de son maître, avoit hasardé d'envoyer à celui qui est chargé de la rédaction de cet Almanach, la note des diverses qualifications que devoient recevoir à l'avenir les membres du Gouvernement. On appeloit le Consul, *Majesté Consulaire*; les deux autres Consuls, *Altesses Consulaires*; les individus de la famille régnante, *Altesses*; les Conseillers d'Etat et les Sénateurs, *Très-Honorables*; les Tribuns, les Législateurs et les membres du Tribunal de Cassation, *Honorables*; enfin les Généraux et les Ministres, *Excellences*. Il espéroit qu'au moment où cet ouvrage seroit soumis à l'approbation du Consul, celui-ci lui sauroit gré d'avoir prévenu ses désirs et presque formé sa volonté. Mais Buonaparté prit fort mal cette initiative et dit vivement à son secrétaire : " Qui vous a conseillé cela ?"— " Votre gloire et votre sûreté," lui répondit Bourienne. Le Consul effaça tranquillement l'article, et dit: " Mettez du *Citoyen* à la place de ce fatras."

Le départ prochain de M. Louis occupe ici toutes les conjectures. Il devoit d'abord aller à Vienne, et voici les motifs qu'on donnoit à ce voyage. Buonaparté instruit que le Grand-Duc Constantin étoit attendu à la cour de Vienne, et devoit y recevoir l'accueil le plus brillant, avoit imaginé d'envoyer son frère, afin qu'il partageât les honneurs de cette réception, et qu'il fit con-

Digitized by Google

connoissance avec un Prince qui tient d'aussi près à l'Empereur de Russie. Cette démarche lui offroit le double avantage de mettre un individu de sa famille sur la même ligne que le frère d'un grand Souverain, et de forcer la cour de Vienne, où l'étiquette est si sévère, à lui rendre ainsi, dans la personne de son frère, des honneurs qui l'autoriseroient à en réclamer de semblables, soit en France, soit chez les étrangers; mais le départ subit du Grand-Duc a fait manquer cette combinaison. On prétend aujourd'hui que M. Louis va en Italie, pour y recevoir l'investiture du duché de Parme, et on veut voir dans cette faveur des preuves de celle dont jouit son épouse. On ajoute que le Roi d'Etrurie ne conservera pas long-temps le royaume qu'il tient de la munificence consulaire, et que ses Etats grossiront l'apanage réservé au frère bien-aimé du futur Empereur des Gaules.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les conférences sont fréquentes à St. Cloud, et qu'on n'y admet que les hommes qui ont des connoissances en diplomatie, d'où l'on peut conclure que l'inquiète activité du Corse ne laissera pas longtemps l'Europe sans quelque commotion nouvelle.

On a long-temps délibéré, si la monnoie porteroit enfin l'effigie de Buonaparté, mais on a ajourné cette innovation. Il a donc été décidé que la monnoie conserveroit l'ancien type, en ayant soin seulement de n'en mettre en circulation que la quantité que le commerce réclame. On croit cependant que l'essai proposé sera exécuté en Italie.

Il est arrêté que Buonaparté sera nommé Empereur, mais cette inauguration d'une nouvelle tête couronnée, ne changera rien au système intérieur de la France, ni à la dénomination de son Chef. Les généraux eux-mêmes n'auront aucune plainte à former contre cette élévation, parce qu'elle sera uniquement le résultat du système général qui va régir l'Europe; de sorte que Buonaparté ajoutera à ses titres de Consul de France et de Président de la république Italienne celui d'Empereur des Gaules ou d'Occident.

Le Roi de Prusse seroit revêtu de la dignité Impériale. Tel est, selon quelques personnes instruites, le plan auquel on s'est arrêté pour satisfaire sans péril une ambition qui paroît ne pouvoir sommeiller que sous le dais du trône.

Le

Digitized by Google

Le Gouvernement semble redouter les jeunes émigrés rentrés, dont les sentimens et le courage s'accoutument difficilement au despotisme qui pèse sur la France. Tous ceux qui, par leur âge, se trouvoient faire partie de l'ancienne réquisition et de la conscription, ont eu ordre de se rendre aux dépôts fixés pour la réunion des conscrits. Le plus grand nombre s'y est refusé. Ils ont déclaré que, sortis de la ligne des autres citoyens par des lois particulières qui les privent des droits attachés à ce titre, ils n'étoient pas soumis aux devoirs qu'il impose. On les fait arrêter, à mesure qu'ils refusent, et on les conduit dans différens ports, où ils seront embarqués pour les colonies.

Les dernières lettres de Paris, disent que les soldats chargés de l'exécution de cette mesure, ayant éprouvé de la résistance de la part des conscrits à Paris, ont été obligés d'en venir aux mains. Quelques lettres portent à 25 le nombre des conscrits tués; d'autres à 8. Il y a eu 3 soldats tués.

---

*Mémoire de M. Dumas sur le Titre à décerner à Napoléon I.—Massacre de Conscrits.—Indignation publique.*

*Paris, le 2 Décembre.*

On répand que c'est à M. Dumas qu'on devra l'heureux expédient qui va satisfaire les désirs du Consul, sans menacer sa puissance. Voici ce qu'il a rapporté du discours qu'il a fait à ce sujet dans le conseil privé. La personne qui nous a donné l'extrait, prétend l'avoir recueilli dans une réunion chez M. P. " Les François sont le peuple le plus frondeur et le plus inquiet de toute la terre. Aucune réputation ne peut tenir contre leurs sarcasmes, et il est peu d'institutions qui puissent maintenant résister à leur inconstance. Ils n'ont pas su être libres, mais ils ont conservé de toutes les tentatives qu'ils ont faites pour le devenir, une défiance très-grande contre ceux qui les gouvernent, et une licence plus grande encore, dans les jugemens qu'ils en portent. Ces habitudes, en s'exerçant sur des corps, ou sur plusieurs individus, ont été beaucoup plus saillantes dans leurs effets

Digitized by Google

effets depuis que tous les regards se fixent sur un seul homme. Le premier résultat de la situation si nouvelle pour eux, où les plaçoit la journée du 18 Brumaire, fut sans doute d'ouvrir leurs cœurs à une reconnoissance proportionnée au service qui leur étoit rendu ; mais il fut aussi de livrer leurs mobiles imaginations à de grandes espérances, à la perspective d'une amélioration très-prochaine. Le bien a dû se faire lentement, pour être durable, mais ces délais, mais les gradations habiles par lesquelles on a dû marcher vers le but principal, étoient si peu d'accord avec l'impatience du caractère national, et avec l'idée qu'on s'étoit faite d'un changement rapide dans toute l'organisation politique, qu'à peine l'opinion a-t-elle voulu apercevoir le *mieux* sensible qui s'étoit opéré.

" Si l'on a si peu obtenu de la reconnoissance publique par des services réels, que doit-on en attendre dans un moment où il est impossible de la ranimer par de nouvelles réformes, où l'on ne peut tenter aucune amélioration sans relâcher les ressorts du Gouvernement ? Cette impossibilité de mériter par des bienfaits, ou la faveur, ou tout au moins le silence de l'opinion, a déjà produit une altération sensible dans la manière dont elle accueille les actes du Gouvernement.

" Pour expliquer ces déviations, il faudroit peut-être employer les ménagemens qu'indique la bienséance, que prescrit la politique, lorsqu'on parle devant un grand homme, de la manière dont le peuple auquel il s'est dévoué, juge ses efforts, ses succès et ses sacrifices. Mais j'observe qu'ici il est moins question d'un incident particulier à l'époque où nous sommes, que d'un effet produit uniquement par le caractère national ; que toutes les chances qui peuvent promettre en France à un Gouvernement, qu'il sera stable et respecté, existent pour celui-ci ; mais que par cela même qu'il prétend à un plus grand éclat, à une obéissance plus affermie, à des prérogatives plus étendues que les Gouvernemens qui l'ont précédé, il doit mettre dans sa marche plus de prudence et de mesure ; il doit même s'attendre à recueillir plus de dégoûts, à rencontrer plus de résistances. Les corps qui ont successivement exercé le pouvoir, pendant la révolution, annonçoient toutes leurs prétentions au nom

de

Digitized by Google

de la république, et comme ce pouvoir étoit temporaire, ils pouvoient persuader à la multitude qu'ils étoient désintéressés dans l'usage qu'ils en faisoient. Mais aujourd'hui qu'il faut, pour le repos de la France, que ce pouvoir soit concentré dans une seule main ; les prétentions de l'homme qui l'exerce sont peut-être jugées plus sévèrement, parce qu'elles paroissent plus personnelles : parce que les individus ne veulent apercevoir dans l'éclat nécessaire qui l'entoure, que les vues de l'ambition, les jouissances de l'amour-propre, plutôt que le soin de la dignité nationale et la sauvegarde de leur sûreté.

" C'est donc ici une position tout-à-fait nouvelle, et à laquelle il faut des expédiens dont on chercheroit en vain le principe dans l'histoire des révolutions.

" La durée du pouvoir actuel tient à deux qualités indispensables, la souveraineté et l'hérédité. Il n'y a point de souveraineté personnelle, sans un titre souverain ; il ne peut y avoir d'hérédité sans une dynastie *reconnue*.

" C'est ici le cas de discuter si les François veulent accorder plus que ce qu'ils ont donné pour affermir le Gouvernement ; si de nouvelles tentatives n'exciteroient pas des murmures ; s'ils obéiroient plus volontiers à un Roi qu'à un Consul, à un pouvoir héréditaire qu'à un pouvoir électif.

" Chacun convient que le titre de Consul n'est pas celui qui convient au Chef d'un pays essentiellement monarchique ; qu'il est en opposition avec la nature d'un pouvoir fort et concentré, et qu'il n'offre à l'esprit de la nation qu'une souveraineté travestie, peu propre à lui inspirer du respect. Est-il prudent de conserver long-temps cette discordance entre l'autorité et le titre dont on la décore ? Peut-on espérer qu'on sera toujours heureux, lorsqu'on voudra aller au-delà des bornes qu'il semble lui assigner ? Non ; il faut ôter tout prétexte aux accusations, aux résistances ; il faut mettre tout en harmonie.

" Il y a eu pour donner au pouvoir actuel un titre imposant et durable, des circonstances plus favorables que celles où nous sommes ; mais il n'y en a eu aucune où il ait été plus nécessaire de le lui déférer.

" Les

Digitized by Google

" Les François déjà mis en mouvement par le don du consulat à vie, ne peuvent être excités sans danger, par la demande d'une concession nouvelle. Ils veulent la royauté, mais en la leur présentant, n'est-il pas à craindre qu'elle ne réveille le souvenir de la maison qui en fut si long-temps revêtue, et avec ce souvenir des idées d'usurpation, qu'il est imprudent de discuter. Il y a trois ans que pour échapper à la tyrannie des jacobins, ils auroient accepté avec transport une dynastie nouvelle ; aujourd'hui que les souvenirs des dangers qu'ils ont courus sont moins présens, et que leur légèreté affoiblit le sentiment des services qu'on leur a rendus, ils ne verroient peut-être qu'un prétexte de révolte dans cette tentative de l'autorité. Ils croiroient même avoir le droit de refuser, ce qui peut seul la confirmer, parce qu'on leur a montré qu'ils avoient encore celui de lui accorder quelque chose. D'ailleurs, depuis trois ans on a admis sur le territoire de France tant d'élémens nouveaux qu'il ne faut pas s'étonner si l'opinion a varié, et si elle exige un autre genre de ménagemens.

" Qui peut calculer la force des sentimens que la présence des émigrés, leurs discours, ont pu exciter dans le peuple ; jusqu'à quel point ils ont pu réveiller l'intérêt pour la cause qu'ils soutenoient, pour la famille qu'ils avoient suivie ? A cette cause d'altération on ajoutera encore l'esprit actuel de l'armée. On ne peut se dissimuler que les sentimens républicains n'y aient fait des progrès, surtout depuis le retour des émigrés et le rétablissement du culte ; qu'ils n'aient été secrètement cultivés par plusieurs généraux que l'intérêt et le mécontentement groupent autour d'un ou deux chefs ; que tous les essais tentés par le Chef du Gouvernement pour ramener la discipline, le respect dû à l'autorité, n'aient été représentés comme des actes de tyrannie. Dans l'effervescence secrète que ces causes diverses doivent communiquer à cette partie de la force publique, il seroit donc imprudent de rien changer à l'organisation actuelle et à la dénomination des pouvoirs qu'elle établit.

" Le problème à résoudre est donc celui-ci : donner au pouvoir actuel la souveraineté et l'hérédité, sans exciter de secousse dans l'opinion, ni de mécontentement dans l'armée ; sans que cette addition importante



Digitized by Google

et décisive paroisse aux yeux des royalistes une usurpation des droits des Bourbons, et aux républicains une violation de l'engagement tacite qu'on a contracté avec eux, en laissant à la France le nom de république.

" On a dû entrevoir, par mes observations, sur le danger de faire une nouvelle tentative sur l'opinion, que ce n'est pas du consentement ni de l'adhésion des François que je veux tirer l'éclat qu'il faut donner à l'autorité qui les gouverne. Sont-ils capables d'apprécier ce qu'il peut y avoir d'utile dans cette mesure et ce qu'il peut y avoir de juste ? Toute la révolution n'a-t-elle pas prouvé leur imprévoyance, et ce qui se passe depuis quelques mois, ne prouve-t-il pas leur ingratitude ? Leur inquiète activité ne peut s'accoutumer à un ordre stable, leur esprit frondeur ne peut supporter une gloire éclatante ; il leur faut des changemens qui les agitent, il leur faut des maîtres dont ils soient les censeurs ou les esclaves.

" L'Europe sera plus juste qu'eux, elle sera plus reconnoissante envers celui qui lui rend une paix durable, et qui donne une direction plus sage à la politique de ses cabinets. En vain les murmures d'une armée encore fière de ses conquêtes, encore tourmentée par les opinions révolutionnaires ; envain la jalousie de quelques hommes disputent au héros qui nous gouverne la noble récompense qui lui est due ; elle lui sera décernée par la politique des puissances, par l'admiration de tous les peuples.

" L'Europe Continentale est maintenant comme divisée, entre quatre puissances du premier ordre, qui exercent sur les autres une influence nécessaire. C'est cette influence qu'il faut fixer par des conventions, qu'il faut consacrer par un titre déjà connu, et qui renferme éminemment toutes les idées de protection et de prééminence. Déjà ce titre existe pour la Russie et l'Autriche, pourquoi ne seroit-il pas accordé à la France et à la Prusse ; pourquoi les Chefs de ces deux Etats protecteurs naturels des pays qui les avoisinent, ne seroient-ils pas aussi nommés Empereurs. Telle est cette souveraineté indépendante du consentement des peuples, qui n'est point établié par une dénomination nouvelle, et qui, étant un résultat des nouveaux arrangemens, conclus

Digitized by Google

conclus pour maintenir l'équilibre politique de l'Europe ne peut être regardée comme un droit usurp , ni comme le partage d'une prétention exagérée.

" Dès lors le consulat recevant le double appui d'une dignité héréditaire et du nouveau système qui régira l'Europe, reste de droit entre les mains de celui pour qui il fut créé ; dès ce moment, il admet tous les honneurs souverains, et les étrangers rendront à l'Empereur des Gaules les hommages que les républicains François croiroient devoir refuser au Consul de la république, &c. &c."

*Paris, le 4 Décembre,*

Le massacre des conscrits qu'on avoit réunis à la municipalité de la rue St. Martin, est un de ces symptômes précurseurs d'une tyrannie qui ne connoît plus de frein, ou d'une résistance qui n'admet plus de ménagemens. Il a produit une grande sensation dans Paris, dans cette ville déjà excitée par tout ce qui peut faire haïr et mépriser un Gouvernement ; où les sarcasmes et les imprécations se multiplioient déjà sans mesure, circuloient presque sans obstacles, surtout depuis ce voyage qui a trahi toutes les petitesses d'un esprit très-borné, et dévoilé toutes les prétentions du plus insolent orgueil.

Tout est sinistre, effrayant dans les rapports de cet homme avec les François : leur sang marque son point de départ dans la carrière qu'il a parcouru ; il le prodigua pour établir sa renommée, il le répand encore pour cimenter son pouvoir. Que veut-il ? Où va-t-il ? Pourquoi ces sabres toujours levés sur nos têtes, pourquoi ce camp qui nous cerne, pourquoi ces exécutions militaires sur notre jeunesse ? Aujourd'hui il l'incorpore dans ses bataillons pour qu'elle puise dans la licence des camps, l'oublie des affections domestiques et des devoirs civils ; et demain, après l'avoir enivrée, corrompue, il la jettera sur les timides recrues quil aura placées dans l'alternative de l'enrôlement, ou de la mort.

Voici quelques détails sur ce malheureux événement : le Consul indigné que dans quelques réunions de conscrits, on eut brisé et outragé son buste, désarmé la garde et maltraité quelques maires, avoit donné les ordres les plus sévères, pour qu'à la première résistance un peu sérieuse de leur part, on les réprimât avec la plus grande rigueur.



Digitized by Google

On apprend que dans l'abbaye de St. Martin, (lieu de réunion d'une partie d'entre eux), ils ont eu quelques altercations avec l'officier civil ! aussitôt un escadron de cavalerie arrivé ventre à terre, enfonce les portes foiblement barricadées de l'église, où se tenoit l'assemblée, et sabre sans distinction, tout ce qui se présente. Dix conscrits ont été tués, vingt-quatre blessés, et trente conduits en prison.

Lorsque la cavalerie s'est retirée, toutes les fenêtres de la rue St. Martin étoient garnies d'une foule immense qui crioit : " à bas le tyran, et les bourreaux !" Les sabres teints de sang, le désordre de cette troupe furieuse, les cris des parens des jeunes victimes, les imprécations, tout cet ensemble produisoit une scène d'horreur dont le souvenir sera peut-être aussi durable que celui du 13 Vendémiaire. Le lendemain, de fortes patrouilles à cheval, ont parcouru avec impétuosité, les quartiers les plus populeux ; Paris ressembloit à une ville prise d'assaut.

On a joué ce jour-là sur le petit théâtre de St. Cloud, la *Revanche Forcée*, le Consul a paru enchanté de cette représentation.

---

*Résistance du Sénat.—Lettre clandestine au Consul.*

*Paris, le* 10 *Décembre.*

Il avoit été présenté au Sénat Conservateur, un projet de loi qui avoit pour but, de consacrer le principe de la déportation, en donnant au Gouvernement le droit de coloniser les hommes rebelles aux lois, les vagabonds, et tout ce qui, dans un grand état, fournit un excédent de population embarrassant pour le maintien de l'ordre. Ce projet n'offroit aucun mode d'exécution, il n'établissoit aucune responsabilité. C'est M. Fouché qui a fait le rapport au nom de la commission chargée de l'examiner. L'avis qu'il a soutenu, a été pour l'ajournement du projet, jusqu'à ce que le Gouvernement eut annexé une loi organique pour déterminer plus positivement les individus qui seroient soumis à cette mesure, et les délits qu'elle seroit destinée à punir, et qui en même temps décideroit, si l'application en seroit faite par l'autorité administrative ou par les tribunaux. Il a été convenu qu'on suspendroit toute délibération sur cet objet, jusqu'à ce que le Gouvernement eut, en conséquence de son droit d'ini-

Digitized by Google

d'initiative, eut proposé le plan additionnel qui seul pouvoit régulariser la nouvelle attribution qu'il réclamoit, au nom de la prospérité des colonies et de la sûreté publique.

Ce renvoi a causé une grande surprise au Conseil-d'Etat. Quelques membres prétendoient, que le Sénat devoit seulement consacrer le principe, et que le mode d'exécution appartenoit au Gouvernement ; ils ajoutoient qu'associer le Sénat aux actes de haute police, c'étoit lui reconnoître un pouvoir supérieur à celui du Gouvernement ; que le moment étoit venu de choisir enfin entre un pouvoir toujours subjugué par les formes, toujours effrayé par l'opinion, et une autorité vigoureuse qui n'admet que les ménagemens prescrits par la politique ; que si l'on permettoit au Sénat de calculer sa prérogative, il auroit bientôt l'audace d'en revendiquer l'usage, et de violer ce pacte d'une secrète soumission aux vues du Gouvernement qu'on devoit autant que possible déguiser au public, mais dont il étoit imprudent de permettre le relâchement. On a remarqué MM. Thibaudeau, Fourcroy, Réal, l'Homond et Pelet, parmi ceux qui ont soutenu l'opinion contraire, mais ils n'ont pu empêcher qu'on n'adoptât de nouveau le premier projet, auquel on ajoutera seulement ces mots : " Suivant les formes qui seront réglées par le Conseil-d'Etat, et contre les individus déclarés rebelles aux lois."

Il ne reste plus au Temple que dix prisonniers, parmi lesquels on remarque deux Nègres. Tous les mois on fait partir, pour un des ports de l'océan, les individus que la police juge à propos de faire arrêter. On ne garde que ceux dont on espère obtenir des révélations.

La police fait les recherches les plus actives, pour découvrir l'auteur d'une lettre anonyme qu'on a trouvé le moyen de glisser dans un volume des poésies d'Ossian qui sont la lecture habituelle du Consul. On lui dénonce une partie de sa famille, de ses conseillers d'état, de ses sénateurs, de ses généraux les plus favorisés, comme des ennemis dangereux, dont le projet est de le faire renfermer dans une forteresse. On lui déclare en même temps l'auteur du vol qui a été commis dans sa caisse particulière, et il transpire que cette déclaration a été trouvée exacte.

St. Napoléon a chassé St. Roch du calendrier ; les bonnes gens qui invoquoient St. Roch contre la peste, sont très-effrayés de ce déplacement.

Un des frères Coulon a été assassiné.

Le

Digitized by Google

Le général Lecourbe a tué, dit-on, un paysan qui chassoit dans son parc. La famille de ce malheureux a voulu venger sa mort ; c'est à cette tentative, qui n'a pas réussi, qu'il faut attribuer le bruit qui s'étoit répandu de l'assassinat de ce général, et l'ordre donné aux gazettes de dire qu'il étoit adoré de son voisinage.

Les personnes admises aux fêtes de Madame Récamier espèrent que le crédit de son mari se soutiendra, malgré les affaires qu'il fait avec le Gouvernement.

---

*Or de Pitt et Cobourg.—Recherches sur les divers Partis,*

*Paris, le* 18 *Décembre.*

On nous parloit beaucoup autrefois de Pitt et de Cobourg, de leur or, de leurs intrigues ; ces mots étoient magiques, ils étonnoient la foule, ils donnoient une couleur à toutes les dénonciations, un prétexte aux persécutions les plus atroces. Leur prestige s'est évanoui pour la multitude, mais il existe encore pour ceux qui nous gouvernent. Le peuple est devenu incrédule, peu confiant. En renonçant à la doctrine qui l'a abusé pendant long-temps, il s'est aussi dégoûté des discours et des intrigues de ceux qui l'ont sans cesse trompé pour le subjuguer. Il écoute donc avec indifférence tout ce qu'on lui dit des tentatives extérieures, contre ce qu'on ose appeler son repos et sa liberté. Autrefois parce qu'on ne lui prouvoit rien, il croyoit tout aveuglément ; aujourd'hui il ne veut rien croire, parce qu'on met trop d'importance à le persuader.

Le Consul s'est attaché à recueillir tout ce qui peut établir l'influence des gouvernemens étrangers, sur les mouvemens qui ont eu lieu en France. Il a voulu prouver que chaque catastrophe a été produite par leurs émissaires et payée par leurs trésors. Toutes ces extravagances que ses prédécesseurs débitoient sans y croire, pour exalter les esprits, effrayer les imaginations, ont été ressuscitées par lui pour servir un jour de texte à ses manifestes et justifier les agressions qu'il médite. Mais il semble qu'en recherchant ces preuves diverses, l'intérêt particulier qui le dirigeoit dans leur examen, l'ait rendu crédule sur leur évidence, et que, semblable à ces hommes qu'une connoissance profonde de la délicatesse de leurs fibres gêne dans leurs mouvemens, il soit de-

Digitized by Google

devenu timide, en voyant le méchanisme des intrigues vraies ou supposées qui ont menacé la révolution et les révolutionnaires.

Il s'est proposé deux objets dans ses recherches : l'un, de bien connoître tous les agens qui ont pu avoir part à ces intrigues, afin de les exclure des places, et en temps et lieu, de les chasser de la France ; l'autre, d'accumuler contre le parti royaliste un si grand nombre de pièces, qu'il ait lieu de craindre que si le gouvernement actuel venoit à être renversé, les révolutionnaires n'y trouvassent des preuves suffisantes pour anéantir à jamais les hommes qui ont servi la cause des Bourbons ou les projets de l'étranger. Il a aussi espéré que s'il parvenoit à persuader aux hommes sages et modérés que toutes les horreurs de la révolution ont été calculées à Londres, il pourroit plus facilement nationaliser la guerre d'extermination qu'il a constamment méditée contre l'Angleterre.

Mais ce n'est pas seulement sa politique qui crée ces fantômes, son imagination leur donne de la consistance ; elle cherche une influence étrangère, une main secrète et puissante dans toutes les résistances qui s'opposent à ses projets, dans tous les incidens qui les menacent.

C'est d'après cette prévention qu'il lit tout ce qui s'imprime à Londres sur son compte. Ceux qui l'entourent et le conseillent, voyant qu'elle pourroit quelquefois donner à sa marche une direction fausse, et lui inspirer quelque méprise funeste, ont voulu combatrre son obstination, à ne voir partout qu'un seul agent et une seule influence ; mais ils ont fini par alimenter des soupçons qu'ils ne pouvoient pas diriger, et qui se seroient portés sur eux, s'ils avoient persisté à les détourner sur d'autres objets. Ainsi il est reconnu ici que les journalistes Anglois servent les vues d'un parti qui veut la ruine de la France et la mort du Consul. Annoncent-ils un projet, un plan dont la discussion occupe le gouvernement François, il y renonce parcequ'ils l'ont ou pressenti ou découvert. Donnent-ils à un individu des éloges sur sa conduite ou ses talens, cet homme devient suspect, il est ou va devenir le complice de la faction ennemie. Leurs conjectures sont les vœux de la haine, leurs réflexions en sont le langage. Chacune de leurs phrases a son but. Il n'en est aucune où l'on ne puisse surprendre les projets d'une ligue qui se satisfait par la calomnie, en attendant qu'elle puisse réussir par des attaques plus directes. On pourroit presque assurer,

Digitized by Google

surer, que ces journalistes ont constamment régné avec Buonaparté, qu'ils ont influé sur ses démarches, qu'ils ont occasionné une foule de disgrâces, produit quelques élévations soudaines, et répandu jusques dans la famille régnante les défiances et les divisions les plus prononcées. Il y a plus de deux mois que la police recherche avec la plus grande activité deux pamphlets dont l'existence a été annoncée par quelques journaux de Londres. Plusieurs imprimeurs, entr'autres *Moutardier*, ont été arrêtés à ce sujet, sans qu'on ait rien découvert. Le Consul accuse sa police de négligence, et l'on s'attend qu'elle fera elle-même composer et imprimer ces pamphlets, pour prouver que rien n'échappe à ses recherches.

Le rejeton consulaire, *fils du frère inconnu, d'un si glorieux frère*; un enfant de Madame Murat, et ceux de quatre généraux ont été baptisés le même jour à St. Cloud, par le Cardinal de Caprara. Ces derniers sont destinés à être élevés avec l'illustre héritier. On se rappelle le jeune héros qui eut pour amis de son enfance, ceux qui devoient être un jour ses ministres dans les conseils, et ses compagnons dans les combats.

Madame Buonaparté a montré d'abord quelque embarras, on dit même quelque pudeur, en débutant dans le rôle qui la met sur la même ligne que son époux ; mais la réflexion et un regard encourageant que l'envoyé de Dieu a laissé tomber sur elle, lui ont rendu de l'assurance, et on ne doute pas qu'après quelques représentations, elle ne joue très-bien les reines.

Le Consul a dit au maire de Rouen : " Monsieur, j'ai le cœur dans la tête, et je regarde tous les hommes comme des chiffres." Il paroît que le Consul ne connoît de chiffres que les *zéro*.

---

*Anecdote sur le Séjour du Consul au Havre.—Dénouement prochain.—Réponse de l'Evêque de Versailles.*

*Paris, le 23 Décembre.*

Les malveillans racontent que, pendant le séjour du premier Consul au Havre, quelques soldats de sa garde ayant disparu, son imagination, toujours prompte à s'alarmer, vit dans cette désertion un complot formé, dans le sein même de

Digitized by Google

de sa garde. En conséquence, il donna l'ordre de visiter strictement tous les vaisseaux qui étoient dans le port. Ces terreurs ont rappelé aux habitans du Havre, que Louis XVI s'étoit rendu dans leur ville, avec une escorte de quarante hommes, et s'y étoit cru parfaitement en sûreté; tandis qu'une garde de douze cents hommes n'a pas suffi pour rassurer le héros de Vendémiaire. La confiance des souverains est peut-être l'effet de la légitimité de leur puissance. Il n'est pas inutile que les peuples soient convaincus que les usurpateurs sont nécessairement cruels, et que leur modération n'est jamais que de l'hypocrisie.

On ne peut plus douter que le dénouement ne se prépare. Le soin que le Consul met à se concilier les hommes qu'il paroissoit avoir entièrement oubliés ou dédaignés, depuis son élévation; ses fréquentes conférences avec d'anciens chefs de parti, l'éloignement de tous ceux qu'il n'a pu ni convaincre, ni soumettre, l'inquiétude des tribuns et des législateurs, l'importance que le sénat acquiert chaque jour; tous ces symptômes combinés présagent une grande entreprise.

La paix est maintenant dans les vœux du Consul, parce qu'elle s'accorde avec ses intérêts; il n'osera faire un dernier pas vers le rang suprême, si elle ne lui est pas garantie par les divisions qu'il sème entre les cabinets, et par les alimens trompeurs qu'il offre à l'ambition de quelques princes. Car il ne veut point d'une paix où tous les intérêts seroient réunis, où les puissances puiseroient de nouvelles forces, où les peuples trouveroient des soulagemens et de nouveaux motifs de s'attacher à leurs maîtres légitimes. Il veut qu'elle soit, pour tous les Gouvernemens, un état de gêne et d'anxiété; qu'elle les tienne dans une inaction dangereuse, et qu'elle les épuise, en les obligeant à une défensive qui entraîne à peu près les dépenses de la guerre, sans leur en offrir les avantages. Il veut qu'elle aide au développement de ses forces, à l'exécution de ses projets, qu'elle soit pour lui seul une époque d'activité, une occasion de tentatives; et que, masquant ses intrigues, elle précipite le bouleversement dont il menace l'Europe.

La question de l'hérédité sera décidée en même temps que celle du titre souverain. Buonaparté nommera, pour son successeur, le fils de Madame Louis; mais en même temps, instituera, pour le cas où l'état resteroit tout à coup sans chef, un conseil de régence à la tête duquel il placeroit



Digitized by Google

son frère Joseph, et qui seroit composé sous les ordres de celui-ci, des généraux Murat, Moncey, de M. Cambacérès et du grand-juge. Les grands officiers de la légion d'honneur, les présidens inamovibles des corps délibérans dont on changera le titre et la forme, les présidens des sections du Conseil d'Etat et une Chambre-Haute prise dans le Sénat, formeront le collége des Princes. On ne dit pas s'ils en auront le titre; mais ils en auront le rang et les honneurs. Les chefs suprêmes des Gouvernemens Hollandois, Suisse, Italique, Ligurien, seront les grands officiers du nouvel Empereur. Celui-ci établira un ordre de Chevalerie qu'on rehaussera, en le faisant accepter par quelques princes régnans. Toutes les monnoies vont être refondues, elles porteront l'effigie du jeune débutant.

Voilà ce qu'on médite. Se réalisera-t-il? C'est ce qu'il est impossible de prévoir dans cette succession de projets tour à tour enfantés par l'ambition, et suspendus ou détruits par la pusillanimité. Car la politique du Consul a cela de remarquable, qu'autant elle est audacieuse et même profonde dans ses rapports avec l'Europe, autant elle est foible, douteuse, absurde dans ses tentatives sur le caractère et l'opinion des François.

Il y a six mois que nous vous avons annoncé qu'on iroit habiter Versailles; il y en a deux qu'on le répare. L'Evêque de cette ville demandoit dernièrement à Buonaparté pour le bonheur de ses habitans: " une rivière et la présence d'un héros." Celui-ci a répondu: " ni l'un ni l'autre n'est impossible."



Digitized by Google

# CONSIDÉRATIONS

SUR

# LA FRANCE ET SUR BUONAPARTE.

## LONDRES.

*Aveuglement des Puissances du Continent.—Examen de cette Question : La Révolution Françoise est-elle terminée ?*

Il est défendu aux écrivains du continent de prendre la défense des Gouvernemens légitimes, contre les principes qui tendent à les ébranler, ou contre les tentatives qui ont pour but de les asservir, et de donner leur opinion sur ce qui se passe ou se prépare.

A mesure que le Gouvernement François lie à sa destinée, on soumet à son action diverses puissances du continent. Il semble qu'il les intéresse toutes à sa défense, et quoique ses droits soient très-équivoques, ses intentions peu rassurantes, quoique sa marche brusque et emportée n'annonce ni cette modération qui garantit les traités, ni cette maturité qui est un des caractères de la stabilité ; on s'empresse de se confier à lui comme s'il pouvoit être durable, et de le défendre comme s'il étoit légitime.

En vain, pour ralentir au moins cet empressement qui se livre sans prévoyance et qui se dévoue sans garantie, on appelleroit l'attention sur la nullité des appuis, sur la fragilité des institutions que ce Gouvernement a créés autour de lui ; en vain on prouveroit que son éclat n'est qu'une lueur passagère et *empruntée* ; que son faste ne tend qu'à déguiser sa pénurie ; que sa force n'est que dans les souvenirs d'une révolution longue et sanglante ;



Digitized by Google

plante ; en vain on montreroit dans les principes et dans les succès de sa politique, l'équilibre de l'Europe menacé, les intérêts des puissances dénaturés, des calamités sans nombre et des causes éternelles de guerre et de discorde, tous ces avis seroient attribués aux rêves du préjugé, aux regrets d'une opinion vaincue, aux derniers efforts d'une fidélité qu'on trouve coupable, parce qu'elle survit à toutes les défaites.

Où finissent donc les droits de la raison ? où doivent s'arrêter les conseils de l'expérience et les efforts du dévouement ? C'est ce qu'il est impossible de fixer, parce qu'on ignore, jusqu'où iront les tentatives d'un Gouvernement qui, dès sa naissance, veut inspirer tout le respect qu'on ne doit qu'à une longue possession, et prétend à tous les égards qu'on ne peut accorder qu'à des rélations soutenues, qu'à une bonne foi éprouvée.

Pourquoi, cependant, ne seroit-il pas permis à ceux qui combattirent la révolution, parce qu'ils aperçurent son but, de surveiller au moins son successeur, parce qu'ils devinent son caractère ; et jusqu'à ce qu'il soit bien prouvé que celui-ci ne porte pas l'empreinte de cette révolution, dont il a saisi les résultats ; doit-il être interdit de le pénétrer dans les actes échappés à la première ivresse du pouvoir. La destinée d'un Gouvernement nouveau est aussi fragile, aussi incertaine que les conjectures qui cherchent à la prévoir ; le temps et l'opinion peuvent seuls fixer son rang, et assurer sa considération. Jusques-là tout ce qu'il fait pour éviter le jugement des contemporains, doit être regardé comme un prélude de la tyrannie, comme un résultat de la foiblesse.

Il y a eu, pendant la révolution Françoise, une époque terrible, effrayante, où les peuples sourdement émus par les scènes brutales qu'offroit l'insurrection d'une populace enivrée de licence et d'orgueil, sembloient tendre vers l'insubordination. La fermeté de quelques puissances, et surtout la magnanime résistance du Gouvernement Anglois, sauvèrent de la contagion une grande partie de l'Europe, et raffermirent l'ordre social sur ses bases si violemment attaquées. Ce système conservateur fut entravé par tant d'obstacles, attaqué par tant de passions et compromis, sur le continent, par tant de fautes et de revers, que le succès qu'il

Digitized by Google

qu'il obtint alors étonne presqu'autant l'imagination, que les événemens produits par la révolution qu'il avoit à combattre.

Il dut sans doute, en partie, ce succès à l'indépendance et au courage de quelques écrivains qui soutinrent la cause des Gouvernemens légitimes, et qui avertirent les peuples des piéges qui leur étoient tendus de toutes parts. Ces écrivains furent alors stimulés par le pouvoir même qu'on voudroit aujourd'hui armer contre eux, et si, toujours effrayés de tout ce que peut entreprendre une audace que le mouvement révolutionnaire seconde encore, ils ne regardent pas leur tâche comme finie, qui osera accuser ou punir leur zèle? Le moment n'est pas encore arrivé où leur silence sera commandé, par les succès et la consistance d'un Gouvernement dont ils jugent les vues, et dont ils suivent les progrès; et les catastrophes qui ont ensanglanté la France et effrayé l'Europe, sont encore trop récentes, pour qu'on se soumette à une influence qui leur doit sa force; pour qu'on l'accepte, sans examen et sans murmures.

En vérité on seroit tenté de croire que cette grande secousse qui menaçoit l'ordre social, doit nécessairement produire son effet; mais de telle manière que l'impulsion, au lieu de s'étendre vers les points éloignés de la circonférence, aura réagi sur le centre, et que les masses tourmentées d'abord, seront restées inactives, tandis que le pouvoir qui résistoit avec succès, seroit entraîné par un irrésistible ascendant.

Et c'est ici le cas de remarquer, que quoique la révolution Françoise paroisse terminée, l'autorité qui lui a succédé et qu'elle-même a créée, tout en ayant les symptômes de force et d'indépendance qui caractérisent l'unité, a dû avoir aussi l'allure sauvage et la direction impétueuse qui appartiennent à son origine révolutionnaire. Ainsi l'on pourroit se demander si cette autorité, malgré sa régularité apparente, malgré les principes conservateurs qu'elle affiche, et la garantie qu'elle prétend offrir, ne doit pas tendre, comme la révolution dont elle est le complément, à tout co-ordonner avec sa marche, à tout asservir à ses vues, à détruire tout ce qui est autour d'elle, à moins qu'il n'existe comme elle, ou selon sa volonté; enfin si celui qui parviendroit à la saisir, et qui voudroit la conserver, pourroit en faire usage,

si

Digitized by Google

si par son caractère, il n'étoit en analogie avec les élémens dont elle se compose ; si par son despotisme, il ne remplaçoit la vigueur de l'action révolutionnaire, s'il ne se faisoit un jeu de détruire, d'altérer ou d'opprimer tout ce qui s'opposeroit à ses progrès, tout ce qui ne viendroit pas se ranger dans son système....

La révolution Françoise est terminée : c'est là ce que répètent, sans cesse, ceux qui ont intérêt, à le persuader, et ceux qui ont besoin de le croire. Mais qu'on se place un instant, au-dessus des calculs de l'intérêt et des illusions de la crédulité, et l'on appréciera ce qu'il y a de vrai dans cette assertion. La révolution a eu un but, l'a-t-elle atteint ? Elle doit avoir un terme. L'a-t-elle trouvé ?

Son but a été le renversement des anciennes institutions, et le déplacement des propriétés, l'insurrection générale des peuples, et le bouleversement des trônes. Ce but a été rempli, pour ce qui concernoit l'intérieur de la France ; mais il a été manqué, en grande partie, pour le mouvement que l'Europe devoit recevoir. Cependant si ce mouvement qui étoit un des résultats nécessaires d'une si grande commotion, n'a pas été communiqué suffisamment ; si cette impulsion n'a été que retardée dans ses effets ; doit-on croire que le régime qui tend à perfectionner ce qu'ils ont commencé, ne soit pas lui-même, le complément de cette révolution, et ne participe pas essentiellement de sa nature.

Les malheurs de la France, les crimes des révolutionnaires avoient effrayé les peuples, et désabusé presque tous les partisans que la révolution avoit à l'extérieur. Dès ce moment les nations ne pouvoient plus recevoir les lois, ni les maximes de la cohue hideuse qu'elle avoit enfantée : dès ce moment toutes ces mains sanglantes qui présentoient, à l'envi, les bannières de l'égalité, devoient exciter l'horreur et le dégoût. Ainsi la teinte sombre et atroce que le crime avoit répandu sur les scènes de cette grande insurrection, fut alors la sauvegarde de l'ordre social ; ainsi, pour compléter ce résultat que la folie des révolutionnaires avoit seule laissé imparfait, il falloit prendre des formes moins répoussantes, employer des forces moins aveugles, et suivre une marche plus ferme et plus habilement tracée.

Une volonté unique, commandant à tous ces élémens

Digitized by Google

mens dispersés, de se réunir, et leur communiquant une direction uniforme, devoit opérer un grand effet ; mais cet effet devoit être lui-même analogue à la nature des forces qui le produisoient, et des circonstances au milieu desquelles il se faisoit sentir : c'est-à-dire, qu'il falloit que son action sur les peuples, et sur les Rois, fut elle-même aussi puissante et presque aussi désastreuse que le premier mouvement qui les avoit menacés.

Aussi avec quelle supériorité, avec quelle audace, ce nouveau pouvoir a débuté dans la carrière ; comme il a saisi le fil des destinées de l'Europe ; et comme, pour se faire obéir ou affermir par elle, il menace de le trancher, et de reproduire le chaos d'où lui-même est sorti !

Déjà ses premiers efforts ont créé des royaumes ; constitué des républiques ; ôté au chef de l'empire ses attributions constitutionnelles ; élevé contre celui-ci des puissances rivales ; bouleversé la constitution Germanique ; réduit la diète de Ratisbonne à n'être plus qu'une chambre d'enregistrement ; rompu l'équilibre salutaire établi par le traité de Westphalie ; dépouillé des princes, pour former des appanages à ceux qu'il a lui-même dépossédés, ou qu'il veut favoriser ; déjà déplaçant le mouvement qui existoit en France, et les principes qui y exaltoient les esprits, il introduit l'usurpation dans la politique des Gouvernemens légitimes, et voit ses funestes dons brigués et acceptés par eux. Enfin la religion qui étoit restée inébranlable au milieu de tant d'orages, victorieuse, après tant de combats, dominée, attirée par ce terrible ascendant, semble, elle-même devoir subir la loi qu'il impose aux puissances, et déjà les fidèles en voyant tout ce qu'il obtient du chef de l'église, se demandent avec effroi : où est le sanctuaire ?

Ainsi ce que la révolution n'avoit pu atteindre dans ses écarts ; elle l'obtient depuis que ses moyens ont toute leur intensité et tout leur ensemble. Mais si elle paroît avoir rempli entièrement son but, peut-on en conclure que son mouvement est arrêté, et ne se reproduira plus ?

Tous les pas que le Gouvernement François a cru faire vers la stabilité, par ses nouvelles institutions, ne sont que des pas rétrogrades. Il ne peut marcher avec l'appui de l'opinion : quand il se meut, elle s'arrête.

En

Digitized by Google

En vain les journaux officiels la cajolent ou la gourmandent, selon qu'on espère en obtenir d'avantage, par la crainte ou par la persuasion ; elle brave ou dédaigne ces tentatives, et garde son immobilité.

Cette force d'inertie doit plus fatiguer ce Gouvernement que des attaques directes, parce qu'il ne peut calculer ni la résistance qu'elle lui prépare, ni le genre de secours qu'elle lui promet.

Sous la Convention, les changemens ravivoient le pouvoir ; sous le Consulat ils l'affoiblissent. La Convention triomphoit avec des partis, qui, non-seulement, lui prêtoient leurs moyens, la secondoient de leurs suffrages ; mais qui cédoient encore, aveuglément, à son impulsion ; le Consulat, au contraire, ne peut produire aucune commotion qui ne réagisse sur lui ; et comme il n'est aidé par aucune faction, chaque effort qu'il tente pour changer sa position, use inutilement ses forces, sans l'améliorer.

Il n'a pas senti le danger de cet état d'isolement ; il paroît même s'y plaire, comme s'il y étoit dans la plénitude de son pouvoir et de son indépendance : c'est cependant à cela qu'il faut attribuer l'indifférence avec laquelle sont reçues ses institutions morales et politiques. L'opinion les repousse, parce qu'on semble mépriser son vœu ; parce qu'on n'a pas daigné la disposer à les recevoir. Tout se prépare dans le mystère, tout se publie ensuite avec l'appareil de la force, et au milieu d'un éclat trop souvent prodigué pour être imposant ; c'est ainsi qu'on dicte ses lois à des esclaves ; mais ce n'est pas ainsi qu'on gouverne des François. On n'a pas voulu étudier leurs mœurs, on a même froissé, sans ménagement, les habitudes qu'ils avoient contractées pendant la révolution : ils obéissent à la puissance, mais ils sont loin de la chérir.

Ainsi le despotisme est encore, pour la France, un état de révolution. Ce pays, autrefois si doucement gouverné, le repousse, comme une terre féconde rejette les plantes qui ne croissent que sur un sol aride.

En vain il s'entoure de quelques formes démocratiques ; en vain il emprunte, de l'histoire Romaine, quelques simulacres dont les noms rappellent, ou des corps respectés, ou des fonctions populaires ; ces réminiscences scholastiques n'abusent point la nation ; elle

ne

Digitized by Google

ne sent que la main de fer qui pèse sur elle, et elle relégue parmi les souvenirs de la révolution, tous ces prétendus corps représentatifs qui ne semblent placés là, que pour réaliser les rêves des Brutus, des Caton, des Scévola, que le délire révolutionnaire avoit enfantés. La consistance donnée à ces corps, dans un moment où l'on annonçoit leur chute, a fait croire que le nouvel ordre des choses n'étoit pas encore fixé, et que des raisons de haute politique obligeoient de lui laisser encore ses ridicules accessoires.

D'après cette idée, que confirment encore tous les subterfuges employés par le Gouvernement pour persuader qu'il croit lui-même à sa stabilité : quelle confiance accorder à toutes les productions informes de l'atelier constituant des Thuilleries ? Qui oseroit dire que la France est désormais à l'abri des révolutions, et qu'elle a cessé d'être soumise à leur influence ?

Sans doute, il est temps que cette nation, si cruellement tourmentée, jouisse au moins de ce repos qui naît de la lassitude ; mais qui n'aperçoit pas ce qui doit nécessairement succéder à ce court et rapide interrègne, qui semble ne pouvoir produire d'autre résultat; que de ranimer les forces des factions, de rassembler les élémens de la guerre civile, ou de livrer la France aux fureurs des soldats ?

Soit qu'on interroge l'histoire, soit qu'on examine l'état actuel de ce pays, on est également effrayé des horreurs auxquelles il sera livré, lorsque celui qui le gouverne maintenant, léguera, ou aux corps qu'il a créés, ou à son débile successeur, le pouvoir auquel il a donné une direction si impétueuse, une si grande intensité.

L'histoire n'offre pas d'exemple d'un aussi grand bouleversement politique, que celui qui avoit effacé, en France, jusqu'aux traces primitives de la sociabilité ; nulle part, et dans aucun temps, sous prétexte de rétablir le peuple dans ses droits, on ne déchaîna tant de passions, on ne satisfit tant de vengeances, on ne poursuivit de plus d'outrages, les dépositaires de l'autorité, les gardiens des lois, et les propriétaires légitimes ; et si, à la suite de commotions politiques, bien moins violentes, le repos des peuples n'a pu être amené que par le temps, et presque toujours par le retour de leurs anciennes institutions,



Digitized by Google

qui prétendroit affirmer aujourd'hui, que ce repos est rendu à la France, parce qu'un fantôme consulaire y parodie le Gouvernement monarchique ?

Après de si grands désordres, la sécurité des victimes, l'impuissance ou le repentir des assassins, le retour des principes, le besoin de l'obéissance, ne pouvoient, sans doute, pas être le produit d'un premier effort ; on sent bien qu'il eût été à la fois injuste et insensé d'exiger sur le champ, d'un pouvoir à peine établi, de si grandes choses et un si heureux résultat ; et que même le rétablissement inopiné des anciennes institutions eût peut-être éprouvé d'invincibles résistances ; mais quand on pense à ce qui auroit pu être fait, depuis trois années, pour le bonheur de ce peuple, pour celui même de l'Europe ; et quand on envisage ensuite comment cette tâche a été remplie, on ne peut s'empêcher de s'écrier : " Non, ce n'est pas là l'homme que la Providence a désigné, pour arrêter les fléaux qui ont désolé la France et menacé le monde ! Non, il n'est point envoyé en signe de pardon et de réconciliation ! Un si beau rôle n'a pu être entrevu par celui que l'ambition seule agite, et qui ne sait pas plus réprimer son orgueil, que modérer son pouvoir."

Lorsqu'au milieu de l'effroi, que causoient les menaces des anarchistes, on vit tout à coup paroître un seul homme dont les premiers efforts dispersèrent ce parti, dont les premières promesses annoncèrent un système de régénération ; on s'empressa de le seconder, on lui prodigua tous les encouragemens de la faveur et de la confiance. Si le bien ne se faisoit que partiellement ; on se hâtoit de dire, qu'après tant de désordres, il étoit peut-être imprudent de tout ramener brusquement à sa place. On rejettoit le mal, qui se faisoit encore, sur les agens que la politique obligeoit de conserver ; et l'on attribuoit toutes les vues utiles, tous les essais réparateurs, aux bonnes intentions, à la droiture du Chef de l'Etat. L'indulgence se mesuroit sur l'étendue des espérances qu'il avoit fait concevoir, et sur les difficultés qui devoient, à chaque pas, l'arrêter, en supposant qu'il voulut tout rétablir. Jamais un pouvoir naissant n'avoit offert tant de force et d'unité ; jamais il n'avoit réuni tant de suffrages. Tout fut reçu avec transport : la décomposition graduelle du régime révolutionnaire, le retour

de

Digitized by Google

de quelques victimes, le renvoi de quelques hommes détestés, et même jusqu'aux premières tentatives qui avoient pour but de donner à l'autorité un appareil imposant. Quel avenir ! Et combien il eut été grand et généreux de résister aux séductions, aux illusions du moment, pour le réaliser !

Qui auroit pu croire alors que, méconnoissant les leçons de l'expérience et l'empire des habitudes, un homme doué de quelque prévoyance, se persuaderoit qu'il peut s'entourer d'un faste royal, et prendre rang parmi les têtes couronnées, parce qu'il dût à la fortune de grands succès militaires, et parce que les François préférèrent au règne des assassins, un pouvoir que l'intérêt ou les circonstances pouvoient rendre réparateur ? Qui auroit pu concevoir cette prétention, d'asseoir, sur une terre essentiellement monarchique, les bases d'un Gouvernement compliqué, qui, sous le Consul, participe uniquement du despotisme, et sous ses successeurs, sera aristocratique ou républicain, selon que le voudront les hommes ou les circonstances ?

Lorsque cette constitution parut, l'opinion s'obstina d'abord à la regarder, comme une transition pour arriver à un meilleur ordre de choses, à l'organisation *nécessaire :* elle ne l'envisagea point comme un essai que le temps et l'expérience pouvoient modifier, mais comme un état provisoire, destiné à masquer des préparatifs plus décisifs et plus importans. A mesure qu'elle voyoit vaciller cet édifice du moment ; à mesure qu'elle voyoit le Consul en mutiler ou en avilir les accessoires, pour tout rattacher à une impulsion unique ; elle applaudissoit à ces préludes consolans, elle devançoit même, par ses conjectures, un changement qu'elle ne croyoit différé que par une prudence qui ne vouloit rien livrer au hasard. Si (comme l'attesteront tous ceux qui ont observé alors l'esprit public en France), ce furent là ses pressentimens constans, ses vœux les plus chers ; comment croit-on qu'il a accueilli, et qu'il est disposé à soutenir le complément d'une constitution qu'il croyoit n'être que la conception passagère d'une haute politique, qu'une gradation savante pour préparer le rétablissement le plus beau et le plus utile, qui jamais se soit offert à l'ambition d'un caractère élevé, aux efforts d'un grand homme ?



Digitized by Google

Dans cet état de choses, il faudra donc que ce pouvoir qui s'est mépris sur la nature des hommages qui lui étoient adressés ; qui n'a pas voulu voir que c'étoit par le bien qu'il pouvoit faire, qu'il étoit cher et précieux à la nation ; il faudra donc que, toujours entraîné dans une direction contraire à celle de l'opinion, il employe, pour se soutenir, la ruse et la violence ; qu'il entretienne la crédulité de ceux qui s'obstinent encore, à lui supposer le projet d'une grande restitution ; qu'il impose silence à ceux qui la lui prescrivent, comme un devoir, ou qui la lui conseillent, comme une sauvegarde, et que menacé par tous les partis, il ne renonce jamais, pour les contenir, à tous ces moyens de délation, d'espionnage, d'oppression, dont la révolution a révélé la force et indiqué l'usage.

En supposant que le Consul actuel tienne toujours, d'une main heureuse et ferme, les rênes du Gouvernement ; que la vigueur de son action trouve les François constamment soumis, ou que voulant l'adoucir, il ne donne pas l'essor aux mécontentemens dont la crainte seule déguise la fermentation ; nous le demandons, quel homme assez hardi, assez popularisé ; quels corps assez considérés, assez unis, assez puissans, s'empareront du pouvoir lorsque le même homme cessera de le diriger.

Sera-ce les deux Consuls ? A peine sait-on qu'ils existent. Sera-ce le sénat ? Il fut formé pour l'obéissance ; comment pourroit-il commander ? Sera-ce le successeur ? Tous les partis le rejetteront ; soit parce qu'il se présente avec des prétentions rivales, soit parce qu'il eut le suffrage d'un maître qui n'est plus.

Il faut le dire ici : l'instinct du despotisme le porte à ne permettre à aucun corps, à aucun particulier, d'obtenir une considération qui lui porte ombrage, ou une indépendance qui le menace.

Le résulat de ces précautions jalouses est de réduire à la nullité, de condamner à l'oubli les hommes qui méritent la faveur publique, et de ne mettre dans les corps dont l'ambition pourroit inquiéter la sienne, que cette partie essentiellement inerte de la nation qui prend, pour un symptôme de sécurité, le silence dont on fait, à tous, une loi, et pour une preuve de la prospérité publique, l'exactitude avec laquelle on paie le prix de la dépendance et de la bassesse.

Et

Digitized by Google

Et c'est là ce qui menace la France des plus grands malheurs, lorsque par une catastrophe qui est dans l'ordre des possibles, ou même par le cours ordinaire de la vie, le pouvoir devra passer en d'autres mains. Conçoit-on bien le trouble et le désordre de ce moment terrible.

Tous les partits ranimés, se disputant cet héritage. . . . Au milieu d'eux, le parti révolutionnaire, s'élevant par ses forces encore presqu'intactes, par le consentement de l'armée et par le concours de plusieurs généraux, exerçant d'abord ses vengeances sur les créatures du gouvernement détruit, et ensuite ses fureurs, surtout ce qui avoue des principes sages et modérés ; enfin la guerre civile étant la chance la plus favorable pour ramener l'ordre et un gouvernement stable. . . .

Telle est la perspective qui s'offre aux François ; on veut même qu'ils ne la perdent jamais de vue, afin que les terreurs, qu'elle leur inspire, soient la sauvegarde d'une existence, au-delà de laquelle, ils ne peuvent entrevoir qu'un épouvantable chaos.

## LONDRES.

*Preuves de la Médiocrité du Consul comme Homme d'Etat et comme Militaire.—Quelques Détails et quelques Réflexions sur le Voyage de Rouen.*

Il est des hommes que la nature avoit sagement fait naître dans une condition obscure, et que la fortune se plaît à élever pour mieux marquer l'influence de ses caprices sur la destinée des empires. Le fils d'un pauvre jurisconsulte d'Ajaccio s'est assis sur un trône occupé depuis huit siècles par la Maison de France : il commande en maître absolu à quarante millions d'hommes ; il gouverne despotiquement une nation fière et belliqueuse ; il l'insulte continuellement dans ses proclamations, en lui parlant de la liberté dont elle jouit sous ses lois ; il insulte l'Europe, en lui ordonnant de reconnoître la suprématie à laquelle il prétend sur *la nation occidentale du monde*, et en dictant aux souverains ses volontés, comme il les dicte à sa garde de Mamelouks. Le haut rang, auquel la fortune a porté le général Buonaparté, a été



Digitized by Google

l'écueil de sa renommée. A peine s'est-il vu le Chef d'un Etat, dont il étoit devenu le sujet par la conquête de sa stérile patrie, que, dédaignant la gloire incertaine qui a été le prétexte de son élévation il a prétendu à celle de législateur. Mais la fortune ne donne point le génie, et les essais du moderne Mahomet n'ont servi qu'à prouver à quelle distance la nature l'avoit placé du rang auquel un hasard aveugle l'a élevé.

Nous sommes accusés de parler le langage de la haine, quand nous jugeons le Gouvernement du général Buonaparté. Ce reproche est injuste; nous le jugeons froidement, et avec impartialité. Nous examinons les actes de son Gouvernement intérieur, et nous apercevons qu'ils ont tout le caractère de l'usurpation et du despotisme.— Si nous examinons les actes de son Gouvernement dans ses rapports avec les autres Gouvernemens, nous découvrons ou un orgueil et une ambition effrénés, ou une hypocrisie profonde.

On croit encore reconnoître le langage passionné de la haine dans ce que nous avons dit de la gloire militaire du général Buonaparté : ce reproche est aussi peu mérité que le premier.

Nous n'avons point contesté que le général Buonaparté n'eût obtenu de grands succès à la guerre ; mais nous devons, par profession, nous garantir de l'enthousiasme ; et nous distinguons le grand capitaine, du général heureux. Pour apprecier, avec justice, la gloire militaire du général Buonaparté, il suffit de le juger au moment de l'armistice qui a précédé le traité de Campo-Formio et à la bataille de Marengo. Ses enthousiastes nous pardonneront de ne point parler de la campagne d'Egypte, et du siége de St. Jean d'Acre. Eh bien, c'est après la fameuse campagne d'Italie ; c'est même à la fameuse bataille de Marengo, que le général Buonaparté a prouvé qu'il n'étoit pas un grand capitaine.

Le premier principe dans la science de la guerre, c'est de ne jamais risquer de perdre beaucoup au delà de ce qu'on peut gagner. Or, il est bien démontré, que, sans l'armistice accordé à l'armée Françoise lorsqu'elle eût pénétré dans le Tyrol, elle étoit perdue sans ressource. Il est également démontré qu'après la bataille de Marengo, qui avoit été gagnée par les Autrichiens jusqu'au soir, l'armée Françoise auroit été détruite le lendemain, si au lieu de signer

un

Digitized by Google

un armistice, on avoit livré une seconde bataille. Il ne restera sur ce point aucun doute aux plus incrédules, s'ils veulent se donner la peine de lire la relation de cette bataille imprimée à Paris, avec l'approbation du Consul.

Nous avons donc voulu juger, sans partialité, le général Buonaparté, et nous croyons l'avoir jugé comme il le sera par l'Europe, quand elle sera revenue des frayeurs que lui cause la révolution Françoise. Pour continuer à remplir la tâche que nous avons entreprise, d'exposer, dans toute sa médiocrité, un homme qui n'a été si fameux que parce que ses succès ont contribué aux ravages d'une révolution sans exemple jusqu'à nos jours, nous allons le montrer tel que les journaux, à sa solde, nous le peignent dans son voyage de Normandie, affectant le faste d'un souverain, l'érudition d'un demi savant, et le bel esprit d'un parvenu.

La première station du Consul étoit à Ivry, lieu célèbre par la bataille que livra Henri IV aux factieux, qui, de son temps, étoient aussi maîtres de Paris. Le Préfet d'Evreux, qui porte cependant un nom François, n'a pas rougi de comparer Buonaparté à un des plus grands et au meilleur des rois qu'ait eu la France. C'est là le comble de la bassesse. —Voici l'excès du ridicule et de la gaucherie: Le premier Consul a voulu parcourir le théâtre de la gloire de Henri IV, et il a affecté de monter un cheval de poste, afin d'avoir occasion de dire au général qui commande dans le département, et qui ne manqua pas de lui offrir son cheval de bataille: "Je ne démonte jamais un général."—Réponse qui a paru héroïque aux journalistes de la capitale du monde.

Il faut que le souvenir des événemens qui suivirent la bataille d'Ivry ait troublé la foible imagination du Consul. Ce champ de bataille, où des usurpateurs furent vaincus par le roi de France, rappeloit des idées importunes. Les Normands, gens raisonneurs, ont attribué à cette cause l'embarras qu'à éprouvé le Consul, en ordonnant qu'on relevât la colonne qui avoit été destinée à perpétuer la gloire de Henri IV et les droits de sa famille au trône de France. Ils ont trouvé extraordinaire qu'un Corse, qui veut absolument se mêler des affaires intérieures des Suisses, malgré eux et le reste de l'Europe, uniquement pour leur bien, dit-il, fasse graver une inscription qui révèle aux François, que les François

Digitized by Google

çois mériteroient tous les malheurs, s'ils appeloient les étrangers à se mêler de leurs affaires intérieures. Ce qui est le comble de la maladresse, ajoutent les Normands, c'est de rappeler que les usurpateurs étoient alliés de l'Espagne, et que les sujets fidèles avoient demandé des secours à l'Angleterre. Les Normands ont raison. Quant à nous, voici l'effet qu'ont produit sur nous les réflexions du Consul : Nous avons cru lire une de ces observations niaises qu'on trouve dans les histoires élémentaires, à l'usage des enfans. Peut-être les paroles mémorables du général Buonaparté, ne sont-elles qu'une réminiscence de ce qu'il a lu autrefois, lorsqu'il recevoit de la bonté du petit fils d'Henri IV. dix sous, par semaine, à l'école militaire de Brienne.

Il a peu profité de l'éducation que Louis XVI lui a fait donner ; car, depuis que Molière a présenté le Marquis de Mascarille sur la scène, personne n'avoit dit à un maire, en lui rendant les clefs de sa ville : " les clefs que je ne " rendrai jamais sont celles des cœurs des habitans de la " ville et de la province que je visite." Il faut convenir que Henri IV et Louis XIV ne s'exprimoient pas ainsi. On a recueilli les mots pleins de bonté et de sentiment qu'a dit Louis XVI dans son voyage en Normandie ; ils contrastent singulièrement avec le faux bel esprit du général Buonaparté.

Si le héros de Vendémiaire n'est pas heureux dans les expressions d'une sénsibilité qu'il n'éprouve point, il ne réussit pas mieux dans les discours où il affecte le ton de maître. Dans sa réponse à l'archevêque de Rouen, oubliant qu'il a souvent répété que le Concordat a réuni tous les fidèles, il révèle à la France que le schisme existe encore, et cette indiscrétion est suive d'une maladresse. " J'ai beaucoup " pardonné, dit-il ; et c'est par les conseils de la religion."— Un curé Normand disoit à son voisin : " Il étoit Catholique " en Vendémiaire ; et il fut cruel pour plaire aux tyrans de " ces temps déplorables."—" Il étoit Musulman au Caire ; " et il fit massacrer des habitans désarmés."—" De quelle " religion est-il aujourd'hui ?" — Il vient de vous le dire : " de la réligion qui fera beaucoup pour son Gouverne- " ment."

Que penser d'un archevêque de Rouen, qui parle du *respect et de l'admiration* de son clergé pour un femme qui, avant la révolution, n'étoit connue que par ses démêlés scandaleux avec son premier mari ; et qui, depuis, brigua

les

Digitized by Google

les faveurs d'un Julien de Toulouse, et d'un Barras! On a dit que les voyages formoient les jeunes gens; mais le premier Consul vient de prouver qu'on peut voyager sans se perfectionner. En disant au Maire de Rouen que " les clefs qu'il ne confieroit jamais à personne étoient les clefs des cœurs des " habitans de la province," il n'avoit décelé qu'une prétention puérile au bel esprit; et ses partisans sollicitoient l'indulgence en faveur de son âge, du goût des Italiens pour les *Concetti*, et de la timidité naturelle à un étranger encore tout étonné de parler en maître aux François. Nous étions tentés nous-mêmes de nous relâcher de notre sévérité, et de croire que le premier Consul, prenant un peu plus d'assurance, diroit dans le cours de son voyage, sinon de ces choses remarquables qu'on recueille, du moins des choses raisonnables. Mais quel a été notre étonnement de trouver dans les journaux François: que le premier Consul de France, en répondant au Maire du Havre, s'étoit servi des mêmes expressions que l'acteur *Volanges*, plus connu sous le nom de *Jeannot*, avoit hasardées, lorsque, pour faire un compliment aux habitans du Havre, qui l'avoient fait venir de Paris, il leur dit en jouant la pièce, *Les Battus payent l'amende*: " qu'il regardoit le Havre comme le port de Paris: car, " ajoutoit *Jeannot*, Paris, Rouen, et le Havre ne font " qu'une seule ville, dont la Seine est la Grande-Rue." Ainsi voilà l'homme qu'on a voulu comparer à César, à Alexandre, à Charlemagne, empruntant le langage d'un acteur forain! Voilà *l'envoyé de Dieu*, changeant les rivières en rues!!! Nous sommes impatiens d'apprendre ce que le Consul aura dit aux municipaux de Beauvais, sur leurs manufactures et leur petite rivière. Les courtisans qui avoient conseillé au général Buonaparté de se tenir renfermé dans son palais, lui avoient donné un avis très-sage.

Le maire du Havre le qualifie de héros de la France, de bienfaiteur de l'humanité, de réparateur du commerce et des colonies; et termine par cette phrase, en lui offrant les présens de ville: " *Daignez recevoir ces présens qu'un antique usage offroit au chef de la nation; jamais ils ne furent mieux dûs qu'à vous.*"

Comme ce maire a parlé à Mme. Buonaparté de ses grâces et de ses vertus, il est évident que cet homme, honteux du rôle qu'il étoit forcé de jouer, a sagement pris le parti de parler à ce couple fameux, le langage d'une ironie piquante.



Digitized by Google

Mais s'il est permis à un municipal Normand de tromper un Consul Corse sur ses vrais sentimens, rien ne peut justifier un curé d'être impie. Que M. le curé du Havre dise au héros de Vendémiaire et de Jaffa qu'il est " Un héros qui commande le respect et l'étonnement à l'univers." On le lui pardonne ; mais qu'un chrétien, un prêtre catholique appelle celui qui s'est dit Musulman en Egypte, " L'homme de la droite du Très-Haut." Voilà de l'impiété.

Ce même curé a apostrophé Mme. Buonaparté dans un style tout nouveau. Après lui avoir offert le tribut de l'*admiration* du clergé du Havre pour ses vertus, il lui offre l'hommage du respect dont il est pénétré pour *son auguste personne ! ! ! !*

Enfin, pour se faire une idée juste de la bassesse des journaux François, il faut lire, dans ceux dont nous avons extrait les discours des autorités du Havre, la relation de la campagne navale du Consul depuis le Havre à Honfleur, où l'on voit que quand le Consul débarque dans cette dernière ville, les cris de *Vive Buonaparté ! retentirent le long des côtes du Département du Calvados.*—Mme. Buonaparté, *qui ménageoit une surprise agréable à son illustre époux* pour son retour, s'embarqua dans un canot avec Madame de Luçai, et alla au devant du nouveau Jason. Enchanté de l'attention de son *auguste* épouse, le Consul lui proposa une promenade dans la rade. M. Moncabré, qui avoit commandé *toute l'expédition navale* du Havre à Honfleur, cingla vers le *Vulcain*, sans aucune mauvaise intention, et fit le tour de cette corvette.

## LONDRES.

*Réflexions sur les Voyages du Consul.—Petit Monologue du Grand Buonaparté.*

*Les louanges ne sont flatteuses qu'autant qu'on a le pouvoir de blâmer.* Que penserons-nous donc de celles qui sont prodiguées au premier Consul, par ses conseillers d'état, ses tribuns, ses ministres, ses préfets, sous-préfets, et maires, et tant de fois rebattues par ses journaux officiels ? Qu'en penserons-nous ? Ce que le grand homme en pense lui-même. On

Digitized by Google

On a beau lui parler de l'amour des François pour son auguste personne : il n'y croit pas ; il se conduit même, comme s'il étoit persuadé du contraire. Voyez que de gardes l'environnent, jusques dans les endroits les plus reculés de son palais ! Avec quelle prudence il en a confié les avenues à cinq préfets, qui, choisis dans les différentes parties de son empire, lui répondent de quiconque peut être admis à son audience ! Fait-il, par hasard, quelque promenade ? Sa voiture est doublée de cuivre. A-t-il quelque partie de ses états à visiter ? Le jour qu'il indique n'est jamais celui où il part. Est-il parti ? La route est couverte de soldats. Et combien de fois n'a-t-il pas prouvé, en prenant des chemins détournés, que cet appareil imposant ne le rassuroit pas ? Est-il enfin rendu à sa destination ? On lui présente en vain les mets les plus recherchés ; il refuse tout ce qui qui n'a pas été apprêté par son cuisinier, qui le sert dans des vases fermant à clef.

Quant à l'empressement qu'on témoigne pour le voir ; il sait très-bien que la curiosité a souvent plus d'un motif. Il n'a pas oublié ce mot de Cromwell à quelques flatteurs qui lui faisoient remarquer la foule qui se pressoit pour le voir : *Elle seroit bien plus grande, si l'on me ménoit pendre.*

Et qu'on ne dise pas que tant de prudence soit seulement l'effet d'un caractère soupçonneux ! Chaque fois que le héros du 13 Vendémiaire a sondé le cœur de son peuple, il y a découvert mille sujets d'alarmes. Rappelez-vous cette dernière fête, où placé aux fenêtres de son château, le pacificateur de l'Europe n'entendit que deux voix crier : *Vive Buonaparté !* quoique des milliers d'hommes fussent présens, et qu'on eût prodigué des sommes considérables pour exciter leur allégresse. Comment ne seroit-il pas encore affecté de ce qui se passa, sous ses yeux, à la représentation d'*Edouard ?* Avec quelle ingratitude les Parisiens ne se déclarèrent-ils pas pour le prétendant, contre l'usurpateur ? Ce fut au point que le Consul, qui avoit commandé cette pièce, fut obligé d'en défendre la représentation, et d'employer même la force, pour disperser la foule qui, le lendemain, s'acharnoit encore à redemander *Edouard.*

Mais ce qui, plus que tout cela, contribue sans doute à rendre le futur Empereur des Gaules circonspect dans le jugement qu'il porte des adulations qu'on lui prodigue ; c'est le retour fréquent qu'il fait sur lui-même. Ce grand



Digitized by Google

homme, à qui rien n'échappe, se dit souvent : " Quels sont donc mes titres pour régner sur la France ? Moi, sorti d'une nation, où, comme l'a dit un de mes sénateurs, les Romains dédaignoient de prendre des esclaves. Qu'ai-je fait pour mériter un si grand pouvoir, depuis les exploits de Toulon jusqu'à la journée de St. Cloud. Toulon, où je fus si coupable, et St. Cloud où je fus si innocent ! Hélas ! personne n'ignore que, le 18 Brumaire, je m'évanouis aux cris de mort des montagnards, et que ce fut le général Murat, dont j'ai depuis fait mon beau-frère, qui, à la tête de quelques grenadiers, mit les mutins en déroute. Invoquerai-je mon patriotisme, au 13 Vendémiaire, ma prévoyance à Aboukir, et mon courage à St. Jean d'Acre ? Ah ! bannissons plutôt ces cruels souvenirs ! Marengo, dont Desaix mérite tout l'honneur, n'en seroit qu'une foible compensation. Pourrois-je m'aveugler davantage, sur cette élection à vie dont j'ai fait tant de bruit ? Ne suis-je pas obligé de m'avouer que j'en ai fait la demande expresse à mon Sénat, qui la réduisit à dix années ; et qu'outré d'une pareille audace, j'en appelai au peuple. . . . . Au peuple, c'est-à-dire aux hommes que j'ai mis en place, et qui m'ont accepté comme une constitution. Je conviens que le rappel des émigrés et des prêtres, m'a valu d'abord quelques partisans ; mais combien le nombre en a diminué, depuis que les évêques sont devenus mes recruteurs ! La paix même, la paix ! Puis je la citer comme un bienfait ; lorsque les impôts et les conscriptions pèsent toujours sur le peuple ; lorsque ma conduite envers les Suisses est déjà un commencement d'hostilités, par l'infraction manifeste du traité de Lunéville. Tout le monde sait d'ailleurs que je ne puis exister sans la guerre ; qu'elle seule peut alimenter et distraire les vieilles troupes encore trop nombreuses, malgré ce qui en a été sacrifié en Italie, en Egypte, à St. Domingue et à la Guadeloupe. Augereau, Massena, Lasnes, Regnier, Bernadotte, Macdonald, Moreau, je ne vous perds pas de vue."

On ne peut se dissimuler que ces réflexions ne soient extrêmement sensées ; mais il est raisonnable de penser que le Consul, moins distrait qu'il ne l'est par ses grandes occupations, les eut poussées plus loin. Les soldats François tués à Venise, l'assassinat du général Duphot à Rome, les longs tourmens de Pie VI, l'empoisonnement, en Egypte, de tous les braves que leurs blessures rendoient inutiles, et dont il vient d'être accusé à la face de l'Europe ; la mort

du

Digitized by Google

du Marquis de Frotté malgré la foi donnée ; l'établissement des tribunaux spéciaux, le pouvoir *discrétionnaire* donné aux présidens de ces redoutables institutions, l'affaire du Sénateur Clément de Riz, celle de dix-huit jeunes gens de Rouen immolés comme voleurs de grands chemins, pour avoir méconnu la mission de l'envoyé de Dieu, etc. etc. Tous ces faits bien connus, et mieux appréciés encore par le grand *Napoleon* doivent augmenter sa défiance contre les flatteurs. Mais cette défiance où aboutira-t-elle ? A troubler son repos, et à prouver que celui qui fit le quatrain suivant avoit tiré l'horoscope de l'usurpateur moderne :

En vain dans ce haut ministère
Il croit en paix couler ses jours,
Un usurpateur craint toujours
Autant de mal qu'il en peut faire. X.

## LONDRES.

*Sur Monck et Buonaparté.—Réfutation d'une Ineptie de M. Rœderer.—Caractère de Buonaparté et Fragilité de son Gouvernement.*

Un ancien magistrat, M. de Ferrand, a publié à Paris un ouvrage qui a pour titre *Esprit de l'Histoire*. Le but de cet ouvrage est de rectifier les notions fausses données à la jeunesse, sur différens points historiques, par ses instituteurs actuels ; d'indiquer à l'opinion, par des rapprochemens heureux, quels sont les points de ressemblance que l'état de la France peut avoir avec quelques époques de l'histoire ; de lui montrer quels sont les droits de celui qui gouverne ce pays, et les nobles devoirs qu'il auroit à remplir, s'il avoit assez d'élévation pour les apercevoir, assez de courage pour s'y dévouer. Plusieurs journaux en avoient parlé avec éloge ; un seul, c'est celui qui appartient à M. Rœderer, a entrepris de contester à M. de F. la justesse et la solidité de ses réflexions, et de dévoiler avec perfidie le but qu'il peut s'être proposé en les publiant. M. Rœderer n'a voulu confier à personne le soin de désigner à l'au-

Digitized by Google

l'autorité inquiète qui pèse maintenant sur la France, M. de F. comme un détracteur, comme un factieux ; il a lui-même rempli cette noble tâche, dans un article qu'on devroit, sans doute, mépriser, parce qu'il est très-absurde, mais sur lequel il convient d'appeler l'attention de nos lecteurs, parce qu'il est l'ouvrage d'un homme qui connoît bien le caractère du Consul, et qui a quelquefois servi, et plus souvent excité son ambition. Cet article est d'autant plus remarquable que c'est à l'occasion des éloges donnés par M. de Ferrand, au célèbre Monk, que cet écrivain a encouru la haine de M. Rœderer.

" Honneur à l'homme immortel !" dit M. de Ferrand. " Ce n'est pas seulement pour avoir rendu à son pays, son Gouvernement légitime, qu'il a droit à la vénération de la postérité ; c'est pour être parvenu à ce but désirable, sans violence, sans secousses, &c. &c."

On sent bien que faire l'éloge de Monk, et du service éclatant qu'il rendit à son pays ; c'est aux yeux de M. R. faire la censure de l'homme qui se trouvant dans la même position, avec de plus grands moyens de succès, avec la perspective d'une gloire plus brillante, s'obstine à régner sur un peuple qui le rejette ; à laisser sous l'influence des révolutions, un pays qui a un si grand besoin de repos, et qui, de l'aveu de tous les hommes éclairés, ne peut le retrouver que sous une famille également chère à tous les François, par ses services et ses malheurs.

On sent que la tactique du détracteur de Monk doit être de déguiser ce qu'il y a d'honorable pour cet homme célèbre, dans la grande époque amenée par ses calculs ou par son courage. D'après cela M. R. présente Monk comme un homme " indifférent, incapable d'accélérer la fin d'une révolution, ni d'en marquer le dernier événement ; n'ayant sous ses ordres qu'une petite armée, et qui n'avoit par conséquent rien de mieux à faire que de rétablir la Royauté, et de s'assurer une fortune, ne pouvant s'élever au suprême pouvoir."

Nous n'entrerons pas avec M. R. dans la discussion des qualités qui distinguoient Monk, ni de l'époque à laquelle il conçut le beau projet qui remit son pays sous l'influence de l'autorité légitime. Nous n'apprécions que sa prévoyance dans le moment qu'il choisit pour ce rétablissement, que sa profonde habileté à dissimuler ses intentions, et que l'ascendant avec lequel il força tous les partis, à recevoir sinon avec

re-

Digitized by Google

reconnoissance, au moins avec soumission, l'héritier du trône. Loin de trouver que cette incertitude de l'histoire, sur le temps auquel il forma des vues pour le rétablissement du Roi, diminue la gloire qu'il a acquise en l'opérant ; nous y voyons au contraire, la preuve de son génie et de sa fermeté ; nous y voyons la juste confiance qu'il eût dans l'étendue de ses moyens et dans la bonté de sa cause. Tel est le grand homme, l'homme fort ; il marche à son but sans éclat ; il prépare, sans appareil, les élémens qu'il veut employer ; il les dispose avec art, et, ensuite quand il s'annonce, chaque chose vient, comme d'elle-même, prendre la place qu'il lui a désignée : la fortune est son esclave, il ne doit rien à ses faveurs.

Mais comment Monk pourroit-il être un grand homme ? " Il n'avoit pour exécuter son noble projet, qu'une armée peu nombreuse, et la commandoit sous les ordres d'un parlement qu'il craignoit " Est-ce dans le siècle où nous sommes, au milieu des merveilles dont M. Rœderer est témoin, qu'il convient de placer le général d'une petite armée, sur la ligne des grands hommes, et de classer l'anéantissement des factions, la restauration d'un Roi, parmi les actes qui méritent la reconnoissance et l'admiration de la postérité ? Non : il n'y a de grands hommes que ceux qui commandent des grandes armées, qui les sacrifient pour satisfaire une ambition personnelle. Ce n'est qu'à eux qu'il est permis de s'élever au suprême pouvoir ; il n'y a qu'eux *qui aient quelque chose de mieux à faire que de rétablir la royauté.*

Telle est la nouvelle doctrine des apologistes de l'usurpation ; Tels sont les sophismes extravagans par lesquels ils justifient le formidable pouvoir qui opprime la France et menace l'Europe.

Il n'appartient, selon eux, qu'à des *caractères modérés*, qu'à des hommes qu'on prend volontiers pour *guides*, mais qu'on ne regarde pas comme *chefs*, de faire consister leur gloire à rendre le repos aux nations, et le sceptre à leurs maîtres légitimes. Il y a même peu de mérite à produire cet heureux établissement, s'il est entrepris avec une petite armée, et au milieu des résistances d'un parlement qui réunit tous les pouvoirs. On laisse ces obscures entreprises, aux esprits qui n'ont que le désir du bien, et une audace proportionnée à un but aussi trivial ; il n'appartient qu'aux caractères emportés de conquérir le pouvoir pour leur compte, qu'aux passions fougueuses et désordonnées de commander aux hommes ; voilà

Digitized by Google

voilà l'origine des grandes dynasties, la charte où sont consignés leurs droits !

On voit ici que M. Rœderer nous présente, sans hésitation, le héros qui l'a fait conseiller d'état, puis sénateur, comme le seul homme à qui, dans les temps modernes, il ait été permis de s'élever au pouvoir suprême, parce qu'avant d'y parvenir, il commandoit une grande armée, parce qu'il voyoit un parlement à ses genoux, parce qu'il avoit une ambition proportionnée au rôle que lui offrit la fortune. Il va plus loin ; il ne lui propose ni l'exemple de Monk qui est trop au-dessous de lui, ni celui d'Auguste qui n'eut pas le courage d'établir l'hérédité ; mais bien celui de Charlemagne " qui avoit pour lui les opinions, les affections, les habitudes Françoises, et qui n'avoit d'opposition à prévoir que de la part d'une famille dégénérée."

Le zèle de M. R. l'égare, il lui fait oublier que son héros est trop timide pour suivre les traces qu'il lui indique ; que malgré ses conseils, il n'a pas osé préluder à l'hérédité en répudiant une femme trop âgée pour lui donner des héritiers ; trop mal famée pour que ses rejetons fussent la souche d'une famille royale ; enfin, qu'il a toujours été saisi d'effroi à l'aspect du dénouement qui devoit couronner ses vœux.

M. R. s'abuse ; jamais son héros n'osera être Roi des François, jamais il n'osera mettre son nom sur la même ligne que cette longue suite de Rois, dont la famille occupoit les premières places de l'état, avant que les suffrages des grands ne l'appelassent à le gouverner, et dont l'administration n'a laissé que des souvenirs de gloire et de bonheur.

Que sait-on ? Peut-être le héros de M. R. connoît-il mieux que ses lâches conseillers, ce qu'il doit aux bienséances et au caractère des François. Peut-être croit-il que le titre de Roi ne convient pas à un homme qui reçut son éducation de la bienfaisance du Roi qu'il remplaceroit ; à un homme dont l'origine est obscure, dont la famille eut dû l'être toujours, pour l'avantage même de celui qui l'a appelée au partage d'une si haute fortune ; à un homme enfin qui doit à la facilité avec laquelle il sacrifioit ses soldats, une réputation militaire que ses rivaux ont acquise, par des moyens moins funestes et par des succès plus disputés.



Digitized by Google

On peut même aller plus avant, dans les prédictions à faire à M. R. ; c'est que son héros n'aura jamais le titre souverain auquel il prétend, et qu'il ne sera jamais cité dans l'histoire que comme un roi de théâtre, qui se sera entouré des brillans accessoires de la royauté, sans pouvoir ou sans oser y parvenir.

La tyrannie de Robespierre, et celle du Directoire, sont les gradations qui ont préparé les François à l'autorité qui pèse maintenant sur eux ; mais nous ne connoissons point celles qui auroient pû amener les familles royales ou impériales, à permettre qu'un nouveau *Sertorius* ceignit le diadème et se déclarât leur égal.

M. R. ne se borne pas à blesser toutes les convenances pour maintenir son héros, dans la haute position qu'il a choisie ; il ose encore accumuler autour de lui de vaines frayeurs, en tronquant effrontément l'histoire de la restauration de Charles II. " A quelle malheureuse nation, dit le sénateur François, peut être réservée la longue effusion de sang que Monk accorda à la vengeance royale." Où est cette longue effusion de sang ? Est-ce dans le supplice des dix principaux auteurs de la mort de Charles I, condamnés pour des délits postérieurs à la restauration de Charles II ? Est-ce dans quelques vengeances particulières toujours désavouées et souvent punies par l'autorité royale ? Non, ce n'est pas à sa sévérité qu'il faut attribuer ces coups nécessaires qui atteignent et punissent les grands criminels ; mais à cette puissance invisible et suprême qui ne laisse presque rien à faire à la vengeance des rois ; qui veut que les scélérats se déchirent entre eux, et qui ne fait reparoître le sceptre légitime que comme ces signes consolans qu'elle plaça au ciel, pour annoncer la fin des orages. Loin de vous, M. R., toutes ces vaines appréhensions, croyez que si une famille illustre reprenoit le pouvoir, elle ne le feroit pas même peser sur ceux qui par des conseils perfides perdirent le Roi qu'ils s'étoient chargés de défendre, et qui aujourd'hui l'accusent de foiblesse, parce qu'eux-mêmes l'empêchèrent au dix Août d'employer le zèle qui de toutes parts s'empressoit pour le sauver.

Après avoir vengé une des plus belles époques de notre histoire des attaques du sénateur François, nous devrions-nous arrêter là, et ne pas descendre à d'autres détails d'un ordre inférieur ; cependant, comme tout ce qui est absurde a un côté plaisant, nous ne pouvons nous dis-



Digitized by Google

penser de saisir celui que présente l'article que nous réfutons.

" Aujourd'hui, dit M. R., l'Europe entière est gouvernée ; chaque état destiné à être régi par un chef suprême, a un chef avoué, reconnu, consacré. Entre ces chefs, tous portent une couronne, tous excepté un qui en a laissé qu'il pouvoit ôter, qui en a donné qu'il pouvoit prendre pour lui-même, et dont les titres, pour gouverner, ont été plus librement avoués, plus solennellement reconnus au-dedans, au-dehors, qu'aucun de ceux qui ont jamais donné des couronnes, en aucun temps et en aucun pays du monde."

Nous ne croyons pas que le vertige dont semblent atteints tous les apologistes du Gouvernement consulaire, ait encore rien produit d'aussi extravagant que les assertions qu'on vient de lire. Ici les chefs qui portent une couronne héréditaire semblent n'être cités que pour voir leurs droits effacés par ceux d'un usurpateur. Ce n'est pas assez pour l'ex-conseiller d'état de compter son maître parmi les têtes couronnées, il porte plus loin l'audace : il met au-dessus d'un titre que les siècles ont consacré, que l'hérédité a transmis, que les peuples sont accoutumés à révérer et à chérir, une escobarderie politique qui, s'étayant sur un succès où le hasard fit plus que le courage, a prescrit à un peuple fatigué de révolutions, un consentement qu'il eut au besoin donné à un *soliveau*, pour éviter de nouvelles discordes.

Il présente une usurpation bâtarde, incohérente, soutenue par la terreur, par le prestige, il la présente comme le prix de la vertu, comme la combinaison du génie, comme le résultat d'un assentiment unanime. Eh ! Si les droits de cet homme sont librement avoués, solennellement reconnus ; pourquoi ces frayeurs qui l'assiégent, ces soupçons qui le tourmentent, ces gardes qui veillent autour de lui ; pourquoi ces constantes hésitations qui l'ont arrêté chaque fois qu'il auroit dû renoncer aux lâches déguisemens dont se voiloit son ambition ; pourquoi ces contrastes ridicules entre le titre républicain qu'il adopte, et les accessoires monarchiques dont il s'entoure ? Si le consentement des peuples étoit libre, si leur affection étoit réelle, auroit-il recours à tous ces subterfuges ? L'histoire ne recueillera que ces traits d'un caractère emporté, incertain, qui ne sait qu'exercer le pouvoir avec violence, sans oser jamais le décorer d'un titre imposant. Elle dira : il ne donna point

à

Digitized by Google

à l'autorité les formes qui la rendent chère et respectable ; parce qu'il n'eut ni l'élévation qui la dirige pour le bonheur des hommes, ni les droits qui lui garantissent leur amour et leur obéissance.

Les catastrophes qui ont précédé la farce du 18 Brumaire, avoient quelque chose d'imposant, de terrible qui a répandu sur cette journée une teinte vigoureuse qui n'est point, dans le caractère de ceux qui ont profité de ses résultats ; les autres révolutions furent combinées avec énergie et consommées avec audace, aucun des acteurs de ces sanglantes tragédies ne se troubla à l'instant du dénouement, et ne déshonora les tentatives d'une ambition extravagante par les misères d'une pusillanimité méprisable ; aucun : si ce n'est Robespierre.... Mais celui-là voulut aussi comme Buonaparté, parler de la modération, après avoir immolé sans discernement et sans pitié, tous les hommes qu'il craignoit ; mais il voulut aussi déguiser son but, écarter ou proscrire les complices.... Ses complices l'immolèrent.

Jetez les yeux sur ce Gouvernement ; ne croyez-vous pas que quand l'acteur principal, ayant rejeté le concours de tous les accessoires, de tous les rôles secondaires, voudra se dessiner seul, aux yeux des spectateurs ; ceux-ci accueilleront par des huées générales, sa mince stature, ses gestes forcés et ses attitudes étudiées.—Il n'est personne en France qui n'avoue qu'il a eu d'heureuses extravagances ; mais on convient, en même temps, que ce caractère fougueux est disposé à tout bouleverser pour satisfaire un caprice, à tout proscrire pour éviter un danger. Ceux qu'il appelle à ses conseils, sentent qu'il n'y a rien de plus incertain que sa faveur, que ce n'est qu'à condition qu'on sera souple ou qu'on se rendra nécessaire, qu'on peut la conserver. Aucun n'a fixé sa fortune sur ces bases fragiles, toujours deplacées ou changées par l'inconstance de celui qui les posa, sur ces institutions équivoques qui portent avec elles le principe qui les altère et qui finira par les détruire : l'usurpation. Aucun n'a rompu ses liaisons avec le parti qu'il servoit. Ainsi le ministre des cultes n'a pas renoncé à prouver, ou aux évêques restés fidèles, ou aux royalistes qui n'ont pas trahi leur cause, qu'il a regardé le Gouvernement de Buonaparté, comme une transition, et que ses vœux ont été toujours dirigés, ses bras toujours levés vers les saints autels et vers le trône. A sa suite marchent MM. Dumas, Barbé Marbois, Muraire, &c. &c. MM. Real, Berthier, Dubois, Berenger, Thibaudeau,



Digitized by Google

baudeau, &c. &c. n'ont point oublié qu'ils furent républicains, et si l'ambition, la nécessité les attachent un instant au char du nouveau César, ils tiennent toujours par instinct, par tempérament, même par intérêt, aux opinions, qui les firent remarquer, et les rendirent assez importans, pour les faire rechercher par le pouvoir actuel. Tels sont les appuis principaux de cet homme ; si nous comptions ses ennemis, on verroit qu'il n'y a pas trop de présomption, à montrer dans le lointain, un changement de décorations, une pièce nouvelle.

## LONDRES.

*Impostures de MM. Barrère et Boisgelin.—Quelques Détails sur le 18 Brumaire.—Encore quelques Mots sur la Gloire militaire du Héros de Vendémiaire.*

Que l'archevêque Boisgelin, que Bertrand Barrère impriment que le gouvernement de Napoléon Buonaparté est un gouvernement légitime, national et catholique ; ils font leur métier ; ils gagnent leur salaire. Nous avons, de notre côté, un devoir à remplir, c'est de dire la vérité, et d'empêcher l'erreur de s'accréditer.

M. de Boisgelin prétend que le nouveau maître qu'il a reconnu, et qu'il espère peut-être, par la protection de M. Portalis, sacrer un jour, tient sa puissance de Dieu et de la nation Françoise.

M. Barrère prétend que les titres de son souverain sont la gloire, la reconnoissance publique, et la voix du peuple. M. Barrère n'est pas de meilleure foi que M. de Boisgelin ; mais du moins il n'est pas impie. A la vérité, il a un autre tort, que n'a pas eu M. de Boisgelin ; il assimile le droit de Napoléon Buonaparté à celui du Roi de la Grande-Bretagne.

Ces deux hommes ont eu ordre d'écrire ce qu'ils ont publié. Nos lecteurs peuvent se ressouvenir que nous avons plusieurs fois eu l'occasion de faire remarquer que la grande considération qui arrêtoit l'exécution du dessein que médite le Consul pour sa grandeur personnelle et celle de sa famille étoit dans la résistance du clergé et de l'armée. M. de Boisgelin a été chargé d'endoctriner le clergé, et M. Barrère a la mission de préparer l'esprit d'une armée Fran-

Digitized by Google

Françoise à se croire l'armée d'un Corse qui lui doit sa renommée.

Il n'est pas bien nécessaire de prouver à M. de Boisgelin, que le droit de Napoléon Buonaparté n'a pas une origine divine. Son Charlemagne ayant d'abord servi le Roi très-Chrétien qui l'avoit fait élever à ses frais, a depuis servi les athées qui ont assassiné ce monarque. Parvenu au commandement d'une armée, qu'il obtint comme récompense du massacre des Parisiens, en Vendémiaire, il a détruit la religion catholique à Rome même; il a pillé la cité sainte, il a contribué à livrer le chef de la religion chrétienne aux brigands qui l'avoient placé à la tête d'une armée Françoise; de là, passant en Egypte, il s'est déclaré Musulman; il a donné pour preuve de sa foi au Koran, le pillage de Rome et la captivité du chef de la chrétienté. Ainsi nous sommes en droit de demander à M. de Boisgelin, si c'est le vrai ou le faux Dieu qui a pris Napoléon Buonaparté *par la main*, et l'a placé à la tête du gouvernement François; si c'est des volontés du vrai ou du faux Dieu que son Charlemagne est *le dépositaire et le ministre*.

Nous allons réfuter maintenant MM. de Boisgelin et Barrère dans l'assertion qui leur est commune, et qui ne tient qu'aux choses d'ici bas.

Ces Messieurs prétendent que le choix de la nation Françoise a placé le général Buonaparté à la tête du gouvernement de ce malheureux pays qui expie bien cruellement le crime de quelques hommes qui sont encore sa honte.

A qui espère-t-on persuader que c'est la nation Françoise qui a fait la révolution du 18 Brumaire; que cette révolution a été faite pour le peuple François; que la France est plus libre et plus heureuse sous le consulat, qu'elle ne l'étoit sous le Directoire; que le droit de Buonaparté est plus légitime que celui de son protecteur Barras? Ainsi l'homme qui massacra les Parisiens, le 13 Vendémiaire, pour affermir la tyrannie de la convention; qui seconda de toute son influence sur l'armée qu'il commandoit, la tyrannie du Directoire, au 18 Fructidor; qui le 18 Brumaire enfin, renversa ce même Directoire pour s'arroger sur les François un pouvoir arbitraire et despotique (car le despotisme n'est autre chose que le droit de gouverner selon ses volontés et ses caprices, et la prétendue constitution Françoise donne le droit

Digitized by Google

droit au Consul de suspendre toutes les lois), ainsi, disons-nous, cet homme a été appellé par la nation Françoise à la gouverner ! En vérité, des assertions aussi absurdes ne méritent aucune réfutation ; et c'est moins pour y répondre que pour fixer les idées sur ce fameux 18 Brumaire, que nous allons entrer dans quelques détails.

On se rappelle qu'à cette époque, le Directoire avoit mérité et encouru l'exécration et le mépris de la nation entière. Une révolution étoit devenue nécessaire ; tous les partis la jugeoient prochaine, et vouloient la rendre utile à leurs projets. Il y avoit dans les conseils, et hors des conseils, un parti composé de ces révolutionnaires timides qu'on a qualifiés de *modérés* qui s'étoit rapproché de l'abbé Syéyès, alors Directeur. Le général Lefebvre étoit consulté par ce parti. Dans les conférences qui eurent lieu, on convint de la nécessité d'organiser un pouvoir exécutif plus concentré, et qui pût réprimer l'anarchie qui existoit dans l'état et dans le Gouvernement. Le premier pas vers ce nouvel ordre de choses étoit le renversement du Directoire : cette mesure ne pouvoit être confiée qu'à un général de quelque réputation. Lefebvre proposa Buonaparté. La proposition fut repoussée unanimement. Les souvenirs de Vendémiaire étoient trop profonds.—Il falloit un homme environné de la considération publique, et le mariage du héros du Vendémiaire n'avoit pas contribué à lui concilier le respect des Parisiens.—La retraite honteuse de devant St. Jean d'Acre. — Les massacres du Caire. — L'empoisonnement des soldats François dans les hôpitaux de l'armée d'Egypte, dont on avoit connoissance en France. — Le retour d'Egypte qu'on envisageoit alors comme une désertion.—Le caractère dissimulé du candidat.—Sa qualité d'étranger.—La réputation de MM. ses frères et de Mesdames ses sœurs.—La faveur constante des Directeurs, source de la haine et de la jalousie des autres généraux contre lui, et des autres armées contre celle d'Italie.—Tous ces motifs déterminèrent le conciliabule des *modérés* à prononcer qu'on ne pouvoit même songer à un tel choix.

Le général Lefebvre ne fit pas difficulté d'avouer que les objections étoient fondées ; mais il observa que le grand Napoléon n'avoit pas déserté seul, et qu'il avoit eu soin de ramener avec lui plusieurs généraux, connus par des talens distingués, ou une valeur brillante : qu'on s'assuroit de leur concours, en confiant à leur chef l'exécution de la mesure pro-

Digitized by Google

projetée ; que, d'ailleurs, cette opération n'étoit qu'une transition à un autre ordre de choses, &c. &c. &c.

Ces raisons décidèrent à confier au général Buonaparté l'exécution du plan.

Par un article de la constitution de ce temps là, que le général Buonaparté trouvoit admirable, parce qu'elle avoit donné à Barras assez de pouvoir pour lui obtenir le cœur de la veuve Beauharnois, et le commandement de l'armée d'Italie : par un article de cette constitution qu'il avoit jurée le Consul des anciens avoit le droit de changer le lieu des séances du corps legislatif. On craignoit l'influence du parti jacobin dans Paris ; on redoutoit son audace. En conséquence, le conseil des anciens ordonna que les deux conseils se transporteroient à St. Cloud.

Les auteurs du plan, et surtout le général Buonaparté, avoient pensé que les Jacobins du Conseil des Cinq-Cents ne suivroient point le Conseil à St. Cloud ; la révolution se faisoit alors sans danger, sans résistance ; mais ils étoient à leur poste ; et l'âme du grand Napoléon en conçut de l'effroi. Il surmonta cependant cette première impression, et se rendit au Conseil des Cinq-Cents, auquel il notifia les ordres dont il étoit chargé.

Au premier symptôme de résistance qui se manifesta dans l'assemblée, le héros s'évanouit *(fainted away)* dans les bras de ses grenadiers, qui l'emportèrent hors de la salle. Ranimé par les soins, et les reproches des généraux Murat, Lasne, et Moreau, il rentra dans l'assemblée où son frère Lucien qui présidoit, avoit eu l'habileté de prolonger la discussion, et d'empêcher qu'il ne fût pris aucune mesure. Le général Moreau reçut Buonaparté dans ses bras, et lui rendit le courage, tandis que Lasne et Murat soutenoient la fidélité chancelante des grenadiers qui commençoient à se déclarer pour les conseils. Pour les punir de cette hésitation, Buonaparté leur donna le poste périlleux à la bataille de Marengo. Ce corps étoit de 1100 hommes, il en périt 800.

On sait quel a été le résultat de cette révolution: il n'entre point dans notre sujet de le juger ; nous nous sommes seulement proposé de démontrer qu'au 18 Brumaire, Napoléon Buonaparté n'a point reçu sa puissance du peuple François.

MM. de Boisgelin et Barrère, diroient-ils que le peuple François a accepté la constitution qui nomme Buonaparté pre-

Digitized by Google

premier Consul ? Il faut alors qu'ils avouent que la constitution de Robespierre, celle du Directoire, étoient des titres aussi légitimes que celui de Buonaparté.

Diront-ils que le peuple François a été consulté sur la question du consulat à vie, et qu'il a nommé Buonaparté ? Nous répondrons que le peuple François ne l'a point nommé, et nous leur soumettons les observations suivantes, auxquelles il n'y a point de réponse.

La population de la France est de trente millions d'hommes ; on accordera qu'il y en a, au moins, huit millions, qui avoient droit de voter sur la question du Consulat à vie que Buonaparté *seul et de son autorité privée* a présentée au peuple François ; car le Sénat n'avoit proposé qu'une prolongation de dix années. Eh ! bien ! qu'on retranche des trois millions de votes qu'on a publiés, sans les avoir vérifiés solennellement, mais dont nous ne contesterons pas le nombre ; qu'on en retranche disons-nous les votes de tous ceux qui ne devoient pas voter puisqu'ils ne pouvoient pas voter *librement*, étant dans la dépendance personnelle du Gouvernement, on ne trouvera pas un million de votes en faveur de Buonaparté.

Mais, afin de ne laisser aucun subterfuge aux partisans du Consul, passons les trois millions de votes en sa faveur. Toujours est-il certain, reste-t-il démontré arithmétiquement, que cinq millions de François n'ont pas voulu voter pour que Buonaparté fut Consul à vie : les votes négatifs ne sont pas équivoques ; ils ont rejeté l'homme qu'on offroit pour gouverner la France. Ces cinq millions de François forment la majorité de la population qui a droit de voter pour la forme du Gouvernement, et il est évident même pour MM. de Boisgelin et Barrère, qu'ils ne veulent pas de Buonaparté pour les gouverner.

Les hommes qui disent à Buonaparté que la voix du peuple l'a élevé à la place qu'il occupe, auroient dû lui conseiller un moyen beaucoup plus sûr de s'assurer que le peuple François vouloit lui déléguer le pouvoir arbitraire et despotique qu'il s'est arrogé. C'étoit de convoquer les assemblées du peuple, et laisser à tous les individus la liberté de voter par scrutin secret sur les deux questions suivantes :

" Rétablira-t-on l'ancien Gouvernement François et la maison de France ?

" Napoléon Buonaparté sera-t-il Consul à vie ? "

Il y a déjà six mois que le Charlemagne de M. de Boisgelin se croit nommé Consul à vie par l'immense majorité de la na-

Digitized by Google

nation ; il y a déjà six mois qu'il s'est dit l'Envoyé de Dieu ; il parle, depuis ce temps, à l'Europe comme s'il avoit en effet reçu d'en haut la mission de la gouverner. Eh ! bien ! Il a un moyen bien simple de prouver à l'Univers qu'il est réellement *le Dépositaire et le Ministre des volontés du Ciel.* Qu'il ose consulter le peuple François sur la forme du Gouvernement qu'il préfère ; qu'il ose lui proposer de choisir par un scrutin secret entre le souverain légitime de la France et lui ; qu'il assure à tous ceux qui sont dans une dépendance personnelle du Gouvernement actuel, leurs places, ou seulement leurs émolumens, si le peuple consent à le laisser où il est, et nous osons lui garantir qu'il n'aura pas huit mille voix sur les huit millions de votans.

S'il se croit si assuré de l'amour du peuple François ; s'il se croit seulement assuré d'une majorité de suffrages, tous les intérêts se réunissent pour lui conseiller l'épreuve que nous lui indiquons. Avec quelle facilité, avec quelle douceur, il gouverneroit ce peuple qui l'auroit proclamé son premier magistrat ! Il pourroit supprimer cette police arbitraire qui demande à tous les François compte de leurs paroles, de leurs pensées. Il pourroit supprimer cette gendarmerie qui viole arbitrairement l'asyle sacré des familles ; ces tribunaux spéciaux qui ont ordre de trouver coupables ceux que la loi jugeroit innocens, puisqu'on n'ose s'en remettre aux tribunaux ordinaires du soin de les punir des crimes dont on les accuse. Il pourroit abolir ces lois révolutionnaires qui prononcent la spoliation, la déportation, et la mort, pour des crimes supposés. Il pourroit abolir cette conscription barbare qui porte la désolation dans le sein de toutes les familles. Enfin, il ne feroit plus le mal qu'il ose faire, et il pourroit oser le bien.

Cette énumération incomplète des maux qui sont le résultat nécessaire du consultat de Buonaparté, suffit, sans doute, pour détruire l'assertion de M. Barrère, que *la reconnoissance publique* est le titre de Buonaparté à la puissance qu'il exerce.

Le panégyriste du Consul met au nombre de ses titres au pouvoir, sa gloire. Ce n'est pas, sans doute, de sa gloire comme homme d'état, ou comme administrateur ; car, il n'a sûrement pas voulu faire une satyre. Il ne peut donc être question que de sa gloire militaire.

Nous ne sommes point assez injustes pour nier que Buonaparté a acquis une certaine portion de gloire militaire.



Digitized by Google

Nous n'examinerons point s'il la doit au génie et aux vastes combinaisons qui placent les hommes de guerre au rang des grands capitaines. Dans la profession militaire, les grands succès sont un titre à la renommée, et Buonaparté a eu des succès brillans ; n'importe par quels moyens il les a obtenus. Mais, comme nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois, il s'en faut bien que Buonaparté ait, aux yeux de la France et de l'armée Françoise, la première réputation militaire. On compare aux conquêtes faciles de Rome, de Malte et de l'Egypte, les conquêtes de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne en de-ça du Rhin ; et on ne se rappelle point que les généraux qui firent ces grandes choses, aient fait des retraites qu'on puisse comparer à celle de St. Jean d'Acre, qu'ils aient déserté leurs armées au moment où elles étoient exposées au plus grand danger ; qu'ils se soient tenus à trois milles du champ de bataille, tandis que leurs généraux de division se faisoient tuer pour rappeler la victoire sous les drapeaux François. Les généraux qui ont fait de bien plus grandes choses que Buonaparté, et qui n'ont point conçu les expéditions funestes et honteuses d'Egypte et de St. Domingue, ont une gloire militaire plus pure, plus brillante, plus durable que Buonaparté ; ils étoient François ; et cependant ils n'ont jamais prétendu que cette gloire fût un titre à gouverner despotiquement le peuple François, et ne se sont jamais fait appeller par des écrivains mercenaires, des Cyrus, des Alexandre, des César, des Charlemagne.



Digitized by Google

## LONDRES.

*Réflexions sur les Partis actuellement opposés au Gouvernement François. — Considérations sur la Situation personnelle de Buonaparté. — Détails historiques sur l'Origine de son Elévation. — Discussion de ses Talens comme Général et comme Gouvernant.*

Les diverses notions que notre correspondance a présentées sur l'intérieur des corps délibérans, établis par la constitution consulaire, permettent de conjecturer, qu'ils renferment un parti qu'on ne peut, à la vérité, croire tout à fait opposé au Consul, mais qui est mécontent de sa marche, parce qu'il ne la dirige pas, et qui déclame contre son pouvoir, parce qu'il a perdu l'espérance de le partager.

Il seroit difficile de calculer maintenant sa force et ses projets, car il les ignore lui-même. Ses efforts actuels se bornent à une opposition déguisée, parce qu'il n'est pas assez aigri ni menacé, pour puiser dans ses dangers ou dans ses ressentimens, une audace qui ne lui est pas naturelle.

Le Gouvernement François a été, jusqu'à ce jour, dans un état d'irritation et de violence, qui a pu suffire pour écarter les obstacles que des vaincus opposoient à sa marche, et pour étourdir l'opinion, au point qu'elle n'a pu encore se rendre compte de ce qu'elle veut ou de ce qu'elle regrette ; mais le moment est venu où il doit se fixer, adopter un système régulier, et assurer les bases sur lesquelles il veut faire reposer son existence. Tous ses essais sont à peu près usés, et, s'il n'est pas aveuglé par l'ambition la plus folle, il a recueilli assez de données pour pouvoir pressentir le résultat de chaque tentative nouvelle.

Restera-t-il dans la situation équivoque où les ménagemens qu'il croyoit devoir à l'opinion, l'ont placé ; persistera-t-il à allier, aux institutions et aux dénominations démocratiques, le faste du trône et les égaremens d'un pouvoir sans bornes ? C'est alors que le parti, dont nous parlons cherchera à manifester son existence, et à rassembler une foule d'auxiliaires qui brûlent de trouver un point de ralliement et une chance de succès.



Digitized by Google

Le Consul ne peut conserver une autorité absolue avec une constitution qui sépare les pouvoirs, et qui admet le principe de la souveraineté du peuple. Il faut ou qu'il détruise tout à fait cette première constitution, ou qu'il la remette en vigueur. Dans le premier cas, il doit avouer, sans détour, que c'est lui seul qui dictera les lois, et que les corps qui doivent modérer ou réprimer ses volontés, n'en seront que les exécuteurs. Dans le second cas, il faut qu'il quitte son attitude de monarque; qu'il reprenne les allures modestes qui conviennent au Consul d'une république, et qu'il rétablisse, dans la ligne constitutionnelle, les pouvoirs parallèles, déplacés par son ambition. Les déguisemens qu'il a prêtés au despotisme, les prétextes qu'il a donnés aux violations les plus manifestes du pacte dont il prétend faire dériver ses droits, tous ces palliatifs ne peuvent plus prolonger son existence que de quelques mois. Il est parvenu au moment décisif qui peut ou la confirmer pour long-temps, ou la livrer aux coups de la fortune, aux tentatives des partis.

C'est là ce pas difficile que les autres Gouvernemens révolutionnaires n'ont pu franchir; c'est là que sont posées les bornes au-delà desquelles ils ont commencé à décliner, à s'affoiblir, à se montrer enfin avec tout l'odieux de leur tyrannie et tout le ridicule de leurs prétentions

Leur début annonça la force, il comprima la haine, il étonna même l'envie, mais tout à coup ils furent obligés de suppléer par des forces réelles à des moyens factices, de se soutenir par les principes qu'ils avoient prêchés, ou de les fouler aux pieds, de consacrer, ou de mépriser les droits dont ils avoient paru vouloir le triomphe: alors les fausses mesures trahirent l'irrésolution et l'incapacité des chefs, les réputations usurpées s'évanouirent, et l'opinion brisa les pieds d'argile du colosse que ses erreurs ou sa foiblesse avoient élevé.

Tel doit être le sort de tous les Gouvernemens révolutionnaires, quel que soit d'ailleurs l'éclat avec lequel ils s'annoncent.

Une volonté supérieure à tous les projets des ambitieux, a marqué, depuis le commencement de la révolution, le point où devoit cesser leur force. Tout confirme cette idée, et on a besoin de s'y attacher, pour apercevoir, dans l'avenir,

Digitized by Google

l'avenir, la probabilité du rétablissement de l'ordre social. Ah ! sans doute, ce ne sera pas avec impunité, ni surtout avec succès qu'on aura méprisé les lois établies pour régir les empires, et interposé des vues ambitieuses, entre le peuple et les maîtres qu'ils regrettent. Pour bien se convaincre de ce qu'il y a de vrai et de consolant dans cette doctrine ; il suffit de jeter les yeux sur les diverses époques de la révolution, de se rappeler comment ceux qui ont été les auteurs de ses catastrophes ou qui ont voulu s'emparer de ses résultats, ont été tout à coup frappés d'un aveuglement qui a précipité leur chute.

Elle est alors si prompte qu'elle étonne même ceux qui l'ont méditée, et dont elle réalise les prétentions. Sans s'arrêter ici aux divers partis qui, jusqu'à Robespierre, ont été renversés par l'impulsion qu'ils avoient communiquée à la multitude, dévorés par les passions, par les fureurs dont ils l'avoient enivrée ; ne considérons que l'époque où cet homme a vu finir son affreux pouvoir. Quelques jours auparavant, il avoit vu la convention presque à ses genoux, il avoit respiré seul l'encens qu'il prétendoit faire adresser à son Etre-Suprême ; il venoit de recevoir l'apothéose. Le moment de sa chute arrive : quelques complices plus effrayés des coups dont il les menace, qu'indignés des crimes qu'il commet chaque jour, balbutient contre lui une accusation. Un mot, un geste peuvent le sauver, rassembler autour de lui la phalange sanguinaire à laquelle chaque jour, il donne le signal, faire tomber à ses pieds ses accusateurs et ses juges. Il n'ose rien pour échapper au danger. Il n'est pas encore mort que déjà on ne compte plus pour rien son existence, et qu'on ne croit pas même devoir employer contre ses partisans, les précautions les plus communes. Un souffle l'a renversé. Ceux qui l'avoient proclamé le sauveur de la France, qui l'avoient comparé aux Solon, aux Licurgue, qui l'avoient invité à jouer le rôle de Cromwell, prodiguèrent leurs adulations aux vainqueurs du jour, les comparèrent à ce qu'il y a de plus grand dans l'histoire ; comme aujourd'hui, ils mettent le héros du 18 Brumaire à côté et même au-dessus de César, de Charlemagne, &c. &c. Et voilà ce que des insensés appellent l'opinion publique, ce que des ambitieux regardent comme le vœu national.

Si

Digitized by Google

Si l'on rapproche l'époque dont nous venons de parler de celle où nous vivons maintenant ; on verra que des symptômes à peu près semblables présagent, sinon une catastrophe aussi terrible pour le pouvoir qui pèse sur la France, du moins un dénouement dont les chances sont au moins incertaines.

Ce qui hâte la chute des usurpateurs, c'est cette force d'accroissement qui les empêche de se fixer et d'accepter les freins salutaires qu'un système conservateur impose aux autorités légitimes. La Providence veut qu'ils soient frappés d'aveuglement, et que rejetant toutes les leçons de l'histoire, ils ignorent que le pouvoir est plus protégé par les lois qui le modérent, que par l'indépendance où il se place.

La soumission générale, ce silence que produit l'attente ou l'effroi, les aveuglent sur les dangers qui doivent les menacer un jour ; aussi le moindre revers les surprend sans défense. A peine ils chancèlent que déjà ils ont disparu.

" Mais, dira-t-on, est-ce un parti tel que celui dont vous parlez, sans projets déterminés, sans forces réelles, qui pourra parvenir jamais à renverser le Consul ? Quel seroit d'ailleurs le but de ses efforts ? La république. Mais vous avouez qu'il lui reste peu de partisans, et qu'on ne doit plus craindre qu'elle se relève des coups que ses fondateurs, eux-mêmes, lui ont portés. Un Gouvernement consulaire ; mais vous avez établi qu'un Gouvernement, moitié monarchique, moitié démocratique, étoit encore plus absurde pour un pays comme la France, que la république elle-même. Dès lors l'existence de ce parti est très-indifférente, puisqu'il sera toujours dans un état de dépendance et de foiblesse, qui l'empêchera de se mouvoir, et que ses tentatives auroient contre elles, et le vœu national, et la force des choses."

" D'ailleurs, les autres partis qui ont coutinuellement agi sur l'opinion, soit qu'ils soient parvenus à l'égarer, soit qu'ils l'aient ramenée aux souvenirs de la monarchie, ne sont-ils pas vaincus, dispersés ? Et lorsqu'on a pu les soumettre, malgré les appuis que l'un trouvoit dans les regrets de la nation pour ses anciens maîtres, et que l'autre recevoit de l'esprit de licence que les excès de la révolution ont introduit dans certaines classes du

Digitized by Google

du peuple ; lorsqu'on les croyroit presque identifiés avec le Gouvernement, par les faveurs que leurs agens les plus marquans et les plus actifs, ont consenti à en recevoir ; comment supposer que la puissance qui a ainsi ou détruit ou frappé ses adversaires, puisse être ébranlée par une poignée de mécontens, qui n'ont ni ce fanatisme d'opinion, ni cette audace dans les entreprises, qu'inspire ordinairement le projet ou le besoin d'une grande catastrophe.

Pour répondre à ces objections, nous examinerons, si ces partis sont réellement détruits ; s'ils l'ont été par la force du Gouvernement ; enfin si, dans un moment de crise, ils ne prêteroient pas des secours réels à celui qui voudroit le renverser.

Nous accordons que le parti jacobin ou anarchiste ne peut plus avoir d'existence par ses propres forces, ni se ranimer sous ses anciennes bannières. Depuis le 31 Mai, il a successivement éprouvé l'action des fureurs qui dévoroient son sein, des ressentimens de la nation, et des divers Gouvernemens qui ont eu la prétention de donner à la révolution une marche régulière. Après tant de pertes et de discordes, ce parti devoit se décomposer, dès le moment qu'une autorité concentrée dirigeroit contre lui la haine générale, et avoueroit hautement l'intention de le détruire. Et c'est toujours là le succès qu'obtiendra un pouvoir qui sera secondé par le vœu national.

Mais de ce que les anarchistes ont cessé d'exister comme parti, il n'en faut pas conclure qu'en déguisant leurs allures, sous les couleurs d'un parti mitoyen, ils ne pourront pas concourir à un bouleversement quelconque. Ils ne sont plus à la vérité, les maîtres de la révolution ; mais chaque fois qu'on les excitera en son nom ; qu'on les appellera à fixer, sous une forme républicaine, ses résultats, dans le parti qui lui donnoit une marche modérée ou une physionomie sanglante, selon que ses factions parvenoient à la soumettre à leurs fureurs ou à leurs calculs ; chaque fois qu'on leur montrera ou un danger à prévenir, ou une conquête à partager, on est sûr de leurs concours ; car le parti révolutionnaire a bien pu subir diverses modifications dans lesquelles il a usé ses forces contre ceux-mêmes qui servoient ses vues ; mais on a toujours vu que quand la révolution a été menacée, soit dans ses auteurs, soit dans les

Digitized by Google

les principes qui l'ont amenée, ce parti a oublié ses querelles intérieures, n'a songé qu'au danger le plus pressant, sauf à se déchirer ensuite, lorsqu'il faudroit diriger le pouvoir.

Ainsi l'on vit Barras, quoique membre d'un Gouvernement que les anarchistes avoient en horreur, accueillir chez lui les complices de Babœuf, et leur promettre de *travailler avec eux la marchandise* ; ainsi Tallien, malgré son influence sur le 9 Thermidor, obtint leur secours, et leur prêta le sien, chaque fois que depuis cette époque, il fallut combattre des ennemis communs ; ainsi au 13 Vendémiaire on vit s'unir, pour résister au vœu national, qui alors attaquoit la révolution, dans les hommes qui en étoient les plus fermes appuis ; on vit s'unir, disons-nous, les montagnards, aux victimes du 31 Mai ; ainsi au 18 Fructidor, on remarqua parmi les auteurs de cette journée, toutes les opinions qui depuis l'assemblée constituante, jusqu'aux derniers jours de la convention, avoient successivement ou égaré ou tourmenté la France.

La décomposition du parti anarchique, n'est donc pas une preuve de la force du Gouvernement, ni un garant de sa stabilité, et la nouvelle forme sous laquelle se reproduit le parti de la révolution, n'est qu'un moyen nouveau pour employer ses forces et recouvrer le pouvoir ; d'où l'on peut conclurre, que le moment où le Consul sera sérieusement menacé, sera celui où il faudra décider la phisionomie de son Gouvernement, fixer son titre et l'étendue de son pouvoir.

Il nous reste à examiner les mêmes questions, relativement au parti royaliste.

Si l'on en croit les journaux officiels ; ce parti qui ne peut être celui de la monarchie, sans être en même temps celui des Bourbons est entièrement détruit, et c'est, disent-ils, parce que la famille que ses vœux rappellent ne sera jamais rétablie, qu'ils s'abstiennent de combattre les espérances qui pourroient lui rester. Quant à nous, nous ne voyons dans cette feinte modération, dans ce prétendu respect pour le malheur, que la crainte, de fixer l'attention publique, sur des droits qu'elle reconnoit et dont elle désire le triomphe ; de discuter une question jugée par tous les cœurs vraiment François, et dont la solution n'est plus retardée que par les audacieuses prétentions d'un étranger.

Dans

Digitized by Google

Dans les premiers jours de son succès, Buonaparté se méprenant sur la cause de l'enthousiasme avec lequel il fut accueilli, sur les espérances dont il étoit l'objet ; se servit en parlant des Bourbons, d'expressions dignes de ses projets et des moyens qu'il vouloit employer, pour fixer le pouvoir dans ses mains ; mais, averti par les murmures de l'opinion, par une connoissance plus exacte de ses vœux et de ses besoins, il sentit qu'il falloit changer de langage, et qu'il ne devoit parler qu'avec circonspection d'une famille qui oppose des souvenirs chers et glorieux, et les regrets d'un peuple désabusé, aux titres désastreux sur lesquels il veut fonder son usurpation. Dès lors, il dut chercher à décomposer la force agissante, et vraiment hostile de ce parti, à lui ôter ses appuis extérieurs, et à tourner même contre lui les bras qui s'étoient armés pour son triomphe. Il a réussi, il est vrai, à le détruire comme parti, mais c'est en le mettant dans des rapports si intimes avec la majorité de la nation, que tout ce qui désire maintenant, ou la république, ou la nouvelle dynastie, seroit regardé comme factieux, dans un pays où le vœu du peuple seroit compté pour quelque chose.

On regardera peut-être une idée semblable, comme entièrement opposée à ce qui se passe en France, comme l'erreur d'une opinion qui devroit maintenant se résigner à des sacrifices, au lieu de rechercher des espérances. On se trompera sur ce point, comme on s'est trompé sur le début de la révolution. On dédaigna de la combattre avec autant de vigueur qu'elle déployoit de violence ; on refusera peut-être aussi d'apercevoir et de saisir les symptômes de dissolution qu'elle présente, chaque jour, dans le pays qui fut tourmenté par ses fureurs. Alors le mal fut dans cette imprévoyance qui ne vouloit point mesurer l'étendue des dangers ; il sera peut-être maintenant dans un découragement qui refuse d'en apercevoir le terme.

Aussi long-temps qu'on a puni de mort en France le moindre soupir vers la royauté, qu'à ce seul mot toutes les passions, toutes les terreurs des révolutionnaires, étoient en effervescence ; que l'action constante du Gouvernement, que toutes ses institutions tendoient à en écarter le souvenir, le parti royaliste a dû recourir à des intrigues, à des soulèvemens, pour manifester son vœu, et le faire triompher. Il n'étoit alors qu'un parti, parce

 que

Digitized by Google

que l'opinion qui le faisoit mouvoir, avoit besoin de plus grandes précautions pour se déguiser, ou du plus généreux dévoûment, pour oser avouer son but. Il falloit qu'il eût des agens, qu'il répandît des écrits, qu'il éclairât la nation, qu'il détruisît ses préventions, qu'il calmât ses frayeurs. Il n'a plus besoin aujourd'hui de recourir à ces moyens détournés, puisque le Gouvernement et ses agens adoptent aujourd'hui tous les principes, rappellent toutes les institutions qui étoient le but de ses efforts.

N'est-ce pas avoir beaucoup obtenu, que d'avoir accoutumé les révolutionnaires eux-mêmes à des idées de restauration qui excitoient leur rage, à ce mot de royauté qui tourmentoit leurs imaginations ; que de les avoir amenés à désirer, que, si l'unité devient le principe du pouvoir, il retourne à la famille qui en fut si long-temps dépositaire.

Peut-on, d'après cela, regarder comme sans consistance, comme sans moyens, un parti dont les vœux presque toujours secrets sont maintenant partagés par la nation, dont les efforts, presque toujours malheureux, sont secondés par la marche même du Gouvernement? Il est vrai qu'ici commence son opposition avec lui, car celui-ci veut conserver, pour lui seul, l'autorité royale, et prétend même la fixer dans une famille nouvelle ; tandis que l'autre tend à replacer la France sous ses anciens maîtres. Du moins la question est beaucoup simplifiée, soit pour les principes, soit pour les personnes ; il ne reste plus à décider si l'on rétablira la royauté, si l'on mettra à la place d'un corps représentatif le pouvoir d'un seul ; mais bien ceci : placera-t-on sur le trône, Buonaparté, ou les Bourbons ? Nous invitons ceux qui ont lu l'histoire à donner cette solution.

Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire ici de prouver que Buonaparté aspire à un titre souverain.

Lorsqu'on le vit, entouré d'une pompe militaire, venir s'installer dans le palais des Rois, il fut facile de prévoir quelles vues insensées les flatteurs qui s'étoient emparés de son esprit, lui avoient inspirées. Ceux qui doutoient encore, que tant d'orgueil et d'imprudence put se trouver dans un homme à qui l'on devoit supposer quelque habileté ; ceux-là disoient : "Que cette ivresse ne dureroit pas, qu'il seroit bientôt éclairé sur les vœux de l'opi-

Digitized by Google

lopinion sur le danger de les tromper ou de les méconnoître, qu'il verroit bientôt la noblesse du rôle que les circonstances lui offroient." Ils ajoutoient : " Pardonnons à un jeune homme que tant d'adulations ont poursuivi, égaré, depuis qu'il est entré dans la carrière ; pardonnons-lui sa marche triomphale, et cette satisfaction enfantine avec laquelle il admiroit les six chevaux blancs qui traînoient son char, avec laquelle il contemploit l'éclat des livrées dont il venait de couvrir les eunuques de la révolution. Ses yeux s'habitueront à ce faste ; il verra bientôt qu'il déplaît à la nation, et qu'il ne convient pas à un pouvoir, qui n'a pour lui aucun des titres que les hommes sont accoutumés à respecter. Eh ! qui vous a dit d'ailleurs, que par l'éclat de cette pompe, il n'a pas voulu ennoblir, aux yeux des François, le moment où peut-être il venoit, au nom de leurs anciens maîtres, reprendre possession de la demeure des Rois. S'il a voulu d'avance préparer l'esprit de la nation à cet heureux rétablissement, en accoutumant ses regards à tout ce qui rend le pouvoir imposant ! qui pourroit lui reprocher ce luxe que la politique lui conseille ?" C'étoit par ces aperçus rassurans, que ceux qui ont besoin d'espérer, expliquoient les intentions de Buonaparté. Mais l'institution de cette garde brillante et nombreuse, qui ne connoît que lui, qui n'appartient qu'à lui, qu'on n'entretient que de la fidélité qu'elle lui doit ; à qui l'on ne prescrit d'autre serment que celui de la défendre contre ses ennemis, cette institution vraiment royale a dû trahir ses vues, expliquer son but. Et voyez par quelles gradations il est parvenu à n'avoir plus besoin que d'un pas pour franchir ce qui le sépare du trône. Déjà protégé par toutes les barrières de la plus sévère étiquette, il est moins abordable que les Rois dont il occupe la place. Pendant long-temps il a gardé pour lui les honneurs souverains, et il n'avoit pas encore osé conduire ses flatteurs aux pieds de la femme que lui a donné Barras ; mais enhardi par leur bassesse, il a exigé qu'ils vinssent fléchir le genou devant elle.

Et comme dès ce moment ce troupeau de lâches s'est empressé autour de cette femme ! comme ceux qui autrefois l'auroient refusée pour épouse, n'ont pas rougi de l'accepter pour Reine ! Comme ils viennent mendier un de ces regards, où, disent-ils, respire la bienveillance,



Digitized by Google

veillance, et dont autrefois dans les salons de Barras, ils n'ont peut-être pas voulu entendre le doux langage ! C'est bien là qu'est l'excès de l'opprobre ! c'est bien dans cette choquante tentative, dans cette élévation inconvenante, qu'il faut voir jusqu'à quel point l'un est enivré, et combien les autres sont avilis ! Nous ne pousserons pas plus loin ces preuves d'une ambition qui ne s'est pas contentée de ce qu'elle avoit conquis pour elle, et qui tout en reculant les bornes de la bassesse, par les complimens qu'elle exige de ses flatteurs, n'attend plus qu'une circonstance favorable ou un élan courageux, pour donner un dénoûment à la parodie qu'elle joue aux yeux de la France mécontente et de l'Europe étonnée. Le succès couronnera-t-il une si grande audace ?

Avant de discuter cette question ; avant de rechercher si le prestige d'une réputation usurpée, d'une gloire factice doit, à jamais effacer l'éclat d'un nom dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, qui rappelle les droits les mieux établis, les services les plus importans ; avant de décider si les combinaisons de quelques intrigans l'emporteront sur les vœux secrets de l'Europe, sur les regrets de la France, sur les intérêts de l'ordre social ; nous allons expliquer, comment a été conçu le projet de former une nouvelle dynastie, d'amener les François, à accepter pour leur souverain, un étranger dont Louis XVI a fait élever l'enfance, de faire consentir toutes les têtes couronnées, à saluer, comme leur égal, le fils d'un pauvre avocat d'Ajaccio.

Ce n'est ni à son éducation, ni à son genie, que Buonaparté doit cette étonnante et dangereuse prétention.

On voit bien dans l'isolement où il voulut passer sa jeunesse, dans les rêves dont il l'occupa, les symptômes d'un caractère sombre et presque farouche ; mais on n'y remarque pas les traits par lesquels s'annoncent les grands caractères. On juge bien qu'il nourrissoit dans son cœur la haine des Rois, mais rien ne prouve, qu'alors il songea lui-même à le devenir. On pouvoit pressentir, en lui voyant souvent manier un poignard ; en l'entendant déclamer quelques tirades de la *Mort de César*, ou de *l'Orphelin de la Chine*, qu'il avoit assez de fanatisme pour servir un jour des factieux, ou assez de

Digitized by Google

de disposition pour devenir un acteur tragique, mais non qu'il dut jamais concevoir le projet d'être Roi, et de lier son nom à une des grandes époques de l'histoire.

Lorsqu'il s'annonçoit comme le fougueux partisan d'une révolution qui menaçoit le trône, il faut plutôt attribuer cette exagération à son inexpérience, à l'égarement de son esprit, qu'au projet d'y monter un jour. Lorsqu'il servoit à Toulon, sous les ordres de Fréron et de Barras, il ne vouloit alors que mériter un regard des proconsuls, et une mention honorable dans le Bulletin qui se rédigeoit sous les yeux de Robespierre. Lorsqu'il mitrailloit des bourgeois entassés sur les marches d'une église, il ne cherchoit qu'à recouvrer un grade que ses opinions révolutionnaires lui avoient fait perdre. Lorsqu'il se montroit docile aux désirs de Barras, il ne vouloit que conserver la faveur d'un homme puissant. Lorsqu'après ses succès en Italie, il revenoit brusquement à Paris, il n'avoit que le projet de se justifier aux yeux de Rewbell et Merlin de l'ambition dont ils l'accusoient. Lorsqu'il voloit à la conquête de l'Egypte, il réalisoit un projet imaginé par le Directoire, pour éloigner une armée qui étoit trop attachée au général qui l'avoit enrichie des dépouilles de l'Italie. Lorsqu'il quitta ensuite, comme un fuyard, des soldats qu'il avoit juré de ne jamais abandonner, il n'obéissoit qu'aux désirs de Siéyès ; il n'entrevoyoit même pas le rôle brillant que celui-ci lui destinoit.

Rien n'annonce jusques-là ces vues élevées, cette audace, ces grandes qualités que lui prêtent des flatteurs. Qui lui a donc inspiré ces prétentions, qui lui a tracé son rôle, qui lui a fait entrevoir ce but vers lequel il se dirige maintenant au milieu des murmures de la France ?

Pour bien expliquer à nos lecteurs, que le rang auquel Buonaparté est parvenu, n'est point le prix de ses combinaisons ni de son audace, nous devons rechercher à quelle époque de la révolution, il se manifesta chez les François du mépris pour ses principes, et de la haine pour ses auteurs ; quels furent les regrets et les besoins qui résultèrent de ce retour à la raison ; enfin, par quelle tyrannie, par quelles intrigues, on a détourné l'esprit public de la direction qu'il avoit prise ?

Jus-

Digitized by Google

Jusqu'au 9 Thermidor, les François avoient été successivement sous le charme des illusions que l'assemblée constituante avoit offertes à leur crédulité et à leur inconstance, et sous l'influence d'une tyrannie dont ils tolérèrent l'action première, parce qu'elle avoit pour origine apparente cette souveraineté du peuple qui étoit leur chimère favorite. Les scènes d'horreur et de désolation qui vinrent ensuite froisser tous les cœurs, inspirèrent une crainte si profonde, qu'on osoit à peine s'avouer le désir d'un autre ordre de choses. Ce n'étoit ni la république ni la royauté qu'on cherchoit dans l'avenir, mais un régime où la vie et la propriété de chacun ne fussent pas, à tout instant, menacées par l'avidité ou la fureur des tyrans populaires.

Le 9 Thermidor, en portant les premiers coups à cet affreux despotisme, fit d'abord entrevoir la possibilité, et ensuite naître le projet d'en atteindre la cause, d'en disperser le foyer. La nation sentit qu'il la menaceroit aussi long-temps que le corps où il avoit pris naissance existeroit avec un pouvoir sans bornes et sans responsabilité, et qui prétendoit trouver dans la volonté même du peuple le principe et l'excuse des violences dont il l'accabloit.

Jusques-là il y avoit eu oppression de la convention nationale sur le peuple ; alors commença la conjuration du peuple contre la convention nationale. Celle-ci trop foible et trop divisée pour établir un Gouvernement ferme, sentit que pour prévenir sa ruine, il falloit se reproduire sous des formes moins repoussantes, et en apparence plus légales ; elle annonça une constitution.

Les débats qui eurent lieu à cette époque, sur l'organisation politique qui convenoit à la France ; les bruits divers qui se répandirent sur les projets des hommes qui dirigeoient la convention, firent naître l'idée qu'il pouvoit bien être question du rétablissement de la royauté légitime. Bientôt les esprits s'emparèrent de cette conjecture ; les écrivains la commentèrent. On sentit que ce rétablissement ne devoit pas être une chimère, qu'il pouvoit mettre fin aux convulsions politiques. Entrevu d'abord comme remède aux maux de l'état, il ne tarda pas à devenir le vœu le plus cher de la masse du peuple, à être regardé comme une sauvegarde

Digitized by Google

garde pour l'avenir, comme une réparation des erreurs passées.

Les tentatives qui précédèrent le 13 Vendémiaire, la liberté qu'on ne put refuser à l'opinion, lorsqu'on présenta l'acte constitutionnel à sa sanction, donnèrent tous les caractères d'une majorité immense, à ce désir de restauration. Le 13 Vendémiaire le comprima sans l'éteindre. Il prit même alors une intensité, une énergie, qu'il devoit peut-être aux revers qui avoient suivi ses premiers efforts.

Ce fut à cette époque que le parti des ex-constituans révolutionnaires se ranima, après avoir été forcé à une longue inaction, par la crainte d'être tout entier dévoré par la tyrannie de Robespierre.

Ce parti entrevit que la nouvelle direction de l'opinion publique rétabliroit, tôt ou tard, l'unité dans le Gouvernement, et offroit une chance de succès, aux principes sur lesquels reposoit la constitution de 1791. Mais comme il ne lui convenoit pas que le pouvoir rentrât dans la ligne de la légitimité, il s'occupa, tout en cultivant ce vœu qui rappeloit la monarchie, à l'empêcher d'être favorable aux droits des Bourbons.

Le 13 Vendémiaire venoit, de sortir tout à coup de l'obscurité un homme à qui la vengeance plutôt que l'ambition avoit inspiré une tentative qui auroit révolté un cœur généreux, mais à laquelle cependant la convention dut son salut. Il avoit arraché à des comités tremblans l'ordre de tirer sur le peuple de Paris, et il avoit profité de son succès avec un sang-froid, avec une vigueur qui étonnoit même les plus habiles révolutionnaires. Comblé de toutes les faveurs du pouvoir qu'il venoit de sauver, il se vit tout à coup en état de tout oser pour sa fortune.

Les ex-constituans ne furent pas long-temps indécis sur le choix du chef qui devoit un jour realiser leurs vœux, bien persuadés que quelque exagération qu'il y eut dans ses principes, il ne résisteroit pas à la tentation de se rendre maître de la France, si jamais on lui en montroit la possibilité. Ici commença une double action, ici s'organisèrent deux forces parallèles, pour faire la réputation de Buonaparté. Les conventionnels l'élevoient comme leur sauvegarde, et les ex-constituans comme leur plus chère espérance.

Le

Digitized by Google

Le Directoire s'organisa; la Reveillere-Lépaux et Rewbell accueillirent ceux des ex-constituans que la terreur avoit dispersés, et qui vinrent réclamer près d'eux les droits d'une ancienne intimité, ceux d'une co-opération commune à la révolution. Syéyès lui-même les accueillit, les introduisit dans ses cotteries politiques, et les mit par là en rapport avec les meneurs du parti républicain dans les deux conseils.

M. Regnaud de St. Jean d'Angely fut choisi, pour aborder le général Buonaparté. On lui donna une mission financière qui servit de prétexte à son voyage, et de moyen pour les communications dont il étoit chargé. Il parla du dévouement de ses amis, pour le seul homme qui pût rétablir l'ordre en France ; de l'impossibilité de maintenir la république, ébranlée par ses fondateurs, rejetée par toute la France ; il fit sentir la nécessité de s'emparer de l'esprit public, dans ce point de transition qui le sépareroit des résultats de la révolution, pour le ramener à la monarchie ; il finit par dire : " Il faut un général, parce qu'il n'y a d'estime chez cette nation belliqueuse, que pour les succès militaires, et c'est sur vous que sont fixés les regards de ceux qui craignent, et de ceux qui espèrent." M. Regnaud n'obtint pas une réponse positive, mais le moderne César se répandit en si grandes invectives, contre les anarchistes dont les crimes avoient, disoit-il, renversé la république ; et contre les royalistes dont l'égarement vouloit punir tous les hommes qui avoient eu quelque part à la révolution ; il entra enfin si bien dans la mesure d'opinion qui s'accordoit avec les projets des ex-constituans, que M. Regnaud sortit enchanté, et vint annoncer à ses commettans que le royalisme alloit être foudroyé dans les adresses de l'armée l'Italie, quoi que la France eût trouvé un Roi.

Jusqu'ici on ne voit que le protégé de Barras, et le mannequin que les ex-constituans révolutionnaires se préparent à faire mouvoir ; jusqu'ici le général Buonaparté ne fait que seconder par sa violence, et ses passions, les combinaisons des partis dont il est l'espérance ; il n'exerce sur eux aucune action immédiate, et c'est de leurs chefs qu'il attend les plans qui doivent diriger sa marche.

S'il aperçoit, dans l'avenir, la possibilité de jouer un grand rôle, comme cette idée lui a été suggérée, qu'elle ne lui appartient pas, qu'elle a même trop d'étendue pour sa jeune imagination, il laisse à ceux qui lui ont promis de la réaliser tous les développemens dont elle est susceptible, toutes

Digitized by Google

toutes les tentatives hasardeuses qu'elle doit enfanter. Il croit, même si peu, qu'elle puisse avoir un jour, quelque chance favorable, qu'il se plaît encore à cultiver les principes désorganisateurs qui l'avoient fait destituer, après le 9 Thermidor ; qu'il les répand dans son armée ; et qu'il les proclame dans des adresses séditieuses dirigées contre les dépositaires du vœu et de la confiance de la nation.

S'il avoit eu alors un de ces projets qu'un génie étendu, un caractère vigoureux mûrit dans le silence, et dont chaque succès est le fruit d'une combinaison profonde, ou le prix d'une action hardie ; n'auroit-il pas senti que pour exercer un jour, une influence durable sur la nation Françoise, il ne devoit pas ajouter de nouveaux ressentimens, aux souvenirs fâcheux que le 13 Vendémiaire lui avoit laissés, il ne devoit pas chercher encore une honteuse célébrité, dans de nouveaux attentats contre la liberté publique et le vœu national ?

Dans son délire, dans les frayeurs que lui causoit la tendance du peuple vers l'ordre et le repos, il ne calcula rien ; il s'inquiéta peu des suites de la nouvelle révolution à laquelle il alloit concourir, pourvu que la France retombât sous le joug des révolutionnaires.

Il avoit été l'acteur principal dans la journée du 13 Vendémiaire, il voulut l'être encore dans celle du 18 Fructidor, parce qu'il regardoit celle-ci comme le complément de l'autre.

Il n'envisageoit pas alors un but éloigné, des espérances étendues ; il ne vouloit que faire triompher un parti détesté, et des opinions qui n'avoient produit que des souffrances, qui n'avoient laissé que des remords.

Ainsi les deux journées sur lesquelles Buonaparté a eu une influence réelle, sont celles où les factieux mutilèrent par la violence, un peuple dégoûté de la révolution, et qui vouloit user enfin de cette souveraineté dont on l'avoit bercé si long-temps, contre un pouvoir usurpateur, contre un régime qui ne se soutenoit que par le crime et l'agitation.

Ainsi, après avoir désolé Paris par les ravages de la mitraille ; il consterna la France, en prêtant son appui à cinq brigands, en leur envoyant un de ses généraux, pour servir leurs vues, en menaçant de toutes les fureurs d'une armée qu'il avoit égarée, un pays qui ne cherchoit qu'à se soustraire à la tyrannie des conventionnels.

Et contre qui étoient dirigés tous ces efforts coupables, tous ces actes de rébellion ? Contre des conseils divisés de principes, délibérant séparément, toujours prêts à reculer



Digitized by Google

devant une menace, ou à céder à une espérance ; sans ensemble dans leurs volontés, sans rapidité dans leur action, et qui auroient nécessairement perdu par leurs discordes, les fruits de la victoire ; s'ils avoient eu toutefois assez d'audace pour tenter de l'obtenir.

C'est dans cet appareil inutile, dans ces menaces exagérées, dans ces fanfaronades contre des hommes désarmés, que le courage, l'audace et le génie de cet homme qu'on veut faire grand se sont toujours montrés, et que sa réputation gigantesque a pris naissance.

On trouve dans l'origine des grandes tentatives, dans la manifestation des grands caractères destinés à influer sur des époques remarquables, on y trouve, disons-nous, quelque chose d'élevé qui commande l'étonnement et quelquefois l'admiration : ici tout est emportement, fureur, oppression. Nulle pitié pour ce peuple épuisé, nulle déférence pour ses désirs, pour ses besoins. La révolution va-t-elle s'éteindre sous l'effort de l'indignation publique, par le découragement ou les regrets de ses propres auteurs ? Il la ranime, il la relève plus menaçante que jamais ; il la fortifie de tout l'égarement des remords qu'elle a produits, des craintes qu'elle a inspirées ; il déchaîne enfin contre les François épouvantés, ces passions dont ils venoient de punir les fureurs, et dont ils croyoient avoir détruit le principe, en employant contre elles, de justes représailles.

Mais ces succès désastreux avoient rendu le concours du général Buonaparté moins nécessaire aux hommes qui le faisoient mouvoir ; ils s'apercevoient, d'ailleurs, que ses services lui inspiroient de grandes prétentions, qu'il commençoit à ne parler à ses soldats que des exploits dont il s'attribuoit la gloire, que des espérances dont le succès dépendoit de sa volonté, que des conquêtes où il apercevoit un nouvel éclat pour sa renommée, ou une nouvelle proie pour son avarice ; dès lors ils songèrent à le replacer sous leur dépendance.

Comment, dans cette position difficile, dans cette lutte nouvelle de ses prétentions, contre la jalousie et l'inquiétude du pouvoir qui lui devoit son salut ; comment se conduisit le général Buonaparté ? On pense que, selon que les circonstances l'exigèrent, il opposa un courageux sang froid aux accusations de ses ennemis, une noble assurance à leurs tentatives ; qu'il les déconcerta par la ruse ou par l'audace ; non : du moment qu'il lui fut prouvé qu'il existoit contre

Digitized by Google

contre lui un parti dans le Directoire et dans les Conseils *régénérés* sous son influence, il s'emporta en invectives contre leur ingratitude ; et ne songea plus qu'à échapper à la persécution qui le menaçoit, en quittant un poste qui excitoit l'envie, et en venant dans la capitale, se mettre à la discrétion de ses ennemis.

Chacun connoît l'adresse qu'il fit à cette malheureuse Italie qu'il venoit de livrer à des fureurs, à un pillage dont les autres conquêtes des armées Françoises n'offroient pas d'exemples ; chacun sait que, prêt à rentrer en France, il consigna dans cette adresse une espèce d'amende honorable de sa conduite passée, un désaveu des principes qu'il avoit fait triompher ; comme s'il eût voulu donner par là des gages de repentir, et opposer aux fureurs du parti qui le menaçoit, les espérances du parti qu'il avoit combattu.

Ce fut là, sans doute, une combinaison assez adroite, mais il n'eut pas le courage de la poursuivre jusqu'à la fin. Il parcourut rapidement la Suisse, il la parcourut en général disgracié, qui rejette les honneurs qu'on lui prodigue, parce qu'ils sont adressés à un pouvoir qui va lui échapper, à une influence qui va disparoître devant le Gouvernement dont on le suppose l'arbitre. Il laisse percer partout l'inquiétude et le chagrin qui tourmentoient son cœur, les dégoûts d'une ambition trompée, les terreurs d'un esprit sans prévoyance et d'un caractère sans fermeté.

Arrivé à Paris, il fut assailli des empressemens, des sollicitations de cette foule qui se porte toujours vers les hommes auxquels on suppose un grand crédit et de grandes vues. Mais cet accueil qui eût enhardi un homme plus maître de son rôle, plus sûr de ses moyens, ne fit qu'augmenter son découragement. Et ce fier conquérant de l'Italie alla avec tout l'empressement d'un flatteur, bégayer aux quatre avocats qui formoient alors la majorité du Directoire les assurances de sa fidélité et de son dévouement.

Ici se place naturellement une anecdote qui prouve combien Buonaparté redoutoit les Directeurs, au moment où il se mit en route pour aller au congrès de Rastadt, et combien il désiroit calmer leur courroux, prévenir leurs inquiétudes, afin d'en recevoir un accueil favorable



Digitized by Google

Il étoit instruit qu'on avoit trouvé dans les papiers de Carnot les traces de la correspondance intime qu'il entretenoit avec lui, par l'intermédiaire d'agens particuliers, ignorés même de Barras. Cette découverte le présentoit aux yeux de ses maîtres comme un homme équivoque et perfide qui, tout en servant le parti qui avoit triomphé au 18 Fructidor, s'étoit ménagé des appuis parmi ceux qu'il avoit fait proscrire. Il falloit détruire ces préventions, il falloit même au besoin sacrifier pour les dissiper entièrement, l'homme proscrit avec lequel il avoit eu des rapports.

En passant à Genève, le général Buonaparté apprend que Carnot y a demeuré quelques jours, et on lui annonce qu'un banquier, nommé *Bontems*, pourra lui donner des notions sur sa retraite. Cet homme est mandé ; on l'interroge avec modération, avec adresse ; on lui promet de garder le secret dont on le suppose dépositaire ; on lui montre beaucoup d'intérêt pour le fugitif auquel on suppose qu'il a donné asile. Mais soit discrétion, soit ignorance, M. Bontems ne fait aucun des révélations qu'on exige. Alors Buonaparté, écumant de rage, le menace de la mort s'il persiste dans son silence, il appelle ses hussards, il leur ordonne de se saisir de celui qui ose lui résister, de le conduire dans les cachots, de le livrer à une commission militaire. Sa violence fait sourire celui qu'elle menace, sans l'intimider. Enfin, l'ordre est donné de conduire M. Bontems à Paris et de le désigner au courroux des directeurs, comme ayant fourni à Carnot les moyens de fuir et de se cacher, et comme banquier du Gouvernement Anglois. Buonaparté parut très-satisfait de la comédie qu'il venoit de jouer. Tandis que sa victime étoit arrachée à une famille éplorée et conduite au Temple, il s'acheminoit vers Nyon, et faisoit promettre à Carnot, qui y étoit réfugié, qu'il alloit s'occuper de son sort ; mais qu'il ne devoit trahir, par aucune indiscrétion, le secret de la correspondance qui avoit existé entre eux.—En effet, Carnot ne le devoila que quand il sût son protégé en Egypte.

Voilà un des traits de ce caractère qu'on veut assimiler à tout ce que les siècles ont produit de plus éclairé, de plus noble et de plus vigoureux.

Ce fut lors de ce voyage à Paris, que Buonaparté connut les chefs du parti constituant, et qu'il leur remit le

Digitized by Google

le soin de ses destinées. Ils lui recommandèrent de se populariser, par quelques mots qui, sans blesser le Directoire, pussent être recueillis par le parti modéré, et lui prouver qu'il n'étoit plus dévoué aux Jacobins. Ce fut, dans cette vue, qu'à la fête qui lui fut donnée par le Corps Législatif; il dit, en regardant Boulay qui étoit alors président du Conseil des Cinq Cents : " Que penser d'un corps qui a un Boulay pour président." Rœdérer et Talleyrand, contens de ce premier acte de déférence pour leurs conseils, annoncèrent à leur protégé que Syéyès entreroit au Directoire, et ils lui promirent de travailler de concert à faire cesser l'exil auquel la politique (ils n'osoient pas dire sa pusillanimité) alloit le condamner.

Nous avons développé dans cette feuille les motifs secrets qui inspirèrent au Directoire le projet d'une descente en Egypte et ceux qui obligèrent Buonaparté à la diriger. L'armée d'Italie avoit pris une part active aux débats politiques qui avoient produit le 18 Fructidor. Cette intervention dans une question majeure, cette influence sur une révolution qui avoit sauvé les Directeurs, lui communiquèrent un orgueil et un esprit d'indépendance que l'exemple de son général ne pouvoit que fortifier. Bientôt elle annonça le projet de méconnoître les Directeurs, et d'établir un Gouvernement plus digne d'apprécier ses services, plus intéressé à les récompenser. Ce fut alors comme une armée isolée, sous un chef habitué à se passer des ordres de ceux dont il avoit fondé et protégé l'existence : on ne pouvoit la dissoudre sans danger, parce que les généraux qui la commandoient, n'attribuoient qu'à leurs talens et à leur audace, le succès qu'ils avoient obtenu ; parce qu'elle-même savoit qu'elle devoit l'aisance dont elle avoit joui, à un pillage qu'ils avoient encouragé, et que dès lors elle étoit liée à eux par des prétentions communes et par une espèce de complicité. L'idée de conquérir un pays nouveau, de dépouiller ces Beys, ces Mamelouks, qu'on supposoit si riches, suffit pour entraîner tous les soldats ; l'espoir d'échapper à un Gouvernement avec lequel il n'osoit lutter, détermina Buonaparté. Il parut se livrer entièrement à ce projet, afin qu'on ne lui supposât point d'arrière-pensée ; et il

se

Digitized by Google

se croyoit tellement pressé par l'activité de ses ennemis, qu'il tourna vers des préparatifs dont il attendoit son salut, toute l'influence, tout le crédit dont il pouvoit faire usage contre les Directeurs. Son nom, son caractère aventureux, rassemblèrent autour de lui une foule de jeunes gens que l'ambition, la misère et même la persécution entraînoient loin de leur patrie, et plusieurs demi-savans qui ne voyant rien au-dessus de la qualité de membres d'un institut national, vouloient en fonder un en Egypte. On sait par quelles intrigues Malte fut livrée, et par quelle chance heureuse cette armée échappa à la surveillance de nos flottes ; mais jusques-là on ne voit rien qu'on puisse attribuer au génie et à la prévoyance de Buonaparté. Celui-ci avoit perdu toute espèce de ressort, et au milieu des monumens conquis par l'habileté de ses généraux et la valeur de ses soldats, il rêvoit son retour en France. Chacun connoît, à ce sujet, cette lettre où il confioit à son frère Joseph, ses dégoûts, ses inquiétudes et ses projets, où il lui demandoit de trouver en Bourgogne un asile champêtre où il put échapper, même aux souvenirs de sa gloire. Cette lettre cachoit-elle un piége, pour tromper la jalousie des Directeurs ? Pourquoi s'étoit-il mis dans la nécessité d'employer de pareils palliatifs, lorsqu'avec un peu d'audace il auroit pu parler en vainqueur ? Ou bien découvroit-elle une disposition réelle de son âme ? Il n'avoit donc pas alors le projet de devenir le maître de la France ; c'est donc une fortune aveugle ; ce sont donc des circonstances qu'il n'a pas su préparer, qui l'ont porté au suprême pouvoir ? Tout le monde convient que la campagne d'Egypte fait peu d'honneur aux talens militaires du général Buonaparté. Il vint échouer devant un bicoque, tandis que les généraux Kléber et Désaix avoient, chacun de leur côté, rempli glorieusement leur tâche, et ouvert au général en chef la route de Syrie.

Enfin, le 18 Brumaire arrive, le rôle qu'il y a joué n'est pas problématique. Mais ce qu'on n'a pas assez observé, c'est que sa disgrâce est tombée sur ceux mêmes dont la présence d'esprit l'empêcha de donner aux frêles ennemis qu'il avoit à combattre, le secret de sa pusillanimité ; et qu'il n'a conservé sa faveur qu'aux hommes

Digitized by Google

hommes qui furent presque aussi nuls que lui dans cette journée.

Il ne tarda pas à la vérité, de manifester de folles prétentions à la souveraineté ; mais elles lui vinrent encore plus des remarques qu'il fit sur l'état de l'opinion qui rappeloit l'unité dans le pouvoir, que de la vigueur de son esprit. Tout ce qui fut, dès lors, soumis à une temporisation sage, à des gradations nécessaires ; tout ce qui exigea de la dissimulation et même de la fourberie fut très-bien saisi par lui et parut entièrement dans son caractère ; mais quand il fallut de la profondeur dans les desseins, quand il fallut faire sur l'esprit public quelque essai vigoureux, quelque tentative hasardeuse, on le vit chanceler, pâlir, et donner le secret de sa foiblesse et de son hésitation.

Carnot lui donna le projet de la bataille de Marengo, et elle eût été perdue sans l'incrédulité des généraux Autrichiens, sans le dévouement de Désaix, et sans l'intrépidité du jeune Kellermann. Buonaparté caché vers le milieu du combat dans un village à une lieue du champ de bataille, se préparoit à jouer le rôle d'Antoine, lorsque Berthier vint le saluer du nom de César. Tel est le rapport unanime de tous les militaires qui ont osé manifester une opinion sur cette victoire.

En voilà assez sur sa gloire militaire. Jugeons-le maintenant dans les rapports avec les généraux, et avec les corps délibérans dont il s'est entouré.

On ne peut ranger Buonaparté parmi ces hommes que leurs qualités personnelles, la vigueur ou l'étendue de leur génie, l'éclat de leurs actions placent tellement au-dessus des autres, que, dès qu'ils paroissent, toutes les prétentions se taisent, et toutes les volontés sont soumises. Ses entreprises ont toutes un caractère d'extravagance qui a fasciné les yeux des ignorans, mais que les gens sages attribuent aux rêveries d'un cerveau presque toujours délirant, d'un esprit qui abandonne tout au hasard, parce qu'il ne sait ni prévoir ni maîtriser aucune de ses chances.

Lorsque des circonstances imprévues, et les calculs d'une faction détestée, portèrent cet homme au commandement de l'armée d'Italie ; il dut s'avouer à lui-même

Digitized by Google

même qu'il n'avoit pas même les talens du général qu'il alloit remplacer. Dès lors il eut recours à ce charlatanisme dans les discours qui dispense de la mesure et du sang froid ; il prit avec ses soldats le ton d'un enthousiaste, parce qu'il n'y avoit rien, ni dans sa renommée, ni dans son caractère qui put leur inspirer du respect et de la confiance. Il leur promit, non la conquête, mais le pillage de l'Italie ; parce qu'il lui étoit plus commode d'en faire des brigands que des guerriers disciplinés.

Avant lui, il sembloit que la révolution qui avoit amené en France le règne du désordre et du pillage, eût été exilée du sein des armées Françoises. Des généraux sages et habiles y avoient établi les lois de la discipline, et conservé quelques traces de l'ancien honneur national, malgré les résistances des factieux qui s'appeloient les représentans du peuple. Mais tout à-coup un étranger, un soldat obscur paroît ; il cherche à détruire l'ouvrage de ses prédécesseurs, parce qu'il n'a ni assez de talens, ni assez d'expérience, pour le conserver. Ses premières proclamations sont des insultes au droit des gens, des provocations au pillage. Ses premières tentatives militaires sont des imprudences qui ne réussissent que par l'intrépidité des généraux de division, et par l'exaltation de ses troupes qu'il venoit d'enivrer d'espérances criminelles.

Nul plan de campagne ; aucune combinaison profonde ; aucune marche savante ; on ne voit que l'indomptable courage de l'armée, sans qu'on puisse rien attribuer à l'habileté, à la prévoyance de son chef.

Tandis que les autres généraux refusoient toutes les victoires qui leur auroient coûté de trop grands sacrifices ; tandis qu'avant de rien entreprendre ils calculoient la vie de leurs soldats ; le fougueux conquérant de l'Italie abusoit de l'impétuosité Françoise pour de brillantes attaques qui n'étoient que d'horribles boucheries ; pour des succès qui auroient été plus funestes aux vainqueurs qu'aux vaincus, si le Directoire n'eût pas appauvri toutes les armées, pour fournir à cette énorme consommation d'hommes, et pour établir la réputation de son favori.

On dit, il est vrai, que, dans les nombreuses circon-

Digitized by Google

constances où le salut de son armée fut compromis par des fautes impardonnables, le général Buonaparté fut assez bien servi par son imagination, et trouva des expédiens qui le tirèrent d'embarras ; mais ce qui prouveroit tout au plus de la présence d'esprit, ne décèle point le grand capitaine, l'homme qui dans toutes les entreprises, fait la part de la fortune et se saisit avec toute la supériorité du génie, de la tâche qu'il s'est réservée.

Le général Buonaparté sentoit bien lui-même, au milieu des trophées arrosés du sang de cent mille François, qu'il étoit loin d'avoir atteint, parmi les généraux, le rang qui lui étoit décerné par la reconnoissance du Directoire, et par les suffrages des jacobins. Jusqu'au moment où il parvint à jouer un grand rôle, et même lorsqu'il n'étoit encore qu'un officier subalterne, on l'avoit vu frémir de rage en apprenant des victoires auxquelles des généraux, sortis des rangs des soldats, avoient attaché leur nom. Ce n'étoit point la bouillante inquiétude, la noble émulation d'un Thémistocle qui troubloit son sommeil, mais bien la jalousie d'un Thersite. Il ne vouloit point à force de persévérance et de bravoure, inscrire son nom dans les fastes de la gloire ; il projetoit seulement d'acquérir assez de puissance pour proscrire un jour ses rivaux, pour mettre à ses pieds ceux dont il ne pouvoit égaler les exploits. Tels furent les motifs secrets de sa conduite à l'égard des généraux qui s'étoient fait un nom avant lui ; tels furent ceux de la persécution qu'il organisa contre eux, et qui a fini par proscrire ou par déplacer tous les hommes chéris de l'armée dont ils avoient commencé la gloire, et de la France qui leur devoit la sûreté de ses frontières.

On pense bien, d'après cela, que le général Buonaparté n'a pas dû, étant arrivé au suprême pouvoir, rendre beaucoup de justice à ces généraux, objets constans de son envie et de sa haine. Mais c'est précisément dans la conduite qu'il a tenue avec eux, qu'il faut apercevoir combien de petites passions, et quel misérable orgueil il y a dans cet homme que ni la politique, ni même la décence, n'ont pu engager à des ménagemens utiles à sa propre sûreté, indispensables pour le succès de ses vues ambitieuses. Bien loin de reconnoître



Digitized by Google

leurs services, il les a éloignés par un ton de supériorité plus révoltant qu'une persécution non déguisée. S'il a prodigué des éloges, c'est à des hommes au-dessous de lui ; c'est à des exploits qui ne valoient pas ceux dont il s'attribue l'honneur. Il semble qu'il ait voulu se dissimuler la gloire de ses rivaux, encore plus qu'il n'a cherché à la défigurer aux yeux des étrangers.

Il ne sait rien distinguer, dans l'inquiétude qui le tourmente ; soit que ces généraux aient servi sous ses ordres, soit qu'ils aient acquis leur renommée par des faits antérieurs à son début, et sur un autre théâtre que celui qu'il avoit choisi ; soit qu'on ne leur accorde que cette prévoyance et cette sagesse qui peuvent diriger des retraites savantes, mais qui ne suffisent pas pour combiner et réaliser des plans étendus, des entreprises hardies ; soit qu'on ne reconnoisse en eux que cette audace qui triomphe du danger, mais qui ne sait pas le prévenir ; soient qu'ils aient triomphé en *Hollande*, sur le *Rhin*, sur la *Moselle*, ou sur la *Limmat* ; soit qu'ils aient décidé par leur dévouement et leur intrépidité la victoire de Lodi, ou celle de Marengo ; il les redoute et les jalouse tous également. Il écarte constamment Moreau ; mais il vante les exploits d'Abdallah Menou ; il méconnoit Masséna, Augéreau, Macdonald, &c. &c., mais il comble de bienfaits une foule de généraux qui n'ont d'autres titres à sa faveur que leur obscurité et leur soumission.

Mieux conseillé par son intérêt ; moins aveuglé par son amour-propre, le général Buonaparté auroit eu avec ses anciens camarades, avec ses maîtres dans l'art de la guerre, une conduite toute à la fois adroite et généreuse. Il auroit adouci par des égards ce qu'il y avoit de repoussant pour eux, dans le pouvoir qu'il a usurpé ; il auroit calmé leurs prétentions par des bienfaits ; endormi leur ambition par des espérances ; mais il n'a point suivi cette marche qui exigeoit du sang-froid, et de l'habileté ; il s'est livré à son caractère naturellement emporté, à son humeur impatiente ; et il a mieux aimé jouir, sur le champ, de toutes les illusions du pouvoir, et du rêve de sa prétendue supériorité, que d'amener ceux qu'il craignoit, à voir leur intérêt dans son élévation, et leur propre gloire dans sa renommée.

La

Digitized by Google

La conduite qu'il a tenue avec les corps délibérans institués par lui et composés en partie de ses créatures, décèle les mêmes foiblesses et la même imprévoyance. Il n'a jamais su leur adoucir ce qu'il y avoit d'insolent dans son autorité et d'humiliant dans leur dépendance. Il a craint même de leur laisser une liberté apparente, qui eût été pour eux, comme une compensation des sacrifices de probité et d'honneur qu'ils faisoient à un pouvoir illégitime ; il ne leur a permis ni l'examen, ni la remontrance. Hésiter étoit une trahison ; délibérer étoit une injure. Et quand il a voulu punir les résistances déguisées qu'ils lui opposoient, il l'a fait avec une indécence qui prouvoit son aveuglement et leur bassesse.

Ce n'est pas ainsi qu'on parvient à faire taire les prétentions, à maîtriser les volontés. Ce n'est pas sur le mépris de tous les droits, sur l'oubli de toutes les convenances et de tous les ménagemens, qu'on appuie un Gouvernement nouveau. Ce n'est pas non plus dans cette conduite, tantôt timide, tantôt emportée, qu'on trouve les présages d'un succès durable.

Partout c'est l'inquiétude d'un homme qui voit des ennemis dans ce qui n'est pas esclave, qui tantôt use de la force, comme s'il ne craignoit pas de révolter les esprits, et tantôt compose avec l'opinion, comme s'il avoit pour elle du respect ou de la crainte ; qui tantôt consulte le peuple comme s'il lui reconnoissoit des droits, et tantôt l'opprime comme s'il avoit sur lui ceux d'un conquérant. Aujourd'hui, il veut effacer par son faste, l'éclat qui entoure les premiers Souverains de l'Europe ; demain pour ne pas déplaire à sa garde, ou pour se faire applaudir au théâtre, il dépouillera la pourpre et se montrera dans l'appareil le plus modeste. Hier, il vouloit être empereur ; aujourd'hui échangeant les rêves de la veille contre les terreurs du moment, il n'aspire plus qu'à être le premier citoyen d'un Etat libre.

Nous croyons en avoir assez dit, pour prouver que l'ordre de choses qui existe maintenant en France, n'est que le résultat des circonstances révolutionnaires, et même la révolution toute entière, sous des formes nouvelles, et avec une existence modifiée ; que dès lors il ne faut voir que sa force dans la nouvelle influence qu'elle exerce sur l'Europe, et non le génie de celui qui lui

sert

Digitized by Google

sert d'instrument, dans la nouvelle phase qu'elle parcourt ; que l'entreprise actuelle du général Buonaparté n'a ni les caractères d'un Gouvernement légal, ni la vigueur d'une usurpation hardie ; que lui-même n'offre ni dans ses qualités personnelles, ni dans ses actions rien qui justifie la réputation colossale que les peureux et les intrigans se sont attachés à lui faire ; enfin, qu'il y a de sa part, encore plus de folie que de vanité à vouloir perpétuer le pouvoir dans sa famille, à prétendre faire oublier aux François celle qui les a si long-temps gouvernés.

La nation Françoise n'a pas seulement besoin de la monarchie pour son repos, mais elle a encore besoin d'aimer ceux qui la gouvernent. Elle a désiré une partie des réformes qui ont servi de prétexte à la révolution ; mais elle adoroit ses maîtres, lors même qu'on l'entraînoit à méconnoître leur pouvoir. Séparez cet amour, cet enthousiasme pour eux, des motifs qui déterminent son obéissance, vous ne trouvez plus qu'un peuple plutôt séditieux qu'inconstant, plutôt mécontent que frondeur, et mille fois plus menaçant dans son silence, que dans ses plaintes et ses reproches. Si l'on accorde que cette affection pour ses maîtres est le gage unique de sa soumission ; comment croit-on que la famille de Buonaparté parviendra à faire oublier celle des Bourbons, à remplacer cette famille qui ne déshonora jamais le pouvoir par aucune lâcheté, qui ne le rendit jamais odieux par la tyrannie ; qui s'imposa des lois, lorsqu'elle pouvoit être absolue, et qui, dans sa longue administration, a communiqué aux peuples qu'elle gouvernoit, la générosité, le courage et l'élévation qui l'ont toujours distinguée. Quels titres pourroit lui opposer, cette race étrangère et prolétaire qui n'a montré dans l'exercice du pouvoir, que l'instinct du despotisme, et dans les jouissances de la fortune, que des goûts scandaleux...!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

De l'Imprimerie de Cox, Fils et Baylis, No. 75, Great Queen-Street, Lincoln's-Inn-Fields.

Digitized by Google

## RÉPONSE AUX DÉTRACTEURS.

QUELQUES journaux, après nous avoir long-temps copiés, les uns en nous citant, et les autres sans nous citer, ont élevé des doutes sur l'authenticité de notre correspondance de Paris. Nous félicitons ceux qui les ont exprimés avec la modération que ne doivent jamais oublier des écrivains de bon ton et de bon goût ; nous plaignons ceux qui n'ont trouvé que des injures à nous adresser ; cela prouve qu'ils manquent de sang-froid et de bonnes raisons. Enfin, plusieurs de nos lecteurs, sur-tout à l'occasion des discours tenus par le Consul à ses autorités constituées, ont prétendu qu'ils étoient invraisemblables, parce que le Consul y parle raison, et qu'en lui donnant un peu de bon sens et quelques lumières, nous nous exposions au danger de n'être pas crus, ou à celui de passer pour ses partisans secrets.

Il faut, une fois pour toutes, répondre aux doutes, aux injures, et aux soupçons.

Nous dirons à ceux qui doutent : Lisez le *Moniteur* ; jugez les faits : il n'est aucune mesure décisive que notre correspondance n'ait fait pressentir. Nous avons pour nous la justesse des inductions ; et les vérités que nous avons dites, rendent vraisemblable ce que nous annonçons maintenant.—Tout récemment encore, la discussion sur l'organisation des sénatoreries, n'a-t-elle pas eu lieu à la suite du discours du Consul, qui demandoit qu'on s'occupât de rendre l'administration plus centrale . . . . . ?

Nous répondrons à ceux qui injurient : Le champ des conjectures est le domaine des journalistes. Ne soyez pas



Digitized by Google

jaloux si nous l'avons cultivé quelquefois avec succès. Et d'ailleurs réfutez-nous, mais ne nous insultez pas ; ne soulagez pas votre impuissance par des injures : elles prouveront seulement que nous avons été, ou plus prévoyans, ou mieux servis que vous.

Enfin, nous dirons à ceux de nos lecteurs qui sont étonnés du bon sens que montre M. Buonaparté dans ses discours *écrits* : que nous les voyons avec plaisir convaincus d'une vérité que nous n'avons cessé d'établir ; c'est que M. Buonaparté est dans un état habituel de démence, et qu'il n'avoit jamais dû à ses combinaisons les coups étonnans, inattendus qui ont produit son élévation, et qui l'ont rendu usurpateur dans la carrière de la gloire, comme dans celle du pouvoir. Mais de ce que M. Buonaparté est un insensé, il ne s'ensuit pas que tout ce qu'il dit en public doive être extravagant. Ses meneurs, qui sont intéressés à ce que les puissances lui supposent du génie et de la profondeur, ont soin de lui faire parler quelquefois raison, et c'est dans les morceaux de longue haleine qu'il faut voir leur influence et leur travail.

Malheureusement pour sa réputation, le héros échappe quelquefois aux lisières qui dirigent son inexpérience, et c'est alors que sa folie et sa sottise se trahissent par des impromptus dignes de *Jeannot*, par des mots qu'il croit profonds et originaux, et qui ne sont que niais ou vides de sens.



Digitized by Google

# SECONDE PARTIE

## CORRESPONDANCE

### DEPUIS LE 25 DÉCEMBRE, JUSQU'AU 20 JUIN.

*L'Envoyé de Dieu—M. Lanjuinais—Caricatures piquantes—Dernier mot sur M. Bourienne.*

*Paris, le 25 Déc.*—On parle un peu plus ouvertement des projets de l'Envoyé de Dieu pour acquérir les grandeurs de la terre. On assure que le Conseil d'Etat a été assemblé deux fois pour délibérer sur le titre qu'il convenoit de donner au nouveau prophète. Ces pauvres Conseillers d'Etat, qui se plaignent continuellement de ce que leur divin maître ne leur laisse rien à faire, ne seroient pas fâchés de faire un Empereur, pour occuper leurs loisirs. C'est un passe-temps assez doux pour des Républicains qui veulent singer les Romains, pour des Réal, des Rœderer, des Boulay, des Régnaut de St. Jean d'Angely, et tant d'autres; c'est une assez belle entreprise que d'élever à la pourpre impériale, le fils d'un obscur jurisconsulte d'Ajaccio; de placer sur le trône de Louis XVI, un des beaux-frères de M. Bacchiochi, un jeune soldat qui dût sa première renommée à la protection de M. Barras! On dit cependant que l'exécution du projet a été renvoyée à la fin du carnaval. Il est question de créer, dans l'intervalle, vingt-quatre Pages de la chambre, des Chambellans, &c. &c. tout le cortége enfin qui environne les grands Souverains.

Il est aussi question d'un ordre de L'ÉTOILE, dont le ruban seroit *couleur de feu.* Il y aura un grand et un petit cordon; le grand cordon sera porté en sautoir, la plaque



Digitized by Google

sur le cœur. Le fond sera un Soleil, et l'Etoile au milieu. Quelques personnes assurent avoir vu les modèles, et disent qu'ils sont très-beaux.

Il paroît d'après les bruits qui ont couru ces jours derniers, qu'on a voulu avoir l'air de consulter le Sénat sur la question du nouveau titre à conférer au Consul, et sur celle de l'hérédité dans sa famille. On ne parle que de la courageuse et invincible résistance de M. Lanjuinais à ce nouveau gage de servitude qu'on demandoit au Sénat. On rappelle à ce sujet que M. Lanjuinais, lors du jugement de Louis XVI, parlant avec force contre les meurtriers de ce Prince, un des juges de son Roi voulut le forcer à quitter la tribune; M. Lanjuinais lui dit: " Frappez, mais écoutez." On cite ce que disoit ce même M. Lanjuinais, lorsqu'on proposa au Sénat, de donner au Consul le consulat à vie: " Eh! quoi, " les François iront-ils chercher un maître dans cette île, " d'où les Romains ne vouloient point tirer leurs esclaves?" On loue le courage de M. Lanjuinais; on rit des prétentions du Consul; mais on croit que celui-ci trouvera moyen de se faire décerner ce titre, dût-on s'en amuser autant que de celui d'*Envoyé de Dieu.*

La grande majorité du Sénat, du Corps Législatif, du Tribunat, tout le Conseil d'Etat, le corps entier des Mamelouks, et les dames d'honneur de Madame Buonaparté, ont des tabatières de *couleur de terre Egyptienne*, sur lesquelles on voit le portrait du *vainqueur de Vendémiaire*, avec cette inscription: *Veni, vidi, vici.*

On vend, sous le manteau, une gravure représentant *le grand homme* fuyant précipitamment à travers les déserts de la Syrie. Sir Sidney Smith est sur le rempart de la ville de St. Jean d'Acre: au bas on lit l'inscription suivante: *Vidit, fugit.*

Une autre gravure très-rare est *le Souper de Famille.* Cinq personnages, en différens costumes, mais qui ont un air de famille, sont assis à une table ronde, sur laquelle on apperçoit un pâté d'Amiens, plusieurs bouteilles de vin du Rhin, un plat de macaroni, un fromage de Suisse, et un de Hollande. Au bas se trouvent ces vers de Séneque sur les Corses:

" *Illis lex prima ulcisci, altera vivere rapto,*
" *Tertia mentiri, quarta negare Deos.*"

Depuis le compte que le Ministre du trésor public a rendu de la situation brillante de sa caisse, les affaires particulières vont

Digitized by Google

vont très-mal. Trois banqueroutes assez considérables ont été déclarées ces jours derniers.

On ne s'entretient ici que de la conversation du Consul avec les députés Suisses. On en rit beaucoup; la gravité Helvétique elle-même n'a pu y résister; c'est ce qui a fait dire à quelques journalistes François, que les membres de la Consulte étoient sortis *enchantés* de cette conférence.

*Du* 30.—Toute la ville est remplie du bruit d'un Sénatus-Consulte qui surpassera, dit-on, ce qu'on a vu jusqu'à présent. Quand on rapproche ces bruits des immenses réparations qu'il est ordonné de faire au château de Versaillles, on ne peut douter qu'il ne soit question de faire disparoître entièrement les nuances qui distinguent encore le Consulat de l'ancienne Monarchie. On ne parle ici que de l'éclat extérieur, car le pouvoir est bien plus absolu qu'il ne l'a jamais été.

On confirme la division des Sénateurs en deux classes, dont l'une remplaceroit les Pairs du Royaume. Dans celle-ci seroient compris, ainsi qu'on vous l'a déjà annoncé, plusieurs généraux, et ce qu'il y a de plus distingué, parmi les autres, par les fonctions qu'ils ont remplies. Il ne manque que cette nuance pour en faire un Parlement dans l'ancienne acception du mot: il aura de plus l'avantage d'être permanent et entièrement aux ordres du Chef de l'Etat. Point de ces vassaux indépendans dont la fierté osoit résister au Monarque; car soyez persuadés que tous les hommes qui ont un nom et un caractère en seront soigneusement éloignés.

Mais quel que soit le soin avec lequel on étayera l'édifice, il n'y a toujours point de base, puisque tout dépend d'un seul homme, derrière lequel il ne se trouve rien. D'ailleurs, toutes ces créations d'un instant, n'ont rien qui parle à l'esprit; on n'y voit que des esclaves bien bas, bien obéissans, des hommes nouveaux, sans existence qui leur appartienne: et de plus, c'est dans nos poches qu'on prend pour fournir à cet éclat. Hors de la classe qui vit dans la dissipation et dans les plaisirs, il n'y a point d'illusion. Ceux qui sont étrangers aux folles jouissances, loin du tourbillon qui agit sur les hommes du jour, apprécient, sans autre secours que celui de l'instinct, tout ce faste qui écrase l'état pour satisfaire la vanité d'un seul.

Si 800 ans de grandeur et de gloire, si tant de souvenirs précieux, si cette dénomination touchante d'*Enfans de France*, n'ont pu sauver les Bourbons; que doit attendre un étranger qui nous rend cette forme de gouvernement au milieu de l'appareil des baïonnettes, et sans aucun de ces doux pré-

sages

Digitized by Google

sages, sans aucune de ces enivrantes illusions qui naîtroient avec le retour de la puissance légitime.

Les journaux ont *eu ordre* d'annoncer un pamphlet qui n'existe pas, et auquel on a donné le titre de *Coup-d'œil sur les séances du Parlement d'Angleterre.* L'article que vous lisez dans tous nos journaux, à l'exception du *Moniteur*, (remarquez bien cette nouvelle tactique) est de M. Hauterive. On a eu en vue, en le publiant, de répondre à tous les partis, et de détruire toutes les espérances des mécontens, au moment de prendre une attitude de souverain. Les deux grands ennemis sont les Bourbons et l'Angleterre. On donne à celle-ci l'avis de se contenter de son lot; on prend même, au besoin, le ton de la menace, et on lui fait pressentir que son *existence* peut n'être pas fort en sûreté, si elle nous harcèle trop.

Voulez-vous de nouveaux détails sur Bourienne, dont on ne parle plus? Oubliez tout ce qu'on en a dit: voici le fait. Il étoit associé des frères Coulon, qui ont fait banqueroute. Il a vu l'impression que produisoient sur le Consul les bruits qui couroient, et il a espéré de les détruire en faisant un grand sacrifice. Il a fait à ses associés l'offre de 800,000 fr. Mais les auteurs des bruits, qui ont prévu qu'ils seroient perdus, si Bourienne ne l'étoit, parce qu'il les connoissoit, sont revenus à la charge. Ils ont dit que la voix publique lui reprochoit d'avoir causé la ruine de ses associés pour s'enrichir; qu'on alloit jusqu'à l'accuser d'avoir fait assassiner celui des Coulons qui a disparu, dans la crainte qu'il ne dévoilât tout le mystère. Buonaparté, sans croire à ces horreurs, sans retirer son amitié à Bourienne, lui a dit ce que César disoit à sa femme. Ainsi voilà Bourienne ruiné, et sans crédit. C'est le préfet de police qui lui a joué ce petit tour.—Voici la monnoie de Bourienne: Lawriston pour le Civil; Duroc pour le Militaire; un petit commis pour secrétaire intime: quant à la police secrète, le Consul se l'est réservée.

---

*Situation du Gouvernement François—Etat des différens Partis.*

*Paris, le 6 Janvier.*—Rien de plus digne d'observation que l'état où nous nous trouvons. Jamais, dans aucune époque de notre histoire, il n'y a eu dans les habitudes, dans les gôuts,

Digitized by Google

goûts, dans les opinions de la nation, plus d'irrésolution et d'instabilité. On ne sait, ni ce qu'on veut, ni ce qu'on doit être. Regrettera-t on les rêves de la liberté qu'on crut conquérir en 1789, ou le fantôme sanglant de cette République qui naquit sous les poignards de 1792 ? Reviendra-t-on aux douceurs d'un régime que tout rappelle, au Gouvernement d'une famille qui nous est encore plus chère par le souvenir de sa douce administration et de ses utiles vertus, depuis que nous voyons la violence, la tyrannie et les passions scandaleuses de celle qui voudroit la remplacer ; enfin, s'attachera-t-on de bonne foi au régime qui se présente, s'y soumettra-t-on sans murmure, afin qu'il ne devienne pas plus rigoureux; le soutiendra-t-on même avec empressement, afin qu'il ne soit pas remplacé par l'anarchie? . . . . Nous flottons, incertains, dans toutes ces perspectives opposées, dans tous ces vœux contradictoires. Nous sentons que, depuis trois ans, nous sommes abusés par des prestiges ; nous sommes presque aussi étourdis de la nouveauté des incidens qu'ils nous présentent, qu'étonnés de la durée de leur existence ; nous voyons par-tout l'hésitation qui annonce des vues incertaines et des meneurs timides ; nous pénétrons toutes les supercheries d'un charlatanisme effronté, nous découvrons ses expédiens secrets, ses ruses misérables ; et cependant nous reculons de surprise en voyant qu'il y a dans le résultat quelque chose de moins factice, de moins trivial, que dans les moyens. Mais ce résultat ne nous abuse pas, au point de nous persuader qu'il y a quelque chose de grand, d'élevé dans la puissance qu'il annonce, ni quelque chose de stable dans le Gouvernement qu'il semble affermir. Aussi les prôneurs du nouvel ordre de choses ne nous disent plus qu'il porte en lui-même le principe de sa force et de sa durée, qu'il a tous les moyens de se passer de l'opinion si elle s'obstine à lui refuser son appui. Non : ils ont changé de langage, surtout depuis qu'ils ont vu, qu'échafaudé sur sa considération extérieure, sur son influence excentrique, le Gouvernement n'en étoit pas moins incertain sur le territoire où il a voulu s'établir, et qu'il ne suffisoit pas d'être reconnu par les Puissances étrangères, pour se faire respecter par le peuple dont la soumission fait sa force.

Ils ont donc senti que tous ces essais pouvoient bien produire un éclat passager, une vigueur factice, mais qu'ils ne compenseroient jamais l'appui qu'offriroit l'opinion, si on pouvoit la fixer. Y parviendront-ils ? Sauront-ils employer

Digitized by Google

ployer les moyens qui lui conviennent ? C'est ce qu'on ne peut croire d'après la profonde ignorance où ils paroissent être du véritable caractère national.

Ils ont dit, après leur 18 Brumaire : " La nation hait la République ; elle ne se rappelle qu'avec dégoût les hommes qui l'ont fondée, et qu'avec horreur les crimes par lesquels on a préludé à son établissement, les persécutions par lesquelles on a voulu la consolider. Rendons-lui donc avec le pouvoir d'un seul, les brillantes illusions, les pompes imposantes auxquelles son imagination et ses regards étoient habitués avant la révolution. Dépouillons le Gouvernement, non de ces mesures arbitraires qui sont encore sa sauvegarde, mais de ces formes austères, de cette simplicité repoussante qui rappellent trop les tems révolutionnaires ; donnons-lui autant d'appareil que les républicains sembloient vouloir lui donner de rudesse. Il en résultera deux choses : l'une, que le pouvoir qui s'annoncera ainsi, ne risquera plus d'être confondu avec les autorités révolutionnaires, qu'on ne lui supposera ni leurs goûts féroces ni leur marche emportée ; l'autre, que la multitude croyant avoir retrouvé la monarchie, oubliera la famille dont le retour lui paroissoit devoir seul en opérer le rétablissement."

Il est vrai que cet état soudain a produit d'abord quelqu'illusion ; qu'il a abusé presque tous les François ; qu'ils ont même salué de leurs chants ce météore trompeur, cette lueur passagère qu'ils prenoient pour le retour de l'aurore ; mais il est vrai aussi que, promptement désabusés, ils ont dit :

" Cet or dont on se couvre est notre sang ; ce luxe insulte à notre misère et l'augmente ; cette pompe du trône ne convient pas à celui que nous avons vu pauvre, ignoré, recueilli même par la charité de nos anciens maîtres ; ce n'est pas ici, où son origine est connue, où les bienfaits qu'il a reçus sont publics, qu'il doit s'annoncer comme leur héritier : loin de nous l'étranger ingrat et usurpateur. . . . ."

Tels sont les propos qu'on a entendu répéter par-tout, et que l'approche d'un dénouement facile à deviner, n'a fait que rendre plus vifs et plus amers.

Mais quoique toutes les volontés se soient élevées contre ces orgueilleuses prétentions, il ne faut pas en conclure qu'elles se soient toutes accordées à rappeler la même forme de Gouvernement.

Les révolutionnaires de 1789 sont les plus portés à applaudir à celle qui se présente maintenant, pourvu qu'ils y voient

Digitized by Google

y voient leur place et leur influence. Cependant ils trouvent que la liberté civile n'est point assez garantie, ni le pouvoir monarchique assez balancé; et l'on peut assurer qu'il n'y a que le titre d'usurpateur qui puisse les engager à absoudre Buonaparté de sa marche despotique et de son ton oriental.

Les républicains modérés, ceux qui avoient cru à la possibilité d'un Gouvernement composé de cinq Directeurs, revêtus de tout le pouvoir, en opposition nécessaire avec 750 législateurs, environnés de tous les moyens qui donnent la popularité, ceux-là regrettent le temps où chaque jour on faisoit des lois, où chaque mois il y avoit une révolution, où chaque année l'homme le plus obscur pouvoit obtenir des suffrages du peuple le droit de déclamer dans la salle des pères conscrits. Mais ils gardent encore un silence prudent, parce qu'ils sont presque tous disséminés parmi ces tribuns que la constitution oblige à parler, et que Buonaparté force à se taire; parmi ces législateurs destinés à sanctionner toutes les sottises, et condamnés à n'en dire jamais aucune publiquement; parmi ces juges qui prêtent serment de suivre le cri de leur conscience, et qui chaque jour obéissent servilement à l'influence d'un Gouvernement oppresseur; parmi ces conseillers de préfectures qui parodient auprès du préfet de chaque département, les tristes accessoires que le Premier Consul tolère au-dessous de lui, sous le déguisement de second et troisième Consuls.

Les Jacobins purs se taisent, parce que leurs chefs les ont trahis, parce que chaque jour une main inexorable les décime et les écrase; mais ils s'entendent encore, et s'ils ne font aucune tentative contre celui qui semble avoir trouvé le secret de les contenir, ils se tiennent prêts à disputer à celui qui lui succédera, l'héritage que voudront saisir ses mains inhabiles ou incertaines.

Ces trois classes forment, en y comprenant la très-grande partie de l'armée, un tiers de la nation. Le reste est Royaliste, et ne voit de repos et de sûreté que dans le retour des Bourbons. Le héros de Vendémiaire a saisi avidement toutes les erreurs que la flatterie lui a présentées pour adoucir le tableau réel de l'opinion; mais il a toujours trouvé en dernier résultat, que l'immense majorité vouloit un maître, et que ce maître n'étoit pas lui. Il a fait dire dans ses journaux que la rentrée des émigrés, le rappel des prêtres, ôtoient aux Bourbons leurs dernières espérances; mais il sait



Digitized by Google

très-bien que la rentrée des émigrés qui ne pouvoient plus former autour de cette famille un corps armé, est précisément ce qui lève un des principaux obstacles qui s'opposoient à son rétablissement. Il le voit maintenant, mais il l'a vu trop tard; et l'état précaire où il les a mis, les injustices dont chaque jour il les accable, n'empêchent pas que ce grand moyen de restauration ne se fortifie, ne se développe, et ne concourre à un but très-éloigné peut-être, mais qui réunit, quoi qu'on en dise, de grandes probabilités.

L'opinion n'avoit jamais envisagé les Bourbons, depuis qu'on s'étoit armé pour les rétablir, que comme des Princes empressés, sinon de venger leurs injures, au moins de rétablir leur pouvoir par la force, et de le maintenir par le seul concours des hommes qui auroient partagé leurs maux et leurs périls; elle voyoit ceux-ci chargés de toutes les vengeances et comblés de toutes les grâces: tels étoient les présages dont les révolutionnaires la troubloient sans cesse, et qui effrayant l'imagination des uns, alarmant l'ambition des autres, répandoient au moins de très-fortes préventions contre ce rétablissement. L'idée de restitution qui en étoit alors inséparable les confirmoit encore. Aujourd'hui tout est changé: le souvenir de toutes les menaces, les craintes de vengeance, de récrimination, de poursuites, se trouvent effacées, depuis que la plupart de ceux auxquels on prêtoit ces intentions sont rentrés en France, ont consenti à traiter avec ceux qui les avoient dépouillés, ont juré fidélité à ceux qui les ont proscrits, et depuis que se confondant, trop légèrement peut-être, dans des opinions ou des habitudes qu'ils avoint autrefois en horreur, ils perdent le droit de les reprocher à ceux qui, en les adoptant, avoient au moins pour excuse ou le mouvement révolutionnaire, ou la violence qui maîtrisoit leurs volontés.

Il y a trois ans que les insoucians et les républicains modérés disoient: "S'il faut un roi, repoussons celui qui prendroit la couronne comme une propriété de famille, qui arriveroit armé contre nous et du souvenir des maux qu'il a soufferts, et des préventions que lui ont inspirées nos efforts vers l'indépendance; qui, avant de mettre le pied sur notre territoire, l'auroit déjà en quelque sorte partagé entre ses favoris, et dont l'imprudente générosité n'auroit laissé ni perspective à notre ambition, ni même à sa politique, les moyens de s'attacher de nouveaux partisans."

Aujourd'hui les mêmes hommes, auxquels il faut encore ajouter les républicains exaltés, disent: "Puisque les circonstances

Digitized by Google

constances, la force des choses, les intrigues et l'ambition des chefs même de la Révolution, ont établi l'unité dans le Gouvernement; pourquoi accepterions-nous comme Souverain un sujet qui voudra suppléer par la vanité à ce qui lui manque du côté de la naissance, et par le despotisme, à cette garantie que les suffrages du peuple ou la transmission héréditaire peuvent seuls donner au pouvoir? Pourquoi nos propriétés formeroient-elles ses trésors? Les temps sont changés: nous avons vu revenir et se mêler parmi nous, les émigrés dont nous avions juré le bannissement éternel; leurs haines n'ont plus d'aliment, nos préventions n'ont plus de prétextes. Leur Roi peut devenir le nôtre, puisqu'ils ont consenti à être les sujets de la République. Les sermens qu'ils lui ont faits, nous justifient d'avoir violé ceux qui nous lioient à la monarchie. Tout se compense, tout est confondu. Sur qui le Roi légitime exerceroit-il ce qu'autrefois les émigrés appeloient sa justice, lorsqu'il verroit réunis par les mêmes intérêts et presque liés par un délit commun, ceux qui furent fidèles à sa cause, et ceux qui l'ont autrefois trahie? Quant aux propriétés nationales, c'est une question décidée. La frayeur, la commisération, le calcul, ont à-peu-près terminé tous les arrangemens entre les acheteurs et les anciens propriétaires: la force ne peut plus rien prescrire où le droit a été volontairement aliéné."

Le Gouvernement a été instruit par la correspondance de ses préfets, que tels étoient les discours de la plupart des hommes qui avoient aimé la révolution de bonne foi; que ces discours devenoient plus hardis et ces opinions plus répandues, depuis que l'on avoit plus ouvertement parlé de donner un titre souverain au Chef de l'Etat. La première mesure qui s'est présentée pour détruire ces fâcheuses impressions, a été de trouver un point de contact entre les provinces et le Gouvernement.

On a pensé qu'il falloit le chercher dans le Sénat, que son institution rapproche de la forme représentative, et que son rang, dans l'ordre constitutionnel, paroît sortir un peu de la dépendance où le Consul tient les autres corps. Ses délégués iront dans les provinces; ils suppléeront à ce qui manque de considération aux préfets pour diriger les opinions; ils promettront des grâces aux hommes popularisés, des allégemens aux contribuables. Ils verront sur-tout à quoi tiennent tantôt la résistance, tantôt l'inertie de l'esprit public, dans les circonstances où le Gouvernement marche vers son orga-



Digitized by Google

nisation définitive. Le Consul espère beaucoup de cette mission, et l'on croit qu'il en attend les résultats pour prendre le titre auquel il aspire.

---

*Discours de M. Regnault—Mot de M. Siéyes—Dîner de M. Fouché—Madame Talleyrand—La Napoléonade, Poëme épique—Education de Madame Buonaparté.*

*Paris, le 12 Janvier.*

Toutes les conceptions de nos modernes politiques, portent une empreinte de ridicule qui n'échappe pas à la multitude. Depuis que les journalistes ont fait connoître le discours dans lequel M. Regnault a exposé les motifs du dernier sénatus-consulte, cet acte est l'objet de quelques plaisanteries, assez triviales à la vérité, mais qui prouvent qu'on n'a pas une grande vénération pour le Gouvernement. M. Regnault a dit: "Que le Sénat possédant collectivement un million de revenu en propriétés foncières, ne sera pas étranger aux chances de l'agriculture, aux craintes et aux espérances des cultivateurs." Ainsi, ajoutent les plaisans, le nouveau sénatus-consulte est un *écoute s'il pleut*, et pour donner de l'occupation à nos Sénateurs, on les oblige de regarder de quel *côté le vent vient*. Le petit chef-d'œuvre de M. Regnault a été tourné en ridicule par M M. Siéyes et Rœderer; on a entendu celui-ci dire à l'autre: "En notre qualité de métaphysiciens, nous avons bien débité du galimatias; mais ceci nous surpasse. Concevez-vous quelque chose, à cette théorie, savante mais coûteuse, qui *enseigne*, *enrichit* la routine ignorante, la médiocrité incertaine, la pauvreté timide des cultivateurs; à ces passions qui fermentent ou *agissent*, règnent ou *servent* dans les grandes cités?" "En effet," a répondu M. l'Abbé Siéyes, "ceci est du galimatias double." On a remarqué que M. Portalis avoit tout l'embarras d'un complice, pendant que son ami Regnault débitoit son discours au milieu des murmures du Sénat; ce qui a fait croire à quelques personnes qu'il pouvoit bien y avoir quelque chose de lui, dans cette folle production.

M. Fouché a donné dernièrement, à vingt Sénateurs, un grand dîner, qui s'est prolongé fort avant dans la nuit. Il a été mandé le sur-lendemain à St. Cloud. Il y a trouvé M. Dubois

Digitized by Google

Dubois, qui lui a fait subir une espèce d'interrogatoire dont on est allé sur-le-champ rendre compte au Consul. Celui-ci, sans avoir vu M. Fouché, lui a fait dire qu'il pouvoit se retirer. Y auroit-il quelque conspiration dans laquelle, faute d'acteurs, on voudroit faire jouer un rôle à l'Ex-Ministre? On le soupçonne. Celle que le Grand-Juge a imaginée remplit assez bien son objet. Elle a déjà occupé trois séances d'un conseil privé, tenu à St. Cloud, et occasionné l'arrestation de dix personnes prêtes à s'embarquer à Calais.

M. Talleyrand se plaint amèrement de Buonaparté. Celui-ci lui ordonne de se marier, pour éviter le scandale, et ensuite il refuse de recevoir à S. Cloud la femme qu'il l'a forcé de prendre. Le prétexte de ce refus est que cette femme est décrieé: "Ou recevez ma femme, ou acceptez ma démission," s'écrie M. Talleyrand. On se tait là-dessus, jusqu'après l'arrangement des indemnités.

Les femmes des Conseillers d'Etat se plaignent beaucoup de l'étiquette que le Consul a établie chez sa femme. Elles ne sont plus reçues qu'aux jours fixés pour les dames étrangères, et elles sont traitées avec une légèreté qui approche du mépris.

Le Consul n'admet plus dans son intimité que les acteurs avec lesquels il joue la tragédie. C'est Dugazon qui lui fait répéter ses rôles. Il a eu dernièrement la fantaisie de jouer Zopire dans Mahomet: lorsque Talma, qui remplissoit le rôle de Séïde, s'est avancé le poignard levé sur le héros de Brumaire, celui-ci s'est évanoui. Dugazon lui a crié de la coulisse: "Ce n'est pas cela, Général, ce n'est pas cela; ne faites pas encore le mort." On a su gré à Dugazon de sa présence d'esprit.

Buonaparté se plaint beaucoup des poëtes; il prétend qu'il n'a encore été loué que par des versificateurs obscurs, et que le grand siècle qu'il commence est menacé de tomber dans l'oubli, faute d'un Homère qui en célèbre les merveilles. Les poëtes lui ont fait entendre qu'il ne leur avoit encore donné aucun encouragement, accordé aucune distinction; que toute la classe des sciences mathématiques et physiques avoit eu entrée dans le sénat, et qu'on n'avoit honoré aucun poëte d'une pareille faveur. Voici l'arrangement qui a été conclu avec les nourrissons des Muses. Le secrétaire perpétuel de la nouvelle académie Françoise sera un poëte connu; et deux mois après son installation, on le nommera au sénat. En retour de cette distinction, l'académie nommera un comité chargé

Digitized by Google

chargé de tracer le plan d'un poëme héroïque qui aura pour titre *la Napoléonade*. Mais comme il n'existe maintenant en France aucun poëte en état d'exécuter seul un si grand travail, on le repartira entre ceux qui se sont le plus distingués dans les divers genres de poésies : sur cela le public malin divise ainsi la besogne.—M. de la Harpe, président de l'assemblée électorale qui, au 13 Vendémiaire, arma les sections de Paris contre la Convention, sera chargé de retracer les exploits du cul-de-sac Dauphin. M. Legouvé, auteur du *Mérite des Femmes*, chantera les vertus de la veuve Beauharnois ; M. de Boufflers, connu par ses poésies légères et badines, célébrera les amours que Barras couronna par un mariage si bien assorti. M. Arnaud, auteur de *la Conjuration de Venise*, peindra les massacres par lesquels on préluda à la conquête de cette république. M. Delille, auteur d'un poëme *sur le Malheur et la Pitié*, retracera la boucherie de Jaffa. M. Fontanes, qui a en portefeuille un poëme sur les hôpitaux, racontera l'empoisonnement des malades de l'armée d'Egypte. M. Esmenard, qui a publié sur la navigation quelques fragmens assez beaux, sera chargé de la fuite d'Egypte. M. Ducis, auteur d'Othello ou le More de Venise, dira à la postérité quels transports jaloux tourmentoient le cœur du héros, lorsque, dans les déserts de la Syrie, il songeoit à l'épouse qu'il avoit laissée en France. Il peindra leur première entrevue au retour de la campagne d'Egypte. M. Hoffmann, auteur de *Coradin* ou *le Tyran corrigé par l'Amour*, peindra les loisirs de la brillante retraite de St. Cloud.

Madame Buonaparté étudie avec soin un petit répertoire des usages de la Cour, que son mari a fait composer par MM. de Ségur et de Liancourt. Elle instruit elle-même ses dames d'honneur. Les répétitions des différens rôles ont lieu la veille des assemblées, et la femme du Consul ne dédaigne pas d'indiquer, même à ses valets-de-chambre, la manière dont ils doivent annoncer et introduire les personnes qui se présentent. Madame Buonaparté n'est pas aussi heureuse dans le public que dans l'appartement. Elle a voulu dernièrement s'avancer deux ou trois fois hors de sa loge, et se tenir quelque temps debout, dans l'espérance qu'on l'applaudiroit ; mais elle a été accueillie par le silence général des loges et du parterre, interrompu seulement par quelques coups de sifflet. Elle a voulu aussi saluer, du fonds de sa voiture, les oisifs qui se rassemblent quelquefois près de la grille du Carrousel. Cette galanterie n'a pas été comprise, personne ne lui a rendu son salut. On croit qu'il y aura une ordonnance

Digitized by Google

ordonnance du préfet de police qui enjoindra d'app.
et de saluer les individus chargés de parodier la Reine
France et les autres membres de la famille royale.

Toute la livrée du Consul porte, aux jours d'audience, des Babouches Egyptiennes, de velours vert, brodées en or. On a remarqué que le Consul regardoit avec complaisance les pieds de ses valets dans ces solemnités; il rêve qu'il est Pacha du Caire, en attendant qu'il puisse se faire nommer Empereur des Gaules.

Buonaparté faisoit remarquer, avec complaisance, à une Princesse Russe, le faste qui règne à St. Cloud, et lui demandoit, si ce palais ne rappeloit pas la magnificence de l'ancienne Cour: "Je vois bien une puissance," lui répondit la Princesse, "mais je ne vois point de Cour."

Il est question de faire demander par le Tribunat une pension considérable pour Madame Leclerc. On veut prouver par-là que son mari est mort pauvre, et n'avoit point (comme la voix publique l'en accuse) enlevé à la colonie de St. Domingue, ce qui avoit échappé à la rapacité des *atroces Africains*.

---

*Mécontentement de l'armée — Pétition hardie — Proposition factieuse au Sénat — Mot du Consul, sur Mad. de Staël — Caricatures piquantes — Banqueroute de M. Thomas, Cousin du Consul.*

*Paris, le 15 Janvier.*

La marche suivie par le Consul dans l'organisation de l'armée, cause les plus grands mécontentemens parmi les anciens officiers. On réforme des régimens sous prétexte qu'ils sont réduits à un petit nombre d'hommes; on les incorpore dans ceux dont on veut favoriser les chefs. Les officiers réformés conservent, il est vrai, leurs grades, et reçoivent le traitement d'activité; mais ils sentent que cette faveur n'est que momentanée, qu'elle est comme une transition pour arriver à une véritable réforme.

Les corps supprimés sont sur-tout ceux dont les chefs doivent montrer des prétentions plus étendues, par cela même qu'ils ont rendu des services plus importans. Mais ces chefs n'ont point ce vernis d'éducation qu'on exige maintenant

Digitized by Google

tenant des militaires d'un certain ordre ; mais ils ont commandé loyalement leurs soldats, et ne leur ont jamais permis le pillage ; dès-lors, ils ne conviennent plus à un Gouvernement qui, voulant réduire tous les traitemens des officiers, exige que ceux qui commandent aient quelque fortune. Chaque jour les vieux militaires voient élever au-dessus d'eux, des jeunes gens qui n'ont d'autres titres que la faveur du Consul, et l'avantage de tenir à des familles riches.

Depuis que le nouvel état militaire a paru, on a remarqué une très-grande fermentation parmi les officiers. De toutes parts, il est arrivé des réclamations très-vives contre quelques promotions. On a sur-tout attaqué la nomination des Lameth au grade de général, et celle du fils Latour-Maubourg au grade de colonel. La pétition qui contient cette attaque est signée de 12 généraux, de 26 chefs de corps, et d'une foule d'officiers subalternes. Elle a été adressée au Consul et au Sénat.

Le Consul a dissimulé tout le mécontentement qu'elle lui cause ; mais elle a été dans le Sénat l'object d'une discussion assez bizarre. Kellermann et Lefebvre s'opposoient à ce qu'elle fût lue, sous prétexte que le Sénat n'avoit aucun droit de s'occuper de l'organisation militaire. D'autres demandoient si le Sénat, auquel on avoit reconnu le droit de créer une légion d'honneur, qui en possédoit dans son sein les grands officiers, ne pourroit pas exercer quelque surveillance sur les lois qui garantissent aux militaires le prix de leurs services et de leurs exploits, et si, sans entrer dans le cas particulier qui se présentoit, il ne convenoit pas d'examiner jusqu'à quel point la constitution avoit rendu l'état des officiers dépendant de la volonté d'un seul homme.

Quelques membres ont déclaré positivement que la constitution n'avoit pas pourvu suffisamment au sort de l'armée, au bien-être, à la sécurité de ses chefs, et que c'étoit entrer dans les vues du Consul lui-même, que de rassembler les élémens d'un sénatus-consulte qui fixeroit le mode des nominations, celui des destitutions et des réformes, et sur-tout qui détermineroit le nombre des corps qui doivent composer l'armée, et la force respective de chacun d'eux. On a trouvé qu'il y avoit quelque chose de factieux dans ces diverses propositions, et l'on est convenu de faire remettre la pétition au Gouvernement, sans y joindre aucune invitation. On a décidé, cependant, qu'il seroit fait un message pour demander au Gouvernement si, dans l'état actuel des choses,

Digitized by Google

choses, il jugeoit que la constitution avoit suffisamment posé les bases générales de la force publique, et si pour suppléer à ce qu'il peut y avoir d'incomplet ou d'obscur dans les lois qui la concernent, il n'étoit pas besoin de l'intervention du Sénat. On a remarqué que M. Lucien a été de l'avis de cette dernière communication.

Depuis quelques mois on a vu reparoître la mode de porter des épées. Cette nouveauté a excité la sollicitude du Consul, et il se propose de restreindre à quelques classes privilégiées, le droit de se parer de ce signe qui, dans le principe, n'appartenoit qu'à la noblesse. On croit que cette faculté ne sera accordée qu'aux officiers, aux membres des différens corps représentatifs et délibérans, aux notables de département, aux personnes inscrites sur la liste nationale, aux maires des grandes communes, et en général à ceux qui occupent des places éminentes dans l'ordre administratif.

Le Consul a écrit une lettre très-touchante à Madame Leclerc, au sujet de la mort de son mari. Quelques personnes qui l'ont lue, disent qu'on y trouve une teinte de sensibilité, qui ne s'accorde point avec l'idée qu'on a de ce cœur uniquement livré aux tourmens de l'ambition et aux rêves de l'orgueil.

Il a dit, il y a quelques jours, en présence d'un cercle nombreux réuni chez son épouse, que Madame de Staël avoit complettè, par la publication de son roman, la série des maux que sa famille étoit destinée à répandre sur la France.

Il a ajouté : « Son style est fait pour corrompre le goût, et sa morale a pour but de dégoûter de la vertu." Madame Buonaparté n'a pu dissimuler toute la joie que lui causoit cette sortie ; car elle s'étoit imaginée que Madame Staël, en traitant avec beaucoup de chaleur la question du divorce, avoit eu pour but de fortifier la prévention du public contre le mariage du Consul, et d'engager celui-ci à céder sur ce point à l'opinion. Rien de ce qui se rapporte à cette question, n'est indifférent à l'Impératrice future. Elle cajole beaucoup le Cardinal Caprara et l'Archevêque de Paris, qui, dans toutes les circonstances, se prononcent contre le divorce.

Il paroît certain que le Gouvernement n'a pas proposé au Sénat, par un message positif, de changer le titre du chef de l'Etat. Cette innovation a été jetée en avant par quelques sénateurs connus pour être habituellement les interprètes



Digitized by Google

des volontés du Consul, mais ils n'ont point demandé qu'on lui décernât le titre d'*Empereur*. On s'est accordé assez généralement sur celui de *Majesté Consulaire*, comme offrant une nuance qui préparera les esprits à une dénomination plus relevée. Cependant il n'est pas dans les projets du Consul de se faire déclarer Empereur par son sénat; il veut tenir cette dignité du vœu des Puissances continentales, et la consacrer par une charte authentique.

Le grand Juge est chargé de préparer un rapport où seront rassemblées toutes les preuves qui constatent l'influence de l'ancien Ministère Anglois sur les divers événemens de la révolution, et qui peuvent établir que la même puissance agit encore pour produire de nouveaux bouleversemens. On prétend qu'il existe déjà trois cents déclarations sur ce sujet, arrachées par la terreur et la séduction, à des hommes actuellement employés par la police, et à des malheureux qui attendent dans les ports de mer qu'on décide leur sort, et qui croient mériter par cette complaisance qu'on ne les envoye pas dans les colonies.

On vend ici une caricature représentant Buonaparté tenant à la main deux *Gaules* (*switches*) dont il frappe un troupeau de Dindons. On lit au bas, Empereur des Gaules.

Une autre représente le Consul assis sur un escabeau, auquel on a donné la forme d'un trône. A ses pieds est un sceptre de fer entouré de grelots, avec l'épeé de Charlemagne qui excède en longueur la taille du héros. Il tient dans chaque main un large éteignoir, dont il couvre la tête des deux Consuls Cambacérès et Lebrun. Mad. Buonaparté lui offre dans le lointain un bonnet rouge, autour dequel est un diadême. Une chouette descend du ciel, et tient, dans son bec, un flaccon de vinaigre, des quatre voleurs, sur lequel on lit *Ste. Ampoule*; le Cardinal Caprara, et l'Archevêque Boisgelin, sont représentés à genoux, tendant les bras pour recevoir ce don du ciel; mais la chouette paroît le diriger dans le turban que lui présente le Chef des Mamelucks, qui s'écrie: "Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son Prophète."

Un nommé Thomas, cardeur de laine à Pontoise, a disparu tout-à-coup, emportant une partie du produit des cargaisons qu'il avoit vendues au Havre, pour le compte du Général Leclerc, son cousin. On évalue à quatre millions tournois la somme dont il prive la succession de ce général. On a envoyé son signalement dans toutes les villes de commerce d'Allemagne.

On

Digitized by Google

On a présenté dernièrement chez Madame Buonaparté les femmes de trois Conseillers d'Etat nouvellement nommés. On a remarqué que la seule question que le Consul, qui étoit présent à cette présentation, leur ait faite, étoit relative à leur âge. Deux ont accusé quarante ans et au-delà : le Consul leur a souri grâcieusement et les a invitées à former la société particulière de son épouse. Ce trait de galanterie n'est certainement pas Corse.

On prépare des obsèques magnifiques au Général Leclerc. M. de Boisgelin sollicite l'honneur de prononcer son oraison funèbre, mais l'aumônier des Mamelucks le lui dispute, jusqu'à ce qu'on sache dans quelle croyance est mort le beau-frère du Consul. Comme le père de M. Leclerc étoit tanneur, les Parisiens ont imaginé de dire que son origine se perd dans la nuit du *Tan*, et qu'il sera difficile, d'après cela, à son panégyriste, d'établir sa généalogie.

On s'attend à St. Cloud que les petites Cours d'Allemagne prendront le deuil à l'occasion de la mort du Général Leclerc ; mais on n'ose pas se flatter que les Puissances, même du second ordre, suivent cet exemple. On a agité si l'on feroit notifier cette mort aux Cours étrangères, mais M. Talleyrand a dit qu'il suffisoit que les Ambassadeurs parussent en deuil, ce qui seroit une communication indirecte des intentions du Premier Consul.

Quelques étrangers ayant permis qu'on jouât chez eux les jours d'assemblée, à des jeux de hasard, la police les a fait prévenir que ces jeux formant une branche du revenu public, il falloit ou qu'ils se soumissent à la contribution que chaque maison de jeu lui paie, ou qu'ils renonçassent à ces amusemens. Le tarif de cette contribution se règle sur les dimensions de l'appartement et des tables.

---

*Nouvelles à la main—Lettre du Consul à Madame Leclerc—Discours du jeune Louis—Mot de Jourdan—Casserole d'honneur.*

*Paris, le* 18 *Janvier.*—Au défaut de brochures imprimées, on fait circuler maintenant, dans les sallons, des pamphlets manuscrits qui remplacent ce qu'on appelloit autrefois *les nouvelles à la main*. Le Gouvernement sait qu'ils existent, on dit même qu'il en encourage la circulation. Ils ont quelque



Digitized by Google

chose de clandestin qui les fait rechercher, et une légère teinte de malignité qui empêche de soupçonner le piège qu'ils cachent. C'est un moyen nouveau d'exciter la curiosité, de la diriger, selon les circonstances où l'on se trouve et celles qu'on prépare ; de dissimuler les événemens fâcheux ; de détourner les conjectures indiscrètes, enfin de donner à l'opinion des alimens qui soient en même temps selon son goût et selon les intérêts de ceux qui gouvernent.

C'est là qu'à la suite de quelques révélations malignes, sur le faste qu'affichoit Madame Leclerc à St. Domingue, et sur l'avilissement de plusieurs soldats, qui moyennant une rétribution assez forte, consentoient à la porter dans un palanquin, on lit la lettre que son frère lui a écrite au sujet de la mort du Général Leclerc. On y trouve aussi le projet de discours que doit prononcer le jeune Louis.

Voici cette lettre : " Lorsque j'ai confié au Général Leclerc l'expédition de St. Domingue, j'ai prévu les dangers qui l'attendoient, et la gloire qu'il pouvoit acquérir. Votre époux a laissé une mémoire glorieuse, et c'est-là ce qui justifie mon choix ; vous avez partagé ses périls, vous l'avez soigné jusques dans ses derniers instans, vous avez rempli les devoirs qui vous avoient liée à sa destinée, c'est encore là ce qui me console de la perte que nous avons faite. Je suis satisfait de votre conduite, j'en suis même orgueilleux ; que cette assurance vous garantisse, et les soins et le tendre intérêt qui vous attendent ici. Nous devons bien des sacrifices à notre pays. En me chargeant de le gouverner, j'ai pris l'engagement de lui sacrifier, au besoin, ma vie, et celle de tout ce qui m'appartient. Votre époux a rempli une partie de cet engagement. Son nom sera inscrit parmi les braves, et le vôtre ennoblira la liste de toutes ces veuves intéressantes que la grande nation a promis de recueillir et de protéger. Elle a aussi adopté votre enfant ; souvenez-vous que c'est un dépôt dont vous lui devrez compte un jour."

M. Louis Buonaparté a été nommé pour présider une des assemblées convoquées à Paris pour les élections. Voici le discours qu'il prépare en sa qualité de Président. Les journaux se garderont bien de le répéter tel qu'il l'aura prononcé.

" Citoyens ! mon frère vous a rassemblés pour nommer des hommes qui aient la confiance du gouvernement, et qui soient intéressés par leurs propriétés au maintien de l'ordre public. J'espère que vous remplirez le vœu du Premier Consul, parce que tous ses vœux sont pour le bonheur des François.

Digitized by Google

François. J'espère aussi qu'il ne s'élevera ici aucune difficulté qui puisse avoir pour but de prolonger inutilement une assemblée qui éloigne plusieurs citoyens de leurs utiles fonctions, et que je n'aurai à rendre au Premier Consul qu'un compte satisfaisant des bonnes dispositions qui vous animent tous. *Messieurs!* Excusez mes discours, mais je suis militaire; et je ne connois que mon frère, qui m'a nommé pour vous présider, et que la loi que je suis chargé de faire exécuter."

Ce discours sera reçu avec indulgence, parce qu'on verra qu'il est sans apprêt. Quelques personnes voudroient bien y relever des expressions un peu trop impératives; mais la jeunesse du Président désarme tous les mécontentemens; on sent d'ailleurs qu'on doit pardonner un peu d'orgueil au frère d'un homme qui exerce un pouvoir sans bornes.

Lorsque le frère de S. A. E. le Margrave de Bade a remercié le Consul des indemnités que ce Prince doit à sa générosité, il lui a répondu: "La nation Françoise est seule généreuse; elle m'a chargé de distinguer les Princes qui méritent sa faveur, et de leur distribuer ses bienfaits. En donnant à S. A. E. une augmentation de territoire, j'ai fait la félicité de plusieurs milliers d'hommes. Que les chefs des Etats seroient heureux, s'ils trouvoient toujours de semblables occasions de servir l'humanité!" Le Consul, après s'être soulagé de ces phrases, comme d'un poids qu'il auroit eu sur le cœur, a disparu sans attendre de réplique. C'est ce qu'il fait chaque fois qu'il a débité un discours préparé.

Le Général Jourdan est accusé de n'avoir pas tenu le même langage sur le Consul, dans ses conversations particulières, que dans ses proclamations ou dans ses dépêches au gouvernement. On prétend qu'il a dit quelquefois publiquement, en parlant du héros: "Ce petit homme paroît oublier qu'il nous doit tout; mais le jour où nous soufflerons sur lui, il ne sera plus rien." On ajoute encore qu'un Piémontois, lui ayant demandé pourquoi, en sa qualité de général plus ancien et presque aussi renommé que Buonaparté, il ne s'étoit pas fait nommer Consul, il avoit répondu: "C'est parce que je n'aime pas les tyrans, que je n'ai pas voulu l'être. Je me suis opposé à la révolution du 18 Brumaire; et si dans la suite j'ai accepté de l'emploi d'un gouvernement que je n'ai pas approuvé, c'est qu'il m'avoit mis

dans

Digitized by Google

dans l'alternative, ou de me lier à son existence, ou d'être écrasé par son pouvoir,

Voilà Abdallah Menou sur le chemin du Conseil d'Etat. Cette nouvelle faveur a réveillé une foule de conjectures sur les causes de la mort de Kleber; vous les devinez, il est inutile de vous rappeller ce qu'il y auroit de l'imprudence à publier.

Le Général Moreau donnoit à dîner, il y a quelques jours, à plusieurs généraux qui ont servi sous ses ordres. Vers la fin du repas les convives firent paroître le cuisinier et lui décernèrent une *casserole d'honneur*. C'est un des plus habiles orfèvres de Paris qui sera chargé du travail; on dit que les allégories qui y seront gravées, sont très-piquantes.

Le Consul a envoyé demander trente tableaux du Musée pour St. Cloud: le concierge ayant répondu qu'il lui falloit un ordre signé, parce qu'il étoit responsable, cet ordre est arrivé quelques heures après, mais pour lui enjoindre de quitter sur-le-champ sa place, et d'emporter ses meubles dans le jour.

Les Ducs de Choiseul et de Laval sont exilés à quarante lieues de Paris. Ils ont eu l'imprudence de rendre des visites à Lord Whitworth; et l'on s'est rappellé qu'ils avoient commandé des régimens à la solde de la Grande-Bretagne.

---

*Docilité du Sénat—Questions sur l'esprit de l'Armée.*

*Paris, le 21 Janvier.*

L'article inséré, par ordre du Gouvernement, dans différens journaux, n'a fait que donner plus de crédit aux bruits qui circulent sur ses projets et sur les résistances qu'ils ont rencontrées dans le Sénat. On remarque, dans ce morceau rédigé avec assez de mesure et d'adresse, un ton également persifleur contre la crédulité publique, et contre l'importance qu'elle donne au Sénateur Lanjuinais. Le Gouvernement n'auroit pas traité avec cette légèreté le membre d'un corps dont il veut lui-même augmenter la considération, sans des motifs très-graves. Il ne paroît ici douteux à personne, qu'il n'ait été agité dans le Sénat, s'il ne convenoit pas d'aller au devant

Digitized by Google

devant des vœux secrets du Consul, et de lui offrir un titre rapproché de celui qui avoit été adopté par les Rois de France. On sait aussi que M. Lanjuinais, qui déjà, lors de la question du consulat à vie, s'étoit opposé, non pas à ce qu'on prolongeât la durée du pouvoir entre les mains du Consul, mais à ce qu'on le fixât dans sa famille, on sait que cet homme opiniâtre et courageux, reproduisant toutes ses anciennes objections, a encore combattu cette innovation dont l'hérédité étoit le résultat nécessaire. On n'est pas aussi certain de la résistance positive de M. Fouché, mais on la présume d'après la disgrace où il est tombé, et qu'on ne déguise plus depuis quelques mois.

Le Gouvernement est, à la vérité, maître du Sénat; et chaque fois qu'il lui fera une demande formelle, il est sûr qu'elle éprouvera peu d'obstacles; mais il redoute d'employer publiquement son influence sur lui, et de paroître devoir uniquement à elle, la soumission qu'il en obtient. Il voudroit que le Sénat parût aux yeux du public, dans un degré suffisant de force et de considération, pour qu'on le crût en état de maintenir les bases essentielles de la constitution. Cette prévention rassureroit les esprits, et leur offriroit dans le lointain, la possibilité d'un contrepoids qui empêcheroit les progrès du pouvoir arbitraire. Car il suffit à Buonaparté que, pour le moment, on accepte, sans résistance, les mesures qu'il prend pour s'affermir; il espère être ensuite en état de braver sans danger les murmures d'une nation encore assez fière maintenant, pour que le despotisme, qui cherche à l'écraser, soit obligé de se déguiser sous des noms populaires. Il n'est pas dans ses projets d'établir ce despotisme en faveur de ceux qui lui succéderont, soit qu'il se détermine à choisir pour successeur un individu de sa famille, soit qu'il le prenne parmi les généraux qui lui sont dévoués. Il veut jouir du pouvoir, seul et sans la concurrence d'aucun des corps qu'il a créés; il veut que l'histoire dise un jour que, par la fermeté de son caractère, l'audace de ses enterprises, et l'étendue de ses combinaisons, il a tout ranimé, tout rétabli dans un pays qu'une longue révolution avoit désolé. Il seroit très-opposé, d'après cela, au genre de gloire auquel il prétend, qu'on pût supposer qu'il a dû ses succès à des conseils ou à des secours étrangers; mais il convient beaucoup à ses vues, que l'équilibre des pouvoirs puisse être établi après lui, et soit encore regardé comme un bienfait de sa prévoyance et de sa politique.

Telle

Digitized by Google

Telle est la politique du Consul, qui, comme on voit, est un mélange d'orgueil et d'égoïsme.

Depuis que le Gouvernement a cru devoir faire désavouer les bruits auxquels ses projets extravagans ont donné lieu, on en a recherché plus soigneusement les traces, et on a découvert que le Ministre de la guerre avoit adressé aux Généraux qui commandent les divisions militaires, une série de questions, parmi lesquelles on a remarqué celle-ci: "Comment les soldats accueillent-ils les rumeurs qui se répandent sur le changement de titre du chef de l'Etat? Sans réprimer les conjectures qui peuvent donner au Gouvernement une connoissance exacte de l'esprit des militaires, vous devez cependant punir secrètement celles qui sont contraires au respect qu'ils doivent au Gouvernement."

On croit assez généralement ici que Leclerc a été empoisonné, parce qu'il a cherché à se rapprocher des propriétaires; et qu'il a déclaré qu'il auroit désormais quatre habitans tous les jours à sa table.

Il paroît certain que le Général Dugua, ses secrétaires, ses aides-de-camp, se sont empoisonnés, parce qu'on avoit découvert qu'il entretenoit des intelligences avec les nègres.—Le Général Humbert a été déporté pour la même cause.

Comme il est impossible que les troupes qu'on enverra à St. Domingue y portent un autre esprit, on peut regarder cette colonie comme perdue; et les emportemens du Premier Consul contre ses anciens *frères et amis*, les Africains, ne peuvent changer cette fatale destinée. Cet homme, comme tous ses prédécesseurs revolutionnaires n'a de pouvoir que pour faire de mal.

---

*L'Armée—les Conscrits—les Généraux.*

*Paris, le 24 Janvier.*

Il ne faut pas s'imaginer que les murmures de l'opinion donnent seuls à Buonaparté la mesure de ce qu'il peut oser, ni même qu'ils aient la faculté de le retenir dans ses démarches décisives. Que peuvent contre sa formidable autorité, les cris du mécontentement ou les sarcasmes de la malignité? Ils viennent mourir aux pieds de son trône, si toutefois les baïonnettes dont il est hérissé, permettent qu'ils y parviennent. Tous ces ridicules qu'une nation, fatiguée, mécontente, prodigue

Digitized by Google

digne à ceux qui ont reçu de la révolution le droit de la gouverner; ces plaintes contre leur luxe, contre leur orgueil; ces réminiscences par lesquelles elle veut, sans cesse, rapprocher le moment de leur éclat, de celui où ils étoient encore, des particuliers obscurs ou méprisés, ces récriminations pardonnables qui font oublier aux uns leur misère, aux autres leur dépendance; ces inconvéniens attachés à un pouvoir naissant, peuvent bien mortifier de temps en temps l'amour propre de Buonaparté, mais ils ne lui donnent point encore d'inquiétudes sérieuses.

C'est dans le dévouement des Généraux et dans la faveur de l'armée qu'il cherche les appuis de son existence et les présages de sa destinée. C'est là qu'existe une force qui dans un instant et d'un seul mouvement, peut renverser ce que son ambition a créé. Il ne suffit pas que cette force soit passive, pour qu'il compte sur sa fidélité. L'armée est encore trop près des circonstances où elle avoit une volonté, où elle prenoit un vif intérêt ou une part active aux commotions politiques, pour qu'on puisse établir, dans son sein, une aveugle obéissance, un dévouement irréfléchi. Il faut donc qu'on sache comment elle juge le chef qui semble appartenir d'autant plus à son examen, qu'il s'éleva sous ses yeux et par des succès dont elle revendique presque tout l'honneur. Il faut que, sans paroître consulter ses répugnances ou accéder à sa volonté, on évite les occasions où elle pourroit les manifester.

Elle avoit contracté, dans cette longue guerre, où un enthousiasme désordonné a produit tant d'actions éclatantes, et constamment animé un si étonnant courage; elle y avoit contracté des habitudes et des opinions qu'il eût été imprudent de vouloir rompre sur-le-champ, par une discipline sévère, et qu'il est même extravagant de prétendre effacer entièrement. Il a donc été nécessaire de lui donner d'un côté, une organisation régulière, et de la composer ensuite d'élémens presque nouveaux.

Cette organisation n'a pu se consommer sans une foule de réductions et de suppressions qui ont excité des mécontentemens d'autant plus vifs, que presque toutes ont consacré l'oubli des plus grands services, et le mépris de la plus éclatante bravoure. On a renvoyé les anciens officiers, sans leur donner ni témoignage d'estime pour le passé, ni promesses pour l'avenir, et on ne leur a laissé d'autre perspective que la misère s'ils refusent d'accepter des places d'employés aux

 octrois,

Digitized by Google

*octrois*, aux *barrières*; fonctions qui révoltent leur fierté et tourmentent leurs habitudes.

Les anciens soldats voyant ainsi traiter les officiers avec esquels ils avoient formé une association de gloire et de courage, ont crié à l'ingratitude et même à la contre-révolution. Leurs plaintes furent audacieuses, et elles trouvèrent des encouragemens dans la tolérance des généraux, à qui l'injustice envers les subalternes en présageoit une envers les chefs.

Afin d'en affoiblir l'effet; aimant encore mieux une armée soumise, qu'une armée victorieuse, Buonaparté se décida tout-à-coup à envoyer dans les Colonies ses meilleures troupes, et à licencier d'un trait de plume près de soixante mille hommes.

Si les Puissances étrangères avoient alors bien saisi les motifs de cette réforme subite, et l'état de foiblesse qui devoit en résulter pour la France, elles auroient pu encore faire la loi au lieu de la recevoir. Mais elles ont laissé recruter par la conscription les corps que la politique avoit affoiblis, en les épurant selon ses vues; elles ont redouté, à cause de son ancienne réputation, une armée qui ne présentoit plus que des cadres vides, des parties incohérentes et incomplètes; elles ont perdu par-là une des chances les plus heureuses, qui, depuis l'élévation de Buonaparté, leur aient été offertes pour recouvrer leur indépendance.

Cependant cette opération hardie n'a pas ce succès qui semble appartenir sur-tout aux entreprises les plus folles de cet homme.

Les nouveaux conscrits en général, mécontens du pouvoir qui les a arrachés à leurs familles, pour les forcer au métier de soldats, ne tardent pas à prendre l'esprit des corps dans lesquels ils sont répartis; de sorte qu'il n'y a rien de plus éventuel, ni de plus tardif que le résultat de cette mesure.

On peut établir, par les apperçus suivans, l'opinion actuelle de l'armée: la cavalerie a montré beaucoup de regrets pour les officiers que la réforme lui enlevoit et des préventions très-fortes contre les jeunes colonels qu'on lui donnoit pour la commander; mais, comme ces mécontentemens n'étoient pas irrités par des opinions républicaines et par une fermentation politique, elle a plutôt repoussé les nouveaux chefs qu'accusé le Gouvernement. D'ailleurs, Buonaparté a tellement divisé cette partie de la force publique, par sa répartition dans sa garde, dans la gendarmeri, par les différentes dénominations

Digitized by Google

tions qu'il lui a données, que pour le moment il ne redoute pas qu'il s'y établisse un esprit opposé à ses vues : en général, ses progrès vers le pouvoir y sont considérés avec assez d'indifférence, parce que l'esprit révolutionnaire y a laissé très-peu de prétentions et de souvenirs.

Les autres armes unissent au contraire à l'aigreur que les réformes ont communiquée aux esprits, une grande répugnance contre le nouvel ordre de choses et des vœux continuels pour retrouver cette république pour laquelle elles croient avoir combattu. Il seroit difficile aux soldats de se rendre compte de ce qu'ils entendent par *république*, ni de ce qu'ils espèrent de son rétablissement ; mais continuellement bercés des rêves dont elle étoit l'objet, animés par ce mot magique, ils regardoient la république comme le prix de leur courage, comme le résultat de leurs triomphes. Ils mettoient leur orgueil à donner un Gouvernement à leur pays ; peut-être aussi s'attendoient-ils à lui dicter des lois, et à se dédommager sur les propriétés défendues par leur valeur, de leurs privations et de leurs sacrifices.

A leur rentrée en France toutes ces illusions se sont évanouies, ils n'ont trouvé dans le Gouvernemeut qu'une libéralité factice, que des égards douteux, que des projets qui blessent leurs idées les plus chères ; ils n'ont rencontré dans les particuliers que de l'indifférence pour leurs services, peu d'admiration pour leurs succès, et beaucoup d'inquiétude sur leurs prétentions.

Dès ce moment il s'est manifesté, parmi eux, un esprit chagrin et frondeur, et ces mêmes hommes qui s'inquiétoient à peine des projets des partis, lorsque Merlin ou Syéyès gouvernoient la France, suivent avec inquiétude la marche du soldat heureux qui s'est élancé de leurs rangs, vers le pouvoir suprême. Ceux qui raisonnent, disent : " Aujourd'hui on nous flatte, on paroît nous compter pour quelque chose ; c'est parce qu'on a besoin de notre bras contre les mécontens de l'intérieur, et de notre renommée pour subjuguer l'Europe ; aujourd'hui on paroît encore s'occuper de notre bien-être, parce que nous sortons du champ de bataille, parce qu'on jouit évidemment de notre ouvrage ; mais demain, nous ne serons plus qu'un troupeau d'esclaves, qu'on ne se donnera pas même la peine de conduire, et dont on livrera les destinées à quelques vils flatteurs, à quelques favoris méprisables. satisfaire, ue de cour nous enlevera nos chefs ; un caprice à satisfaire une injure personnelle à venger, nous précipiteront,

 dans

Digitized by Google

dans les combats, et, plus dépendans que sous la Monarchie, nous n'aurons pas même, dans le nom de ceux qui viendront nous commander, de quoi ennoblir notre obéissance.

En général, les soldats prennent peu de confiance dans Buonaparté, parce qu'ils ne voient pas autour de lui les Généraux qu'ils connoissent. Tous ces noms obscurs, qu'une place à la cour et un brillant uniforme ont tirés de l'oubli, leur semblent d'un mauvais présage. Ils pensent que si l'on vouloit sincèrement améliorer le sort de l'armée et la récompenser de ses services, on s'entoureroit des hommes qui seuls peuvent faire valoir ses droits, parce qu'ils les partagent; qui seuls sont dignes de rappeler ses succès, parce qu'ils y ont attaché leurs noms : mais en voyant ces chefs constamment éloignés ou par la jalousie de Buonaparté, ou par une fierté qui ne leur permet pas de venir courtiser un homme dont ils sont les égaux, il ne leur est pas difficile de prévoir quel avenir on leur prépare. Ce sont ces dispositions qui maintiennent parmi eux l'esprit révolutionnaire. On remarque sur-tout cette exaltation dans l'artillerie à cheval et dans l'infanterie légère. C'est dans ces corps que les hommes qui voudront relever les bannières républicaines, sont assurés de trouver des partisans et des appuis. Aussi le Gouvernement a bien soin lorsqu'il les distribue dans l'intérieur, de ne pas les mettre en contact avec les provinces quin e feignent de repousser la Monarchie, que pour ne pas voir le sceptre des Bourbons entre les mains d'un Corse.

Quant aux généraux distingués, ils sont bannis de la Cour de Buonaparté, et sinon ouvertement opposés, du moins entièrement étrangers à ses projets. Beaucoup de nuances, beaucoup d'intérêts les séparent, et c'est là ce qui fait pour le moment la sécurité de l'ursurpateur. Les rivalités qui divisoient autrefois les armées subsistent encore parmi eux. Elles éloignent leur coalition, et la font dépendre uniquement des circonstances qui menaceroient leur sûreté, leurs fortunes, leur état, et qui blesseroient, dans un point commun, leur honneur ou leur amour-propre. Le titre Souverain auquel aspire Buonaparté auroit associé leurs forces. On ne voit pas trop maintenant quel autre motif seroit assez pressant pour les réunir. Jusques-là on peut à-peu-près classer ainsi les partis qu'ils forment : Moreau, Macdonald, sont à la tête des généraux modérés ; à eux se rattacheroient, au besoin, Beurnonville, Dessoles, Dumas, quoique maintenant ils soient dans les conseils de Buonaparté. Massena, Augereau, sont les chefs

des

Digitized by Google

des généraux que la France croit républicains, parce que leur exaltation a influé sur quelques époques révolutionnaires; ce parti est maintenant le plus puissant par les places qu'il occupe, par les divisions militaires qu'il commande, et par les nombreux appuis qu'il compte dans la garde consulaire. Le Général Lecourbe forme avec quelques Généraux qui se sont distingués dans sa dernière campagne du Rhin, un groupe isolé que la jalousie et quelques vues intéressées séparent du parti de Moreau, mettent même en opposition avec lui, et qui, sans être tout-à-fait dévoué au Consul, lui vend sa neutralité.

Les généraux qui composent ces différens partis, se conduisent, à l'égard du Consul, avec beaucoup du réserve et de dignité. Ils observent; ils attendent; ils veulent éprouver si sa marche actuelle est, comme il le dit, une transition, pour arriver à un Gouvernement régulier; si elle prépare pour eux un régime qui consacrera leur droits, ou bien, si elle n'est que le résultat du plus aveugle égoïsme et de la plus folle d'ambition.

Les autres généraux connus, tels que Kellermann, Lefebvre, ceux qui n'ont jamais eu de prétentions personnelles et qui se sont traînés sans échec, sous les divers gouvernemens que la révolution a enfantés, sont très-satisfaits de leurs places et de leur influence, et cherchent sans cesse à recruter pour le Consul.

Les Généraux Massena et Augereau n'ont point reparu à St. Cloud, depuis le jour où ils eurent une conférence particulière avec Buonaparté. Ils affectent d'éviter les assemblées de son épouse, et de se trouver régulièrement à celles qui ont lieu chez MM. Cambacérès et Lebrun, qui les traitent avec les plus grands égards.

---

*Fragment de l'Histoire secrète du Consulat.*

*Paris.*

Il n'est personne aujourd'hui qui ne soit étonné de la constance de Buonaparté pour une femme qu'une foule de motifs devroient lui rendre au moins indifférente. Chacun se demande, après l'avoir vue, par quel art elle a pu l'enchaîner et le rendre inaccessible à toutes les intrigues qui ont été employées pour rompre son mariage? On sait comment il fut contracté; on sait que la politique seule fit accepter ce lien peu

Digitized by Google

peu honorable; eh bien! c'est encore la politique qui a été sa sauvegarde, et qui le resserre chaque jour davantage.

Quoique devenue l'épouse du héros dont le 13 Vendémiaire établissoit la renommée et commençoit la fortune, la veuve Beauharnois n'avoit point renoncé à ses habitudes, dans le palais décrié où Madame Tallien l'avoit fait admettre. Elle voyoit dans son mariage plutôt la bienveillance de Barras qui vouloit l'associer aux faveurs qu'il alloit répandre sur son protégé, qu'un engagement qui lui imposoit des devoirs et l'obligeoit à la décence. Buonaparté lui-même montroit, sur la conduite de sa nouvelle épouse, l'indifférence la plus profonde, et il étoit tacitement convenu, entre les deux parties contractantes, que l'une ne négligeroit aucun des moyens qui se présenteroit pour satisfaire son ambition, et que l'autre ne perdroit aucune occasion de suivre son goût pour le plaisir; en stipulant toutefois, qu'elles se prodigueroient tous les services mutuels que leur situation rendroit possibles, et qu'elles en partageroient l'heureux résultat. Cette convention étoit si connue, et leur indifférence si marquée, qu'on mettoit alors en question si leur union étoit allée au-delà d'une simple formalité civile.

Madame Buonaparté remplit fidèlement les conditions du traité; elle usa avec beaucoup d'habileté, du crédit qu'elle devoit à la bonté de Madame Tallien, pour soutenir son époux contre ses détracteurs et lui faire prodiguer les moyens immenses auxquels il a dû ses triomphes en Italie. Elle sut faire entendre à Barras, par le moyen de plusieurs membres du Corps législatif, savoir, Tallien, Chénier, Chazal, Creuzé-la-Touche, Lacombe St. Michel, que pour mettre l'influence qu'il exerçoit sur le Directoire, et les intérêts du parti Jacobin, au-dessus des atteintes de l'intrigue et des efforts de l'opinion; il falloit qu'il eût à la tête d'une nombreuse armée, un général qui lui devant sa fortune et sa gloire, seroit lié à sa destinée par la politique autant que par la reconnoissance; que dès-lors il pourroit opposer à ses ennemis une armée qu'il auroit rendue victorieuse et un nom dont lui-même auroit fait la célébrité.

Ils lui disoient: "L'opinion se prononce chaque jour davantage contre un parti qui fait ta force, et dont tu ne peux te séparer sans ingratitude et sans danger. Nous te promettons bien dans les conseils une résistance vigoureuse contre les hommes qui veulent notre ruine et la tienne; mais le moment viendra où nous ne pourrons plus nous soutenir sans des moyens extraordinaires; où il faudra anéantir le vœu public

Digitized by Google

public par la terreur, et disperser par la violence ceux qu'il aura appelés à notre place. Comment pourrons-nous y parvenir avec un parti que l'effroi et le repentir décomposent chaque jour, avec des auxiliaires qui nous désavouent, en attendant qu'ils nous trahissent. C'est donc dans les armées qu'il faut chercher un appui plus réel et plus formidable. Mais les généraux qui les commandent ont déjà acquis une influence personnelle qui les sort de notre dépendance, et une réputation qu'ils ne veulent pas compromettre, en l'associant aux chances de notre destinée. Ils peuvent sentir qu'il vaut mieux être les hommes de la nation que les instrumens d'un parti, et tourner contre nous des soldats qui ne nous connoissent que par nos sanglantes querelles, nos constantes divisions, et par des promesses flatteuses que nous ne pouvons pas réaliser.

" Le temps nous presse, les événemens nous menacent. Le 13 Vendémiaire nous a échappé. Il n'a pas produit cette terreur qui seule pouvoit affermir l'autorité dans nos mains ; nous sommes déjà obligés de pactiser avec l'opinion, d'appeler au partage du pouvoir, une partie des hommes qu'elle élève. Il n'y a donc pas un moment à perdre. Que tous les impôts que nous pourrons arracher au peuple, que toute la population dont nous pourrons disposer, enfantent les triomphes de l'armée d'Italie, que nos orateurs, nos journaux les célèbrent avec emphase. Opposons au souvenir des victoires passées, les récits exagérés de celles que nous aurons préparées ; opposons à des noms fameux, une réputation gigantesque, que nous entourerons de toutes les merveilles que l'antiquité célèbre dans ses héros. Qui nous enleveroit cette armée sans cesse entretenue de nos bienfaits, quel parti nous disputeroit ce général enivré de nos éloges, et dont nous tiendrions dans nos mains l'existence et la renommée ?"

Tels sont les calculs qui fondèrent l'étonnante fortune de Buonaparté, et qui dûrent leur succès à l'infatigable activité de son épouse et à la grande influence de Tallien qu'elle avoit su circonvenir de toutes manières.

Dès ce moment tous les vœux des Conventionnels, appelés Montagnards et Ventrus, furent pour le général qui avoit reçu de Barras la mission de sauver les Jacobins. Madame Buonaparté instruisoit exactement son mari de tout ce qui se passoit au Directoire, elle lui faisoit parvenir les avis et les louanges de la secte dont il étoit l'espoir. Jean Débry étoit chargé au Conseil des Cinq Cents de célébrer les exploits de l'armée d'Italie ; un fou, nommé Delmas, et un énergumène qu'on

Digitized by Google

qu'on appeloit Lacombe St. Michel, se relayoient aussi, pour le même objet, à la tribune des Anciens. Chénier chantoit, dans la langue des dieux, le moderne héros, qu'on se contentoit alors de comparer à Annibal. Mesdames Tallien et Buonaparté tressoient les couronnes que les courriers de Barras lui portoient en échange de chaque victoire. Le Montagnard Duval le comparoit, dans son journal des Hommes Libres, aux Henriot, aux Santerre, aux Ronsin, aux Rossignol; le Jacobin Réal lui promettoit, dans son journal des Patriotes de 1789, les bénédictions des sociétés populaires; Louvet lui-même, dans sa Sentinelle, lui destinoit une place dans le temple de Mémoire, à côté des Barbaroux, des Guadet, des Brissot, et autres fondateurs de la République.

Tout le parti étoit dans l'ivresse, toutes les nuances d'opinion avoient disparu devant le danger commun; elles s'étoient entièrement fondues dans les espérances dont le grand homme étoit l'objet, dans les vœux et les éloges dont on encourageoit ses premiers efforts, dont on récompensoit ses premiers succès. A la moindre victoire le canon du Luxembourg donnoit le signal aux orateurs des Conseils, et pendant que ceux-ci, ne pouvant *contenir l'émotion de leurs cœurs*, exhaloient dans des discours pleins de désordre et dans quelques phrases entrecoupées, leur ivresse et leur admiration, les frères et amis répandus dans les tribunes, confondoient leurs transports, dans de tendres embrasse mens.

Ils recueillirent au 18 Fructidor les fruits de cette prévoyance. On connoît l'influence que Buonaparté eut sur cette journée; les adresses furibondes qu'il dicta à ses soldats, et la proclamation menaçante qu'il fit lui-même contre le parti qui étoit alors l'espoir de la nation.

Mais après avoir, jusques-là, servi aveuglément les hommes qui avoient eu sur lui de si grandes vues, il sentit qu'il pouvoit mettre insensiblement ses prétentions à la place de leurs projets, et opposer sa renommée à leur influence. C'est dans ses premiers efforts vers le but que se proposa dès-lors son ambition, qu'il fut merveilleusement secondé par son épouse.

Il falloit d'abord qu'il s'emparât de son armée, qu'il fît avec ses généraux de division une association de gloire et de bénéfices; qu'il s'attachât, par des largesses, les membres influens du Directoire et ceux des Conseils. Les dépouilles de l'Italie lui fournirent les moyens de réaliser ce plan. Madame Buonaparté fut à Paris, son intermédiaire le plus actif pour rechercher les hommes qui pouvoient le servir, et pour leur faire

Digitized by Google

faire accepter des gages de la générosité de son mari. Tallien éprouvoit-il un besoin; Barras avoit-il quelque caprice ruineux; Rewbell projettoit-il quelque acquisition considérable, elle avoit soin d'en informer le Général qui sur-le-champ envoyoit la somme nécessaire.

Lorsqu'ensuite le Directoire prit quelqu'ombrage du faste qu'affichoit le protégé de Barras, de son ton frondeur et indépendant, de ses manières de souverain; Madame Buonaparté, par le moyen de Tallien, conjura l'orage, et fournit à son époux les moyens de venir déconcerter ses ennemis, en le faisant appeler au Congrès de Rastadt, ce qui l'aidoit à déguiser sa marche, et le faisoit arriver à Paris sans qu'il eût besoin de demander un congé. Barras, homme assez insouciant, et qui ne croyoit pas alors qu'un homme qui jouoit le souverain en Italie, eût la prétention de réaliser jamais cette parodie en France, le reçut fort bien. Mais Rewbell, plus défiant, mit dans son accueil des formes brusques qui déplurent à Buonaparté. Celui-ci, jugeant peut-être trop avantageusement de l'influence que lui assuroient ses services, crut devoir se plaindre de cette réception. Il vint au milieu des Directeurs assemblés, leur dit: " Que l'intrigue et la haine le poursuivoient, et que s'il ne trouvoit pas dans l'estime et dans l'affection du Directoire, les moyens de les combattre, il ne lui restoit d'autre parti que celui d'offrir sa démission." Rewbell, voyant les autres Directeurs muets d'étonnement, prend brusquement une plume, l'offre à Buonaparté, et lui dit: " Le Directoire accepte, signez." Barras entrant alors en fureur, dit à Rewbell: " Qu'il ne lui convenoit pas d'exprimer, au nom du Directoire, un vœu qui étoit loin d'être le sien, qu'il prenoit sur lui de refuser au nom de ses collègues la démission offerte par le général, et de l'assurer qu'il trouveroit toujours, dans la majorité du Directoire, toute la reconnoissance qu'on devoit à ses services, et les plus grandes ressources pour les projets qu'il pourroit concevoir."

Ce fut à cette époque que s'affermit la confiance de Buonaparté dans son épouse, et que recueillant le fruit des démarches qu'elle avoit faites pour sa sûreté et pour sa gloire, il lui jura qu'il ne sépareroit jamais sa destinée de la sienne: mais, au moment de son départ pour l'Egypte, il mit à cette communauté de chances, une condition positive; c'est que son épouse ne verroit point Rewbell pendant son absence, et qu'elle ne recevroit de lui aucune compensation, pour les sommes qu'elle avoit pu lui remettre.



Digitized by Google

Cette condition ne fut pas remplie : Madame Buonaparté, livrée à une vie très-dissipée, à des goûts très-dispendieux, eut bientôt épuisé ce que son mari lui avoit laissé pour sa dépense, et fut obligée de recourir à Rewbell, pour ne pas tomber dans le dénuement. La malignité publia sur cette liaison, des bruits que la famille de Buonaparté eut soin de recueillir et même d'envenimer. A son retour en France, il trouva, presqu'en débarquant, une personne apostée, qui les lui répéta. Son mécontentement fut très-vif. Comme il ne doutoit pas que, sur le premier bruit de son arrivée, sa femme n'accourût vers lui, il s'écarta de la route ordinaire, dans l'intention de l'éviter, et arriva, en effet, à Paris 40 heures avant elle.

Il étoit descendu chez sa mère, son épouse s'y rendit. A peine parut-il la remarquer. Celle-ci prit alors le seul parti qui pût vivement inquiéter son mari ; ce fut de garder le silence, et au bout de quelques minutes, de faire demander sa voiture, pour se retirer.—" Quoi, Madame! vous partez?" lui dit-il.—Ce mot la retint, elle eut avec lui une explication très-vive.—" Demandez à Berthier si je vous aime," disoit Buonaparté ; " si vous avez été présente à mon esprit. Qu'il vous dise si lorsque je vis entre mes mains le plus beau collier de perles qui existe peut-être dans tout l'Orient, ma première pensée ne fut pas de vous le destiner." Berthier fit le raccommodement.

Le 18 Brumaire arriva. Dès ce moment Buonaparté parla en maître à celle qui avoit en grande partie ménagé ses succès. " Vouloir ce que je veux, ou cesser d'être à moi ;" tel fut le mot qu'il lui adressa en entrant au Luxembourg. Il fallut obéir. Le lendemain Madame Tallien se présenta pour voir celle dont elle avoit fait la fortune. Son ancienne amie hésitoit ; Buonaparté sortit brusquement, et dit, non pas à ses valets, mais à ses soldats : " Grenadiers, faites sortir cette femme d'ici, et qu'elle n'y rentre plus." Cette *femme* tomba évanouie ; on la porta sur l'escalier, et c'est couchée sur ces marches qu'elle avoit franchies autrefois, ayant à sa suite la veuve Beauharnois, et le général de brigade Buonaparté, qu'elle reprit ses sens, manquant même des soins que la pitié des passans ne refuse jamais aux créatures les plus délaissées. Il est vrai que Madame Buonaparté se jetta aux genoux de son mari, pour qu'il lui permit de mettre au moins dans cette rupture, des adoucissemens qui la rendissent moins cruelle. Elle ne put rien obtenir. On lui défendit même de

Digitized by Google

de laisser entrevoir que c'étoit contre son gré que cet éclat avoit eu lieu.

Dès cet instant, Madame Buonaparté renonçant à toute autre société que celle de son époux, mit tous ses soins à gagner sa confiance. Elle devint la confidente de ses projets parce qu'elle eut l'art de les deviner, la dépositaire de ses chagrins, parce qu'elle avoit celui de les adoucir. C'est en affectant pour la gloire de son mari un enthousiasme qui tenoit du délire qu'elle est parvenue à s'envelopper dans le faste qui l'entoure; c'est en recourant, pour sa sûreté et pour son repos, à ces précautions minutieuses dont il n'ose s'avouer la nécessité, et qu'il rougiroit de prendre lui-même, qu'elle s'est associée à ses frayeurs, à ses soupçons, et par conséquent à tous les momens de son existence.

Buonaparté a vu avec plaisir cet empressement à l'entourer d'une surveillance inquiète, à interroger ses généraux sur les risques que pourroit courir le Consul, à examiner scrupuleusement les gens qui le servoient, à entrer enfin dans une foule de détails domestiques qu'il vouloit paroître dédaigner, mais qui lui donnoient plus d'inquiétudes, que les dangers qui le menaçoient en public. Il aimoit à dire à ceux qui vivoient dans son intimité: " Voyez Mme Buonaparté, dites-lui donc d'être plus raisonnable, persuadez-lui que je ne cours aucun risque, elle m'excède de ses terreurs et de ses précautions." Cette assiduité, tout en calmant un peu ses craintes, lui procure aussi des distractions qui le soulagent. Presque toujours silencieux et réservé avec ses entours, il a besoin de parler à quelqu'un qui ne peut pas séparer ses intérêts des siens, qui n'existe que par lui, qui s'enivre de sa gloire, qui s'exalte de ses rêves, qui s'afflige de ses souffrances. C'est là qu'il se recueille, qu'il trouve une intimité qui ne compromet ni son caractere ni ses secrets.

Cet homme n'a jamais éprouvé l'amour; il y a dans son cœur trop d'égoïsme et d'ambition, pour que jamais un sentiment qui jouit autant des sacrifices qu'il accorde que de ceux qu'il obtient, ait pu y trouver place. Il lui falloit un dévouement sans bornes, un sentiment qui n'eut ni les prétentions de l'amour-propre, ni l'exigeance, ni l'inquiétude de l'amour. C'est là ce qui a confirmé l'ascendant de cette femme, et ce qui l'a rendue victorieuse de tous les sarcasmes, de toutes les intrigues d'une famille qui la regarde comme un obstacle à l'hérédité, et par conséquent à son illustration.



Digitized by Google

*Colerè du Consul—Le Général Moreau et M. Cambacérès. Précautions du Préfet de Pólice.*

*Paris, le 31 Janvier.*

Le séquestre mis sur les biens de la maison de Bouillon avoit été levé sur les représentations des héritiers et des nombreux créanciers du feu Duc. Depuis le passage du Premier Consul à Passy, près d'Evreux, ce séquestre a été rétabli, parce qu'on veut, dit-on, comprendre ce comté dans les appanages de la nouvelle dynastie. L'agence des créanciers et les héritiers ont répandu un mémoire, signé Feret et Joly ex-ministre de la justice. On fait allusion dans ce mémoire à l'affaire du Moulin de *sans-souci*. Le feuillet a été déchiré, le mémoire foulé aux pieds, le Grand-Juge appelé; on vouloit envoyer au Temple les signataires. Enfin, le Grand-Juge les a mandés, et, après une sévère reprimande, leur a prescrit une rétractation qu'ils ont signée.

Le Général Moreau étoit présent à la dernière assemblée qui a eu lieu chez M. Cambacérès. Lorsqu'il a été annoncé, celui-ci s'est avancé vers lui, pour le recevoir; mais s'appercevant que le Général étoit dans le plus grand négligé, il lui a tourné brusquement le dos. L'accueil des étrangers présens, l'a bien dédommagé de cette boutade de l'ex-avocat de Montpellier.

Les préfets ont reçu des instructions particulières du Ministre des contributions publiques, pour surtaxer les acquéreurs de domaines nationaux, dans la répartition de l'impôt. C'est le seul expédient qui ait paru concilier les soulagemens qu'on doit aux vrais propriétaires fonciers, avec les besoins toujours croissans du trésor public. D'après cela, ces domaines payeront annuellement à l'Etat deux cinquièmes de leur produit net.

Le Général Moreau préparoit une fête brillante, à laquelle devoient être invités les étrangers de marque qui sont maintenant à Paris. On doute cependant qu'elle ait lieu, d'après l'avis indirect qu'il a dû recevoir, de l'inquiétude que cette annonce donnoit au Consul. Alors il n'y auroit qu'un bal modeste, afin de ne pas contremander les invitations qui ont été faites. Madame Louis Buonaparté en avoit reçu une.

Le Préfet de police a donné ordre de disperser les charlatans, les chansonniers, qui peuvent former autour d'eux, des groupes dans les rues. La moindre réunion de ce genre est sur-

Digitized by Google

sur-le-champ dissoute par les patrouilles à pied et à cheval qui circulent constamment dans Paris.

Les routes sont couvertes de conscrits que des détachemens de gendarmerie et de cavalerie conduisent enchaînés. Ces tableaux de violence et de tyrannie révoltent les habitans des campagnes.

---

*Esprit et Composition du Sénat.*

*Paris, le 5 Février.*

Il est vrai que Buonaparté a eu à se plaindre de son Sénat; et que depuis quelques mois il n'y a pas trouvé cette docilité à laquelle il avoit lieu de s'attendre, pour prix de la considération extérieure qu'il lui a donnée.

La composition primitive du Sénat ainsi que celle des autres corps délibérans, est un grand obstacle à l'entière soumission qu'on leur prescrit.

Dans les premiers momens de la facile victoire remportée le 18 Brumaire, il falloit récompenser tous les hommes qui l'avoient préparée par leur prévoyance, leur fermeté et leurs écrits; et qui n'avoient laissé d'autre soin, à celui qui devoit achever l'ouvrage, que de faire bonne contenance et de répéter sans embarras les discours qu'on lui avoit préparés. Il eût été imprudent de vouloir s'emparer seul d'un succès auquel on avoit si peu contribué. On dut donc créer des places pour satisfaire toutes les prétentions, pour récompenser des services importans.

Dans la foule des mains qui se présentoient pour recevoir le salaire, on en remarquoit beaucoup qui étoient encore teintes du sang des François; celles-là remportèrent une plus riche part, elles appartenoient à des complices. On avoit d'ailleurs la conscience de ce qu'elles pouvoient oser pour la vengeance, si on les repoussoit, ou pour servir le nouvel ordre de choses, si on les appelloit au partage des dépouilles de la France; on les reconnut donc, on les accueillit, et, pour déguiser l'empreinte hideuse que le crime y avoit laissée, on les couvrit d'or.

Cette nouvelle phalange de Sénateurs, de Tribuns, et de Législateurs, n'offrit d'abord, avec ses riches livrées, qu'une série de caricatures triviales, révoltantes, dont le mépris ou

Digitized by Google la

la haine de la nation découvrit bientôt les ridicules ou les crimes sous l'enveloppe brillante dont elles étoient revêtues.

Il fallut suppléer par les attributions, par un éclat extérieur, à la considération que ne pouvoient obtenir les individus; il fallut leur donner une part à l'exercice du pouvoir. Ceux qui ont été dociles ont joui de toutes les faveurs, de tous les égards du Consul; ceux qui ont prétendu à la jouissance des prérogatives qu'on ne leur avoit cédées que par nécessité ou par politique, ont été disgraciés ou même exclus. Mais cette exclusion n'a pu porter sur le Sénat, où la prévoyance de Syéyes a établi les places à vie; c'est donc dans ce corps que les discours ont dû être plus hardis, les prétentions plus prononcées, parce que, d'un côté, il y avoit plus d'attributions, et que de l'autre on risquoit moins à en réclamer l'usage.

Le parti qui fut chassé du Tribunat, et qui va perdre graduellement ses appuis dans le Corps Législatif, avoit dans le Sénat sa force réelle et la pensée qui le faisoit mouvoir. Depuis le premier échec qu'il a reçu par cette exclusion, il a peu déguisé ses mécontentemens, et son intention de saisir la première circonstance qui se présenteroit, sinon pour détruire l'autorité qui le poursuit, au moins pour lui opposer des obstacles constitutionnels; c'est lui qui a le plus déclamé contre la tyrannie, qui a fait rougir ceux qui en sont les esclaves et les instrumens, qui a cultivé les préventions de la nation contre un étranger qui ne se contente pas de régner en maître sur elle, mais qui veut encore transmettre à sa famille des droits qu'il tient de la force ou de la surprise. Il a mis dans ses discours plus d'amertume et d'audace que les Jacobins prononcés, parce qu'il savoit que le Gouvernement, encore trop près de l'époque où il lui dut son élévation, où il partageoit même avec lui la puissance, n'oseroit pas le frapper, dans la crainte de trahir les divisions qui agitent les vainqueurs de Brumaire, et de perdre entièrement leur appui, avant d'en avoir trouvé un dans l'opinion.

On sait maintenant que le premier coup que Buonaparté vouloit lui porter dans le Sénat, tendoit à rapporter la disposition constitutionnelle qui établit, qu'un Sénateur ne peut remplir aucune place, au cas qu'il se démette de celle qu'il occupe. Ce point obtenu, le Consul auroit séduit par la perspective d'une grande influence ou d'une grande fortune, ceux qu'il auroit craint de laisser dans le Sénat, et lorsqu'ensuite il les auroit eus ainsi à sa disposition, il auroit facilement trouvé des prétextes pour les réduire à la nullité. Cette intention

Digitized by Google

tention fut pressentie, et par conséquent combattue; mais ceux qui la devinèrent, ne purent empêcher qu'on n'insérât dans le sénatus-consulte, que le Consul pourroit donner aux Sénateurs des commissions temporaires, et, par leur moyen, exclure des délibérations importantes ceux dont on craindroit la résistance.

On sait aussi que parmi les questions agitées dans le Sénat, plusieurs ont eu pour but évident de réprimer l'ambition du Consul, et que quelques-unes, entre autres, celle de faire peser une responsabilité quelconque sur les deux Consuls subalternes, furent présentées avec tant d'art qu'elles auroient amené quelques décisions opposées aux vues de Buonaparté, si M. Cambacérès arrivant inopinément, n'avoit usé du droit qu'il a de présider le Sénat, et n'eût détourné le coup qui menaçoit son maître.

C'est à cette discussion qu'il faut attribuer la nouvelle forme qui vient d'être adoptée, pour les arrêtés qui exigeoient le concours des trois Consuls, et qui ne sont pris maintenant qu'au nom du Gouvernement.

---

*Effets des Journaux Anglois.*

*Paris, le 7 Février.*

Ce n'est qu'au profane vulgaire qu'on interdit la lecture des papiers Anglois; il en arrive un assez bon nombre au Gouvernement, et aux amis sur lesquels on compte assez, pour croire qu'ils partageront l'indignation qu'excitent au palais, les *Chronicles*, les *Couriers*, les *Registers*, et tous ces journalistes indépendans qui ne veulent pas se persuader que le Roi d'Angleterre auroit donné l'ordre de la Jarretière à l'auteur de la machine infernale, si notre petit Charlemagne eût sauté en l'air; et qui osent dire que Sir Sidney Smith est plus connu par ses faits militaires, et sur-tout par la défense de St. Jean d'Acre, que par les égards que lui a montrés le Général Buonaparté. Un Conseiller d'Etat, de mes amis, m'a prêté une collection de ces gazettes; et après une lecture attentive, je n'ai pu appercevoir les motifs du Consul pour défendre l'introduction de vos papiers: je ne les crois point dangereux; ils discutent trop gravement notre constitution, les actes de notre Gouvernement; et ils parlent trop sérieusement des

Digitized by Google

des projets d'ambition personnelle du Consul; en un mot, *ils* dissertent sur les questions qui sont jugées ici depuis long-temps, et sur des projets qui nous font hausser les épaules. Vos journalistes ont beau s'évertuer à vouloir nous démontrer que nous sommes gouvernés despotiquement: nous nous croyons toujours le peuple le plus libre de la terre; ils ont beau vouloir diminuer la gloire de notre chef, nous n'en croirons pas moins qu'il est le plus grand des humains. Nous sommes déjà convenus, entre nous, qu'il est, comme grand capitaine, au-dessus d'Alexandre et de César; et nous travaillons maintenant à le placer, comme législateur, au-dessus de Minos, de Lycurgue, et de Solon. Vous autres Anglois, qui raisonnez depuis des siècles sur la liberté, ne la voyez qu'à travers le prisme de votre constitution. Nous avons beaucoup moins raisonné que vous sur ces matières, et nous nous en rapportons à ce que nous dit cet homme étonnant que la Providence fit naître pour nous donner des lois. Comment se fait-il que vos compatriotes qui ont été témoins de la douceur du Gouvernement Consulaire, de notre prospérité, n'aient point rectifié les idées de vos écrivains, sur notre véritable situation? Quand je veux être sérieux, je le suis autant qu'un Anglois; comptez donc sur le tableau que vous allez lire, comme si vous aviez été parmi nous, seulement quinze jours; car tout ce que je vais vous dire saute aux yeux de l'observateur le moins exercé.

Nous nous croyons libres, parce qu'on a décrété que la France étoit une République; et nous croyons notre Gouvernement Républicain, parce que nous avons un Sénat, un Corps Législatif, un Tribunat, des Préfets, un Champ de Mars, un Consul, deux Consuls, trois Consuls. Nous croyons même que tous ces gens-là sont de notre choix: car comment expliquer qu'un bourgeois d'Ajaccio, que le Roi de France fit élever à ses frais, auquel il faisoit donner dix sous le Dimanche, pour s'amuser toute la semaine, et qu'il plaça ensuite dans l'artillerie, sous la condition tacite qu'il ne mitrailleroit jamais les habitans de sa bonne ville de Paris, et qu'il n'attaqueroit point la place démantelée de St. Jean d'Acre sans la prendre; comment expliquer que ce bourgeois d'Ajaccio s'étant retiré de devant St. Jean d'Acre, après douze assauts infructueux, ayant mitraillé les bourgeois de Paris au 13 Vendémiaire, se trouveroit le chef du Gouvernement François, si nous n'avions pas voulu qu'il le fût? Comment M. Cambacérès, l'homme le plus *moral* de la Révolution,

Digitized by Google

tion, seroit-il le second personnage de France, si nous n'avions pas voulu qu'il le fût ?

Pourquoi M. Lebrun, qui crut sa fortune faite, quand il fut nommé secrétaire du Chancelier Maupeou, se trouve-t-il l'homme le plus considérable de France, après MM. Buonaparté et Cambacérès ? C'est que nous l'avons voulu.

Nous nous croyons donc très-libres ; nous croyons sur-tout que notre Gouvernement est le meilleur qu'il y ait au monde ; cependant nous n'avons qu'une crainte, c'est qu'il ne soit pas aussi stable qu'on nous l'avoit dit d'abord, quand tous les journalistes avoient reçu l'ordre de nous le dire deux fois par Décade. Heureusement, Buonaparté est immortel ; et pourvu que nous ayons un Consul, nous pouvons nous passer de Gouvernement.

Avec une constitution essentiellement libre, avec des gouvernans que nous avons choisis *librement*, nous devons avoir une bonne administration ; aussi sommes-nous bien persuadés que si nous ne sommes pas le peuple *le mieux* administré de la terre, nous sommes certainement *le plus* administré des peuples civilisés. Pour se convaincre de cette vérité, il suffit d'ouvrir l'Almanach national, et de jeter les yeux sur la liste de nos administrateurs, depuis les Consuls jusqu'au dernier commis de la police ; et, vous observerez qu'on a omis, peut-être à dessein, l'armée d'espions qui veille sans cesse autour de nous, et qui est de soixante mille hommes, seulement pour Paris.

Les Consuls se sont partagé l'administration générale. Le Premier Consul s'est réservé la mise hors de la constitution des départemens où son nom n'est pas *une puissance* ; l'établissement des tribunaux spéciaux, les emprisonnemens et les déportations arbitraires ; enfin, tout ce qui peut inspirer aux François de l'amour pour un sous-lieutenant d'artillerie, Corse, de la taille d'un mètre, trois cents millimètres, au teint basané, et qui, pour avoir l'air plus François, se fait garder par des Mameloukes.

Le second Consul est chargé de donner à la République un code de lois civiles ; et le troisième Consul, d'organiser un système de finances. Le Premier Consul est occupé du matin au soir ; on ne sait pas si les deux autres s'occupent beaucoup ; mais nous n'avons point encore vu le code des lois civiles ; et notre système de finances n'est pas encore bien connu.

On a long-temps agité la question, s'il convenoit à la République de se borner à ses ressources territoriales, ou si elle devoit ambitionner une place parmi les nations commer-



Digitized by Google

çantes.

çantes. Le Premier Consul penche pour cette dernière opinion, parce qu'il veut avoir une marine formidable. C'est par les encouragemens qu'il a donnés aux villes maritimes que vous expliquerez l'envoi de plus de cent navires, depuis 100 jusqu'à 300 tonneaux, qui sont partis de nos ports pour les colonies, depuis un an, et qui en ont rapporté tous les produits.

Nous avons ici sur le droit de propriété des idées tout-à-fait différentes de celles qui sont généralement reçues. C'est une erreur universellement accréditée, que la société a été instituée pour maintenir ce droit de propriété ; cela peut être vrai dans les gouvernemens héréditaires, et qui aspirent à quelque stabilité. Nous croyons ici que la propriété doit toujours être à la disposition du gouvernement, afin qu'il puisse la transmettre à qui bon lui semble. Il seroit bizarre que la propriété eût plus de stabilité que le gouvernement ; et nous tenons singulièrement à pouvoir changer la forme du nôtre, suivant l'intérêt ou les caprices de nos gouvernans. L'état et les sujets s'en trouvent mieux, et la liberté n'en est que plus affermie. Les émigrés rentrés sont forcés de convenir qu'ils avoient de fausses notions sur le droit de propriété.

Nos colonies ne prospèrent pas autant que nous nous y attendions d'après les assurances qu'avoit données le beau-frère de notre Premier Consul ; mais si nous parvenons à exterminer tous les Nègres, et que cette opération ne nous coûte que de 100 à 150,000 hommes, nos affaires ne seront pas en si mauvaise posture. Nous avons peu d'argent, mais notre crédit est immense. Nous n'avons pu nous procurer d'approvisionnemens pour la marine en Russie, sur des lettres de change, qui étoient cependent bien bonnes ; les agens du gouvernement se sont piqués ; ils ont acheté comptant les rebuts des magasins de Portsmouth et de Plymouth, et nous en équipons nos escadres.

Les étrangers sont dans une grande erreur sur notre conscription militaire ; ils la croient contraire au caractère national, parce qu'autrefois il repoussoit la milice. Mais les idées sont bien changées à cet égard ; il s'est opéré dans l'esprit de notre jeunesse une révolution totale. Figurez-vous que l'ardeur des conscrits pour se rendre aux dépôts qui leur sont assignés est telle, qu'on est obligé de les faire escorter par la gendarmerie, et de leur attacher les mains derrière le dos, afin de retarder leur marche. Que pensez-vous de ces 60,000 vétérans, qui, à la nouvelle de la mort du Général Leclerc,

Digitized by Google

Leclerc, ont demandé à s'embarquer pour St. Domingue ? On aura sûrement dit à Londres, comme à Paris : " Il faut bien que cela soit vrai, car cela n'est pas vraisemblable."

Le concordat a produit le meilleur effet. Les querelles du clergé constitutionnel et du clergé non-assermenté sont utiles à entretenir. Les schismes sont avantageux à la religion : c'est par la contradiction et par la persécution que la vérité triomphe. Le gouvernement vient de donner une nouvelle preuve de son zèle pour le rétablissement de la religion, en soumettant à la conscription tous les ecclésiastiques qui ne sont pas sousdiacres.

Je vous ai parlé si sérieusement de choses graves, que je crois vous devoir quelque dédommagement. Dans le pays que vous habitez, on aime assez les anecdotes ; en voici une qui vous mettra un peu au courant de ce qui se passe dans l'intérieur du Palais.

Deux de vos compatriotes, après avoir vécu en bonne intelligence et amitié, après avoir été unis par le traité de la plus étroite alliance, se sont déclaré la guerre ; et la capitale du monde est devenue le théâtre des coups terribles que se portent ces deux puissances belligérantes, qui sont venues ici se disputer les débris de quelques propriétés, sur lesquels les mains conservatrices de la nation se sont portées.

L'un des deux prétendans a sollicité la médiation de M. Chaptal, Ministre de l'intérieur, qui a bien voulu s'intéresser à ses réclamations, à condition qu'il donneroit des mémoires sur les affaires de l'Inde qu'il connoît parfaitement ; et ce sont ces mémoires qui ont donné à l'ARGUS ses fameux articles sur l'Inde.

La femme de l'autre prétendant avoit été autrefois très-liée avec Mad. Buonaparté, lorsqu'elle n'étoit encore que Mad. la Vicomtesse de Beauharnois. On est allé rendre visite à l'auguste épouse du héros Egyptien ; elle a reçu avec bonté l'étrangère. Encouragée par cet accueil, elle a parlé de la réclamation de son mari ; l'épouse respectée du héros s'est chargée de remettre le mémoire ; et pour rendre le succès non équivoque, il fut convenu qu'il seroit remis par Mad. Louis Buonaparté, qui effectivement porta le mémoire sur le bureau de son . . . . beau-père, qui est en même temps son . . . beau-frère. Mais quel fut la surprise de la jeune solliciteuse, en appercevant sur le bureau du Consul, le mémoire du Nabob avec lequel son protégé est en guerre ! Il faut absolument savoir quel est l'appui de ce rival . . . on découvre



Digitized by Google

que c'est M. Chaptal. Il ne sera pas dit que la Chymie l'emporte sur deux beaux yeux; la mère et la fille se rendent chez leur héros, pensant,

" Que là, tout comme ailleurs, les sens entraînant l'homme,
" Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme."

Pressé par sa *Jocaste* et son *Antigone*, le nouvel Œdipe, se ressouvenant de ce qu'il en avoit coûté au Roi de Thèbes, pour avoir expliqué l'énigme, s'est borné à répondre aux deux sollicitеuses : " La loi est claire." Il avoit dit la même chose à M. Chaptal.

---

*Guérison miraculeuse du Cardinal Caprara—Madame Leclerc et Arthémise — Délaissement de Madame Bacchiochi — Mort du Cuisinier de Buonaparté—Soupçons éclaircis—Mot de Talleyrand.*

*Paris, le 12 Février.*

Le Cardinal Caprara se porte beaucoup mieux. Il doit sa guérison à la visite qu'on lui a annoncée, de M. Corvisard, médecin du Premier Consul. Le Légat avoit commencé la lecture de l'ouvrage que le Chevalier Wilson a publié sur l'Egypte : il en étoit précisément à la page qui contient le récit de l'empoisonnement des malades de l'armée d'Egypte, lorsque *la gripe* se déclara. Au moment qu'on annonça à S. E. le médecin du Général Buonaparté, M. le Légat éprouva une crise violente, qui l'a sauvé. Il n'a pas voulu recevoir le médecin du Consul; il en sera de ce docteur comme de celui du Maréchal de la Mothe; les malades n'oseront pas le voir.*

Madame Leclerc est arrivée; elle est descendue chez son frère Joseph. On la dit inconsolable de la mort de son mari, et de la disparution du cousin Thomas. Elle a très-bien soutenu les fatigues et les honneurs du voyage. Les officiers du Swiftsure étoient parvenus à distraire ses douleurs; mais en passant le détroit de Gibraltar, le souvenir d'Artémise l'a

---

* Le Maréchal de la Mothe voyoit son médecin tous les jours : il tombe subitement malade, ses gens courent chez le docteur; il arrive, et un valet-de-chambre s'empresse d'annoncer au Maréchal que le médecin est là.—" Dites-lui, reprend vivement le Maréchal, que je ne peux pas le recevoir aujourd'hui : je suis malade."

Digitized by Google

l'a plongée dans un accablement dont elle n'est point encore revenue. La présence de son frère Napoléon et de Madame Louis Buonaparté a réveillé toutes ses douleurs. On s'est séparé sans avoir pu parler des exploits du beau-frère. Le Consul a beaucoup caressé le fils de sa sœur, et surnommé Astianax. Il a fait défendre aux comédiens de jouer la tragédie d'*Andromaque*, tant que le deuil de Madame Leclerc durera. Madame Louis a eu la grâce parfaite de faire comprendre la comédie du *Double Veuvage* dans la défense.

De toutes les branches des Buonaparté, la plus négligée par le chef de cette illustre maison, est celle de Bacchiochi. Mlle Buonaparté, en épousant M. Bacchiochi, banquier de Pharaon, avoit fait une espèce de fortune ; ses frères la caressoient beaucoup avant que Barras eut la fantaisie qui a commencé l'élévation de Napoléon. Madame Leclerc, qui a eu un moment un grand crédit sur son frère Napoléon, l'a tout-à-fait éloigné de Madame Bacchiochi. Le reste de la famille s'est conformé aux sentimens du Chef de la maison, et la pauvre Madame Bacciochi a été abandonnée. M. Lucien est le seul qui affecte de lui marquer des égards, parce que le Consul l'a traité avec indifférence. Madame Bacciochi vit assez obscurément ; son gout pour les lettres l'a attachée à M. de Fontanes, qui est, *avec une haute considération, le très-humble serviteur de l'Editeur du Journal de Paris*. Las de son obscurité, M. Bacciochi a imaginé de faire rédiger par M. Fontanes un mémoire, dans lequel, après avoir démontré au Consul le danger pour lui de prendre le titre d'*Empereur* ou de *Roi*, on lui conseilloit d'en prendre un plus générique, qui avoit l'avantage de rappeler l'expédition d'Egypte, de donner à Buonaparté une sorte de droit sur cette province Ottomane, et de ne point choquer l'opinion. M. Bacciochi terminoit par proposer à son beau-frère de se faire proclamer PHARAON. Le Consul est entré dans une fureur que M. Barrère a eu peine à calmer : il s'est décidé à dissimuler, a fait dire à M. Bacciochi qu'il étoit content de son mémoire ; qu'il n'avoit point encore trouvé l'occasion de le placer ; qu'il s'en présentoit une qu'il s'empressoit de saisir ; qu'il le nommoit commissaire du Gouvernement, près de Djezar Pacha.

M. Bacciochi est boiteux ; il avoit lu le rapport de M. Sébastiani ; il n'a point accepté.

Le cuisinier du Premier Consul est mort, ces jours derniers, de la *gripe*. Le Consul ne touchoit qu'aux plats qui avoient

Digitized by Google

avoient été apprêtés par cet homme qui l'avoit suivi en Italie et en Egypte. On lui a caché sa mort pendant quelques jours; et quand on s'est décidé à lui apprendre ce funeste évènement, il est tombé dans une profonde rêverie dont il est sorti pour s'écrier: " Il n'est pas mort de la gripe; " cela ne se peut pas; cette mort n'est pas naturelle. Il a été " empoisonné. Je veux que le fait soit éclairci."

On a déterré le corps; il a été ouvert; et les chirurgiens ont déclaré que le cuisinier étoit mort de la maladie qui règne dans la capitale. Le Consul paroît moins sombre; mais il n'est pas encore parfaitement rassuré. Ceux qui se rappellent que Cromwell ne couchoit jamais deux nuits dans la même chambre, expliqueront ces terreurs.

Le Premier Consul a trois valets-de-chambre, à 24,000 fr. de gages. Il y a une voiture toujours prête, aux ordres de ceux qui ne sont point de service. Les Sénateurs ont 40 louis de plus par an.

Mad. Buonaparté a donné à ses dames du palais des shawls de cachemire uniformes. Le marchand chez lequel elle les a pris, les a vendus 3000 fr. L'auguste épouse de notre premier magistrat s'est récriée, et a cité Mad. R*** qui ne les a payés que 100 louis. Le marchand a répondu: " M. R*** paie les mémoires de sa femme; et l'on met au Temple les fournisseurs du Gouvernement."

Les manufactures de Lyon fabriquent des *jupes d'honneur* que Mad. Buonaparté distribuera aux femmes qui se sont distinguées par une conduite exemplaire pendant la révolution. On attend la fin du deuil de Mad. Leclerc, pour distribuer *les jupes d'honneur*.

Les banqueroutes se multiplient. Celle des fournisseurs de l'armée de la Louisiane vient d'être déclarée. M. S***, qui avoit un compte de 1,500,000 fr. avec eux, a été envoyé au Temple, et n'en est sorti qu'après avoir compté cette somme, qu'il soutient ne point devoir, mais lui être due par ces fournisseurs.

M. Talleyrand disoit dernièrement au Consul, en présence d'une députation du sénat:—" Général Premier Consul, vous nous avez donné la paix, des lois, des finances et une morale religieuse; mais il manque un frontispice à ce bel ensemble."—" J'en conviens, a répondu Buonaparté, en jetant les yeux sur les sénateurs, mais ces Messieurs ne regardent point à l'enseigne de l'auberge, pourvu qu'ils soient logés."

*Terreurs*

Digitized by Google

*Terreurs habituelles du Consul—Empressement de ses Valets—Tableau de Famille.*

*Paris, le 23 Février.*

Depuis deux mois on n'entretient le Premier Consul que de projets contre sa personne, et dans ces rapports on fait venir d'Angleterre l'argent, les plans, les assassins. Il ne croit qu'aux complots dans lesquels on lui montre des spectres Britanniques. Ainsi votre pays, après avoir rempli nos romans de visions effrayantes, peuple encore de fantômes menaçans le palais de notre petit César. La police est dans un mouvement continuel, soit qu'elle ait des inquiétudes réelles; soit, ce qui est plus probable, qu'elle veuille en inspirer et se rendre nécessaire. Son inaction lui avoit été reprochée, et maintenant ce ne sont plus qu'avis sans nombre, rapidement transmis, de Paris sur les côtes, et des côtes à Paris. L'espace, dans toutes mes dissensions, est rempli d'agens qui circulent, interrogeant les figures, saisissant les gestes, recueillant les moindres mots, arrêtant sur le plus léger soupçon. Vous pouvez croire qu'on n'est pas oisif à Paris. Il n'y a pas peut-être un seul fonctionnaire public qui ne fasse par lui-même ou par des intermédiaires, une espèce de police, et qui ne présente des renseignemens ou des rapports, certain que c'est le meilleur moyen de se faire valoir. Mais c'est parmi ceux qui entourent le Premier Consul, qu'on remarque sur-tout une grande activité. Ils savent que c'est par les renseignemens secrets qu'on gagne sa confiance et qu'on obtient ses faveurs; aussi la moindre découverte est pour eux un sujet de joie, parce qu'elle est bientôt une source de fortune.

Il doit résulter de tant de délations, un chaos assez difficile à débrouiller, pour celui auquel tout cela est adressé, mais il y voit du moins le dévouement de ses valets, et il se flatte que tant d'yeux qui veillent autour de lui découvriront tout ce qui sera tramé contre sa personne; car il n'est pas question de l'Etat, c'est un mot oublié, et malheur à celui qui verroit, dans le Gouvernement, un autre intérêt que celui du chef.

La mort du Général Leclerc a empêché la ruine entière de St. Domingue que ses fausses mesures ont bien avancée. Les négocians et les colons se sont réjouis de cet événement.

Quoi

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit de la prospérité présente, et du sort futur de nos possessions d'outre-mer, elles nous dévoreront, si cela continue, une partie de notre immense population. On embarque toujours des corps entiers, on embarque tout ce qu'il y a de sujets indisciplinés dans les régimens, d'hommes turbulens dans les villes, de vagabonds, de mendians valides, sur les routes. C'est une effroyable consommation.

Le trait de Madame Leclerc, coupant ses beaux cheveux pour en couvrir la figure du mari qu'elle venoit de perdre, est tout-à-fait dans le goût antique; c'est la folie du héros qui a ordonné qu'on en fît le sujet d'un tableau, qu'il veut placer dans la salle où il reçoit les Ambassadeurs.

---

*Prétentions de M. Fiévée—M. Fiévée Royaliste et partisan de la guerre—Tentatives du Consul pour gagner le cœur des Parisiens—Ses goûts, ses habitudes, ses principes—Lettre du Ministre aux Préfets de l'Ouest.*

*Paris, le 3 Mars.*

M. Fiévée a confié à quelques personnes sa prétention de devenir le Secrétaire particulier du Consul. Les Conseillers d'Etat les plus influens lui ont promis leur crédit pour la faire réussir. Il dit lui-même naïvement, qu'il convient d'autant mieux à cette place et aux vues de ces Messieurs, qu'il n'est plus d'aucun parti; qu'il a révélé ce qu'il savoit des intrigues du dernier qu'il a servi, et qu'il n'a pas existé une seule nuance dans les opinions politiques que la révolution a enfantées, qui n'ait été successivement la sienne. Il prétend que peu d'hommes peuvent offrir le même phénomène, et que c'est pour cela que le secours de sa plume est nécessaire à un homme qui doit réaliser dans le système politique, la fable de Protée.

Mais ce qui pourroit peut-être tromper son calcul, c'est que les amis de la paix ont découvert, chez un imprimeur de Paris, le manuscrit d'un certain pamphlet intitulé, *Considérations sur la paix avec la France*, qui fut distribué au Congrès de Rastadt, et dans lequel M. Fiévée, qui n'est jamais fort dans ses raisonnemens, que quand il parle d'après sa conscience, établissoit: "que l'on ne pouvoit conclure de paix durable avec un gouvernement usurpateur, en supposant même

Digitized by Google

même qu'il citât pour lui le vœu du peuple; que tous les François, à la vérité, désiroient vivement cette paix, mais qu'il falloit la leur présenter comme devant être le prix du rétablissement des Bourbons." Cet ouvrage fit quelque sensation parmi les membres du congrès. M. Jean de Bry, qui s'en apperçut, le dénonça au Directoire comme la production d'une de ces plumes vénales que l'Angleterre payoit, pour allumer en France la guerre civile, et armer le continent contre la république. M. Fiévée sait ce qu'il y a de vrai dans cette dénonciation, Il ne prévoyoit pas alors, qu'un jour il publieroit la même inculpation contre l'Angleterre, et les mêmes invectives contre les écrivains qui ne connoissent que la vérité et n'écoutent que leur conscience. Pourquoi, nous direz-vous, de si longs détails sur M. Fiévée? C'est que son histoire est celle de beaucoup d'autres, et que dans cette époque, où la délation seule est récompensée, où les trahisons les plus noires et les moins déguisées sont appelées des repentirs généreux, un retour aux principes, à l'amour de la patrie, on ne peut trop désigner à l'opinion, ces hommes dans le cœur desquels un regard de l'usurpateur a fait germer la corruption.

L'inquiétude du Gouvernement s'exerce aujourd'hui sur les hommes absens de France, sans motifs connus. On enjoint à leurs familles de déclarer en quel lieu ils résident, de rechercher la cause de leur absence, leurs occupations, leurs moyens d'existence, et d'en rendre compte au Gouvernement. On craint, sinon une nouvelle liste d'émigrés, du moins quelques mesures qui rappellent le régime des suspects.

Le Consul regarde comme sa principale affaire, de chercher à se concilier les habitans de Paris. Il est persuadé que cette ville est le centre de tous les partis, le foyer de toutes leurs intrigues, parce qu'elle fournit sans cesse des rapports alarmans à la police. Celle-ci mentionne à peine les provinces qu'elle peint toujours fidelles et dévouées. D'après cette idée, il veut opposer le sentiment des jouissances, le goût des spectacles, l'espoir des plus grandes et des plus utiles améliorations, au ravage de cet or qu'il accuse l'étranger de répandre, dans toutes les classes de la société, pour les soulever contre le gouvernement. Son inquiétude admet peu d'exceptions; elle lui inspire des conjectures aussi défavorables aux puissances amies, qu'à celles dont il suspecte le plus les dispositions.

Aussi long-temps que ce faste s'est borné à la personne du



Digitized by Google

Consul, on l'a supporté comme on supporte tout ce qui a la force pour appui ; mais depuis que la veuve Beauharnois a été admise au partage des honneurs souverains, depuis qu'on l'a vue accompagner son mari dans ses voyages, et recevoir des complimens officiels sur sa beauté, ses grâces et ses vertus, alors le mépris et le dégoût ont remplacé l'indulgence avec laquelle on avoit jusque-là jugé une femme qu'on savoit exposée aux caprices et aux reproches d'un mari jeune, présomptueux, qui maudissoit chaque jour une union, dont ses ennemis faisoient contre lui un titre de mépris, et le texte des sarcasmes les plus amers. Tant qu'on la crut malheureuse, on la plaignit. Depuis qu'on la voit accepter sans rougir les hommages d'une flatterie déhontée, on ne cite plus que les motifs qu'on a pour la repousser du rang qu'elle occupe, et pour démentir les flagorneries qu'on lui adresse. On expliquoit l'orgueil et l'arrogance de Buonaparté, par les succès qui ont couronné ses entreprises les plus extravagantes, et par l'empressement avec lequel le Continent s'est soumis à son influence ; mais rien ne peut faire admettre les prétentions de cette femme, à qui il n'a manqué pour laisser plus de souvenirs à la malignité, que d'avoir eu plus de beauté et de jeunesse, lors de son début à la cour de Barras.

Les bons Parisiens se rappellent bien d'avoir lu dans l'histoire que quelques soldats heureux, à qui la tête avoit tourné, ont joué pendant quelques jours, à leurs risques et périls, le rôle de monarque ; mais ils n'en voient point qui aient poussé le mépris pour les peuples au point d'offrir à leurs hommages, des femmes sur lesquelles chacun peut citer une anecdote scandaleuse.

Il est encore une chose qui s'opposera constamment aux tentatives que fait Buonaparté pour obtenir la confiance des Parisiens, c'est ce fracas militaire qui l'accompagne par-tout, et jusque dans les spectacles. Leurs plaisirs sont troublés par la vue de cette troupe qui garde les avenues de la salle, comme on garderoit les portes d'une ville assiégée. Ils n'aiment point que le cliquetis des armes accompagne la voix des acteurs et détruise l'illusion théâtrale. Ils sentent que c'est contre eux que ces précautions sont prises, et qu'ils doivent s'estimer heureux si elles se bornent toujours à un simple appareil.

Le Consul, qui devine ces répugnances et ces alarmes, porte maintenant très-rarement un habit militaire ; mais comme il a su que cette retenue faisoit murmurer les soldats qui l'entourent,

Digitized by Google

tourent, il s'est réduit à un costume très-simple, moitié civil, moitié militaire, et à un sabre fort court, dont la poignée ressemble à celle d'une épée. C'est dans ces détails minutieux qu'il montre assez de tact.

Il aime beaucoup le spectacle, sur-tout la tragédie et l'opéra Italien. Mais chaque fois qu'il se propose d'aller à un des grands théâtres, on apperçoit, pendant tout le jour, beaucoup d'agitation dans ses mouvemens. La police envoie d'abord reconnoître le terrein; on fouille soigneusement tous les recoins de la salle; on explore les environs; on envoie des espions dans les caffés voisins; et quand elle a tout observé, elle fait place à la garde consulaire, qui vient toujours, deux heures avant qu'on ne lève la toile, envahir les corridors, et prendre poste à l'entrée des loges. On remarque pendant la représentation, que le Consul reçoit de petits billets qui se succèdent avec la plus grande rapidité; ce sont ces notes sur ce qui se passe dans la salle, sur la cause des murmures, sur l'objet des applaudissemens. Il les transmet à Mde. Buonaparté, dont le rôle habituel paroît être de jouer l'épouse sensible, inquiète, toujours prête à s'évanouir au moindre murmure, à faire explosion de tendresse, à la moindre circonstance qui intéresse son jeune époux. Celui-ci sourit avec bonté à ce délire amoureux, à cette admiration exaltée; c'est comme cela qu'il veut qu'on l'aime, qu'il exige qu'on le juge. Où il ne voit pas l'enthousiasme et l'exaggération, il ne voit rien qui lui paroisse sincère.

Le Consul aime à se faire raconter, pendant son déjeûner, qui commence ordinairement à 11 heures du matin, et dure au moins une heure et demie, les anecdotes courantes de Paris. C'est Dugazon qui est chargé de rechercher les intrigues des coulisses. M. de Ségur aîné raconte les anecdotes de ce qu'on est obligé d'appeler *la bonne campagnie*, faute d'un terme pour exprimer ce mélange confus de bonne et de mauvaise société, produit bizarre de la révolution du 18 Brumaire. M. Bourienne, comme ancien confident, recuille encore les particularités qu'offre l'intérieur du palais, en comprenant ses deux Consuls et Conseil d'Etat. On craint beaucoup cette délation, qui, sous prétexte d'amuser le maître, peut, si elle est dirigée par des hommes adroits, lui inspirer de grandes préventions contre les personnes qu'on voudroit perdre.

Le Grand Juge mène de front trois grandes conspirations: celle des généraux, qui est la plus mûre, et sur laquelle il a déjà fait trois rapports étendus; celle de l'extérieur, où



Digitized by Google

sont compromis quatre Ambassadeurs étrangers ; enfin, celle des mécontens, qui doit être le prétexte d'une déportation très-considérable.

Les envoyés Suisses sont partis, mécontens de la médiation du Consul et de son accueil. Il ne leur a point dissimulé qu'il vouloit être maître absolu dans leur pays ; il leur a recommandé de faire bien comprendre aux hommes turbulens, qu'il n'y avoit que la coexistence de la Suisse avec la France qui pût sauver les deux nations des attaques méditées par l'Autriche. Il leur a annoncé enfin qu'il soulageroit les Suisses d'une foule de charges qui pesoient sur eux, même dans l'ancien régime ; mais qu'ils devoient prêter tout leur appui aux mesures que la France prenoit pour la sûreté de sa frontière et de la leur ; qu'on alloit choisir des points de fortification sur la Reuss et en avant de Zurich, &c. &c. Une voix s'est élevée pour demander la liberté des prisonniers d'Arbourg ; Buonaparté est devenu furieux, et s'est écrié :—" Un mot encore, et ils iront rejoindre Toussaint."

Le Consul a dit : " Je regarde la France comme une abstraction ; je travaille au bonheur du genre humain, mon moyen est le pays où je règne ; il m'importe peu qu'il y ait quelques intérêts froissés, pourvu que le monde repose sur d'autres bases et soit régi par d'autres principes." En conséquence de cette doctrine, toute la France est livrée à des spéculations nouvelles qui peuvent amener sa ruine, mais qui prouveront du moins les profondes combinaisons de celui qui la gouverne. On a écarté Syéyès, comme un rival : on craignoit sa réputation, ses intrigues, mais on se conduit d'après ses erremens ; et nous sommes encore sous l'influence de son système. Le Consul étoit d'abord disposé à établir un gouvernement militaire ; mais depuis qu'il a vu que la métaphysique pouvoit faire encore des dupes, et que le sabre ne faisoit que des peureux, il s'est rejeté dans les rangs des métaphysiciens. C'est-là le sujet des réclamations de tous les Généraux qui ont servi en Egypte et en Italie.

D'après ces idées, qui sont bien réellement celles qui dirigent le Consul, nous allons être traités comme ces êtres sur lesquels on fait des expériences. Voici la lettre qui a été écrite aux préfets des provinces du Poitou, de la Bretagne et de la Normandie :

" Citoyen Préfet, le Gouvernement a porté la clémence aussi loin que les besoins du peuple ; ses habitudes et ses opinions l'exigeoient de son humanité et de sa politique. Il a long-temps

Digitized by Google

a long-temps calculé, ce que cette indulgence pouvoit produire de résultats favorables pour les vues qu'il se propose, ou d'améliorations sollicitées par les vœux du peuple. Il a employé tous les moyens qu'il tenoit des circonstances, de la faveur publique et de la *déférence générale* de l'Europe, pour assurer le repos intérieur et la paix générale. Mais la Révolution a résisté à ces calculs, à tous les efforts. Il existe encore de grandes résistances; elles produiroient de vives inquiétudes, si le Gouvernement ne sentoit pas sa force et n'appercevoit pas ce que les circonstances exigent de lui. Vous avez sa confiance particulière; vous devez pressentir les devoirs qu'elle vous impose. Les départemens que vous administrez ont été armés contre la République; l'habitude de la résistance peut ranimer les mêmes insurrections, quoique les principes et la forme de l'Etat aient changé. Rien n'a pu les ramener à l'obéissance passive qui est la sauvegarde des Etats. Cette fermentation a une cause qu'il faut détruire. Il est des hommes qui n'existent que dans le désordre, parce que c'est dans le désordre que leurs premières habitudes ont été contractées. Nous voulons du repos, et nous l'obtiendrons. Que les amnistiés soient poursuivis par votre surveillance particulière. Leur caractère, leurs projets, leurs liaisons, les ressources qu'ils offrent pour une nouvelle rebellion, toutes ces circonstances appartiennent à vos fonctions, et nous vous demandons d'en faire le sujet de vos recherches les plus actives. Nous avons des colonies qu'il faut peupler, où il faut même envoyer de ces hommes dont le caractère hasardeux, accoutumé aux chances de la guerre, ne refusera jamais de lutter contre les désagrémens du climat, ou les dangers d'une position isolée. Le Gouvernement ne doit rien ajouter à ces données; c'est à vous, Citoyen Préfet, à les rendre utiles à la patrie, en recrutant pour les colonies, des hommes qu'elle redoute sur le territoire Européen, mais qu'elle pourra *utiliser* dans un pays qui appelle des bras, et qui exige, pour sa prospérité, jusqu'aux passions que nous sommes obligés de combattre."

Vous voyez que le Gouvernement n'a pas osé dire tout ce qu'il vouloit, et ce qu'il a dit est si embarrassé que ses Préfets n'ont pas voulu le comprendre. Il a suppléé à cette lettre absurde, équivoque, en leur envoyant le modèle d'un état où ils devront classer les individus turbulens. Il est ainsi conçu: *Situation politique et morale du Département de . . . . Amnistiés—pour cause d'émigration—pour cause de rebellion.*

Digitized by Google

*rebellion. Propriétés. Industrie. Influence. Habitudes. Age. Pères de famille.*

M. Barbé Marbois est chargé de faire un rapport sur l'organisation de la librairie. On rétablira les censeurs. C'est sur la demande d'une foule de libraires, et de tous les entrepreneurs de journaux, qu'on renouvellera les anciens règlemens pour cette partie. Ils espèrent obtenir, par ce moyen, un peu plus de liberté qu'on ne leur en accorde pour leurs publications.

Nos fonds haussent tous les jours, c'est l'intérêt et le vœu du Gouvernement. Le secret et une volonté puissante opèrent ce miracle. Si vous spéculez en sens inverse, vous recevez une petite intimation qui vous avertit de vous conduire autrement; et si vous tenez à vos idées, l'entrée de la Bourse vous est interdite. Les courtiers, presque tous dans la dépendance du Gouvernement, qui les nomme et les destitue à volonté, se gardent bien de s'exposer à sa mauvaise humeur. D'après cela, tout marche avec un ensemble qui prouve que si nous ne sommes pas très-riches, nous sommes du moins très-obéissans.

---

*Anecdotes sur les Conspirateurs.*

*Paris, le* 11 *Mars.*

Il y a environ un mois qu'un homme, arrêté par ordre du Gouvernement, pour un déficit de deux cent mille francs, dans une recette publique dont il étoit chargé, obtint la permission de sortir de sa prison sous la garde de deux agens de police, pour se rendre, disoit-il, chez divers banquiers qui devoient lui fournir les moyens de s'acquitter.

Après quelques courses dans Paris, il propose à ses conducteurs un excellent dîner chez un restaurateur, à condition qu'ils lui permettront d'aller passer quelques heures au théâtre François, dans une loge où ils resteroient avec lui. Cette faveur lui ayant été accordée, il attendit pour quitter le spectacle que le Premier Consul fût arrivé.

Prêt à retourner dans sa prison, il parut se rappeler avec le plus vif regret, qu'il avoit un rendez-vous chez M. de Luçay, pour connoître le résultat d'une démarche que celui-ci avoit dû faire près du Consul, pour obtenir qu'on l'élargît, sous

Digitized by Google

sous caution. Quelques louis qu'il promet, engagent ses guides à l'accompagner encore dans cette visite.

Arrivé chez M. de Luçay, qui étoit de service cette nuit-là, en sa qualité de préfet du Palais, il lui écrit le billet suivant: " Je veux vous parler sans témoins. Il s'agit de la vie du Premier Consul. Dans deux heures, la conspiration qui le menace éclatera peut-être. Je suis parvenu à amener deux de mes complices, qui croient que c'est à mes intelligences dans le palais qu'ils doivent d'y être entrés. Surveillez-les, et qu'on m'entende sans témoins."

M. de Luçay se hâte de le faire admettre malgré les agens de police, dont on attribue la résistance à la crainte d'être découverts, et qui sont sur-le-champ gardés à vue. Ceux-ci, imaginant qu'on veut punir la complaisance avec laquelle ils ont cédé aux demandes du prisonnier qu'ils étoient chargés de conduire, promettent d'être plus réservés à l'avenir, mais supplient qu'on ne les perde pas. Ces frayeurs augmentent les soupçons, et ajoutent à la confiance avec laquelle on écoute celui qui les accuse. Celui-ci imagine sur-le-champ un complot, donne d'abord quelques détails effrayans, mais en promet de plus étendus dans la déclaration qu'il ira faire chez le commissaire de police de l'arrondissement.

M. de Luçay, transporté de cette découverte, heureux de pouvoir donner la preuve la plus utile du zèle le plus ardent, ne recherche point les probabilités, ne s'arrête point aux vraisemblances, confie à un sécretaire le précieux témoin: il s'empresse, de son côté, de donner cet avis à M. Duroc pour qu'il pourvoie à la sûreté du palais, et au Consul, pour qu'il ne soit pas effrayé des mouvemens que sa sûreté rend nécessaires.

A peine le révélateur se voit-il libre avec l'homme qui est plutôt chargé de l'accompagner que de le surveiller, que, sous un prétexte, il s'arrête à l'entrée du passage de l'hôtel de Longueville, laisse marcher son guide en avant, et s'évade.

Pendant que ceci se passoit, et que le guide étonné parcouroit les rues voisines, pour retrouver son homme, on disposoit des troupes dans les environs du palais; on renforçoit la garde du spectacle, et le Premier Consul, accompagné de cent cavaliers, revenoit brusquement pour connoître les détails de la conspiration tramée contre ses jours. Il arrive; mais trouvant M. de Luçay détrompé par le rapport de son secrétaire et par les éclaircissemens des agens de police, il entre

Digitized by Google

entre dans un accès de fureur qui n'est calmé que par cette considération, mise en avant par M. Cambacères: " Qu'il ne faut pas décourager même le zèle inconsidéré, parce qu'il arrive des circonstances où ses empressemens amènent des découvertes de la plus haute importance."

Il y a quelques mois que la police avoit reçu l'avis qu'un homme étoit parti de l'Orient, annonçant inconsidérément à quelques personnes qu'il croyoit ses complices, qu'il partoit pour Paris, qu'il y étoit conduit par un dessein très-important, et que bientôt on verroit une grande catastrophe. Vous pensez bien qu'on le regarda sur-le-champ comme un assassin vomi sur les côtes par les perfides Anglois, pour attenter à la vie du Premier Consul. Cependant les recherches les plus actives n'avoient pu encore découvrir sa trace, et Buonaparté s'attendoit chaque jour à être frappé comme Kléber, par quelque Janissaire obscur. Enfin, le propriétaire d'un hôtel garni se présente au bureau secret du Grand-Juge, et déclare, que, depuis quelques jours, il a vu débarquer chez lui un jeune homme, ayant l'air sombre, égaré, et qui, en lui demandant une chambre, a insisté pour qu'elle fût dans l'endroit le plus reculé de la maison, et sans aucune communication avec les autres appartemens. Cette précaution a éveillé les soupçons du propriétaire, qui a cru devoir observer de plus près son nouvel hôte. Mais quelle a été sa surprise en le voyant chaque jour, après avoir fermé soigneusement la porte de sa chambre, se revêtir d'un habit de Musulman, et se promener comme un furieux, agitant un poignard qu'il tenoit caché dans sa ceinture! " C'est-là l'homme que nous cherchons," s'écrient les agens de police. " Il se déguise en Mamelouk pour se mêler parmi les gardes du Consul, et saisir l'occasion de le frapper. Il s'essaie avec un poignard, pour porter des coups plus sûrs." On part, on enlève le jeune homme, encore vêtu de son habit Turc. On l'interroge: " Qui êtes-vous?—François.—Votre nom?—Dubreuil.—De quelle ville?—Du Havre.—Quelle profession?—Acteur tragique."—On se regarde: on soupçonne la méprise. On n'eut plus aucun doute, après avoir lu deux lettres trouvées sur lui, et dont l'une étoit adressée à Talma, et l'autre à M. Arnaud, poëte favori de M. Lucien Buonaparté, dans lesquelles on recommandoit le jeune homme à leur protection. Il s'essayoit au rôle d'Abufard, tragédie de M. Arnaud, qu'on joue souvent sur le théâtre du Plessis,

et

Digitized by Google

et dont la scène est en Syrie. On conçoit, d'après cela, pourquoi le débutant avoit un costume de Mamelouck.

Madame de S. D. . . . . étoit parvenue à se faire recevoir chez Madame Buonaparté. Jeune, belle, élégante, on l'avoit extrêmement remarquée dans ce cercle de beautés surannées qu'on voit habituellement dans les salons consulaires. Lorsque le Consul arrivoit, on voyoit en elle cette timidité, cet embarras qui annonce ou le désir de plaire, ou une passion naissante. Elle perdoit son enjouement, et paroissoit entièrement livrée à cette admiration qui, pour être muette, n'en est pas moins flatteuse. Se trouvoit-elle dans les autres cercles de Paris; elle retrouvoit toute son aisance, toute sa gaieté. Elle parloit du Premier Consul avec exaltation, répondoit à tous ses détracteurs; enfin, elle jouoit le rôle d'une femme passionnée. On pense bien qu'on en rendit compte au Consul. Quelqu'insensible qu'il soit à la beauté, il ne vit pas sans émotion, qu'il étoit l'objet de l'enthousiasme d'une femme citée pour ses grâces et son esprit: tout le flattoit dans sa conduite. Et cette timidité respectueuse en sa présence, et cet empressement à parler de lui, lorsqu'il étoit absent! Il lui adressoit contre son usage quelques mots flatteurs; déjà même ses attentions pour elle avoient été assez prononcées, assez fréquentes, pour qu'on les remarquat, et pour que Madame de S. D. . . . . fût l'objet des égards de quelques courtisans. Plus les progrès de cette faveur étoient sensibles, et plus elle avoit l'air de les ignorer.

Madame Buonaparté voit le commencement de cette intrigue, mais il lui est défendu de s'en montrer jalouse. Cependant elle fait prendre des informations secrètes sur celle qu'elle craint pour rivale, sur ses opinions, ses liaisons, sa famille. Voici ce qu'on raconte du résultat de ces recherches, et des causes de la disgrace de Madame de S D. On prétend avoir découvert que cette dame est sœur de M de T. assassiné sous prétexte d'émigration, par les ordres du Consul, quelques jours après le 18 Brumaire. Elle entretient des relations avec d'anciens chefs de Chouans. Ses principes sont très-opposés à ceux du Gouvernement. Cette femme est très-vindicative; ce n'est seulement que depuis quelques mois qu'elle a quitté le deuil de son frère, et qu'elle est sortie de la retraite où elle le pleuroit. Si on l'a vue gaie, parée, brillante, elle méditoit, sans doute, quelque projet de vengeance."



Digitized by Google

Voici le dénouement qu'on prête à cette aventure :—Madame de S. D... a été arrêté, comme elle sortoit du sallon de Madame Buonaparté. Elle a été conduite dans l'appartement de M. Duroc, où elle a trouvé le Grand Juge. On a trouvé sur elle un poignard. On ajoute qu'elle a avoué ingénuement que ce poignard étoit le seul gage de tendresse que son frère lui eut laissé avant d'aller à la mort. Obligée de déclarer si ce n'étoit pas contre le Consul qu'elle vouloit en faire usage, elle a dit qu'elle n'avoit jamais eu l'intention de frapper. Mais, a-t-elle ajouté, à la première occasion où j'aurois trouvé M. F. dans l'appartement de Madame Buonaparté à côté du Consul, c'est aux pieds de celui-ci que j'aurois immolé l'homme atroce qui lui a fait signer la mort de mon frère. C'est là que je préparois cette scène terrible qui eût appris qu'on ne verse pas impunément le sang d'un homme, quand il laisse des attachemens sur la terre. Madame de . . . a été relâchée après huit jours de détention aux Magdelonnettes.

Un Anglois étoit placé dernièrement au théâtre François, dans la loge qui fait face à celle du Consul. Il voit d'abord arriver une dame qu'il juge être Madame Buonaparté à l'éclat qui l'environne, et aux égards que lui témoignent les ouvreurs de loge. Il contemploit avec étonnement la femme du grand homme ; lorsque celui-ci parut à son tour, et vint se placer brusquement à côté d'elle.

L'étranger bénissoit la fortune qui lui procuroit l'avantage de contempler un couple si bien assorti, sans être obligé de recourir à une présentation, lorsque deux officiers de la garde entrent dans la loge, et lui disent: " Nous voyons, Monsieur, que vous êtes étranger. Le Premier Consul ne souffre pas d'étrangers en face de sa loge. Vous voudrez bien, en conséquence, vous placer ailleurs." L'étranger obéit en s'écriant assez haut pour être entendu des loges voisines : " O ambition, tu reposes toujours sur des épines !"

Le Premier Consul est allé visiter l'hôtel de la Monnoie. Les Parisiens disent que maintenant qu'il sait où elle se fabrique, il ne la prendra plus dans les poches.

*Améliorations.*

Digitized by Google

*Améliorations apparentes—But du Voyage de Bruxelles—Projets contre l'Angleterre—Anecdote sur les déportations—Mot de Masséna.*

*Paris, le 24 Mars.*

Il sembleroit, à voir le repos apparent et la prospérité factice de ce pays, qu'il est parfaitement gouverné, et que rien désormais ne peut ébranler le crédit ni la puissance du Consul.

Il est vrai que, depuis deux mois, tout prend un aspect moins équivoque, et que ceux qui ne jugent un gouvernement que sur la force qu'il déploie, et sur ce qu'il dit lui-même de ses succès, peuvent imaginer qu'en effet celui-ci présente tous les caractères de la vigueur et de la fixité. Moins pressé par les événemens, plus maître de ses ressources, le Gouvernement a dû, en effet, paroître dans une position meilleure; mais ces améliorations, qui tiennent aux progrès d'une administration plus régulière et mieux organisée; cette marche moins emportée, parce qu'elle n'est plus aussi soumise aux caprices du chef, sont bien loin de produire un effet durable et de prévenir les maux qu'une folle ambition nous prépare.

Toute situation forcée et violente a des intermittences pendant lesquelles on se persuade qu'on peut espérer du repos; mais l'agitation revient inopinément, avec une force nouvelle et des symptômes plus alarmans. C'est ce que nous avons éprouvé sous tous les gouvernemens révolutionnaires, quelle qu'ait été leur forme. Le calme est pour nous le présage des tempêtes, et l'orage se manifeste avec d'autant plus de fureur, qu'il a plus long-temps tardé à éclater.

Au milieu des occupations que les affaires extérieures donnoient au Consul, il a dû se livrer moins aux détails intérieurs, et par conséquent laisser plus d'objets à traiter aux administrateurs dont il est entouré. Entièrement dominé par les idées sur lesquelles il veut faire reposer l'établissement de sa nouvelle dynastie, à lui chercher des appuis extérieurs qui la protègent contre nos résistances et notre mépris, il a cédé quelque chose des attributions que, dans son aveugle amour pour le pouvoir, il s'étoit réservées. Dès-lors il y a eu moins de confusion dans les diverses branches de l'administration, parce que ce caractère inquiet, cet esprit brouillon et minutieux y aura fait moins sentir son influence.



Digitized by Google

Cet état durera quelque temps, parce que la prétention élevée qui tourmente le Consul le distraira encore de celle qu'il avoit de tout faire, de tout voir, et de tout ordonner. Il tient plus que jamais au projet de prendre un titre souverain: ceux qui veulent lui faire la cour lui présentent là-dessus des mémoires qui combattent ses doutes et excitent son ambition. Nous vous avions annoncé, il y a long-temps, qu'une des tentatives les plus hardies, celle qu'on regardoit comme la plus décisive et la plus heureuse, si elle n'excitoit pas les résistances, seroit de donner aux monnoies une empreinte et une dénomination nouvelle, et de leur faire porter la face consulaire. Dans l'état actuel des choses, il faudroit des extravagances d'un autre genre que celle-ci pour amener des insurrections: aussi nous avons accepté, sans murmurer, cette nouvelle preuve de l'avilissement qu'on nous prépare, et déjà nous l'avons presqu'oubliée.

Le voyage de Bruxelles développera encore davantage ce projet insensé; et l'on peut prévoir que le dénouement aura lieu, après qu'on aura fait sur les villes principales, les essais déjà tentés sur Lyon et sur Rouen, et qu'on sera allé étaler un faste royal à Bourdeaux.

Le voyage de Bruxelles sera un des plus marquans; c'est celui dont on attend le plus pour montrer à la France qu'elle ne peut refuser au Consul les honneurs qui lui sont décernés par ces mêmes puissances que leur intérêt devroit porter à ne pas reconnoître des droits qui menacent les leurs. C'est dans cette ville que le Consul recevra l'hommage de ceux qu'il vient de doter magnifiquement, dans le partage arbitraire qu'il a fait de l'Allemagne. Nous vous avions dit que ce voyage seroit retardé jusqu'à la clôture de la Diète de Ratisbonne; il devoit déjà avoir lieu vers la fin de Mars, mais le nouvel incident élevé par S. M. I., le renvoie à fin d'Avril. Vous pensez bien que ces délais déplaisent beaucoup au Consul, et qu'en liant cette résistance inattendue, à l'attitude hostile prise tout-à-coup par l'Angletterre, il croit déjà apercevoir les fils d'une coalition nouvelle. Il a fait et dit à ce sujet beaucoup d'imprudences, et c'est-là ce qui lui arrive chaque fois que des obstacles imprévus menacent ses idées les plus chères. Ses partisans les plus enthousiastes sont eux-mêmes étonnés de lui trouver si peu de mesure dans une occasion où il ne faut que du bon sens pour sentir la nécessité de la dissimulation.

Digitized by Google

Il est certain que si la guerre éclate contre son gré, et avant le temps qu'il a fixé pour essayer une descente en Angleterre, il tentera quelque coup désespéré qui amènera sa chute et le montrera dans tout le ridicule de sa folie et de son orgueil. Il ne cesse de répéter qu'on doit se souvenir de ce qu'il a su oser pour triompher à Marengo, et qu'il a contre l'Angleterre un projet encore plus hardi et plus difficile à prévoir. Cette fanfaronade fait sourire jusqu'aux Conseillers d'Etat; mais elle a au moins, pour ceux qu'elle menace, l'avantage de les avertir du genre d'attaque qu'on prépare contr'eux.

Les négocians et les banquiers ont été très-effrayés de ces probabilités d'une guerre prochaine. La caisse de commerce, entre autres, a envoyé des députés au Consul pour lui annoncer que la clôture de la Bourse seroit le résultat infaillible de la reprise des hostilités avec l'Angleterre. Mais Buonaparté leur a répondu fièrement: " La Bourse sera fermee, dites-vous, je saurai bien la faire ouvrir."

Cependant, malgré ces terreurs apparentes, peu de personnes croient à la possibilité d'une guerre. Les spéculateurs éprouvent bien quelques frayeurs qu'ils voudroient communiquer au Gouvernement, mais ils ne se persuadent pas encore qu'il puisse se livrer à ses habitudes belliqueuses. Toutes les entreprises qu'il a commencées pour prouver qu'il s'occupe uniquement de la prospérité publique sont soumises à la continuation de la paix: s'il ne la maintient pas, il aura fait de vaines promesses et des avances ruineuses. C'est sur-tout cette dernière partie qu'il doit considérer davantage, parce qu'elle tient à ses finances qu'il ne peut soutenir que par des prestiges, et raviver que par de grandes économies.

Il n'est pas douteux que la conquête de l'Angleterre n'ait été présentée aux militaires avides et turbulens dans un lointain orné des probabilités les plus séduisantes: mais convient-il maintenant, lorsqu'on est sans moyens étendus, lorsque tous les vaisseaux de transport sont dispersés, de réaliser ces espérances? C'est-là ce qui affoiblit, dans l'opinion, les terreurs d'une guerre nouvelle avec l'Angleterre. Le secret du Gouvernement est connu, sur ce point, des hommes les plus étrangers à sa marche et à ses calculs. Buonaparté hait la nation Angloise, parce qu'il est forcé de l'estimer; il déteste votre Ministère, parce qu'il n'a pu ni l'intimider, ni le séduire; cet homme a besoin de haïr er de commander. Il ne vous pardonnera jamais votre indépendance, parce qu'il sait qu'il ne peut l'attaquer qu'avec des forces inférieures et des moyens équivoques

Digitized by Google

équivoques. Il ne pardonnera pas davantage à vos Ministres, parce qu'il voit que, dans le danger commun, ils sont tous disposés à se dévouer. Il a été tellement pris au dépourvu par le Message du Roi d'Angleterre, qu'il a erré comme un furieux dans le Palais des Thuilleries, et qu'on l'a vu, malgré les terreurs qui le retiennent dans son appartement, aller lui-même dans les bureaux du Conseil d'Etat pour faire convoquer sur-le-champ un conseil privé.

Jamais il n'a paru plus agité; jamais il n'a autant oublié les convenances. M. Talleyrand est trop habile, trop exercé à juger et à conduire ce caractère impetueux, pour avoir cherché à le retenir ou à le conseiller, dans cette crise si violente, Il a proposé le rappel de l'Ambassadeur, parce qu'il savoit que le seul moyen de refroidir le Consul étoit de lui présenter un parti extrême. Il est vrai que cette ouverture a été accueillie comme une trahison, et qu'un moment l'adroit diplomate a vu les fureurs qu'il vouloit calmer se tourner contre lui. Mais, par réflexion, Buonaparté lui a su gré de cette exagération, parce qu'elle justifioit la sienne en allant au-delà, et parce qu'elle le rendoit capable d'une délibération que sa frénésie avoit d'abord repoussée. Cinq Membres du Conseil d'Etat, parmi lesquels on cite MM. Dumas, Desolles et Ségur, deux Sénateurs, qui sont MM. Barthélemy et Rœderer, ont assisté, avec les Ministres réunis, au Conseil privé qui a délibéré sur les mesures que cet événement rendoit nécessaires. On répand que le résultat de la délibération n'est point un projet de descente en Angleterre, mais bien une attaque inopinée contre quelques-unes des colonies Angloises. Dix minutes après ce conciliabule, Buonaparté a fait à Lord Whitworth la scène que vous connoissez.

Voulez-vous encore une preuve du sombre despotisme de notre prétendu héros? en voici une sur mille. Un jeune homme nommé *Farnejus*, auteur de l'ouvrage intitulé, *Mentor à Tyrinte*, qu'on a qualifié de libelle, a été enlevé au sortir d'un bal, conduit sans délai à Brest, jeté sur un vaisseau et mis aux fers à fonds de cale: ordres sévères au capitaine de ne le laisser communiquer avec personne, et des dépêches cachetées pour remettre avec le prisonnier au général en chef à St. Domingue. Dans la traversée, le capitaine est curieux de voir cet homme si recommandé; il le trouve dans son costume de bal, mais sale et déchiré, comme vous pouvez croire qu'on l'est après avoir gardé quinze jours les mêmes vêtemens. Il est touché, et lui procure quelques soulagemens. Arrivé, il

fait

Digitized by Google

fait sa commission. Le Général Leclerc étoit malade; sa femme dînoit avec quelques généraux à bord d'un des vaisseaux en rade. On éprouve une joie féroce en apprenant l'arrivée d'un homme qui a osé écrire contre le Premier Consul: on fait amener ce scélérat, ce monstre; on s'amuse de l'état pitoyable dans lequel on le voit; enfin, après les plus cruelles plaisanteries, on donne l'ordre de le jeter dans le fond d'un cachot. Depuis ce temps, ce malheureux a disparu; on suppose qu'il a été compris, ainsi que plusieurs autres, dans les noyades du Cap. Il n'est plus question de l'héroïsme conjugal de Mde. Leclerc, depuis que des indiscrets arrivés ici, en même temps qu'elle, ont répandu une foule d'anecdotes, qu'on est d'autant plus disposé à croire, qu'elles s'accordent avec les souvenirs que cette femme avoit laissés sur le continent.

Le Consul a fait offrir au Général Massena, de le faire nommer, par le Corps Législatif, Grand Officier de la Légion d'honneur; mais comme il faudroit qu'il consentît auparavant à prendre rang dans le corps des muets, on croit que ce Général acceptera difficilement cette faveur. Voici ce qui lui a valu le retour de la bienveillance du Consul. Il se trouvoit avec le Général Moreau dans une société où celui-ci se plaignoit avec amertume de l'ingratitude du Gouvernement, et de l'oubli dans lequel il laisse ses services.—" Toujours vos services, lui répliqua Massena, n'y a-t-il donc en France d'autre gloire militaire que la vôtre? Je ne suis pas mieux traité que vous, et je sais me taire." C'est quelques jours après cette conversation qu'il a reçu la proposition dont on parle ici.

---

*Politique de Buonaparté contre l'Angleterre—Désertion des Conscrits — Prêtres mécontens — Chapelain refusé par M. Lucien et Madame Leclerc—Irruption de la parenté du Consul sur les côtes de France—Précautions contre les Cousins.*

*Paris, le 27 Mars.*

Le bruit se répand que le voyage de Bruxelles avoit le double objet d'inspecter les nouvelles provinces réunies à la France, et de donner un prétexte à un rassemblement considérable de troupes, dans cette partie peu éloignée des côtes d'Angleterre;

Digitized by Google

d'Angleterre; que le Ministère Anglois a vu le piége, et que c'est-là ce qui a produit le message de S. M. Britannique au Parlement.

Il est certain qu'il y a plus que de l'appareil dans les préparatifs militaires qui se font sur ce point, et que la mission du Général César Berthier en Hollande avoit un autre but que d'accélérer le départ de l'expédition de la Louisiane. On a remarqué que les Généraux envoyés, pour diriger les mouvemens des troupes qui doivent former ce camp, sont tous très-liés avec le Ministre de la Guerre et très-dévoués à Buonaparté; et que toutes les demi-brigades, revenues d'Egypte, ont reçu des ordres pour se rendre dans le Brabant. Ces demi-brigades ont été complettées avant toutes les autres, exercées avec la plus grande activité, et pourvues abondamment des équipemens nécessaires pour une campagne.

Dira-t-on que Buonaparté, voulant former un camp de plaisance, où il recevra la visite d'une foule d'étrangers de distinction, auxquels il donnera sans doute le spectacle de ses grandes manœuvres, il étoit naturel qu'il y appelât des troupes dont il est sûr, auxquelles il doit des preuves de considération, et qu'avant de les faire manœuvrer en personne, il donnât des ordres pour que les nouvelles levées qui les complètent fussent promptement en état de paroître en ligne? Mais pourquoi faire venir, des points les plus éloignés de la France, des forces aussi considérables? Pourquoi ne pas les tirer des places fortes voisines où sont réunies des garnisons considérables? La dépense que ces déplacemens occasionnent, la fatigue qui en résulte pour les soldats, ne doivent-elles pas faire supposer un autre motif que celui de réunir des corps exercés, et de leur donner une marque de considération?

Si l'on ajoute à ces données que les bords de l'Escaut sont couverts d'atteliers dans lesquels on prépare tous les matériaux nécessaires pour des bâtimens de transport; qu'on travaille avec une activité sans égale, à curer le port d'Anvers; que, contre les réclamations les plus fortes de tout le commerce de Normandie, on s'est obstiné à masquer du prétexte de la restauration de cette ville, un projet plus étendu; on ne doutera plus que le Consul n'ait eu en vue quelqu'entreprise plus audacieuse qui se trouvera déjouée par votre Ministère.

On se rappelle que, lorsqu'il apprit la mort de Paul Ier, il fut tellement saisi, en voyant s'évanouir les plans qu'il avoit concertés

Digitized by Google

concertés avec ce Monarque, qu'il éprouva des spasmes auxquels on ne vit d'autre remède que de le jeter dans un bain froid. On compare à cette circonstance, la sensation que lui a causé le message de S. M. Britannique, et on ne doute plus que cette fois il n'ait encore été arrêté, au moment qu'il avoit fixé pour satisfaire sa haine profonde contre le peuple Anglois, et une ambition qui ne voit son terme et son repos que dans votre ruine.

Vous avez dû voir toute sa politique relativement à votre pays, dans les articles insérés dans les journaux François ; il n'en est aucun qui ne soit une pièce officielle très-précieuse, pour un Gouvernement qui sait comprendre le langage de ses ennemis.

Exciter contre vous les préventions des Puissances qu'il n'aura pu déterminer à vous attaquer de concert avec lui ; vous fermer tous les ports du continent, et par conséquent les débouchés d'une grande partie de vos manufactures ; établir tellement sa prépondérance sur l'Europe, qu'il parvienne à vous rendre nuls dans ses débats intérieurs, et à vous faire regarder par elle, comme des pirates ; enfin, attaquer, par le raisonnement, jusqu'aux principes de votre constitution, pour en détacher ceux dont elle fait l'admiration, et ceux dont elle fait le bonheur : tel est le but que ses déclamations ont dû vous dévoiler.

Tandis que vos écrivains périodiques, oubliant les préventions nationales, rendoient justice à la bravoure, à la gloire des François ; mais les plaignoient sincèrement de la tyrannie qui pèse sur eux, et n'accusoient que l'homme qui cherche à les avilir pour devenir leur maître, et qui ne veut leur laisser que le genre d'énergie qui convient à ses vues ; tandis que vous observiez dans vos débats, les égards qui sont dus à une nation revenue de ses erreurs, Buonaparté ne voyant que les injures qui lui étoient personnelles, juroit votre perte, et préludoit aux tentatives qu'il médite contre vous, par des écrits qui sont autant de manifestes hostiles et insolens.

Ces manifestes vous ont dévoilé ses intrigues diplomatiques ; vous trouverez son plan de campagne contre vous dans le tableau de ses prétendus exploits. Il confiera cent mille hommes à la fortune, son extravagance fera le reste. Il dira à ses soldats, en leur montrant l'Angleterre : " Là sont les trésors de l'Inde, allez en faire le partage entre vous." Il dira à la France : " Là est le sceptre du monde, allons le conquérir." Les pillards, les fripons, les enthousiastes et les sots entendront



Digitized by Google

dront ce langage et se confieront à ses trompeuses amorces. Il y a peu à redouter d'un tel assemblage, en supposant même que la mer et vos flottes lui permettent d'aborder.

Buonaparté mettoit beaucoup d'importance à conquérir votre opinion avant de rien tenter contre votre indépendance; il avoit préparé autour de lui tous les prestiges qu'il croyoit capables d'étourdir votre bon sens; mais il s'est apperçu qu'en permettant à des individus de votre nation de l'approcher, il ne leur avoit donné que plus de moyens de l'apprécier ce qu'il vaut, qu'il y avoit même perdu cet intérêt qu'excite toujours un homme qui joue un grand rôle; il pardonnera encore moins cette injure, qu'il ne vous eût pardonné votre gloire et votre indépendance. Il eût peut-être soumis à quelques calculs, à quelques probabilités, les vues de son ambition, mais sa haine lui fera adopter tous les moyens qui se présenteront; elle précipitera sur-tout l'époque de ses entreprises. Au reste, on parle d'un *ultimatum* qui vous sera porté par un de ses aides-de-camp.

L'ordre cruel qui déporte dans les colonies les conscrits qui refusent de rejoindre, ne les empêche pas de déserter en foule; en vain les gendarmes sont-ils tous employés à les conduire dans les dépôts, ils désertent par bandes de trente et quarante hommes. Jamais on n'a vu une plus grande opposition à un recrutement pour l'armée. Il est vrai, qu'au moyen de l'appareil déployé d'abord pour les forcer à se conformer à la loi, il en est peu qui aient pu y échapper, dans le premier instant; mais lorsqu'ils sont arrivés dans les corps qu'ils doivent compléter, ils trouvent bien promptement les moyens d'échapper à des surveillans moins sévères que les guides qui les ont placés, chargés de fers, sur le champ de l'honneur.

Buonaparté disoit, il y a quelque temps, que les François n'étoient propres qu'à faire des esclaves ou des soldats. Ce mot est connu; il a circulé dans les provinces, et bientôt elles partageront l'indignation de la capitale, contre un homme qui se croit assez puissant, pour ne pas cacher, à ceux qu'il opprime, le mépris qu'il a pour eux.

Les prêtres rentrés dans les provinces de l'Ouest prêchent hautement l'insurrection; ils annoncent que, pour les engager à se soumettre, on les a trompés sur les vues de Buonaparté, auquel on prêtoit l'intention de rétablir la Royauté légitime; mais qu'il leur est prouvé maintenant qu'ils ne sont appelés qu'à consacrer l'usurpation. Le peuple, qui d'abord les avoit



accusés

Digitized by Google

accusés d'apostasie, qui leur reprochoit même de l'avoir armé autrefois pour une cause qu'eux-mêmes trahissoient, en venant reconnoître un tyran, le peuple désabusé par leurs discours, est plus que jamais attaché aux principes de la religion et de la monarchie.

Si nos journaux osoient publier les renseignemens qui leur parviennent, sur les dispositions des habitans de ces contrées, l'Europe sauroit, si cet homme règne par la volonté des François; mais on déguise, avec soin, tout ce qui pourroit prouver leur mépris pour les jongleries dont ils sont les témoins, et leur haine pour un pouvoir dont ils seront tôt ou tard les victimes.

On ne chante plus dans les églises des villages les prières qui sont ordonnées pour les Consuls; ce n'est que dans les villes où des forces plus imposantes et des agens plus menaçans imposent silence aux murmures, que des ecclésiastiques sans pudeur ou sans courage entonnent, d'une voix tremblante, ce blasphême contre la Divinité, contre l'ordre social, et contre l'opinion de toute la France.

Buonaparté a voulu obliger Madame Leclerc et M. Lucien à entretenir un chapelain dans leurs maisons de campagne près de Paris. Madame Leclerc a répondu qu'il ne lui restoit plus de place dans sa maison que pour un coëffeur; et M. Lucien, qu'il venoit de disposer, en faveur d'un marqueur de billard, de la seule chambre qui lui restât vacante au Plessis. Buonaparté a nommé le lendemain deux prêtres, aux appointemens de quinze cents francs par an, pour remplir les fonctions d'aumôniers, près la veuve du Général Leclerc et de M. Lucien Buonaparté, grand officier de la légion d'honneur, avec ordre aux municipalités voisines de ces deux maisons de campagne, de désigner un logement à ces prêtres.

Il vient de débarquer à Toulon vingt-deux personnes venant d'Ajaccio, et qui se prétendent toutes de la parenté du Consul. Elles ont été reçues avec les plus grands honneurs; mais avant de leur permettre de faire route vers Paris, on attend des ordres du gouvernement, auquel on a envoyé un courier extraordinaire, pour l'informer de cette visite de famille. Il est ordonné dans les ports de la Méditerrannée de ne laisser pénétrer en France aucun individu Corse, avant d'avoir reçu les instructions du grand-juge.

On évalue à dix millions les frais du voyage que le Consul se propose de faire à Bruxelles; il a été envoyé, pour l'équipement des gardes d'*honneur*, et pour l'érection des arcs de



Digitized by Google

*triomphe*, deux millions qui ont été répartis entre les villes principales de la Belgique.

Le Cardinal Caprara et l'Archevêque de Paris se sont présentés, il y a deux jours, pour être admis dans le cabinet du Consul, ayant, disoient-ils, à lui communiquer une affaire imprévue ; mais comme ils ne s'étoient pas soumis à l'étiquette, qui est de faire demander par le préfet du palais, l'heure convenable pour être reçu, ils ont été renvoyés, après une demi-heure d'attente. Ils ont vu dans l'intervalle MM. Talma, Dugazon, et l'ex-conventionnel Salicetti, entrer familièrement et presque sans se faire annoncer.

On remarque depuis quelque temps que l'attitude des Généraux marquans est devenue presque hostile. Ils parlent du Consul comme d'un homme qui n'existe que par leur volonté, et qu'ils renverseront s'il oublie entièrement que c'est à leur tolérance qu'il doit son pouvoir. On croiroit, à les entendre, que cette révolution seroit plus facile, moins sanglante et aussi rapide que celles qui ont fait disparoître Robespierre et les Directeurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien n'égale l'aveuglement du Consul, et qu'enivré par les éloges de quelques avocats admis dans son intimité, il se persuade que l'amour des François et l'admiration de l'Europe lui serviront de sauvegarde, et qu'il n'a à craindre que les tentatives sourdes et isolées de quelques fanatiques réduits au désespoir, par l'impuissance de l'attaquer ouvertement.

On remarque que, depuis six mois, il est mort trois Sénateurs, un Tribun, et cinq Législateurs, tous d'une opinion opposée à celle du Gouvernement, et qui sont liés avec les chymistes dévoués au Consul. La mortalité ne pouvoit venir plus à propos, pour calmer les inquiétudes de Buonaparté, et pour donner des places aux individus qui viennent d'être désignés par les corps électoraux. On croit que M. Albert de Luynes sera compris dans les premières nominations que le Consul fera pour compléter le Sénat. L'intention du Gouvernement est de placer dans ce corps un tiers d'individus distingués par leur naissance.

Le préfet Doulcet ménage au Premier Consul et à son épouse les plus douces surprises. Il est parti de cette ville ayant en poche plusieurs pièces allégoriques qui seront jouées en présence de ces augustes personnages, dans les villes où ils séjourneront. A Gand on jouera l'opéra boùffon d'*Arlequin Empereur dans la Lune*. A Anvers on exécutera un nouveau ballet pantomime intitulé, *Neptune et Amphitrite*.

A Bru-

Digitized by Google

A Bruxelles on donnera *le Mariage Intéressé*. On a insinué à M. Barras de ne pas assister à cette représentation.

Le nommé Dubosc, receveur des domaines de Caen, arrêté à Strasbourg après s'être évadé des prisons de Paris, vient de se couper la gorge avec un rasoir. C'est l'individu dont nous vous avons parlé dernièrement, et qui avoit trouvé moyen d'échapper à ses gardes, en supposant une conspiration dont M. de Luçay a été la dupe.

---

*Précautions pour le Voyage du Consul—Prédilection pour l'Armée d'Egypte—Caractère des modernes Parvenus—Basse Adulation du Marquis d'H.—Abaissement des Cardinaux Consulaires.*

*Paris, le* 1 *Avril.*

On s'occupe à la fois de l'utile et de l'agréable, dans les départemens que doit visiter le Premier Consul. En même temps que le Maire de Gand fait peindre les façades des maisons, et déblayer les rues de sa ville, un détachement de la police de Paris se rend à Bruxelles, pour y diriger les mouvemens de huit compagnies d'éclaireurs, destinées à faire des incursions sur les routes, et des visites dans les villes, afin d'arrêter tous les individus suspects. Ces précautions semblent d'autant plus nécessaires, qu'on prétend ici qu'un vaisseau Anglois a jeté sur la côté d'Ostende une cinquantaine d'enfans perdus. Vous pensez bien qu'un pareil bruit met en mouvement tout l'espionage.

On ne verra dans le camp qui se forme aucun des corps qui ont servi constamment dans l'armée du Rhin. Il y a anathème sur cette armée; celle d'Italie est caressée, mais toutes les flagorneries, toutes les faveurs s'adressent à celle d'Egypte. Ces nuances sont très-prononcées; aussi les généraux et les corps de ces diverses armées sont-ils, sinon ennemis, au moins étrangers les uns aux autres. C'est-là ce qui, jusqu'à ce jour, a empêché parmi eux une coalition contre un pouvoir qui leur déplaît, parce qu'ils n'ont aucune garantie contre ses caprices.

Quelques personnes donnent à la prédilection manifestée, en faveur de ceux qui ont bu les eaux du Nil, une explication

Digitized by Google

tion qui s'accorde avec les conjectures du public. Toutes ces distinctions et ces faveurs sont le prix de leur silence. Auroit-on récompensé Menou de ses revers en Egypte, si l'on n'eût point craint qu'une disgrace ne le portât à des révélations dangereuses? Oh! si l'on pouvoit faire parler l'ombre de Kleber!

Au reste, ce sont-là des réminiscences dont on ne s'occuperoit plus, sans l'affectation qu'on a mise à n'appeler près de soi que des troupes de l'armée d'Egypte. Si cet homme continue à être heureux dans ses entreprises, vous verrez dans quelques années l'opinion qui n'absout que les fautes heureuses, attribuer les faits qu'elle lui reproche, aux combinaisons d'une ambition aussi hardie que profonde. Si son pouvoir se consolide, on oubliera les degrés par lesquels il y est arrivé, et on regardera comme des factieux ceux qui auront conservé de la mémoire.

Mais si l'on n'est pas encore familiarisé à l'idée de voir cet aventurier, maître de la France; d'un autre côté, ceux qu'il enrichit ne croient pas que cela puisse être jamais autrement; ils jouissent de leur nouvel état avec une aisance, une sécurité qui contrastent avec l'inquiétude publique et avec les terreurs qui agitent le héros. Il semble qu'ils n'aient jamais été ni sous d'autres lois, ni dans une autre situation. Leurs tables somptueuses, leurs équipages brillans, leurs habits dorés, leurs hôtels superbes, leurs livrées, ne les étonnent point. Tout ce qui n'est pas dans leur sphère, leur paroît être d'une nature inférieure. Ils ne doutent plus qu'ils ne soient nés pour commander, et les autres pour les servir. Il en est qui ne peuvent pas vivre avec cent mille écus de rente, et qui se figurent que les trésors de l'Etat prodigués, sont des récompenses au-dessous de leurs services.

Il y en a, il est vrai, de plus francs, et qui se rendent plus de justice; ce sont précisément ceux qui paroissoient les moins faits pour connoître les procédés et pour conserver du bon sens. La vanité, la dureté, la présomption, sont le partage de ceux qui, après s'être distingués dans la révolution par le titre d'honnêtes gens, se sont dévoués au service de l'usurpateur. Ils recueillent sans scrupule le fruit des crimes commis par les révolutionnaires; ils habitent, sans que leur conscience en soit révoltée, des maisons qui ne sont pas à eux; et ils prétendent au respect, à l'estime, à la considération, parce que leurs noms ne figurent pas avec ceux des bourreaux dont ils ont recueilli l'héritage.

Il

Digitized by Google

Il est difficile de rien concevoir de plus servilement adulateur, que le discours prononcé par le Marquis d'Harcourt, au nom du collége électoral de la Seine. Imaginez notre étonnement, lorsque nous lisons dans nos journaux, qu'un homme, se disant l'organe du vœu national, est allé inviter un Corse à fixer le pouvoir dans sa famille, par l'hérédité; a osé le comparer au Roi le plus populaire, le plus adorable qui ait gouverné la France; et n'a pas rougi de lui parler de notre bonheur. On sait, à la vérité, que c'est M. Lucien qui a composé ce discours, et que pour engager ce M. d'Harcourt à le prononcer, on lui a promis une place distinguée dans la nouvelle cour; mais cela n'empêche pas qu'on ne soit révolté à la vue de tant de bassesse d'un côté, et de tant d'insolence de l'autre. Le langage qu'on tient dans les lieux publics dément hautement ces assurances mensongères de l'amour des François; comme la misère qui afflige la classe inférieure du peuple, contraste fortement avec ces tableaux d'une prospérité, qui n'existe que dans les rapports des charlatans chargés d'enluminer la mauvaise parodie qui se joue aux Tuileries! Il est vrai qu'à mesure qu'on rivalise de bassesse aux pieds de cet étranger, l'esprit public reprend quelque vigueur, et se relève avec quelque fierté; et que ces mensonges, bien loin de faire des prosélytes à la nouvelle dynastie, rendent ses prétentions plus odieuses, et son insolence plus insupportable. L'effet d'une flatterie impudente et mal-adroite, fut toujours de révolter le peuple, de lui donner le secret de sa force, en réveillant le sentiment de ses maux. Après avoir lu de pareils discours, nous portons nos regards sur ce que nous sommes et sur ce qu'on nous prépare. Nous voyons tous nos droits foulés aux pieds, notre liberté civile et politique à la merci des caprices d'un despote; nous voyons nos propriétés envahies pour former ses appanages, et fournir aux profusions de ses favoris et aux gages de ses valets; nos familles décimées, nos enfans sacrifiés, pour servir sa folle ambition. Tel est, n'en doutez pas, l'impression que produisent tous ces discours préparés pour enivrer ce jeune homme, et pour lui persuader qu'il peut tout oser.

Croyez-vous que nous ayons lu de sang-froid le passage où M. le Marquis d'Harcourt remercie le Consul d'avoir donné son *illustre* frère pour président au corps électoral? Nous nous rappellons très-bien, que cet illustre frère siégeoit au Conseil des 500 avec les Jacobins les plus fougueux; qu'il disputoit

Digitized by Google

disputoit avec eux, d'exagération et de fureur; qu'il menaçoit du courroux de son frère les hommes modérés des deux Conseils, et qu'alors il ne fut pris aucune mesure désastreuse à laquelle il n'ait attaché son nom. L'ambition de son frère, sa soudaine élévation ouvroit, il est vrai, une autre carrière aux passions de M. Lucien; mais quelle honteuse histoire que celle de son ministère! Quel scandale dans ses profusions, quel cynisme dans sa conduite, quelle dépravation dans ses goûts! On avoit presqu'oublié les mœurs de l'ex-ministre de l'intérieur, et sa honteuse célébrité; il étoit digne d'un homme qui oublioit son rang, pour devenir le bas flatteur d'un Corse, de réveiller ces souvenirs, et d'en faire un titre d'illustration.

Le même jour on a vu la pourpre Romaine consommer l'avilissement de ce que les peuples étoient accoutumés à révérer. Jamais le clergé François n'avoit employé un langage aussi soumis, dans les hommages qu'il rendoit aux maîtres légitimes de la France. Ceci a des suites plus funestes que les adulations de M. d'Harcourt. La religion y perd cette dignité qu'elle avoit conservée au milieu des outrages des révolutionnaires; il appartenoit à Buonaparté, et à l'époque qu'il fait briller d'un éclat trompeur, d'étendre les ravages de la révolution, et d'ôter aux mœurs les appuis qu'elle avoit en vain attaqués; il lui appartenoit d'ébranler la croyance des peuples, d'altérer leur respect pour les ministres de la religion, et d'autoriser ceux-ci à ne plus mettre de différence entre la fidélité et l'apostasie, entre des titres légitimes et des droits fondés sur l'usurpation, établis par la force.

Madame Buonaparté est tombée malade à la suite d'une altercation très-vive avec Madame Leclerc, qui lui a reproché d'être le seul obstacle à l'agrandissement de la famille, par son opiniâtreté à soutenir la validité de son mariage, et à s'opposer à sa dissolution. Tout ce qui porte le nom de Buonaparté s'est réuni pour engager le Consul à répudier cette femme, à ne pas l'offrir une seconde fois aux hommages dérisoires des provinces, et à ne pas partager les ridicules dont on la couvre de toutes parts.

*Projets*

Digitized by Google

*Projets contre l'Angletetre—Quelques Réflexions sur ce que les François ont à craindre des Peuples que Buonaparté insulte ou subjugue—Résignation de MM. Lebrun et Cambacérès—Indiscrétion du Préfet de Police—Motifs qui engagent Buonaparté à faire rendre des honneurs à son Epouse—Supercherie pour cacher le résultat des vols du Général Leclerc—Querelles de famille au sujet du partage—Héroïsme de Madame Leclerc.*

*Paris, le 4 Avril.*

Ce n'étoit point sur les côtes d'Irlande, ni sur celles d'Angleterre, que le Consul vouloit diriger ses troupes; il avoit, sur vos colonies, des vues qu'il espéroit réaliser, avant qu'on pût prendre dans la métropole des mesures pour leur sûreté.

Depuis le traité de paix il n'a songé qu'aux moyens de frapper inopinément un grand coup, et de détruire votre commerce, soit par les inquiétudes que des aggressions inattendues auroient inspirées, soit par des stipulations avec les puissances du continent, pour faire rejeter les produits de vos manufactures. Il n'a point déguisé cette intention dans ses entretiens confidentiels avec les négocians de Lyon et du Havre; et son projet étoit d'attendre pour son voyage de Bordeaux, l'époque où il auroit pu apprendre à cette ville ou la ruine ou la conquête des colonies Angloises.

Il n'auroit jamais déterminé plusieurs généraux distingués par leurs talens, à accepter des places dans les colonies qui lui restent, s'il ne leur avoit offert en même temps la perspective d'une immense fortune dans le pillage des îles voisines.

Buonaparté a mis encore plus de mauvaise foi que ses prédécesseurs, dans les accusations qu'il a dirigées contre l'Angleterre; il a cultivé par toutes les délations les plus viles, les préventions nationales; il a même trouvé le moyen de choisir pour échos de ses calomnies, contre votre pays, les hommes que les jacobins accusoient autrefois d'être vendus à votre ministère, et de recevoir de lui le salaire de leur trahison.

Les montagnards, dans leur délire, n'ont jamais rien imaginé de plus absurde ni de plus odieux que les imputations qu'il a faites à vos anciens ministres; et déjà vous devez voir



Digitized by Google

les injures qu'il médite contre ceux avec qui il a traité de la paix, puisqu'à l'occasion du message de Sa Majesté Britannique, il les appelle, dans une allégorie, dont M. Barrère est l'auteur, et qui a été insérée dans un journal demi-officiel : *de vils Coquins de Loups.*

Que sera-ce quand il ne sera plus retenu par aucunes considérations politiques, et qu'il pourra exhaler librement la fureur qui l'agite !

Il est fortement persuadé que s'il éprouve des revers, ou que s'il court des dangers, c'est à votre pays seul qu'il devra les attribuer.

Ce n'est pas chez une nation légère et hospitalière comme la nôtre, que les haines nationales peuvent prendre un caractère bien prononcé, ni produire des entreprises désespérées ; vous n'avez jamais vu, même dans les ministres de nos Rois, cette intention avouée, cette volonté forte de vous combattre par tous les moyens, par toutes les intrigues, quelque dangereux ou quelqu'odieux qu'il soit de les employer sans retenue et sans discernement : il n'y avoit qu'un étranger qui, par ses manœuvres, pût donner de la consistance à ces haines, et leur offrir pour se satisfaire tout ce que la rage, la perfidie et l'orgueil ont pu imaginer de plus atroce et de plus absurde. Il sait bien que ses projets ont été devinés, et qu'il n'obtiendra la continuation de la paix qu'à des conditions qui le mettroient dans l'impuissance de les réaliser. C'est parce qu'il connoît l'intention où vous êtes de sortir de cet état pénible et ruineux dans lequel vous retient une paix équivoque, et de commencer la guerre, plutôt que de déroger à l'honneur national, qu'il veut rejeter sur vous tout l'odieux d'une rupture que lui-même cherche à rendre inévitable.

Si la rupture a lieu, vous devez vous attendre qu'il exigera de toutes les puissances, sur lesquelles il exerce une influence immédiate, qu'elles lui fournissent des vaisseaux de transport, pour embarquer ses soldats. Ne croyez pas cependant qu'il puisse hasarder dans cette expédition plus de cent mille hommes. Les colonies ont employé ou dévoré un tiers de ses meilleures troupes. La gendarmerie nationale, la gendarmerie d'élite et sa garde, trop nécessaires à la tranquillité de l'intérieur et à sa propre sûreté, pour qu'il les éloigne, en ont encore absorbé une grande partie ; de sorte que s'il vouloit employer plus de cent mille hommes à cette entreprise, il ne pourroit la tenter qu'avec des corps recrutés de

Digitized by Google

de soldats nouveaux, non exercés, et pour qui une expédition maritime est un épouvantail.

Les boutades diplomatiques, les déclamations d'écolier qu'il se permet quelquefois, aux levers de sa femme, sont bien loin de plaire à la nation. Nous sommes inconséquens et causeurs, mais nous n'aimons pas ces défauts dans ceux qui nous gouvernent; nous n'aimons pas sur-tout qu'ils se mettent au-dessus des convenances, et qu'ils exigent des autres puissances des égards qu'ils leur refusent. Nous savons que des insultes de ce genre amènent quelquefois de cruelles représailles, et nous voyons avec peine, que l'insolence, la folie et l'inexpérience d'un étranger nous exposent à être encore une fois les victimes du ressentiment ou de l'inquiétude des autres peuples.

Presque tous les rapports de nos négocians que leurs affaires ont appelés dans l'étranger, nous apprennent que le nom François est loin d'être en honneur, depuis que Buonaparté nous gouverne. Ils nous disent que, dans les pays où l'on ose en parler librement, on s'étonne, qu'une nation si fière de ses exploits, et qui a fait tant de sacrifices pour repousser les troupes de la Coalition, subisse sans murmure le joug d'un étranger; et que dans ceux où le nom de Buonaparté est une puissance, on se contente d'éviter toute liaison ou toute explication avec les hommes qui se disent ses sujets.

Vous pensez bien que ces données, sur ce que nous avons à attendre de l'estime ou de la bienveillance des autres peuples, ne nous offrent pas des présages consolans pour l'avenir. Qui de nous osera voyager, qui de nous osera se dire François, si jamais des revers nous livrent aux violences des peuples qu'on opprime par nos propres forces, ou aux ressentimens des puissances qu'on humilie au nom de notre prétendue république?

Buonaparté connoît cela; mais pourvu qu'il parcoure la carrière qu'il a commencée, pourvu que son nom fasse époque dans l'histoire, que lui importe notre avenir? Est-ce dans ce cœur ingrat envers ses anciens maîtres, rempli de haine contre une nation qui a conquis et subjugué l'île où il prit naissance, qu'il peut germer quelques sentimens de bienveillance pour nous?

MM. Lebrun et Cambacérès s'attendent à voir bientôt la fin du rêve qui leur persuadoit qu'ils étoient consuls. Ils ignorent sous quelle forme ils seront reproduits, dans le nou-



Digitized by Google

veau système politique préparé par leur collègue Napoléon. Déjà on leur a ôté ce simulacre de représentation qu'on leur avoit permis de donner une fois par semaine. Leurs cercles étoient, à la vérité, plus courus que les levers de l'Impératrice future; les généraux affectoient même plus d'empressement pour visiter les Consuls subalternes, que pour venir se soumettre à la sévère étiquette établie par leur ancien camarade, pour aborder sa vieille épouse: l'œil jaloux de celui-ci a vu cette préférence, et sur-le-champ les sallons des deux Consuls ont été fermés.

Dernièrement le préfet de police que les valets de chambre et les huissiers des Thuilleries sont accoutumés à voir entrer à toutes les heures chez Buonaparté, est arrivé inopinément dans son cabinet. Celui-ci étoit dans une attitude qui annonçoit ou une profonde méditation, ou un grand chagrin. Mécontent d'avoir été troublé, ou d'avoir été surpris dans cette situation, il a fait appeler M. de Luçay et lui a dit, en présence de M. Dubois: " Dites au préfet de police qu'on n'entre jamais ici sans se faire annoncer."

Les journaux étrangers ont donné à Madame Buonaparté une renommée qui blesse beaucoup l'amour-propre de son époux. Il croyoit que sa gloire personnelle enveloppoit tellement les personnes qui lui sont attachées, qu'on ne s'aviseroit jamais de rechercher, dans le passé, des prétextes pour les ridiculiser ou pour les noircir. Il voit maintenant qu'il s'est trompé, et qu'on a parlé de son épouse avec d'autant plus de licence, qu'il a paru tenir davantage à l'associer aux honneurs souverains.

Ce contre-temps lui a causé beaucoup de peine, et on lui a entendu dire: " Comment se fait-il que celui qui a créé un royaume, constitué des républiques, et donné des lois aux puissances de l'Europe, ne puisse pas parvenir à faire respecter par l'opinion, la femme qu'il a jugé à propos d'élever jusqu'à lui?"

Si elle eût été jeune, jolie; si aucun souvenir n'eût accusé sa vertu, il auroit attaché moins d'importance aux sarcasmes; mais il est dans ce caractère, de dompter l'opinion, de lui faire respecter ce qu'elle méprise, de la forcer à accepter ce qu'elle rejette, et, par conséquent, de diriger tous les hommages vers une femme dont le nom et le rang sont, pour la nation Françoise, un scandale et un opprobre.

Telle est l'opiniâtre volonté des despotes: ils n'apprécient que les hommages prescrits par la force, inspirés par la terreur;

Digitized by Google

reur ; ils ne présentent aux peuples qu'ils subjuguent, que des idoles méprisables, afin qu'il y ait dans leur soumission un avilissement qui leur ôte toute espèce de dignité et d'énergie. Si Caracalla a fait son cheval consul, doit-on trouver étrange que Buonaparté associe à la pompe du trône la veuve Beauharnois ?

La famille qui ne veut pas sentir ce qu'il y a de profond dans cette combinaison, insiste pour que cette femme soit éloignée ; les menaces, les accusations sont employées contre elle ; mais Buonaparté, sans s'émouvoir, sans paroître désapprouver ces intrigues, ni soutenir beaucoup celle qu'elles menacent, continue à l'offrir aux hommages des étrangers, sauf à la répudier ensuite, quand il ne lui conviendra plus que son élévation soit une preuve du pouvoir qu'il exerce, et de la facilité avec laquelle on s'y soumet.

On vient de découvrir que le cercueil, qu'on croyoit renfermer les dépouilles mortelles d'un époux que la douleur de Madame Leclerc a rendu encore plus célèbre que son expédition de St. Domingue, ne contient qu'un morceau de bois. Ainsi, tous les honneurs rendus au rival de Toussaint Louverture, cette *garde d'honneur* qui veille auprès de son tombeau, toute cette pompe funèbre n'a été étalée que pour tromper ce *bon peuple* de Paris, qui a pris la licence pour la liberté, et qui a fini par prendre un Corse pour un François.

La gangrène a privé Madame Leclerc de l'époux qu'elle adoroit, et il a été enterré dans le jardin de l'hôtel du gouvernement, au Cap. On a mis dans le cercueil une pièce de bois d'acajou, sur laquelle la moderne Andromaque alloit pleurer tous les jours : mais on avoit embarqué à bord du Swiftsure, assez de ces vils métaux, connus sous le nom d'or et d'argent, pour remplir cinq ou six chariots couverts, qui ont suivi le prétendu corps de notre beau-frère, escortés par un détachement de trente cavaliers. On n'arrivoit dans les grandes villes que le soir, assez tard, et on en repartoit le matin avant le jour. La famille Buonaparté a voulu entrer en partage avec Madame Leclerc ; le Premier Consul a prétendu que les trésors devoient être mis à sa disposition pour les besoins de l'Etat : la veuve s'est écriée qu'on lui enlevoit la seule consolation qu'elle eût au monde, et qu'elle ne répondoit de rien, si cette petite Madame Louis devoit avoir une seule piastre de cet argent.—Les querelles se sont renouvellées si souvent, que le public est maintenant dans la confidence.

*Carion-Nisas*

Digitized by Google

*Carion Nisas récompensé—Désordres sérieux dans l'intérieur—Bassesse des Corps Electoraux—Entrevue de Madame Leclerc avec Madame Buonaparté—La femme du Consul en scène.*

*Paris, le 6 April.*

Mde. Buonaparté a envoyé une très-belle bague à M. Carion-Nisas, pour lui témoigner sa satisfaction du discours qu'il a prononcé contre le divorce. De son côté, M. Buonaparté a fait défendre à ce tribun de paroître à la cour jusqu'à nouvel ordre, pour le punir d'avoir invoqué la fermeté et l'audace du Consul contre une loi présentée au nom du gouvernement. On a prétendu qu'il n'étoit pas décent qu'un tribun se permît d'adresser aucune interpellation directe au Chef de l'Etat, et osât supposer qu'une loi aussi importante que celle du divorce, pût être adoptée sans son aveu.

On dit que M. Didelot, ex-préfet du palais, négocie près d'une Cour d'Allemagne, un mariage pour Jérôme Buonaparté.

Voici la répartition qu'on fait de l'empire futur des Gaules.—M. Louis sera Vice-Roi d'Italie, M. Lucien, Gouverneur des Pays-Bas et Grand-Pensionnaire de Hollande; le reste de l'Empire, en y comprenant la Suisse, sera immédiatement sous les lois de l'Empereur Buonaparté. On croit qu'il prendra le nom de Napoléon Ier. Il résidera à Versailles, et aura une garde de 20,000 hommes, dont dix mille seront toujours sous la tente, et prêts à se porter par-tout où la tranquillité publique sera menacée.

Buonaparté a dit que si le ciel lui donnoit encore dix ans de vie, il changeroit la face du monde; et rappelleroit par les monumens qu'il se propose d'élever, les créations gigantesques des Rois d'Egypte.

Les brigandages recommencent sur divers points; on les attribue à cette foule de conscrits qui ont préféré les périls d'une vie vagabonde à la honte de servir un usurpateur. Beaucoup sont très-bien armés; ils paroissent se concentrer davantage dans les pays de montagnes. On ne dit pas qu'ils aient encore formé de rassemblemens dans l'ouest. On parle d'une lettre adressée, à ce sujet, par le grand-juge aux préfets et aux chefs de la gendarmerie; on dit qu'elle surpasse tout ce qui a pu être écrit, en ce genre, par les révolutionnaires les plus fougueux.

Les

Digitized by Google

Les crimes de toute espèce se multiplient d'une manière effrayante; ils attestent l'impuissance des lois, et l'anéantissement de cette religion, trop évidemment soumise aux calculs de la politique, pour opposer un frein à l'immortalité profonde qui règne dans toutes les classes de la société, et que l'action du despotisme rend chaque jour plus difficile à guérir. Aux incendies ont succédé les empoisonnemens; on s'épie, on s'observe, et l'on se garde bien de se trouver à la même table avec des hommes dont on a encouru la vengeance. Jugez des ravages que ces moyens sourds doivent faire dans un pays où vivent encore tous les souvenirs de la révolution, où sommeillent toutes ses fureurs; où les victimes sont en face des bourreaux; où le pouvoir fixe dans des mains sanglantes les fruits du brigandage et de la spoliation.

Buonaparté avance rapidement dans l'exécution de son plan favori, qui étoit de s'emparer de l'éducation de la jeunesse. Plus de 20,000 élèves sont élevés gratuitement dans les Pritanées et autres écoles. Les maîtres de pension, qui n'ont pas donné au gouvernement des gages de fidélité, ont été forcés de conduire leurs élèves dans les pensions annexées aux lycées des départemens. Il résultera de cette mesure, que les parens qui avoient désiré donner à leurs enfans d'autres principes que ceux qu'il est de l'intérêt du Gouvernement d'inspirer à la jeunesse, auront été trompés dans leurs vues, et n'oseront pas, dans la crainte d'être regardés comme ennemis du Consul, lui disputer les droits qu'il usurpe sur eux.

Les Cardinaux, les Archevêques, les Evêques, ont reçu des ordres pour préparer des sermons contre l'Angleterre, dans le genre de ceux qui produisirent les croisades. Si la reprise des hostilités a lieu, on donnera la plus grande solemnité à la publication de la guerre. Il y aura des prières publiques dans toutes les paroisses; les églises seront tendues de noir.

On compte 5000 personnes déportées par les ordres directs de Buonaparté. On ne comprend pas dans ce nombre les conscrits qui ont été enlevés et conduits de force aux colonies. Ces déportés ont presque tous été déposés dans les établissemens Hollandois et Espagnols; il en est très-peu à qui on ait accordé la faveur d'être jetés dans une île où ils pussent retrouver les souvenirs de la patrie à laquelle ils ont été inhumainement arrachés. M. Fouché, depuis sa sortie du ministère, est poursuivi par une foule d'infortunés qui lui demandent compte de tous les enlèvemens arbitraires qui ont signalé son administration. Il répond qu'il ne doit point révéler le secret

Digitized by Google

cret de l'Etat; qu'il a agi par des ordres supérieurs, et qu'il ne doit compte de sa conduite qu'à son maître. Enfin, pour échapper à ces poursuites, il s'est retiré à la campagne, et ne paroît au sénat que dans les convocations extraordinaires.

On s'attend que les corps électoraux termineront leur session à l'instar de celui de la Seine, par une adresse au Consul qui exprimera le vœu de l'hérédité. Tous les présidens nommés par le Consul ont reçu là-dessus des insinuations particulières du Ministre de l'intérieur. " Enfin, est-il dit dans les lettres qu'il leur a adressées, s'il existoit dans l'opinion un vœu qui eût échappé au gouvernement, et dont l'accomplissement fût nécessaire au bonheur de la France, souvenez-vous qu'il est honorable de le recueillir, et indispensable de le transmettre." C'est pour que cette phrase fût comprise par les départemens éloignés, que leurs corps électoraux ont été convoqués après celui de Paris, qui, comme vous l'avez vu, s'est cru obligé de leur en expliquer le sens. On se croira après cela autorisé à tout oser.

Madame Leclerc a été obligée de se présenter chez Madame Buonaparté, le jour même de son arrivée à Paris. L'entrevue a eu lieu devant un très-petit nombre de personnes, parce qu'on s'attendoit qu'elle présenteroit quelques incidens qu'il falloit dérober à la malignité. Madame Buonaparté a cru que pour recevoir une veuve désolée, il falloit que tous ses traits exprimassent le chagrin, et qu'il y eût dans ses habits, et même dans l'ameublement de son salon, quelque chose de lugubre; en conséquence elle s'est mise en scène, sur un sopha de satin noir, au-dessus duquel étoit le portrait du Général Leclerc, couvert d'un crêpe, et couronné de lauriers et de cyprès; elle étoit vêtue d'une robe de deuil, et dans ce désordre de toilette qui annonce tout l'abandon de la douleur.

Madame Leclerc, avertie de cette scène, est arrivée avec une aisance et une gaieté qui formoit un contraste frappant avec l'attitude mélancholique de sa belle-sœur: " Eh quoi, Madame! a-t-elle dit à celle-ci, en reculant d'étonnement, est-ce que vous célébrez aujourd'hui l'anniversaire de votre premier veuvage? c'est assez pleurer un mari; je vous jure que vous n'obtiendriez pas de mon frère les mêmes regrets, s'il venoit à vous perdre." Madame Buonaparté n'a répondu que par ses larmes à cette étrange apostrophe.—Madame Leclerc s'est retirée brusquement, en s'écriant: " En vérité, si je prolongeois ma visite, je n'aurois plus de larmes pour l'enterrement

Digitized by Google

l'enterrement de mon mari." Depuis ce temps les journaux ont eu ordre de ne plus parler de l'héroïsme conjugal de la sœur du Consul et de sa douleur inconsolable. Cette jeune veuve n'a-t-elle pas eu la fantaisie de se présenter, il y a quelques jours, au théâtre de l'opéra comique, et de faire appeler dans sa loge, Elleviou, jeune acteur célèbre par ses bonnes fortunes?—La police en a donné sur-le-champ avis à Buonaparté, qui a envoyé M. Duroc à sa sœur pour lui enjoindre de se retirer. On doit avouer ici qu'elle s'est empressée d'obéir à cet ordre.

Toute la troupe de l'Opéra Bouffon avoit été disgraciée pour avoir refusé de se rendre à un concert chez Madame Buonaparté. On vient d'en former une autre qui sera plus docile, et pour l'entretien de laquelle on fera les mêmes sacrifices que pour le grand opéra.

Le corps législatif se trouvera dans six mois renouvelé par moitié. On force les membres qui déplaisent, à donner leur démission, et on les remplace par des nominations qu'on indique au sénat, mais qui ne sont point insérées dans les journaux.

---

*Projets contre les acquéreurs de domaines nationaux et contre les corps délibérans—Hypocrisie de Monsieur Portalis.*

*Du* 8 *Avril.*

Aussitôt que le Consul aura pris le titre souverain qu'il ambitionne, on verra paroître un *édit* qui statuera définitivement sur le sort des émigrés et des acquéreurs de domaines nationaux.

La question est de savoir maintenant, si le gouvernement imposera une rente sur ces biens, selon l'époque où ils ont été achetés et celle où ils ont été payés; ou bien s'il les fera entrer dans la masse des domaines de la couronne, en inscrivant au grand livre, les propriétaires actuels pour la somme réelle qu'ils ont déboursée, et les anciens propriétaires, par une fraction de leur revenu. C'est ce dernier avis qui paroît devoir être adopté.

Le produit de ces immenses propriétés seroit affecté aux rentes sur l'Etat, à la liste civile, aux récompenses militaires,



Digitized by Google

et aux frais du culte. Selon les financiers qui proposent cette mesure, son résultat nécessaire seroit de porter au pair les 5 pour cent consolidés, déduction faite cependant de la différence de l'intérêt courant de l'argent.

Ils prétendent qu'une dette nationale considérable, quand elle repose sur une hypothèque solide et reconnue, est la source de la prospérité du commerce, par le mouvement qu'elle imprime à la circulation du numéraire. Ils répondent à ceux qui objectent le mécontentement des acquéreurs des domaines nationaux : 1°. que cette mesure ne sera pas générale, qu'on fera des exceptions pour les acquéreurs civils qui ont bien servi l'état, et pour ceux qui, étant militaires, auront fait plusieurs campagnes ; 2°. que les spéculations qui ont été faites sur les domaines nationaux ont réuni entre les mains d'hommes obscurs, sans éducation, et dont l'attachement aux lois est très-précaire, d'immenses propriétés, qu'il est de l'intérêt du gouvernement de déplacer pour les remettre en des maines plus sûres, ou pour les administrer lui-même ; 3°. que la multitude naturellement jalouse de ces fortunes colossales, acquises par des moyens honteux, ou par des chances imprévues, verra, avec plaisir, déposséder les nouveaux propriétaires, pour adoucir le sort des anciens, et sur-tout pour diminuer les charges de l'état ; 4°. qu'un changement dans la forme du gouvernement, que l'institution d'une nouvelle dynastie, ne peuvent être durables que par un déplacement de propriétés qui mette le souverain dans le cas de récompenser les services utiles, ou de calmer les mécontentemens dangereux ; 5°. que l'amélioration des finances ne peut s'opérer que par ce moyen ; 6°. enfin, que les entreprises commencées ne peuvent s'achever que par des ressources extraordinaires et indépendantes du trésor public. Cette dernière considération levera tous les doutes et déterminera Buonaparté.

Ce projet devient très-vraisemblable, lorsqu'on réfléchit à la marche suivie jusqu'à ce jour, par le gouvernement, dans tout ce qui est relatif aux domaines nationaux. Il est vrai qu'on a dû donner à ceux qui les ont acquis des garanties capables de calmer leurs inquiétudes, dans un moment où quelques idées de restauration, où un retour insensible vers les anciennes institutions, pouvoient leur faire craindre que les droits de la propriété fussent soumis aux mêmes principes. Mais le besoin de se concilier ces nouveaux propriétaires, devoit-il conduire à exclure à jamais les anciens, à les livrer

Digitized by Google

livrer à toutes les suggestions de la misère et du désespoir ; devoit-il inspirer ce système de spoliation et d'injustice, suivi avec tant de persévérance et d'effronterie ? Si le gouvernement n'avoit pas eu un but plus éloigné, une intention plus profonde, se seroit-il exposé à l'odieux que cette partialité, on pourroit dire même, cette barbarie, répandoit sur lui ? Nul doute, qu'en fixant ainsi, d'une manière irrévocable, l'aliénation quelquefois illégale et toujours injuste des anciennes propriétés, il n'ait voulu détruire les espérances ou les regrets qui s'y rattachent, et, par une démarche hardie, s'en emparer un jour pour son propre compte ; en vain Buonaparté s'est engagé à maintenir ces usurpations de la cupidité, de la violence et du crime ; jamais il n'est plus près de rompre un engagement, de violer une promesse, qu'au moment où il proteste qu'il y sera fidèle ; tout est soumis à son intérêt, aux nouvelles perspectives que lui ouvre son ambition, ou aux inquiétudes que lui donnent les circonstances.

On n'organise point encore les sénatoreries ; c'est une mesure décisive qu'on ne vent employer que dans l'instant où l'on prendra le titre souverain. Il n'est même pas certain qu'elles conservent leur dénomination actuelle.

Dans les discussions qui ont eu lieu au sujet de l'organisation du nouveau gouvernement, MM. Talleyrand et Rœderer ont proposé une division de pouvoirs à-peu-près telle qu'elle existe en Angleterre. Buonaparté leur a dit : " Laissons à nos descendans ces idées libérales, ce fragile équilibre ; ce n'est point là ce qui convient à nos François ; écartons, au contraire, tout ce qui pourroit leur en donner l'envie." Le lendemain M. Rœderer a déclamé dans les trois journaux demi-officiels, contre la constitution Angloise.

On est fort embarrassé, dans les nouveaux arrangemens qui se préparent, du sort du tribunat, du corps législatif, et même d'une partie du Sénat. Ces noms rappellent des idées populaires qu'il faudra bannir ; ces corps renferment des hommes ou mal-famés ou obscurs qu'on n'osera plus avouer, lorsqu'on sera sur la ligne des souverains. Le tribunat est un corps nécessairement factieux ; le corps législatif, une institution inutile et ridicule ; le sénat offre une composition bizarre, une amalgame de savans, de prolétaires, de banquiers, de révolutionnaires, d'hommes sans caractère, humbles et dociles, de républicains hardis, rétifs et impatiens. Il ne peut ni honorer, ni soutenir le pouvoir suprême au-dessous duquel il est placé ; il seroit même quelquefois un obstacle



Digitized by Google

à ses projets. On parle de révoquer la disposition constitutionnelle qui exclut ses membres des autres fonctions publiques, dans le cas de démission. On parle aussi d'avoir des sénateurs honoraires, auxquels on donneroit un tiers de leur traitement actuel, et de rejeter, dans cette classe, les hommes intraitables, tels que Lanjuinais, etc.; les hommes odieux, tels que Willetard, Garat, le Noir Laroche, Fouché, etc.; les artisans de révolution, tels que Syéyès, Gregoire, etc.; les hommes obscurs et incapables, tels que Fargues, Porcher; enfin, tous les hommes qu'on a dû associer par politique ou par reconnoissance aux résultats de la journée du 18 Brumaire. Vous pensez bien que ces projets ne sont pas ignorés; qu'ils produisent de la fermentation, et que les soins qu'on se donne pour en prévenir l'exécution, ne sont pas un des moindres dangers du moment actuel.

L'ambassade du Général Bernadotte aux Etats-Unis, est un véritable exil. Il avoit refusé de faire à Buonaparté, le sacrifice d'un aide-de-camp, dont la conduite et les relations donnoient des inquiétudes; l'aide-de-camp a été enlevé pour les colonies, et le général Bernadotte condamné à une déportation déguisée.

La conscription éprouve les mêmes difficultés dans la République Italienne qu'en France. Le ministre des cultes, Portalis, qui assure tous ses anciens amis, " qu'il porte les Bourbons dans le cœur," a écrit aux évêques de la République Italienne, pour leur recommander de faire des mandemens en faveur de la conscription.

---

*L'Empereur des Gaules n'a pas le suffrage des autres Empereurs—L'Hérédité—Journaux Anglois.*

*Paris, le 14 Avril.*

Il n'est plus aussi sûr que le Consul prenne le titre d'Empereur des Gaules. Il paroit que cet acte devoit être précédé de certains arrangemens qui auroient changé la face politique de l'Europe, et qui n'ont été agréés que par S. M. Prussienne.

Les cabinets de Vienne et de Pétersbourg ont, par une résistance inattendue, arrêté tout-à-coup ce projet favori; on le

Digitized by Google

le croyoit si près d'être réalisé, que les dessins du nouveau costume impérial alloient être envoyés à Lyon, en n'employant, pour détourner les conjectures des ouvriers, que la précaution d'annoncer que ces magnifiques vêtemens étoient destinés pour le Roi d'Espagne.

C'est pour la troisième fois qu'on aura trahi, par trop de précipitation, les vues d'une ambition effrénée, et qu'on aura été obligé de les désavouer lâchement, parce qu'on avoit perdu l'occasion de les réaliser.

Les bruits d'un changement prochain étoient si sérieux, que déjà on désignoit les Conseillers d'Etat, les Ministres, les Sénateurs, etc. qui auroient leur retraite, parce qu'il est parmi eux des hommes qu'un gouvernement qui veut devenir régulier et se soumettre aux convenances, ne peut pas décemment avouer. On pense bien que ces Messieurs n'ignorent pas ce que leur préparoit la politique du héros, et qu'ils ne seront pas très-fidèles à un homme qui, chaque jour, s'éloigne de ses anciens amis, et les menace même de les faire rentrer dans l'obscurité dont la révolution les avoit sortis.

Quoiqu'on ait éloigné l'époque qui doit mettre la famille au rang des Puissances, on n'en poursuit pas moins le plan graduel qui, en l'entourant de tout l'appareil et de toutes les prérogatives de la souveraineté, lui rendra presqu'indifférent le titre sous lequel elle l'exercera.

La question de l'hérédité est toute résolue, et l'on ne croit pas qu'elle éprouve le moindre obstacle, ni qu'elle produise une agitation sérieuse, ailleurs que dans la classe des généraux mécontens. Le Consul nommera, dans sa famille, l'individu qu'il destine à lui succéder, et le Sénat réglera l'ordre de succession, d'après l'ancienne loi fondamentale de la Monarchie.

On parle de donner des gardes aux individus mâles de la famille du Consul. Il est plus que jamais question de donner le gouvernement de l'Italie à M. Louis, et celui de tous les Pays-Bas à M. Lucien; ce qu'il y a de certain, c'est que celui-ci apprend le Hollandois, et qu'il y consacre une grande partie de son temps.

On croit que la résidence de M. Louis sera à Parme; on ne veut rien changer, pour le moment, à la constitution de la Cisalpine, ni à l'organisation du royaume d'Etrurie; ces altérations n'auront lieu qu'après les arrangemens qui doivent

Digitized by Google

vent donner une autre face à l'Europe, et une autre direction à sa politique.

Depuis les apparences d'une rupture avec l'Angleterre, le Consul a lu avec plus d'empressement les journaux qui s'impriment dans ce pays. Il est des passages qu'il a fait traduire jusqu'à trois fois par différens individus, afin de s'assurer qu'on n'en détournoit pas le sens pour ménager son amour-propre; cependant rien n'est comparable à l'agitation qu'il éprouve lorsqu'il voit la liberté avec laquelle ils s'expriment sur son compte. Toutes les exclamations viennent soulager sa violence, toutes les imprécations viennent au secours de sa fureur. Il n'est pas douteux qu'il n'insiste vivement pour que votre ministère impose silence aux écrivains peu circonspects que leur position soumet à des lois particulières. Il feroit de très-grands sacrifices, et même des concessions importantes pour obtenir satisfaction sur ce point.

Le voyage projeté, et qui n'a été retardé que par les incidens qui menacent de troubler la paix, durera six semaines. On s'occupe de tout ce qui peut assurer la tranquillité de Paris pendant l'absence du Consul. M. Cambacérès n'aura que la voix consultative et les réceptions d'étiquette. C'est le Grand-Juge qui sera revêtu de tous les pouvoirs. C'est un homme dur, impassible, intraitable, tel qu'il le faut à Buonaparté.

---

*Cérémonial pour le Voyage du Consul—Modestie de M. Cambacérès—Mortification essuyée par M. Talleyrand.*

*Paris, le 16 Avril.*

Une instruction du Ministre de l'Intérieur aux préfets des départemens que le Premier Consul doit visiter, règle le cérémonial qui sera observé pour sa réception, et les précautions qui seront prises pour sa sûreté. Les maires empêcheront toute espèce d'attroupement; ils ne permettront pas que, sous le prétexte de la curiosité, il se forme des groupes sur les routes ou dans les rues que le Consul doit traverser. Ils prendront soigneusement le nom, le signalement, de toutes les personnes qui s'arrêteront dans les villes soumises à leur surveillance. Ils renverront celles dont le séjour n'aura

Digitized by Google

n'aura pas des motifs suffisans, ou qui ne seront pas porteurs d'une permission expresse du préfet, lequel ne pourra en accorder qu'après avoir consulté le Commissaire que le Grand-Juge lui a député, pour diriger la haute police, pendant le voyage du Consul. Ils donneront, aux fêtes qu'ils préparent pour sa réception, le caractère de grandeur et de dignité qui seul convient au héros qu'ils doivent honorer. Ils auront soin que l'expression de la satisfaction et de l'admiration publiques soit contenue dans les bornes de la décence, et que la gaieté des habitans ne se livre pas aux écarts qui signalent quelquefois de semblables circonstances. Cette instruction est terminée par cette phrase remarquable: " Les peuples esclaves et ignorans sont fougueux et immodérés dans les élans de leur joie; les François *libres* doivent jouir avec calme du bonheur de leur position actuelle, et l'enthousiasme ne leur est permis que pour le héros auquel ils en sont redevables."

M. Cambacérès a demandé au Consul qu'il lui permît de supprimer l'escorte de cinq cavaliers qui accompagne sa voiture: " C'est avec beaucoup de répugnance, lui a-t-il dit, et pour obéir à vos ordres, que j'ai accepté cette distinction; mais dans l'état actuel des choses, il est inconvenant de la continuer au second et au troisième Consuls. Tout le gouvernement reçoit maintenant de vous seul l'impulsion; il est juste que l'éclat de la souveraineté vous soit réservé exclusivement." M. Buonaparté lui a répondu qu'il ne concevoit pas grand' chose à ce qu'il lui disoit-là ;que, jusqu'à nouvel ordre, il ne vouloit aucun changement dans la manière d'être de ses collègues; qu'il y avoit des objets beaucoup plus importans à traiter avant de descendre à de semblables détails. Le fait est que M. Cambacérès s'est apperçu que c'étoit avec répugnance que les cavaliers de la garde accompagnoient sa voiture, et qu'ils regardoient cette obligation comme une corvée déshonorante et ridicule.

M. Talleyrand s'est présenté chez le Cardinal Doria, qui lui a fait dire de ne pas trouver mauvais que, conformément aux ordres qu'il avoit reçus de Sa Sainteté, il n'eût avec lui aucune communication publique. M. Talleyrand s'est plaint de cet affront au Consul, qui lui a répondu: " Vous avez eu tort de vous exposer à un refus; ces gens-là ne voient pas de bon œil votre mariage; je saurai cependant les mettre à la raison sur cet objet." Le lendemain étoit jour d'audience; Buonaparté s'est approché du Cardinal Doria, et lui a dit en

lui

Digitized by Google

lui montrant Talleyrand : " M. le Cardinal, je vous présente mon ministre des relations extérieures; l'Europe lui doit, en partie, son repos, et le Pape la conservation de son pouvoir temporel." Le Cardinal a balbutié une réponse honnête pour le ministre ; celui-ci l'a accueillie avec un sourire malin.

---

*Irlandois protégés—Cortège du Consul—Distribution du travail pour préparer ses Discours—Coquetterie de Madame Buonaparté—Projets d'organisation pour la Police—Gloire littéraire de la Famille du Corse—Modèle de Diadême.*

*Paris, le 20 Avril.*

On a remarqué qu'il étoit arrivé dans Pays-Bas beaucoup d'Irlandois qui, depuis leur déportation sur le continent, habitoient la Prusse. C'est à M. Doulcet de Pontecoulant qu'ils ont dû s'adresser, pour obtenir des moyens d'existence. Celui-ci les a répartis dans plusieurs villes voisines des côtes; ils sont logés dans les auberges, et défrayés par le gouvernement.

La suite du Consul sera composée d'un grand écuyer, de 6 écuyers, de 2 préfets du palais, de 3 ministres, de 6 conseillers d'état pris dans chacune des sections du corps, de 2 grands officiers de la légion d'honneur, de 4 sénateurs, de 12 jeunes gens qui rempliront les fonctions de pages, de cent soixante chevaux de main, de six tribuns, de six législateurs en costume, et de trente domestiques en grande livrée. Il ne restera à Paris que la moitié de la garde consulaire; le reste sera réparti dans les villes où le Consul doit séjourner, ou bien sera disposé en échelons sur les routes qu'il doit parcourir.

Le Consul se montrera beaucoup moins affable que lors de son dernier voyage en Normandie. Exposé aux regards d'une foule d'étrangers qui chercheront dans ses discours, dans son attitude, dans ses gestes, quelque chose qui décèle le grand homme et le souverain, il doit observer beaucoup, parler très-peu, et cacher, sous une réserve étudiée, son insuffisance pour le rôle qu'il veut jouer.

Plusieurs personnes sont occupées à préparer les réponses que le Consul doit improviser pendant sa route. M. Portalis



Digitized by Google

talis arrange les discours patelins, les phrases onctueuses, les réflexions hypocrites destinées aux membres du clergé. M. de Ségur prépare les mots heureux, les réparties galantes, les cajoleries aimables pour les princes qui viendront grossir la cour de l'arbitre de l'Europe. L'historiographe de France, Réal, fait des recherches historiques sur les différentes villes où doit séjourner le Consul; ces morceaux d'érudition seront insérés dans les réponses aux conseils généraux, et sont destinés à prouver aux sociétés littéraires des départemens que le Consul sait lire. MM. Volney, Rœderer, et Garat, ont uni leurs talens pour former un petit répertoire, de réflexions vagues qui doivent paroître profondes, d'idées métaphysiques qui ne seront pas intelligibles; enfin, l'abrégé du jargon qui doit être à la mode dans un pays gouverné par un écolier.

Madame Buonaparté cherche toujours à prendre une attitude de Reine; mais les connoisseurs trouvent que ses progrès sont très-lents, et désespèrent même de lui voir jamais ce ton noble et réservé qui sied si bien à l'épouse d'un héros. Ils conviennent en général qu'elle faisoit beaucoup mieux les honneurs de la maison de Barras que ceux du palais consulaire; ils regrettent pour sa gloire qu'elle ait voulu jouer les premiers rôles. Au reste, rien ne sera plus éblouissant que sa parure; elle a fait venir de Londres quatre rangs de perles de la façon du dentiste Chémant; c'est ce qui a fait dire aux Parisiens, qu'elle alloit manger à deux rateliers. Sa suite sera composée de quatre dames d'honneur, six femmes-de-chambre, deux écuyers, &c. &c. Son mari lui observe tous les jours qu'elle doit s'attacher à mettre moins d'abandon dans ses gestes, et moins de langueur dans ses regards.

Le même Ministre a présenté un plan de police et de répression pour contenir l'intérieur dans le cas où le gouvernement éprouveroit des revers au dehors. L'espionnage seroit organisé à-peu-près comme une conjuration. Des chefs inconnus feroient mouvoir des fanatiques dévoués; des attaques sourdes tourmenteroient de toutes parts les mécontens, leur apprendroient qu'ils sont devinés, surveillés, poursuivis. On parle ici de ce projet, comme d'une conception infernale.

Trois Buonaparté sont membres de l'Institut; on s'attend qu'aussitôt que M. Jérôme saura lire, et que M. Louis aura l'âge de raison, ils recevront le même honneur.



Digitized by Google

M. Buonaparté a fait exécuter en relief plusieurs modèles de couronnes et de diadêmes ; on l'a surpris essayant sur son front celui qui pourroit y répandre plus de majesté. Il paroît qu'il est décidé à composer un diadême *mixte* qui participera de la thiare pontificale, des trois couronnes royale, impériale et civique ; le tout sera surmonté du croissant de Mahomet ; M. Portalis prétend que ce dernier ornement fera révoquer en doute le catholicisme du Consul ; et Madame Buonaparté qu'il donnera lieu à beaucoup de réflexions malignes. Le héros a souri, en leur disant : " Pauvres gens ! vous ne me comprenez pas."

---

*Déclamation des agens du Consul contre l'Angleterre—Mauvaise Foi du Gouvernement François—Opinions des Parisiens sur les Anglois et les Dames Angloises.*

*Paris, le 23 Avril.*

Depuis quelques jours, les déclamateurs soldés par le Consul ont pris, dans les cercles, un ton plus prononcé, ont prodigué à l'Angleterre des injures plus révoltantes. Ils nous répètent les fanfaronnades qu'ils entendent aux Thuilleries : ils désirent la guerre ; ils l'appellent maintenant, pour faire enfin justice de nos éternels ennemis.

Toutes les anciennes imputations imaginées par les gouvernemens révolutionnaires, pour masquer leurs forfaits, sont renouvelées par celui-ci, pour faire une guerre nationale, d'une querelle suscitée par sa seule ambition. Il cherche à exalter en même temps tous les partis, il réveille en eux des souvenirs qu'il avoit cru lui-même devoir éteindre.

Il dit aux Jacobins : " Si vous avez été entraînés dans le crime ; si vous avez laissé sur la France des traces ineffaçables, et dans l'esprit de la nation des souvenirs révoltans et douloureux ; si votre enthousiasme pour la liberté, si vos efforts pour l'établir, n'ont donné au monde que le spectacle des passions les plus fougueuses se déchirant entre elles, quand elles n'ont plus trouvé de victimes à immoler ; n'accusez que l'Angleterre de ces forfaits que vous n'avez jamais médités, et que ses intrigues seules pouvoient produire ; car, ajoute-t-il, le peuple François est bon, tant qu'il n'est pas tourmenté par une influence étrangère."

Il

Digitized by Google

Il dit aux Royalistes: " Voyez la Vendée, ce théâtre de la fidélité courageuse, luttant contre les attaques de ceux mêmes qui avoient provoqué son élan et alimenté sa résistance: ce pays ne nous offre-t-il pas, dans les ruines et les ossemens qui le couvrent, la preuve effrayante des calculs de nos ennemis, qui n'excitoient la guerre civile que pour nous affoiblir, et non pour rendre à la France ses Rois, et avec eux la prospérité et le repos?"

Ces déclamations hypocrites et calomnieuses obtiennent quelque crédit parmi les timides bourgeois de Paris; d'autant mieux que ceux qui les répandent, disent qu'ils ont été eux-mêmes les agens, les témoins ou les victimes de ces intrigues.

Mais les esprits sages, les hommes qui n'ont pas trafiqué de leur honneur, et vendu leur conscience; qui se rappellent quelles causes enfantèrent les désastres qu'on veut attribuer à une influence étrangère; qui ont vu, par quels conseils la ruine de la France fut préparée, par quels moyens, par quels hommes on a voulu la consommer; ceux-là sentent bien que jamais l'or de l'étranger n'auroit pu produire ce vaste embrâsement; et que le mal est dû tout entier à l'instinct féroce, au génie infernal des divers auteurs de la révolution; à l'effervescence, à la rage, au déchaînement d'une populace enivrée, à qui tous les freins de la morale et de la politique avoient été enlevés; et qui ne cessa d'être furieuse que quand elle eut dévoré ses premiers chefs; que quand il fut de l'intérêt de ses nouveaux meneurs de calmer en elle des passions qui menaçoient leur propre existence.

" Que l'Angleterre, ajoutent-ils, voulant écarter de son sein, cette révolution contagieuse qui menaçoit d'envahir le monde, ait employé tous les moyens dont elle pouvoit disposer, pour repousser dans l'intérieur de la France cette force excentrique, ces fureurs qui tendoient sans cesse à porter leurs ravages au-dehors: qu'elle ait suscité des ennemis à ces gouvernemens qui ne déguisoient point leur intention de bouleverser l'ordre social, et de soumettre tous les peuples à la doctrine de l'égalité; qu'y a-t-il là-dedans qui ne soit le resultat d'une sage prévoyance, et le droit d'une défense légitime?

" Qu'une puissance essentiellement maritime, voulant disputer à des rivaux déjà trop prépondérans sur le continent, cet empire des mers d'où dépend sa prospérité, sa sûreté, et son existence, cherche à se soustraire aux projets



Digitized by Google

de leur ambition, à l'activité de leur industrie, en occupant ailleurs leur inquiétude et leur audace : qu'y a-t-il dans ce but, que la politique ne conseille, et que le droit des gens n'autorise ?

" Eh ! quoi, depuis douze ans, nos bourreaux ou nos tyrans, annoncent hautement qu'ils veulent ou subjuguer ou révolutionner l'Europe ; ils multiplient, contre les états policés, les insultes les plus révoltantes et les tentatives les plus coupables ; et ils voudroient qu'on n'employât contre eux que les armes ordinaires, qu'on résistât mollement à des emportemens furieux ; qu'on attendît, sans oser ni les prévenir, ni les détourner, des orages plus menaçans, plus terribles que tous ceux qui, à d'autres époques, ont pu troubler l'ordre social et les gouvernemens légitimes ? Ah ! sans doute ceux-là ont bien mérité de l'humanité, qui ont senti que, pour éteindre cet incendie qui menaçoit d'embraser le monde, il falloit quelquefois le comprimer et quelquefois l'alimenter dans le pays même où des insensés l'avoient allumé.

" Mais est-ce l'Angleterre qui a créé ces sectes ennemies, ces corporations séditieuses qui ont préparé les maux de la France ?

" Est-ce elle qui dirigeoit les factieux qui s'insurgèrent au 14 Juillet, les parricides qui triomphèrent au 10 Août ? Est-ce elle qui jeta dans les assemblées politiques ces misérables qui cherchoient leurs titres au pouvoir, dans les crimes qu'ils avoient commis, dans les châtimens qu'ils avoient mérités, dans la bassesse ou dans la honte de leur extraction ? Est-ce elle qui éleva et renversa successivement ces idoles populaires, ramassées dans la fange pour être ensuite noyées dans le sang ?".....Mais il faut s'arrêter ici ; votre pays n'a pas besoin d'apologie ; et quoique les gens sages ne mettent pas à le défendre autant de chaleur que vous en remarquerez dans cette lettre, il en est encore qui osent contredire les assertions des valets consulaires et y opposer des vérités courageuses. Ce sujet n'est pas abandonné, car dans le moment actuel il faut bien que vous connoissiez ce qu'on répand pour décrier votre gouvernement et rendre votre nation odieuse ; il faut bien aussi vous prouver que tout le monde ne partage pas les petites fureurs du grand Consul.

Nous voyons partir, chaque jour, les Anglois que la curiosité avoit amenés dans ce pays. On est tout surpris de la

Digitized by Google

la réserve qu'ils ont mise dans leurs dépenses ; car vous imaginez bien qu'on les attendoit ici, comme une proie chargée des économies de dix années, et qui devoit venir livrer ses riches dépouilles à nos danseuses, à nos actrices, à nos traiteurs, et à nos escrocs.

On commence à croire que les Anglois étoient moins venus ici pour jouir des délices de la nouvelle Babylone, que pour observer les effets d'une révolution de dix années, sur un peuple léger, inconstant, qui avoit vu l'ancienne aménité de ses mœurs flétrie par tant d'horreurs et tant de violences.—Quant aux Angloises, leur départ fait le plus grand plaisir à nos élégantes. Celles-ci cherchoient en vain à ridiculiser leur démarche tranquille, leur tournure décente, et même jusqu'à leur fraîcheur ; chacun les regardoit avec intérêt, les contemploit avec attendrissement entourées de leurs enfans, aussi peu émues de la curiosité qu'elles inspiroient, qu'insensibles aux éloges un peu indiscrets de notre jeunesse. Encore quelques mois et nos femmes étoient forcées de devenir décentes ; et de ne plus ressembler dans les promenades à des courtisannes qui provoquent le désir et appellent les hommages.

---

*Frayeurs des Hommes qui observent la Situation de la France. —Buonaparté ennemi du Peuple François—Distribution des Dépouilles des François entre les Individus de la Famille du Corse—Boutade d'Augereau et de Massena—Tolérance du Consul—Insolente Proposition du Corse à Louis XVIII, Roi de France.*

*Paris, le 27 Avril.*

Jamais le Consul n'a montré plus de mécontentement, n'a donné plus de signes d'impatience, que depuis quelques jours. Il est certain que les contrariétés, les résistances et les mortifications se multiplient de toutes parts avec une telle rapidité, qu'un esprit plus calme, un caractère plus ferme en seroit déconcerté.

C'est au moment où il va parcourir en triomphateur les pays conquis, et recevoir les hommages des princes dont il a ou créé ou augmenté la puissance, qu'il a la douleur de voir qu'il se prépare dans les divers cabinets de l'Europe, un système

Digitized by Google

tême défensif pour arrêter son ambition et diminuer son influence ; et que, dans les états où jusqu'à présent ses ordres ont été accueillis par la soumission et le respect, on se permet d'examiner si ce qu'il exige est juste ou possible.

Il a réussi dans une partie des plans qu'il avoit conçus, pour changer la face de l'Europe ; mais il n'en a pas tiré pour la considération ou la vigueur du pouvoir qu'il exerce sur la France, tout le parti qu'il en attendoit.

On a été surpris en France de la facilité avec laquelle il a fait adopter ses vues aux grandes puissances; mais on ne s'est point laissé éblouir par la grandeur factice, par l'éclat passager qu'il tiroit de cette influence. On n'a vu dans ses projets que les égaremens d'un orgueil sans exemple, et dans ses succès que les preuves de la foiblesse ou de l'aveuglement de quelques cabinets. Mais on a senti que ses succès nous préparoient de grands malheurs, et nous menaçoient encore d'une guerre plus longue, plus sanglante que celle dont nous venons de sortir.

Nous avons acquis en général assez d'expérience pour ne point nous livrer aux illusions que Buonaparté nous offre depuis quelque temps. Il nous parle en vain de notre gloire, de notre prépondérance, de notre grandeur ; nous n'ignorons pas qu'il a tout réuni dans sa personne, et que nous sommes les instrumens passifs de son ambition. Nous voyons que tout est lié à son existence et dépend de son caprice, et que le nouveau système politique qu'il vient de créer, tend à intéresser quelques puissances à lui prêter leur appui, pour se maintenir malgré notre volonté.

Tous les hommes qui savent réfléchir voient avec effroi le dénouement nécessaire du rôle que cet homme veut jouer. Il n'est pas douteux que l'Europe intimidée par cet ascendant progressif qu'il fait maintenant peser sur elle, ne prenne bientôt des précautions pour s'y soustraire ; et alors que serons-nous dans cette lutte : les tristes jouets d'une ambition dont les succès confirmeront notre esclavage, et dont les revers augmenteront notre misère.

La révolution a montré aux puissances de l'Europe tout ce qu'elles avoient à craindre de l'enthousiasme et des égaremens d'une nation belliqueuse, dont la population immense et concentrée peut fournir simultanément des moyens d'aggression contre les états qui l'avoisinent ; et nous savons que c'est à ces craintes qu'inspiroient nos forces,

Digitized by Google

forces, que nous devons la guerre longue et opiniâtre que nous avons soutenue.

Mais le mouvement révolutionnaire étant appaisé, l'ordre rétabli, et les conventions sociales respectées, nous rentrions dans la ligne des autres nations, dans l'équilibre des puissances; et l'on n'avoit plus les mêmes raisons de s'unir contre nous.

Tel eût été le résultat nécessaire d'un ordre de choses stable, d'un gouvernement rétabli par la confiance publique, sur des bases légitimes.

L'ambition et l'égoïsme d'un seul homme nous ont privés de ce bienfait qui devoit être accordé à nos repentirs, et qui ne trompa presque jamais les vœux des peuples las de leurs discordes, épuisés par leurs souffrances.

Quand notre inquiétude extrêmement ralentie et prête à s'éteindre, ne nous rendoit plus si dangereux pour nos voisins; lorsque nous étions préparés à recevoir, avec nos anciennes institutions, la famille qui les avoit depuis si long-temps et si heureusement protégées, cet homme paroît tout-à-coup, trompe nos espérances, dénature nos dispositions, ne rassemble nos forces que pour subjuguer l'Europe, ne réunit nos volontés que pour les soumettre à la sienne et obtenir leur concours pour la réussite de ses projets. Son art perfide, son infernale politique, ne nous ôtent de nos anciennes habitudes, que celles qui repoussoient l'esclavage; mais il encourage, il exalte par de fausses lueurs de gloire et de prospérité, cette inquiétude guerrière, cette soif des conquêtes, alimentées par la révolution.

Au-dedans, il fait de nous des Ilotes soumis et dégradés; au-dehors il nous présente comme une nation belliqueuse, toujours prête à se réunir, quand il faudra subjuguer des peuples rivaux, quand on lui montrera leurs dépouilles pour prix de ses victoires. Ainsi, il nous montre à l'Europe sous un aspect plus menaçant, dans une position plus hostile que jamais, plus disposés à l'envahir depuis que nous sommes soumis à un seul chef, que dans les temps où, égarés par l'enthousiasme révolutionnaire, nos nombreux gouvernans avoient la prétention de faire triompher par-tout ce qu'ils appeloient les droits de l'homme.

Ces réflexions nous sont suggérées par l'état actuel des choses. Nous apprécions maintenant cette paix qu'il prétend nous avoir procurée; jamais nous n'avons été assiégés par plus d'inquiétudes, épuisés par plus d'exactions que dans les deux

Digitized by Google

deux années qui viennent de s'écouler dans ce repos perfide. La régularité mise dans la perception des impôts n'a produit d'autre résultat que de les faire peser sur un plus grand nombre d'individus et d'augmenter les revenus de fisc; l'impartialité dans l'exécution des lois, n'a été que le moyen d'une oppression plus générale; et l'exacte surveillance des agens de l'usurpateur, qu'une inquisition plus minutieuse et plus active.

Ainsi, tout, jusqu'à la marche régulière que deux années de paix ont donnée au gouvernement, a tourné contre notre repos et notre indépendance. Vous pensez bien que, d'après un pareil état de choses nous sommes assez indifférens, sur les questions qui s'agitent maintenant entre M. Buonaparté et quelques cabinets. La guerre ne peut rien ajouter à nos charges, puisqu'on a déjà exigé de nous tous les sacrifices qu'elle impose.

La Russie a dû déclarer qu'elle désiroit que les communications du Gouvernement François, lui parvinssent désormais ou par l'Ambassadeur de celui-ci, ou par M. de Marcoff. Elle se montre très-fatiguée des égaremens de la nouvelle diplomatie, et du ton arrogant de ces missionaires imberbes, qui se croient de l'importance, parce que leur jeune maître leur en donne; et des talens, parce qu'il leur en suppose. Le Consul, qui n'aime pas M. de Marcoff, dont il a demandé deux fois le rappel, trouve dans cette chicane imprévue, les symptômes d'un refroidissement; et cependant il avoit encore besoin, pour quelques mois, de la bienveillance de l'Empereur Alexandre.

Les cours de Naples, d'Espagne et de Portugal se montrent très-éloignées de prendre part à la guerre, si elle a lieu; elles paroissent vouloir aussi se soustraire aux contributions continuelles que Buonaparté leur impose à chaque rumeur de paix ou de guerre; soit pour acheter sa protection, en cas de guerre; soit pour payer l'avantage d'être compris dans ses traités, si la paix est confirmée. L'Espagne refuse obstinément les dernières sommes qu'on lui a demandées.

Les frères du Consul ont des apanages d'une espèce nouvelle, et qui devoit beaucoup accroître leur fortune, déjà très-considérable. Chaque pays conquis ou allié leur paie une somme annuelle, outre les contributions que le Gouvernement François exige. Ces Messieurs exercent sur ces différens états une espèce de protectorat, qui les rend comme médiateurs

Digitized by Google

médiateurs entre eux et le Consul; et c'est cette médiation qu'il faut payer chèrement. M. Lucien protège la Hollande, l'Espagne et le Portugal; M. Joseph, les Princes d'Allemagne; M. Louis, la Cisalpine, le Piémont, l'Etrurie, le Pape, et Naples; enfin, M. Jérôme, en sa qualité de grand amiral futur, reçoit les tributs des colonies. L'île de France doit lui payer sur-le-champ cinq cent mille livres tournois et cent vingt mille livres par an; la Guadeloupe lui a payé deux cent quarante mille livres, et lui a assuré un revenu de soixante mille livres. Les autres colonies contribueront selon leur richesse. Une partie de ces sommes est aussi destinée aux sœurs du Consul. Madame Buonaparté, la mère, tient la feuille des bénéfices; elle partage, avec M. Portalis, les aumônes des *fidèles* et les soins qu'exige le rétablissement de la religion.

Le Consul est très-maltraité en Piémont. Les habitans se sont permis d'outrager cruellement son effigie. Abdallah Menou a déployé autant d'énergie pour venger l'honneur de son maître, qu'il a montré de talent pour conserver l'Egypte.

Le fier Massena et le bouillant Augereau se sont présentés chez le Consul, et lui ont dit: "Est-il vrai que vous nous donnez un maître?—Oui, pour que vous n'en ayez pas sept cent cinquante.—Ce ne sont pas là nos conventions. —J'obéis au peuple François.—Ce n'est pas lui qui vous a placé où vous êtes.—Son vœu a confirmé mes droits.

Le Consul adoucissant ensuite son ton, leur a demandé les détails de la dernière chasse du Rincy, et les a quittés, au bout de quelques minutes, avec toutes les démonstrations de l'amitié et de la familiarité. Les deux généraux ont paru déconcertés par ce traitement, auquel ils ne s'attendoient pas.

Tandis que vos journaux nous apportent les bruits de guerre qui circulent à Londres, les confidens du Consul disent, en souriant, qu'on prend des *mesures* pour avoir une paix durable.

Il se répand ici que le Consul a écrit au Roi pour lui demander sa renonciation et celle des Princes de sa famille au trône de France. On ne cite de cette lettre que la phrase qui la termine; elle est remarquable par son insolence—"Au reste," dit le Corse, "songez bien que cette renonciation n'aura de prix à mes yeux qu'autant qu'elle ne se fera pas attendre, et qu'elle ne laissera aucun doute sur une question déjà décidée par le fait."



Digitized by Google

Toussaint-Louverture, qui étoit détenu au fort de Joux, y est mort le 14 Avril. On vouloit procéder à l'ouverture du cadavre, mais le commandant s'y est opposé. On a même refusé l'entrée du fort aux habitans de Pontarlier, petite ville voisine, accourus en foule pour voir cet infortuné rival de Buonaparté.

" Que craint-on de nos conjectures ?" ont-ils dit, en se retirant : " l'ex-consul de St. Domingue n'étoit-il pas noir, avant sa mort ?"

---

*Erreur des Etrangers sur l'opinion de la France—Etiquette de St. Cloud—Précautions pour la sureté du Corse.*

*Paris, le 28 Avril.*

Les étrangers qui sont venus observer ce pays, le quittent avec la conviction que notre caractère national, au lieu de s'épurer, dans les revers et les souffrances ; au lieu de profiter des leçons d'une expérience si chèrement acquise, a conservé toute sa légèreté, toutes ses inconséquences, et n'offre même plus les traces de cette énergie, de cet honneur qui signalèrent nos ancêtres.

Ils s'attendoient à nous trouver encore cette audace que nous avons portée dans les combats ; cet orgueil qui suit de grandes victoires, et cette inquiétude qui survit aux agitations politiques ; bien loin de là : " ils n'ont vu, disent-ils, que timidité, que soumission dans les masses si long-temps soulevées par les passions révolutionnaires, et des habitudes qui feroient supposer, qu'il y a long-temps que nous avons été ramenés sous l'influence d'un pouvoir unique et concentré. Ils nous ont bien entendus parler avec liberté, et même avec humeur, de cet homme devant qui tout fléchit ; mais ces murmures, comparés à notre passive obéissance, ne leur ont paru qu'une inconséquence de plus dans notre caractère. Ils en concluent que nous sommes à jamais subjugués, que le pouvoir qui nous maîtrise ne sera ni menacé, ni attaqué par nous, et qu'il n'a d'autres risques à courir que ceux de l'aveuglement qui le porte à faire peser sur l'Europe le sceptre de fer dont il opprime la France !"

Les étrangers se trompent, et on pourroit leur dire qu'ils ont mis dans leurs observations, la légèreté qu'ils nous reprochent,

Digitized by Google

prochent, et dans leurs jugemens, les inconséquences dont ils nous accusent. Nous ne sommes pas encore tout-à-fait revenus des préventions, des terreurs, des craintes qui nous ont fait accepter le pouvoir de Buonaparté; mais au moins l'empressement avec lequel nous sommes rangés sous des lois plus régulières, la bonne foi avec laquelle nous avons rappelé les institutions que notre délire avoit détruites, prouvent que nous avons renoncé aux chimères qui nous avoient séduits, que nous avons abjuré des fureurs qui en même temps qu'elles déchiroient notre sein, menaçoient de désoler l'Europe.

Chez quelques nations, les révolutions ont produit ou un gouvernement populaire, ou des conventions qui établissent des droits pour le peuple et des devoirs pour ses gouvernans, ou enfin un équilibre de pouvoir, que la sagesse de la nation encore plus que la modération de ceux qui la gouvernent peut seule préserver, et qu'une prétention déplacée ou un mouvement factieux détruiroit sans retour.

Chez nous, la révolution n'a produit que le besoin du repos, celui de l'obéissance; il est seulement malheureux qu'un étranger, un usurpateur ait profité de cette disposition qui rappeloit évidemment un pouvoir légitime.

Ceci explique notre soumission, mais il ne prouve point notre avilissement.

C'est un tableau assez digne d'observation que celui que présente la Cour de St. Cloud. L'ancienne étiquette de Versailles y est rétablie dans ses détails les plus minutieux; on y a même ajouté une foule de recherches qui ont pour but la sûreté du Consul, et dont on n'avoit pas cru avoir besoin, dans le temps que le dépositaire du pouvoir étoit sous la garde de la légitimité de ses droits et de l'amour des peuples.

On compte six postes, chacun de 30 hommes, depuis l'entrée du parc jusqu'aux murs du château, où l'on ne peut arriver sans avoir montré aux commandans de ces postes une carte signée *Duroc*, gouverneur des palais du gouvernement. Ces cartes ne se délivrent qu'à des personnes attachées au service du Consul, et de son épouse, admises dans leur intimité, ou appelées à une audience particulière. Le nom du porteur et sa signature sont inscrits sur un des revers de la carte, qui n'est accordée que pour un temps limité, et dont la couleur et la forme sont changées tous les deux mois.



Digitized by Google

Après avoir été ainsi examiné scrupuleusement, par l'officier de chaque poste, on arrive au château. Un soldat du dernier poste, vous accompagne jusques dans le bureau du préfet de service, où l'on vous délivre un billet particulier qui désigne l'objet pour lequel on est venu, la porte par laquelle on devra entrer, le nom du domestique auquel on doit s'adresser, et celui du valet-de-chambre chargé d'introduire les étrangers dans la partie du château où il est permis de vous admettre. Dès ce moment, on ne perd plus de vue celui qui a été introduit, et soit qu'il aille jusqu'au Consul lui-même, chez son épouse, ou chez quelqu'autre personne attachée à leur service; soit qu'il se promène dans le parc dépendant du château, il est constamment surveillé par l'homme désigné dans le billet d'admission.

Les ouvriers, les domestiques étrangers, sont soumis à des formalités encore plus sévères; on les fouille, et on leur ôte toutes les armes tranchantes, tous les instrumens nuisibles, dont ils sont porteurs. Les ouvriers trouvent, dans l'endroit même où ils doivent travailler, les outils qui leur sont nécessaires; et il leur est défendu de les déplacer. Quant à ceux qui travaillent dans le parc et dans les jardins, ils ne peuvent y rester lorsque le Consul s'y promène; les inspecteurs du parc les font sortir par des issues très-bien gardées, et ils ont soin de s'assurer qu'il n'en est échappé aucun à leur surveillance. Ceci n'est qu'une esquisse bien imparfaite des précautions prises contre l'extérieur; car on ne vous parle pas ici des espions répandus sur les routes voisines, dans les villages de Sèves et de St. Cloud; de l'inquisition des gendarmes qui font des battues dans tous les lieux circonvoisins, qui arrêtent les voyageurs, qui les interrogent, examinent leurs passeports, et sur le moindre soupçon, les arrêtent ou les obligent de se détourner de la route qu'ils suivent, parce qu'elle les conduiroit dans le voisinage de la résidence du Consul.

Dans l'intérieur du château, chaque domestique a son service réglé, et connoît les appartemens où il lui est permis d'entrer, sans qu'il puisse, sous aucun prétexte, s'introduire dans ceux qui lui sont interdits. Les gens attachés à Madame Buonaparté remettent à ceux du Consul, les messages que celle-ci lui adresse; lorsqu'elle veut franchir le seuil de l'appartement de son mari, elle doit se faire annoncer par le préfet du palais, qui n'entre lui-même dans le cabinet du

Digitized by Google

du Consul, que quand il trouve la porte du dernier salon ouverte.

Lorsque le Consul arrive dans le salon où il donne audience, on observe, pour l'annoncer, l'ancien cérémonial de l'œil de bœuf. On y met même plus d'appareil; car c'est le préfet de service qui le nomme à haute voix. Aussitôt les huissiers écartent tous les assistans à la distance de quinze pas. Il est défendu, à qui que ce soit, de l'aborder, et de lui adresser la parole. Ses aides-de-camp se rangent en demi-cercle à côté de lui, le suivent dans tous ses mouvemens, en observant de se tenir à l'écart, lorsqu'il parle confidentiellement à quelqu'un. Pendant qu'il parcourt le cercle des personnes présentes, les huissiers voltigent sur les flancs et sur les derrières de l'assemblée, pour observer les gestes de chacun. Les individus au fait de l'étiquette secrète, ont soin de ne faire aucun mouvement suspect, et de tenir leurs mains dans une immobilité parfaite. Lorsque l'audience est finie, le Consul se retire sans saluer.

---

*Intentions du Consul relativement à la Guerre—Réclamations du Commerce de France—Qu'est-ce que le Cabinet des Thuilleries—Terreurs du Consul—Influence de la Police sur sa marche—Partage de la Contribution mise sur les Jeux—Partialité de la vieille Epouse du Consul pour la plus laide des deux Débutantes tragiques qui divisent l'opinion des Parisiens.*

*Paris, le 4 Mai.*

Il est certain que le Consul n'avoit point le projet d'entrer maintenant en guerre avec votre pays; et qu'il avoit cru que pour obtenir l'exécution entière du traité d'Amiens, il lui suffisoit de prendre un ton menaçant, et de faire avancer quelques troupes en Hollande. On ne peut exprimer son étonnement, lorsqu'il a vu vos ministres augmenter leurs prétentions, à mesure qu'il se montroit plus insolent, et que sans vouloir entrer en discussion sur l'accroissement de sa puissance depuis le traité d'Amiens, il en réclamoit, avec plus d'opiniâtreté, toutes les clauses. Il pensoit que l'idée de renouveler les hostilités avec un homme qui exerce un si grand ascendant sur l'Europe, produiroit parmi vous la plus grande fermentation (du moins ses nombreux espions le lui avoient promis).

Digitized by Google

promis), et c'étoit d'après leurs rapports qu'il avoit cru devoir se montrer fier et menaçant. Cet expédient ne lui ayant pas réussi avec votre ministère, il craint que les autres cabinets ne se laissent ramener par votre exemple, et ne découvrent enfin, qu'avec de la fermeté on peut vaincre l'impétuosité de son extravagante politique, et l'assujétir à des égards qu'il a trop oubliés, à des formes tutélaires qu'il vouloit rejeter avec dédain, parce qu'elles appartenoient à la diplomatie *routinière*.

Le commerce de France, effrayé d'une rupture, dans un moment où toutes les spéculations ont été dirigées vers les produits des colonies, fait des remontrances aussi vives que touchantes, pour qu'on ne sacrifie pas ses plus chers intérêts et ses dernières ressources, à la prétention de vous enlever l'île de Malte. On n'a encore rien fait pour détruire ses craintes. Tout dépend de la manière dont le Consul envisagera définitivement sa position actuelle : s'il croit qu'en cédant il compromet sa dignité personnelle, et son influence comme arbitre des destins de l'Europe, la guerre est certaine ; mais s'il se confie assez dans ses intrigues, pour espérer que son crédit n'en souffrira pas ; si, d'un autre côté, les murmures d'une foule de négocians trompés par ses promesses, et sacrifiés à son amour-propre, lui donnent des inquiétudes sérieuses, il acceptera pour quelques mois, les conditions qui lui sont imposées. Ce ne sera pas cependant sans frémir de rage et sans jurer votre perte.

Au reste, il entre peu de calcul et de prévoyance dans sa marche habituelle, et ce cabinet de nouvelle création n'a ni dignité, ni réserve, ni tact, ni habileté. Les forces dont il dispose, et la direction extraordinaire qu'il a suivie, ont effrayé les uns et déconcerté les autres. On l'a regardé comme un pouvoir passager, aux allures duquel on devoit se prêter temporairement, pour éviter d'être écrasé par lui ; et c'est à cette considération seule, bien plus qu'à ses intrigues, qu'il faut attribuer le succès de ses premières tentatives et l'impunité de ses premiers égaremens. Mais qu'il soit forcé de se soumettre aux convenances, et d'adopter les procédés admis par les puissances dans leurs transactions mutuelles, c'est alors qu'on ne remarquera qu'inexpérience, orgueil et folie, où l'on croyoit voir une politique audacieuse et profonde.

En effet, que signifient ces incartades dans des assemblées où les directeurs eux-mêmes traitoient avec beaucoup de réserve les envoyés des puissances ; n'annoncent-elles pas un caractère

Digitized by Google

caractère impétueux qui manifeste au sein du pouvoir et dans des réunions publiques, des égaremens qu'on se permet à peine dans le secret d'une vie privée? Quel scandale dans son entretien avec Lord Whitworth! Est-ce ainsi qu'on honore le pouvoir? est-ce par des scènes dignes des tripots du Palais-Royal, qu'on prétend faire oublier les Souverains dont on a usurpé la place? Croyez que ces inconvenances ne nous échappent pas, et que nous ne voyons pas sans indignation un jeune soldat élevé par la charité de nos Rois, prendre avec les envoyés des puissances, ce ton arrogant, cette attitude de maître.

En dernier résultat, le repos de l'Europe, celui de la France dépendent des terreurs dont on assiége son imagination. Il fera la guerre pour occuper l'inquiétude de ses soldats, pour satisfaire l'avidité de ses généraux; il fera la paix s'il a besoin de ses forces pour réprimer dans l'intérieur des partis menaçans; tout dépend des rapports de ses espions. Ce sont eux qui créent autour de lui les symptômes propres à l'effrayer. S'ils cessent de l'entretenir de complots, il les accuse d'en former contre lui; s'ils ne lui montrent pas des coupables, il en voit dans ses propres agens.

Egalement avide de frayeurs et de vengeances, il cherche dans ce qu'il doit craindre ou punir, de quoi alimenter son imagination et satisfaire son inquiétude. D'après ces dispositions, la police s'occupe chaque jour à arranger des conspirations; elle y lie quelques noms connus, elle y suppose des agens puissans, et le Consul livré entièrement à ces prétendues découvertes, précipite ou suspend ses coups, selon qu'il croit avoir besoin de comprimer la France ou de menacer l'extérieur. Ainsi ce sont quelques vils espions qui influent sur le sort des empires; cela est encore plus hideux que le singe qui, en dernier résultat, gouvernoit Athènes et la Grèce.

Les premiers bruits de guerre nous avoient alarmés pendant quelques jours, mais les valets du Consul habilement dispersés, soit dans les lieux publics, soit dans les salons, sont parvenus à nous persuader que le gouvernement étant le maître de rompre ou de continuer les négociations, on devoit croire qu'il ne laisseroit commencer les hostilités qu'à l'époque qu'il lui conviendroit de fixer. Là-dessus ils ajoutent en confidence, que bientôt tout sera prêt pour une descente, et que le Consul va devenir le chef d'un coalition formidable contre l'Angleterre...

Nous

Digitized by Google

Nous ne réfléchissons guères sur l'invraisemblance de cette assertion, il nous suffit que les nuages qui s'élèvent sur l'horison politique, n'enveloppent point les lieux où la prévoyante et paternelle politique de notre gouvernement nous prépare chaque jour des plaisirs nouveaux.

Pendant qu'il dispose de notre sort, qu'il dévoue une partie de notre population à l'exécution de ses projets, qu'il disperse nos dernières ressources par des profusions scandaleuses; tandis que nous laissons à un Corse usurpateur toutes les prérogatives de la royauté, et que nous permettons qu'il en fasse partager la pompe et les honneurs à une femme décriée; nous nous battons au théâtre François, pour décider si une actrice de 16 ans doit être appelée à l'emploi des Reines, ou descendre à celui des Princesses. Nous savons bien que notre opinion ne sera pas consultée dans cette *grande* question, et que nos suffrages seront peut-être un motif pour qu'on prive Mlle Georges de ses droits, aux rôles qu'elle ambitionne; nous savons même qu'elle auroit déjà obtenu le manteau royal, si elle avoit voulu *mériter* la protection d'un des frères du Consul; n'importe, nous disputons sur ses talens avec autant de chaleur que s'il nous appartenoit de les récompenser; heureux qu'on nous permette encore d'avoir une opinion dans des discussions de ce genre.

Madame Buonaparté s'est déclarée pour la rivale de Mlle Georges, Mlle Duchenois. Cela devoit être: celle-ci est laide; elle n'a point la dignité qui convient à l'emploi des Reines; les connoisseurs ne lui accordent que cette sensibilité langoureuse qui convient plus au genre commun du drame, qu'au ton élevé de la tragédie; on doit sentir que ce sont-là des titres à la faveur de l'Impératrice future. Déjà Mlle Duchenois a reçu de sa protectrice le manteau royal avec lequel celle-ci s'est essayée au rôle que son époux lui fait entrevoir; on s'attend à le voir paroître sur la scène, lorsque Mlle Duchenois jouera le rôle d'Aggripine dans Britannicus.

L'adjudication des jeux de Paris vient d'être faite à une compagnie, à la tête de laquelle est un nommé Bazoüen. L'affaire a traîné en longueur, parce que Madame Buonaparté qui s'étoit chargée d'obtenir l'agrément de son époux, exigeoit un somme trop considérable; enfin elle a reçu quatre cent mille francs comptant, et les adjudicataires se sont engagés à acquitter dans le courant de l'année, ce qu'elle doit à sa marchande de mode, c'est-à-dire environ cent quatre-vingt

Digitized by Google

vingt mille francs. Cette compagnie payera une somme annuelle de huit millions sept cent mille francs, dont trois millions six cent mille francs à la police; deux millions quatre cent mille francs aux employés que le gouvernement nomme pour surveiller les jeux et espionner les joueurs; et deux millions sept cent mille francs qui seront ainsi répartis: à Madame Buonaparté, soixante-quatre mille francs par moi; au Cardinal Fesch, vingt mille francs; à Madame Buonaparté la mère, quinze mille francs; à M. Duroc, huit mille francs; au Général Junod, cinq mille francs; au secrétaire particulier du Consul, deux mille francs. Le reste est employé en gratifications aux gens de la maison du Consul, aux officiers de sa garde, aux acteurs favoris, aux musiciens de la chapelle. Les maisons de prêt, les lombards, le mont-de-piété, paient annuellement quatre millions, qui sont affectés aux dépenses particulières du Gouvernement.

---

*Mépris de Buonaparté pour les Peuples et les Rois—Il caresse les Jacobins.*

*Paris, le 12 Mai.*

On a eu recours aux ruses les plus triviales, pour éluder les demandes pressantes de votre ministère, et pour retarder le départ de Lord Whitworth; nous ne doutons pas ici que le bruit du prétendu accident arrivé au Consul n'ait été imaginé pour gagner quelques heures, et connoître le résultat de la mission du Colonel Colbert. Il paroît qu'on a fait au cabinet de St. Pétersbourg des propositions dont l'acceptation ou le refus devoit beaucoup influer sur la réponse que vous attendiez avec tant d'impatience, et qui n'a été différée que sur des prétextes très-frivoles.

Depuis le départ de votre Ambassadeur tout prend autour du Consul un aspect militaire, et il annonce le projet de courir personnellement les chances d'une tentative contre votre pays. Il prétend que s'il fait un appel à la nation Françoise pour châtier l'*orgueil* des Anglois et punir leurs *intrigues*, il rassemblera sur-le-champ 200,000 hommes. Cette prétention est extravagante, elle prouve combien il connoît peu la direction actuelle de l'opinion, et la situation où il se trouve.



Digitized by Google

Nous ne nous sommes pas attendus à jouir long-temps de la paix, sur-tout depuis que nous avons vu toutes les usurpations qui devoient nécessairement la rompre, et tous les préparatifs qui annonçoient que Buonaparté lui-même ne croyoit pas à sa durée, ou ne vouloit pas la maintenir.

Ce repos de dix-huit mois ne nous a procuré aucun des adoucissemens qui nous étoient promis. Buonaparté nous offrit d'abord quelques espérances dont il profita pour nous faire supporter sans murmure les ridicules expédiens auxquels il dut le consulat à vie; mais après avoir tiré de ces illusions les avantages qu'il s'en promettoit, il lui devint assez indifférent de les prolonger pour nous, et il ne songea plus qu'à les dissiper, dès qu'il lu conviendroit d'entreprendre une nouvelle guerre.

Ses loisirs n'ont été qu'une persévérante conspiration contre le droit des gens et l'indépendance des peuples; ils ont été plus funestes à l'humanité et à l'ordre social, que les bouillans transports, que les caprices sanguinaires auxquels il s'étoit livré dans la fureur des combats, dans l'ivresse de ses succès. Egaré par un orgueil et une ambition qui lui persuadent qu'il est le phénomène politique des temps modernes, qu'il est destiné à donner à l'Europe un nouveau système, et à la France une nouvelle dynastie, il se place au-dessus de toutes les conventions, de tous les ménagemens; il se dispense des égards et de la bonne foi qu'il prescrit aux autres puissances. Les monarques ne sont à ses yeux que des instrumens qui doivent seconder ses projets, et les peuples, des êtres passifs sur lesquels il doit faire tous les essais politiques que comporte sa mission. Telle est, n'en doutez pas, la manière dont il envisage ses rapports avec les puissances; toute sa conduite trahit le secret de cet extravagant système. Vous en avez arrêté les progrès, soyez certains qu'il en conservera un ressentiment éternel.

La reprise des hostilités n'ajoute rien à notre détresse; mais elle offre un prétexte de plainte au mécontentement public; c'est un déchaînement général contre l'Envoyé de Dieu.—Ces murmures l'ont tellement effrayé qu'il a cru devoir consulter son Conseil d'Etat dans la conjoncture présente, et lui remettre en quelque sorte la décision de ses différends avec l'Angleterre. Le Conseil d'Etat ne pouvoit pas hésiter: vit-on jamais les muets délibérer sur les vengeances dont ils sont les exécuteurs?

On

Digitized by Google

On s'est apperçu, depuis plus de deux mois, que le Consul, s'attendant sans doute à la guerre, avoit des communications plus fréquentes avec les Jacobins qui siègent dans ses conseils et dans les corps délibérans. Le Grand-Juge avoit commencé, contre quelques révolutionnaires, des poursuites pour des propos menaçans; mais il a reçu ordre de les cesser, de mander les coupables, et de leur annoncer que le gouvernement, toujours indulgent envers les amis de la république, leur pardonnoit les écarts d'un zèle imprudent et d'une opinion exagérée; qu'il prendroit soin de ceux qui, après avoir servi la liberté, se trouvent sans ressources; que ceux qui voudroient des concessions dans les colonies en obtiendront, dans la proportion des moyens qu'ils pourront employer à leur exploitation; que d'autres recevront dans les départemens réunis des places ou des domaines nationaux. Ces offres ont été accueillies assez froidement; cependant on espère qu'elles adouciront les ressentimens du parti, et qu'elles le disposeront à servir le gouvernement, dans les mesures de rigueur qu'il prépare contre les partisans de la guerre et de l'ancienne monarchie.

Déjà on a donné des ordres pour que les Jacobins qui sont à Oleron reçussent quelques adoucissemens, pour que ceux qui ont été conduits à l'île d'Elbe fussent élargis, et pour envoyer dans l'intérieur de la Bretagne ceux qui étoient a bord des navires pour subir une déportation. On compte parmi les élèves que le Consul vient de faire entrer dans ses prytanées, beaucoup de jeunes gens qui appartiennent à des révolutionnaires du 10 Août.

---

*Effets de la Rupture avec l'Angleterre—Portrait de Buonaparté—Quelques Détails sur ce qu'on doit penser de son Influence et de l'origine de son pouvoir—Messages des Corps délibérans—Discours Poëtique de Carion-Nisas—Discours du Consul.*

*Paris, le 18 Mai.*

On nous a donné une opinion si exagérée de l'influence exercée par le Consul sur toutes les Puissances de l'Europe, que nous étions très-loin de nous attendre à la rupture qui



Digitized by Google

vient d'éclater, au dénouement provoqué par ses faux calculs, son insolence et son ambition.

Cet échec lui a fait du tort, même parmi ses stupides admirateurs. Ceux-ci nous avoient répété, avec assurance, que le nom de Buonaparte faisoit trembler les Rois, les peuples, déconcertoit toute la politique Européenne, et gouverneroit bientôt le monde.

Sans adopter toutes ces exagérations de l'enthousiasme, nous commençions à croire que l'aveuglement et l'effroi étoient tels dans les cabinets de l'Europe, qu'ils n'espéroient pas pouvoir lutter, avec avantage, contre le fougueux tyran qui nous subjugue, et qu'ils attendoient, pour l'attaquer, qu'il fût sérieusement menacé par nos mécontentemens.

Nous n'allions pas jusqu'à penser, ainsi que le prétendoient ses créatures, qu'on étoit de bonne foi dans la soumission, dans les égards ou dans l'admiration qu'on lui témoignoit; nous ne voyions dans cette déférence que les précautions d'une politique, à la vérité, timide et mal-entendue, mais qui trouvoit son excuse dans la nouveauté des événemens qui dérangeoient sa marche, et dans les succès de la puissance qui la soumettoit à ses volontés.

Nous nous disions: " Un tel ordre de choses ne peut durer: l'extravagance, l'ineptie d'un jeune soldat ne peuvent l'emporter long-temps sur les principes qui dirigent les pouvoirs réguliers et légitimes; on s'appercevra enfin que l'unique moyen de le contenir est de lui opposer une résistance ferme et des obstacles calculés; que son audace s'enhardit de toutes les concessions qu'on lui fait, que son ambition s'accroît à mesure qu'elle avance dans ses conquêtes, que son avidité croit n'avoir rien obtenu, quand il lui reste quelques dépouilles à dévorer; enfin, que, comme il est sans calcul, il sera toujours sans mesure."

Le séjour des étrangers, dans notre pays, a dû éclairer leur opinion sur le compte de Buonaparté, et par suite donner aux divers cabinets, une idée juste de la nature de son pouvoir, de l'étendue des forces dont il dispose.

Ils savent, sans doute, maintenant, qu'il n'a dû qu'à la surprise et à la ruse le rang qu'il occupe, et qu'il ne s'y maintient que par la terreur et l'espionnage.

Ils n'ignorent pas qu'il est loin d'avoir pour lui la faveur et le respect des peuples; et que si on nous permettoit d'émettre un vœu, tous nos souvenirs, toutes nos habitudes se souleveroient contre un étranger dont la tyrannie nous avilit

Digitized by Google

avilit encore plus qu'elle ne nous écrase, et nous inspire encore plus de honte que d'horreur.

Ils ont pu voir ce qu'il y avoit de réel dans cette gloire militaire qui nous coûte tant de sang et de larmes; qui a été créée par le concours de la fortune et de la révolution; et qui n'auroit jamais blessé nos regards de sa lueur trompeuse et de son éclat importun, s'il n'eût pas été de l'intérêt de quelques brigands de s'en faire un appui contre la haine des François.

S'ils ont bien examiné la cour dont il est entouré, ils ont dû juger par cet assemblage d'hommes obscurs, rampans, qu'il est jaloux de tout ce qui a quelque célébrité, qu'il écarte tout ce qui a de la fierté et de l'honneur, et que pour fixer seul les regards, il a soin qu'aucun nom connu ne s'offre en même temps que le sien, à la curiosité dont il est l'objet. S'ils ont apprécié son faste ruineux, son luxe insolent, ils ont dû n'y voir que les extravagances d'un parvenu, ses inclinations triviales et ses pompeuses puérilités. S'ils l'ont étudié dans ses audiences publiques; ils n'ont dû voir en lui qu'un héros de coulisses, tournoyant avec une vivacité apparente dans un cercle dont les regards observateurs inquiétoient son amour-propre, répétant avec embarras quelques phrases arrangées d'avance par ses Mentors, suppléant à la dignité par des manières brusques, à la noblesse par l'arrogance; négligeant les égards, parce qu'il lui coûteroit trop de les étudier; n'ayant jamais un mot heureux pour la circonstance, ni un compliment flatteur pour ceux à qui il veut plaire; enfin, sans aucune des qualités qui rendent le pouvoir aimable et qui font tolérer un usurpateur.

C'étoit sur la soumission de l'Europe qu'il vouloit fonder la nôtre, et sur les honneurs que lui rendent les puissances, qu'il vouloit graduer le respect qu'il exige de nous; si une fois l'Europe est désabusée, nous ne tarderons pas à reconvrer notre honneur et notre indépendance.

C'est sous ce point de vue que nous envisageons généralement l'issue de la querelle où il s'engage avec vous, et soyez persuadés qu'il aura de la peine à y intéresser tout ce qui n'est pas aventurier, tout ce qui n'a pas fondé sa fortune sur la ruine des peuples et la destruction de leurs gouvernemens.

Vous vous attendiez, sans doute, que ses messages aux fantômes représentatifs aménéroient ceux-ci à ses genoux; et que, sénateurs, législateurs et tribuns viendroient lui rendre des actions de grâces, pour une rupture produite par son

Digitized by Google

son entêtement, son orgueil et son ambition. Les quinze tribuns chargés par leur corps de cette mission philantropique, sont arrivés, suivant la nouvelle étiquette, dans les carosses du Gouvernement. Un des membres de l'Institut d'Egypte, Costaz portoit la parole; sans doute son discours n'avoit pas paru assez véhément à Carion-Nisas; car celui-ci s'est écrié d'un ton d'inspiré: " Eh quoi! Grand Consul! Encore un cri de guerre qui n'a pas été étouffé par les cent voix de cette renommée qui publie votre gloire et votre puissance! encore quelques pygmées qui se croient forts parce que vous fûtes modéré, et qui défient votre courroux, parce qu'ils ignorent combien il est terrible et inévitable! Ils oublient donc ces aveugles insulaires, que chaque fois que vous avez confié votre fortune aux abîmes sur lesquels ils règnent, leurs vaisseaux n'ont pu vous atteindre, et que les vents d'accord avec vos grands desseins, ont soufflé vers les lieux où ils vous appeloient!"

L'orateur, exalté par la présence du grand homme, alloit donner un libre essor à son imagination, lorsque le Consul, qui lui-même se sentoit inspiré, lui a fait un signe impérieux pour lui ordonner de se taire. Voici à-peu-près ce que les tribuns rapportent de l'entretien qu'il a eu avec eux: " J'avois cru, leur a-t-il dit, que l'acte le plus difficile de mon administration, et le plus utile en même temps, étoit d'amener les Anglois, nos éternels rivaux, à reconnoître d'abord le gouvernement de la république, et ensuite à se soumettre à l'influence qu'il exerce sur l'Europe; car s'il a fallu un grand pouvoir pour calmer en France les derniers efforts des factions, il nous faut de même une grande prépondérance pour faire respecter, par les puissances, ce que le vœu du peuple a établi parmi nous; et nous devons encore, pendant longtemps, obtenir d'elles par l'effroi, ce que plus tard nous obtiendrons de leur considération. Tel est le secret de ma politique, et de ce que j'ai fait dans l'intérieur. Un seul peuple que sa position, ses préjugés et son orgueil ont mis sans cesse en opposition avec nous, refusoit de faire la paix. Mon nom l'y a forcé. Cette paix étoit avantageuse pour nous; et elle devoit l'être, parce qu'elle terminoit une querelle injuste et que nous n'avions pas suscitée. Je me suis peut-être trop confié dans les transports avec lesquels le peuple Anglois a accueilli cette paix, dans l'influence que son opinion devoit avoir sur les ministres. J'aurois dû, dès les premiers jours d'un repos, pour le maintien duquel ils étoient

Digitized by Google

étoient disposés à faire de grands sacrifices; demander toutes les satisfactions qui m'ont été refusées depuis.

" Non, a-t-il ajouté d'un ton ému, je ne pouvois laisser un nom qui est la propriété du peuple François, puisque l'honneur qui y est attaché, est son ouvrage; je ne pouvois le laisser ainsi livré à tous les genres d'insultes. Je devois aussi garantir ma personne des attentats qui, chaque jour, la menacent, et qui sont tous médités dans ce repaire. Je devois enfin recouvrer Malte, qui est pour nous le chemin de la terre promise, de cette Egypte où nous avons acquis tant de gloire, qui nous coûte de si grands travaux, et où nous avons jeté les bases d'une prospérité qui nous promet d'être si féconde. Du moins les 18 mois qui viennent de s'écouler, nous auront procuré l'avantage d'exclure les Anglois de toutes les transactions continentales, de décomposer le parti qu'ils étoient parvenus à armer en France, et d'assurer tellement notre ascendant sur les puissances continentales qu'elles vont être ou témoins passifs, ou agens soumis dans la guerre qui va commencer. Nous avons peu de vaisseaux, mais nous employerons ceux de nos alliés et de nos voisins. Je suis déterminé à tenter une grande entreprise, à brusquer encore cette fortune qui ne m'a jamais abandonné. Si je réussis, je m'arrêterai, je laisserai reposer le monde; si je succombe, j'aurai répondu à mes ennemis qui prétendent que c'est pour moi que j'ai conquis le pouvoir, et que je sacrifie le peuple François à mon ambition.

" Le moment actuel étoit décisif pour établir le genre des relations que ce pays doit entretenir un jour avec l'Angleterre. Je devois tenir à l'exécution littérale du traité d'Amiens, parce que ce traité est le premier dans lequel la France a obtenu des avantages réels, soit pour elle, soit pour ses alliés. Si j'avois cédé Malte, sous prétexte que je dois des compensations pour les acquisitions que nous avons faites depuis la signature du traité, j'accordois alors à l'Angleterre le droit d'intervenir dans les arrangemens du continent. C'est ce droit que nous devons éternellement contester; car il s'appuyeroit sans cesse de la puissance de l'or, puissance qui chaque jour nous poursuit jusques dans nos propres foyers, et qui auroit encore armé contre nous une partie du continent, si je ne lui avois opposé dans les cours où elle vouloit s'introduire, toute l'influence que nous donnent nos succès et notre attitude menaçante.

" On

Digitized by Google

" On dit que je parle en maître, et que je révolterai tôt ou tard tous les cabinets, contre la politique expéditive et vigoureuse que j'ai adoptée. Je crois que cette diplomatie qui exclut toutes les ruses, qui rejette toutes les formes dans lesquelles les vainqueurs n'ont été que trop souvent enveloppés lorsqu'ils ont posé les armes pour négocier, que cette politique qui d'une main tient le sabre avec lequel elle a châtié ses ennemis, et de l'autre la plume qui doit signer leur amnistie, conviennent seules aux transactions des peuples essentiellement guerriers. Ce système, d'ailleurs, a réussi jusqu'à présent, et il devoit réussir dans l'état de foiblesse et d'incertitude où se trouvent les cabinets des diverses puissances."

" On dit que j'ai la prétention d'être mis sur la ligne des têtes couronnées : loin de combattre cette étrange accusation, j'ajouterai que le Premier Consul de la république Françoise est lui-même au-dessus des Souverains ; je vous avouerai que j'ai long-temps délibéré, si, pour céder à des insinuations qui m'ont été faites par quelques-unes des puissances, je ne devois pas donner une autre dénomination au chef suprême de la nation Françoise ; si je ne devois pas l'asseoir sur un trône électif, et le décorer d'un titre qui consacre sa souveraineté et sa suprématie : j'ai consulté là-dessus les royalistes, les républicains, les révolutionnaires ; j'ai trouvé tant de discordance dans leurs avis, que j'ai craint de déplaire à l'opinion, sans augmenter la force ni la considération de mon pouvoir.

" Voici d'ailleurs les réflexions que j'ai faites : si l'empire François doit, par le caractère guerrier de ses habitans, l'énergie de ses institutions, l'étendue de son territoire, exercer sur le continent une prépondérance durable ; pourquoi donner à son chef un titre qui l'assimileroit aux souverains des autres états, qui lui prescriroit envers eux des égards et une déférence qu'il peut être de son intêret ou de sa dignité de leur refuser quelquefois ?

" J'ai donc gardé le titre de Consul, parce qu'il admet d'un côté tous les ménagemens que le pouvoir doit à une nation républicaine, et parce que, de l'autre, il permet d'établir une étiquette plus sévère, des formes plus imposantes, dans nos relations avec les puissances qui doivent rester nos subordonnées.

" Les journaux Anglois ont voulu me faire un crime d'avoir proposé aux individus de la maison de Bourbon, une existence

Digitized by Google

existence brillante, à condition qu'ils renonceroient à leurs droits. Je vous avouerai que j'avois beaucoup de répugnance à entrer en négociation avec une famille à laquelle je ne reconnois depuis long-temps aucun droit à la couronne qu'elle a perdue. Mais plusieurs Conseillers d'Etat m'ont présenté cette démarche, comme un moyen d'éteindre à jamais les espérances, de calmer les murmures des partisans de cette famille; les envoyés de quelques puissances me l'ont demandée comme une preuve de mon respect pour les droits des familles souveraines; je m'y suis résigné. Mais la gloire nationale n'a été compromise par aucune offre directe. Dès ce moment, a-t-il ajouté d'une voix forte et en prenant une attitude théâtrale, il n'y aura plus de pardon pour les imprudences ou les tentatives d'un parti auquel il ne reste plus de prétexte, ni d'espoir.

" Venant ensuite aux chances qui me sont offertes par la guerre, et aux risques que je puis y courir: j'avoue que nous devons renoncer à quelques-unes de nos colonies, et que le commerce souffrira beaucoup d'une rupture non prévue, qui compromet toutes les avances qu'il avoit faites, pour rétablir ses relations anciennes. A l'égard des colonies, l'esprit de révolte qui y règne, et que des forces imposantes n'ont pu parvenir à éteindre, m'a ôté tout espoir d'y rétablir l'ordre, et a dirigé mes calculs vers d'autres colonies plus importantes, plus rapprochées, de sorte que j'ai à-peu-près abandonné le projet de soumettre celles des anciennes qui sont encore rebelles, et que, sans attacher beaucoup d'importance à celles qui nous restent, je veux, et je veux fortement ouvrir à nos commerçans d'autres perspectives et d'autres débouchés. Le temps n'est pas venu de développer là-dessus toutes mes vues, d'indiquer toutes mes entreprises, mais elles sont de nature à rassurer beaucoup les villes maritimes, et à leur donner même de grandes espérances.

" Quant à la rupture de la négociation, ce n'est pas ici le moment de vous entretenir des sacrifices de tout genre que j'ai faits pour maintenir la paix. Vous en jugerez par les pièces que j'ai fait imprimer, et c'est là que l'Europe verra si Buonaparté est aussi emporté, aussi orgueilleux qu'on le dit, et si son caractère exclut les négociations qui exigent de la prudence et des égards.

" C'est à vous tous qui communiquez plus immédiatement que le chef de l'état, avec toutes les classes de la nation à les éclairer sur ce qu'elles doivent penser de la conduite que



Digitized by Google

j'ai tenue et des avantages que leur promet ma sollicitude constante pour leur bonheur et pour leur repos. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire; c'est que l'état de guerre ne produira pas une forte augmentation d'impôts, et que je trouverai dans les sacrifices de mes alliés de quoi couvrir les dépenses extraordinaires auxquelles je vais être forcé."

Le Consul a récité ce discours sans hésitation: les tribuns ne savoient ce qu'ils devoient admirer le plus, de cet effort de mémoire, ou de la franchise avec laquelle il venoit de leur parler. L'audience étoit assez nombreuse; on y remarquoit dix généraux, une foule d'officiers de tout grade, et plusieurs membres de l'Institut.

On a fait depuis quelques jours beaucoup d'arrestations. Nous voyons revivre tous les symptômes du régime de 93. On attribue ce redoublement de violences à une découverte qui a vivement affecté le Consul. La police a acquis la preuve que les François ont voulu donner à leur chef Corse un avant-goût du sort que lui prépare leur amour. L'effigie du Consul, sur les nouvelles pièces de 5 francs, a été mutilée dans une partie qui doit lui rappeller la fin de Roberspierre.

---

*Bassesse des Corps délibérans—Détails sur leur visite en masse à St. Cloud—Fierté des Demoiselles du Palais Royal—Scène préparée au Tribunat—Discours d'un homme de bon sens à la Populace de Paris—Fâcheuse interruption.*

*Paris, le 27 Mai.*

Croyez-vous que toutes ces jongleries patriotiques dont nous venons d'être les témoins, aient communiqué quelqu'élan à l'opinion, lui aient fait partager la haine qu'on ne feint d'éprouver contre votre pays, que pour plaire à notre tyran? Nous avions prévu ces discours d'appareil, ces transports étudiés, et nous ne sommes pas plus étonnés ici de la bassesse de tous ces corps qui vont se jeter en masse aux pieds de celui qui les créa et qui les soutient, qu'on ne l'est en Asie de voir les eunuques et les muets abaisser leur tête dans la poussière, quand le Sultan paroît.

Nous rougirions de l'avilissement de ces prétendus corps représentatifs, s'ils tenoient à nous par quelque lien, s'ils avoient été constitués par un pouvoir légitime ou confirmés par nos suffrages; mais qu'y a-t-il de commun entr'eux et nous? Ils ont reçu leur mission d'un usurpateur; nous ne fûmes

Digitized by Google

fûmes consultés ni sur leur institution ni sur leur composition.

Ils récèlent une foule d'individus qui n'échappent que par leur obscurité à la censure publique ou à nos souvenirs; qui doivent leur élévation aux caprices de Buonaparté, à la protection de quelques femmes décriées, à l'influence d'un Rœderer, d'un Talleyrand, d'un Cambacérès, de tout ce qui s'est le plus avili, depuis quelque temps, par sa lâche soumission à notre tyran, et par les perfides conseils qui ont dirigé sa marche, encouragé sa violence.

En supposant qu'on regarde la possession comme établissant le droit, et qu'on s'arrête uniquement à la conduite de ces corps; comment ont-ils cherché à faire oublier leur origine impure et illégitime; par quels services ont-ils mérité notre reconnoissance; quelle action courageuse leur a donné des droits à notre estime? Citera-t-on les premiers élans du tribunat, et la réforme qu'il subit pour avoir voulu, non pas s'opposer aux entreprises du despotisme, mais donner une apparence de liberté aux délibérations qui devoient les consacrer ou y applaudir? Nous ne voyons là-dedans que la lutte de quelques complices qui disputoient au tyran qui leur devoit son élévation, la part qu'il leur avoit promise dans nos dépouilles ou dans le pouvoir qui nous opprimoit. Jamais ils ne voulurent ni défendre nos intérêts, ni revendiquer nos droits. Quels progrès rapides, d'un côté, dans l'arbitraire, et, de l'autre, dans l'avilissement! Déjà nous avons vu renouveller parmi nous toutes ces scènes de bassesse et d'ignominie qui déshonorèrent le sénat Romain sous les Néron, les Tibère et les Caligula: déjà nous voyons tous les présages qui annoncèrent leur tyrannie, toutes les entreprises qui la préparèrent.

Rien, ni dans le caractère du despote qui s'élève, ni dans la composition des corps destinés à retracer quelques formes tutélaires; non, rien ne nous rassure contre l'avenir.

Nous ne connoissons de Buonaparté que ses opinions fougueuses pendant la révolution, que les affreux services qu'il rendit aux tyrans populaires, que ses trophées sanglans, ses exécutions barbares; que l'empressement féroce avec lequel il a disposé de la vie des François, chaque fois qu'elle a dû ajouter à sa réputation ou à son pouvoir; nous ne connoissons que sa profonde insensibilité pour nos misères, que son égoïsme et son imprévoyance. Nous ne connoissons es corps qu'il a créés, que leurs vils empressemens pour sa per-



Digitized by Google

sonne, que leur lâche complaisance pour ses caprices ; nous les voyons ses exécuteurs quand il proscrit, ses prôneurs quand il opprime ; attachant leurs noms aux actes dont il craindroit de prendre sur lui tout l'odieux ; allant toujours au-delà de ce qu'il exige ; prodiguant la louange quand on ne leur demande qu'un consentement tacite ; et se prosternant à ses pieds quand il paroît leur reconnoître quelque pouvoir et quelque indépendance. Chaque événement funeste pour la patrie a excité leurs transports, chaque tentative contre notre liberté a animé l'éloquence de leurs orateurs. Tel est l'homme qui nous gouverne ; tels sont les esclaves qui le servent.

La dernière séance du tribunat est ce qu'il y a eu de plus marquant dans toutes les scènes arrangées, non pour nous communiquer une patriotique fureur contre l'Angleterre, mais pour vous effrayer, et pour tromper l'Europe. Tous les rôles avoient été distribués avec art, étudiés avec soin. Quelques orateurs subalternes devoient d'abord escarmoucher contre l'Angleterre, pour préparer les esprits aux importantes communications qui alloient être faites par les conseillers d'état. Ceux-ci devoient arriver brusquement au milieu des innocentes déclamations des tribuns Boissy et Labrouste, fixer impérieusement l'attention et annoncer solemnellement la reprise des hostilités.

Tous les commis du conseil d'état, ceux du tribunat, les six cent espions que la police entretient dans les jeux du Palais Royal, les jongleurs et les musiciens qu'elle soudoye dans les cafés, devoient former leur cortège, et l'audience destinée à applaudir aux discours furibonds des orateurs.

Tout s'est passé comme on l'avoit prévu. Un aventurier nommé Riouffe, placé au tribunat par les soins de Talleyrand et par la protection de Madame de Staël, a prononcé le mot magique de DESCENTE ; les cris de fureur, les trépignemens de rage, tous les mouvemens qui rappellent les beaux jours de Roberspierre et le règne brillant des *tricoteuses*, ont éclaté alors ; et ensuite par un élan spontané, les filles publiques, les espions, les conseillers d'état, les escrocs et les jongleurs, se sont acheminés pêle-mêle vers St. Cloud, pour offrir au Consul le tableau d'un enthousiasme digne de lui. Tous les fiacres ont été mis en réquisition pour traîner ce brillant cortège ; mais il y a eu entre les tribuns et les demoiselles du Palais Royal une petite altercation qui a empêché celles-ci d'aller présenter leurs hommages au Consul ; elles ont refusé de se compromettre avec ces messieurs, dans la

Digitized by Google

la crainte que le public n'imaginât qu'elles montoient en voiture avec la livrée.

Pendant qu'on s'extasioit au tribunat sur les gentillesses du petit Riouffe, un orateur plus approuvé par ses auditeurs, quoiqu'applaudi d'une manière moins bruyante, avoit ouvert une séance dans le jardin du Palais Royal : " Mes amis, disoit-il, aux curieux qui l'entouroient, j'ai voulu arriver aussi dans la salle de nos tribuns, mais elle étoit tellement remplie de ces gens qu'on craint de rencontrer, de ces oiseaux de mauvais augure qui ne vivent que du mal qu'ils nous font, que je n'ai pas insisté pour entrer. Au reste, ne regrettons pas d'être restés en-dehors ; car enfin que font ils là ? que disent-ils ? Ils adressent de beaux complimens au gouvernement qui les paie, des phrases bien trompeuses au peuple qui les juge ; ils applaudissent à une guerre qui nous ruine, ils approuvent des mesures qui nous tourmentent ; ils oublient ce qu'ils sont, ce qu'ils nous doivent. Eh ! que nous importe leur joie, si elle vient de ce qui fait notre misère ; leur enthousiasme, s'il n'est produit que par des motifs qui confirment leur honte et notre esclavage ? Ah ! je n'aime pas qu'on montre tant d'exaltation au milieu des malheurs publics, à l'approche d'une guerre entreprise pour qu'un rocher, qu'on avoue ne vouloir pas conserver pour nous, n'appartienne pas à l'Angleterre. Mes amis, moins de gloire et plus de bonheur, moins d'influence au-dehors et plus de liberté dans l'intérieur."—L'orateur alloit continuer lorsqu'un des limiers les plus actifs de la police consulaire, à la tête d'une escouade des vétérans qui veillent à la sûreté des tribuns, l'a arraché aux applaudissemens de l'assemblée. On ne sait encore si on le déclarera royaliste ou jacobin.

Vous verrez dans les journaux les détails de la grande séance de St. Cloud. Vous pensez bien que le Consul s'est encore livré en présence de ses autorités constituées à cette humeur babillarde qu'il n'évite jamais de satisfaire, même aux dépens de sa considération personnelle. Les journaux ne publieront pas ce qu'il a dit des diverses puissances de l'Europe et de ses projets sur elles ; il ne voyoit autour de lui que des valets, il s'est cru en famille ; aussi a-t-il poussé jusqu'à l'indiscrétion les épanchemens auxquels ils s'est livré dans cette circonstance.

La session du corps législatif sera terminée dans quelques jours ; le gouvernement donne une mission de confiance à plusieurs des législateurs ; ils en ont été prévenus par une circulaire très-curieuse qui leur a été adressée par le Grand-Juge.

*Nouvelles*

Digitized by Google

« Mais nous ne pouvons laisser de même le Midi dans un état de neutralité, qui compromettroit entièrement notre sûreté. Tous les ports de la Méditerranée doivent être à nous. Cette belle Italie sera entièrement séparée de l'influence Angloise, et désormais, soit qu'il y ait paix ou guerre, c'est nous qui devons faire tout son commerce, qui devons ouvrir ou fermer ses ports.

« Naples nous est soumis par la nécessité ; le St. Père tient à nous par la reconnoissance ; il n'y a donc de ce côté aucune résistance à craindre, et je puis annoncer que la Maison d'Autriche ne fera pas la moindre démarche pour soustraire le royaume de Naples à une influence qui fait notre sûreté et la sienne ; car il seroit possible qu'entraîné par les conseils d'un ministre vendu aux Anglois, le Roi de Naples leur ouvrît ses ports ; et c'est en effet le sauver, que de le mettre dans l'impuissance de s'attirer notre courroux.

« L'Espagne mal conseillée ne nous a pas offert cette coopération active que nous avions droit d'attendre d'une puissance qui n'existe que par notre volonté ; mais j'ai pris des mesures pour que nous n'ayions rien à redouter de sa défection. Cette famille ne nous aime pas ; et je me conduis avec elle en conséquence.

« Quant au Portugal, notre influence n'y est plus douteuse. La conduite énergique et franche du brave militaire qui y remplit les fonctions d'ambassadeur, nous assure dans les conseils qui dirigent le Prince régent une grande prépondérance.

« La Hollande a voulu aussi méconnoître ses intérêts et oublier qu'elle doit servir d'entrepôt à nos soldats, et nous fournir des moyens de transport. Elle a sollicité une neutralité qui seroit toute à notre désavantage, et que la perfidie Angloise tourneroit bientôt contre nous ; on peut être rassuré de ce côté. Je n'accorderai à ce pays aucune amélioration qui ne seroit pas selon nos intérêts, ni une indépendance dont il abuseroit infailliblement.

« Il s'écoulera sans doute encore long-temps avant que les Etats qui doivent se ranger dans notre système politique s'y soumettent sans murmure, et le secondent de bonne foi : jusques-là nous devons employer la menace pour les intimider, s'ils chancèlent, et au besoin la force pour les réduire, s'ils résistent. Un grand Etat ne peut fonder sa politique sans exciter autour de lui quelques froissemens, sans faire quelques

Digitized by Google

quelques malheureux ; et il est naturel que ces inconvéniens affectent plutôt les étrangers que nôtre intérieur.

" Il existe une puissance qui n'est point encore en harmonie avec le grand Tout que j'ai en vue : c'est la Turquie. Notre ambassadeur fait des progrès fort lents sur un cabinet qui depuis quelque temps ne connoît et ne respecte que l'influence Angloise ; mais j'espère persuader au Divan, que s'il n'a pas sur le continent un appui formidable, il doit s'attendre à voir ses provinces Européennes partagées par les puissances qui les avoisinent, et ses Etats d'Asie dévorés et dissous par des guerres intestines. Ce gouvernement n'a jamais pu être en contact direct avec aucune puissance d'Europe : ses usages, ses formes s'interposent toujours dans ses communications diplomatiques : il faut donc, davant tout, applanir ces difficultés ; j'espère que dans peu il marchera à l'Européenne.

" La Russie attend de nous que notre influence décidera le Divan à lui céder une portion des provinces de la Turquie d'Europe : peut-être nous convient-il de réaliser ces prétensions et de donner à Sa Hautesse les moyens de s'aggrandir en Asie ; car ses provinces Européennes ont toujours été un foyer de révolte et un prétexte de guerre.

" Jusques-là, vous voyez que nous sommes les arbitres des plus importantes transactions, et que cet ascendant, nous le devons sur-tout à la manière hardie que nous avons adoptée, et à une marche qui n'est point derangée par des tiraillemens intérieurs.

" Dans quelques jours, le corps législatif terminera sa session. Elle s'est ouverte avec la paix, elle se termine quand la guerre commence : j'espère que nous le rassemblerons sous des auspices plus favorables, et pour consacrer une paix plus durable que celle que la perfidie Angloise vient de rompre.

" Si nous éprouvons des revers, du moins nos contemporains et la postérité loueront notre conduite et nos efforts, tandis que les Anglois, s'ils sont vainqueurs, n'auront pas même le droit de s'estimer eux-mêmes. J'ai chargé mon ministre de l'intérieur de remettre des instructions particulières à un membre de chacune des députations qui composent le corps législatif. Je compte que cette mission sera remplie avec zèle par ceux que la confiance du Gouvernement a désignés ; il reste encore trente places vacantes dans le sénat, et je n'ai encore nommé à aucune sénatorerie."

*Bruits*



Digitized by Google

*Bruits Courans.*

*Paris, le 8 Juin.*

Nous avons été saisis d'étonnement, en apprenant l'issue de l'expédition contre le pays d'Hanovre. Nous la regardions ici, comme une entreprise folle qui exciteroit l'indignation des puissances du Nord, et qui leur serviroit de prétexte pour punir une ambition qui croît avec ses succès. L'événement a encore cette fois couronné, et presque justifié l'audace. Ce pays que la Prusse avoit occupé, sans oser y lever aucune contribution, Buonaparté vient de l'envahir et se propose d'y exercer tous les droits de la conquête. Non-seulement les puissances voisines n'apperçoivent ou ne redoutent point le contact d'une armée Françoise ; mais elles encouragent sa marche, elles dirigent ses mouvemens, elles lui livrent toutes les avenues de leurs états.

Ce phénomène manquoit à la singularité des événemens qui nous frappent depuis quelques années ; il manquoit aussi à la fortune étonnante de l'homme qui nous gouverne.

Depuis ce moment, les agens du Consul font circuler ici les bruits les plus extraordinaires, et vous pensez bien que le succès qui leur sert de prétexte, empêche que notre bon sens ne les discute.

On nous dit que Buonaparté va être proclamé protecteur de l'Europe continentale, et le chef d'une coalition dont le but est d'obtenir la liberté des mers.

Qu'on prépare un nouveau pacte qui divisera le continent Européen entre quatre grandes puissances, et qui assimilera les droits de Buonaparté à ceux des souverains les mieux établis et les plus respectés.

Que le P. N. du G. F. ne parle de lui qu'avec la plus profonde vénération, et ne manque pas d'ôter son chapeau chaque fois qu'on prononce le nom du héros.

Que le Consul a refusé la main d'une grande princesse.

Que Lucien épousera la veuve du Roi d'Etrurie.

Que, si Buonaparté se décide au divorce, il donnera à celle qu'il aura répudiée, une principauté en Italie, pour elle et ses descendans ; qu'on espère bien que quelque Prince actuellement régnant, enchanté de grossir ses états de ceux de cette veuve célèbre, offrira de réparer l'injure que lui aura faite son deuxième époux.

Que la veuve du Général Leclerc épousera le P. J. B.

Que

Digitized by Google

Que la nouvelle dynastie revendiquera, comme propriété de famille, tous les trônes encore occupés par la maison de Bourbon.

Qu'après le voyage de Bruxelles, le Consul établira dans ses palais l'étiquette des cours de l'Orient.

Qu'il ne se montrera aux yeux des envoyés des puissances que sur un trône et à travers un tissu qui dérobera la petitesse de sa taille, la mesquinerie de ses formes, et la trivialité de sa figure.

Qu'il se fera servir à genoux; et que les présidens des corps délibérans ne pourront l'aborder qu'après avoir fait trois génuflexions, et avoir frappé trois fois la terre avec leurs fronts.

Qu'il va adopter un costume moitié royal et moitié sacerdotal.

Que les puissances reconnoîtront en même temps son titre souverain et sa mission divine; qu'elles introduiront dans leur administration intérieure les changemens qu'il croira nécessaires, et dans la religion de leurs sujets les réformes qu'il prescrira.

Que le Pape lui cédera sa thiare, et consentira à devenir son premier évêque.

Que toutes les sectes lui enverront des députés pour lui demander ce qu'elles doivent croire et ce qu'elles doivent adorer; enfin, que Paris va devenir la capitale du monde religieux.

---

*Napoléon fait des Miracles, pour prouver que sa mission est divine—Sensation que cause à Paris la certitude de l'Empoisonnement des Malades de l'Armée d'Egypte—Placard insolent contre le Consul—La Conscription—Moreau, Massena, Minerve Cambacérès.*

*Paris, le 14 Juin.*

Le Cardinal Caprara a désigné une commission ecclésiastique, pour recueillir les miracles qui doivent prouver la mission divine du Sieur Napoléon Buonaparté, et qui lui donneront un jour les honneurs de la canonisation. On s'occupe maintenant de celui qui a sauvé la vie à ce saint homme, dans le dernier danger qu'il a couru à St. Cloud. M. Cambacérès



Digitized by Google

téres a certifié qu'il avoit vu un chérubin qui enlevoit le Premier Consul entre ses bras, et qui le déposoit doucement sur le gazon; il ajoute que les chevaux se sont arrêtés tout à coup, et comme s'ils y avoient été contraints par une influence miraculeuse.

Depuis que cette commission est en activité, Buonaparté contrefait l'inspiré; il feint de s'entretenir avec une intelligence supérieure, lève sans cesse les yeux au ciel, salue respectueusement un objet qui n'est sans doute visible que pour lui; il s'enferme seul des heures entières, et reparoît ensuite avec un visage radieux, qui respire le contentement et l'espérance.

On croit que Madame Buonaparté ne sera pas du voyage de Bruxelles; quelques-uns disent qu'elle a ordre de paroître malade; d'autres, qu'elle l'est réellement.

Trois chymistes fameux, MM. Chaptal, Fourcroy, et Berthollet, ont des entretiens fréquens avec le Consul, qui a fait établir des fourneaux dans un cabinet voisin de son appartement; on ignore s'il s'occupe du grand œuvre, ou bien de ces innocentes expériences qui ont guéri en Egypte les malades de son armée. On n'auroit pas remarqué le goût de M. Buonaparté pour la chymie, si son épouse n'étoit tombée malade; mais on observe que plusieurs des premières places de l'état sont occupées par des hommes très-habiles dans cette science; que M. Fourcroy est conseiller d'état; que M. Chaptal est ministre de l'intérieur, et M. Berthollet membre du sénat, etc. etc. etc.

Le payeur extraordinaire qui est à la suite du Premier Consul pendant le voyage de Bruxelles, a dix millions dans sa caisse. C'est l'Espagne qui les a fournis.

Madame Buonaparté a reçu des divers électeurs créés par son mari, des présens qu'on évalue à six millions. Un des électeurs en avoit envoyé de si mesquins et qui étoient si disproportionnés avec les trésors qu'on lui connoît, qu'en les recevant Madame Buonaparté a dit: " Envoyez cela à ma sœur Leclerc." On pense bien que cette phrase a été comprise, et que l'avarice a cédé à la terreur ou à la reconnoissance.

On commence à être instruit dans le public de ce qui s'est dit au Parlement d'Angleterre à l'occasion de la guerre. L'empoisonnement des malades de l'armée d'Egypte est aussi connu, et n'est pas plus contesté à Paris qu'à Londres. Mais le croiriez-vous? cette circonstance qui sembloit devoir donner

Digitized by Google

donner à la haine qui poursuit Buonaparté de nouveaux prétextes et une plus grande exaltation a frappé tous les esprits de terreur; et il semble que c'est seulement d'aujourd'hui, qu'on est convaincu que tous les moyens sont bons à cet homme, pourvu qu'il arrive à son but; et que pour nous servir de l'expression de Syéyès, il est né tyran comme Homère étoit né poëte. Nous avions été témoins des déportations qu'il a froidement ordonnées, de toutes les vexations qu'il a organisées lui-même contre les objets de sa haine ou de sa jalousie; nous savions que, pour éviter un danger, ou conjurer un orage, il sacrifieroit la moitié de notre population; cependant nous osions nous exprimer librement sur son compte, quoique le danger fut le même qu'à présent, et quoique ses espions fussent aussi nombreux: maintenant nous sommes frappés de stupeur, et si demain on nous disoit qu'il a empoisonné les eaux de la Seine, nous croirions tous avoir déjà les entrailles brûlées par le poison. On se presse autour des officiers de l'armée d'Egypte, on leur demande avec anxiété, s'il y a dans cette exécution barbare quelque chose qui prouve que ce tyran n'a pas été le plus atroce et le plus froid des bourreaux; si la crainte de quelque maladie contagieuse n'a pas obligé de sacrifier les malades et les blessés à la sûreté du reste de l'armée; ils évitent de répondre, ils balbutient quelques excuses; on voit que leur fortune ou leur vie dépend de leur silence; et ces réticences sont loin de nous rassurer.

Peut-être aimeroit-il mieux nous voir encore frondeurs et libres dans nos propos, plutôt que silencieux et effrayés comme nous le sommes depuis quelques jours. Il ne s'élève plus de discussion sur son compte, ni dans les salons, ni dans les lieux publics. On regarde ses partisans comme ses complices; personne n'ose les contredire; et chacun se dit, en voyant un de ces lâches adulateurs: C'est peut-être celui-là qui se chargera d'exécuter sur nous les projets affreux qui se méditent à St. Cloud. On a commencé dans quelques églises les prières pour le succès de la guerre, et des curés voulant faire preuve de zèle en devançant les mandemens qui doivent les prescrire, ont déjà déclamé contre les Anglois: mais les églises ont été désertes, et lorsqu'on a fait les prières ordinaires pour le Premier Consul, elles ont été accueillies par le plus profond silence.

Voilà quinze jours que le Consul s'est privé d'aller au théâtre; on lui a fait craindre une indifférence qui, dans les circonstances

Digitized by Google

circonstances actuelles, décéleroit trop l'état de l'opinion. Plusieurs préfets ont écrit au ministre de l'intérieur qu'il y avoit beaucoup de danger à exécuter les dispositions de sa dernière lettre contre les parens des conscrits. " La misère est si grande dans les campagnes, disent-ils dans leurs dépêches, que ce surcroît d'oppression produiroit la révolte dans beaucoup de villages. Tous les garnisaires sont distribués chez les habitans qui n'ont pas payé l'impôt. D'ailleurs, on trouve peu de personnes qui veuillent se prêter à ces exécutions désolantes et périlleuses. Quelques malheureux, dans leur désespoir, ont mis, pendant la nuit, le feu à leurs propres maisons, pour se venger des garnisaires qu'on y avoit placés ; plusieurs sont morts des suites de ces vengeances. Les poursuites qui ont été tolérées pour le recouvrement des impôts rencontreront de plus grands obstacles quand il s'agira de la levée des conscrits. Tous les rapports de la gendarmerie s'accordent sur le danger qu'il y a de les poursuivre. Dans quelques communes où les gendarmes ont voulu exécuter leurs ordres malgré toutes les résistances, le peuple s'est porté dans leurs maisons, les a dévastées, enlevé leurs femmes et leurs enfans pour servir d'ôtages jusqu'à ce qu'on leur eût rendu les conscrits qui avoient été saisis. Les curés qui ont voulu recommander l'exécution des lois, user de l'autorité de la religion pour diminuer l'aigreur des esprits, ont été maltraités jusques dans les églises ; on a muré pendant la nuit les portes de leurs presbytères, on les a accablés de toutes sortes d'outrages. Les moissons vont commencer dans beaucoup d'endroits ; on manque de bras pour les faire ; cet incident fait sentir encore plus vivement l'absence des jeunes gens en état de travailler ; il intéresse tout le monde à eux, il engage à les protéger, à leur donner asile. La gendarmerie n'est pas assez forte ni assez généralement dévouée, pour faire toutes les poursuites. Il faudroit de la cavalerie de ligne, encore il seroit à propos de ne la cantonner que dans les pays soumis aux lois, pour qu'elle ne se laissât pas fléchir par les prières ou entraîner par les mécontentemens."

Tel est l'état des choses ; on peut voir d'après cela que la guerre ne commence pas sous les auspices les plus favorables, et qu'il sera difficile d'envoyer armée sur armée pour tenter une expédition contre vous. Malgré les fanfaronnades de quelques jeunes militaires qui paroissent ne soupirer qu'après cette expédition, il ne paroît pas que l'armée soit séduite par la perspective qu'elle lui offre. Afin de vaincre cette indifférence

Digitized by Google

rence et de donner quelque confiance à ses soldats, Buonaparté voudroit que quelque puissance indépendante, telle que la Prusse ou la Russie, parût vouloir courir avec lui les chances de l'invasion; ce seroit comme une avant-garde à la suite de laquelle iroient, selon lui, sans résistance et même avec enthousiasme, tous ceux pour qui l'appât du butin est moins puissant que la certitude du danger; mais on ne croit pas que ce calcul lui réussisse.

Les agens de la police ont été occupés, il y a trois jours, à arracher des placards d'un genre nouveau dont on avoit couvert les murs de Paris. Ils représentoient Buonaparté montant à l'échelle, et prêt à être lancé dans l'éternité d'une manière tout-à-fait ignoble. Au bas on lisoit: *Projet d'ascension*, pour servir de *pendant* à un *plan de descente*. Le Consul est entré dans une si grande fureur en recevant ce fâcheux pronostic, qu'il a fallu le jeter dans un bain froid, pour le guérir d'un spasme qui menaçoit de l'enlever au grandes destinées qu'on lui prépare. Cet incident, rapproché de la mutilation qu'on a fait subir à toutes les pièces qui portent son effigie, a beaucoup augmenté ses craintes et lui fera sans doute différer son voyage. On dit aussi qu'il a fait demander au Roi de Prusse une entrevue qui d'abord avoit été accordée, mais à laquelle ce prince avoit ensuite renoncé, parce qu'on n'avoit pu en régler le cérémonial; que le Consul a cherché à renouer cette négociation, et que c'est pour en attendre le résultat qu'il a différé son départ.

Enfin on prétend maintenant qu'il est douteux que le Landgrave de Hesse Cassel se rende à Bruxelles, et l'Electeur de Wurtemberg à Strasbourg, quoique ces deux princes aient permis qu'on annonçât, dans les gazettes qui s'impriment dans leurs états, qu'ils iroient rendre leurs hommages au premier magistrat de la République Françoise.

M. Talleyrand avoit proposé que la cour de St. Cloud prît le deuil pour la mort du Roi d'Etrurie. Monsieur, lui a dit le Consul, cela est-il dans l'étiquette que Gengis-kan avoit établie?—Comme le Ministre interdit cherchoit le sens de cette demande; le Consul a ajouté: " Ecrivez à la veuve que je prends son fils sous ma protection."

Le Général Massena a promis au Consul d'user de tout son crédit sur les généraux, pour les attacher à sa personne et à son administration. Il est admis à tous les conseils de guerre qui se tiennent à St. Cloud; et on a la plus grande déférence pour ses avis. Il donne depuis 15 jours, soit à sa campagne, soit

Digitized by Google

soit dans l'hôtel qu'il occupe à Paris, de grands dîners, où sont admis les généraux et les chefs des corps qui se trouvent à Paris ou dans les environs. Ses quatre aides-de-camp font eux-mêmes les invitations. On croit que c'est le Consul qui fournit à cette dépense, qui est très-considérable.

Le Général Moreau ne se montre presque plus à Paris; on dit qu'il passe dans sa terre des soirées très-gaies, et qu'on y joue des proverbes qui sont des satyres ingénieuses sur le Consul et sa cour.

On croit que M. Cambacérès sera chargé, en l'absence du Premier Consul, de la représentation extérieure. Ce qui a accrédité cette conjecture, c'est que M. Cambacérès a montré, depuis quelques jours, avec affectation, la tabatière que Buonaparté lui donna lorsqu'il revint de Marengo. Le dessus de cette tabatière est une allégorie, qui représente le dieu Mars, prêt à s'élancer sur un char attelé de griffons, et remettant à Minerve les rènes de l'Empire. Le dieu Mars est un portrait fort ressemblant de M. Buonaparté, et les flatteurs de Cambacérès lui ont persuadé qu'il y avoit beaucoup de ses traits dans la figure de la déesse.

---

*Adieux du Consul à son Conseil d'Etat—Discours écrit qu'il y prononce sur la Situation de la France et sur les Réformes qu'exige le perfectionnement de l'Administration Intérieure.*

*Paris, le 20 Juin.*

Avant-hier le Consul a annoncé au Conseil d'Etat qu'il le présidoit probablement pour la dernière fois avant son départ. La séance a duré fort long-temps. Voici ce qui en a transpiré dans les cercles habituellement fréquentés par les Conseillers d'Etat. Le Consul ne leur a jamais paru plus gai, plus tranquille, ni plus affable que dans cette séance. Il les a consultés, dans un discours écrit, sur une foule de détails, soit politiques, soit administratifs, qu'il ne leur confie pas ordinairement. " Avant de vous quitter, a-t-il dit, pour un des voyages les plus importans qui aient encore été entrepris par le chef d'un empire, je crois devoir dire à mon Conseil d'Etat, combien je suis content de son zèle

Digitized by Google

zèle et de sa fidélité, et combien j'en espère encore, sur-tout pendant mon absence.

" Une grande entreprise occupe ma pensée, de grandes améliorations appellent mes regards. Sans vous entretenir, dans ce moment, d'un vaste projet pour lequel je réclamerai le concours de vos lumières et de vos efforts, je dois vous tracer les divers objets dont je désire que les sections du conseil s'occupent sans délai.

" Nous ne pouvons nous dissimuler que notre administration intérieure n'a pas le même ensemble, la même activité que nos rapports extérieurs. Nous sommes forts et respectés au-dehors, mais au-dedans nous sommes timides, irrésolus ; obligés de consulter l'opinion, sans cependant avoir toujours les moyens de la maîtriser ou de la conduire.

" D'où vient cette marche embarrassée, d'où viennent ces tiraillemens intérieurs ? . . . C'est ce que je n'ai encore pu découvrir entièrement. Peut-être a-t-on mis trop de circonspection dans des entreprises qui exigeoient de l'audace, peut-être a-t-on donné trop d'importance à l'opinion dans des circonstances où il falloit brusquer son vœu ou s'en passer tout-à-fait. Je ne sais, mais il me semble qu'il falloit rompre sur-le-champ toutes les habitudes que la révolution avoit fait contracter aux masses. Ainsi amenées à l'obéissance par des moyens fermes, elles auroient pris moins d'intérêt aux changemens qu'exigeoit le retour de l'ordre, et nous aurions eu plus de liberté, pour les essayer tous en même temps.

" Les François sont en général trop frondeurs et trop inquiets. Cette légèreté qu'on leur reprochoit autrefois et dont quelques ministres habiles avoient fait leur profit pour établir un pouvoir absolu, cette légèreté n'existe plus. Elle est remplacée par l'exigeance et l'inquiétude. J'ai reçu beaucoup de rapports sur la manière dont ce peuple envisage notre administration, sur ce qu'il en espère, sur ce qu'il en exige. J'ai vu presque toujours un mécontentement qui avoit rarement des prétextes, ou qui exagéroit ceux qu'il pouvoit avoir ; j'ai vu que le mieux n'étoit jamais senti ni apprécié, et que nous avions toujours été au-dessous de l'attente et des désirs de l'opinion.

" On ne s'est pas assez souvenu du chaos auquel nous avons succédé, et on s'est trop rappelé les prétentions, qui n'avoient pas peu contribué à le produire.

" En vérité, quand je vois les injustices qui accueillent nos améliorations, et la licence avec laquelle on juge nos



Digitized by Google

actes et notre conduite, je suis forcé de me demander avec amertume, si nous n'avons pas été trop doux, trop conciliateurs; et si cette nation peut s'accommoder d'un pouvoir tempéré.

" Je suis assez content, en général, des grands propriétaires; ils ont pour le Gouvernement le respect et la déférence que nous avons droit et intérêt d'exiger d'eux; peut-être ne lui ont-ils pas montré assez de confiance, peut-être ont-ils mis peu d'empressement à s'envelopper dans ses destinées, peut-être enfin n'ont-ils pas fait assez de sacrifices pour le soutenir dans ses embarras; mais, pour le moment, il ne nous convient pas d'approfondir tous ces griefs; c'est quelque chose qu'ils n'aient pas cédé à la dépravation des classes subalternes, et qu'appréciant ce que nous avons fait, ils n'aient pas partagé cette malveillance qui a toujours exigé que nous fissions davantage.

" Il faut donc découvrir à quoi tiennent ces égaremens ou cette froideur de l'opinion et y remédier promptement par des mesures fortes et par des institutions vigoureuses.

" Je sais qu'en général on reproche au nouveau gouvernement les dépenses qu'il a faites, soit pour l'éclat dont il a dû s'entourer, soit pour donner à ses fonctionnaires une existence honorable et indépendante; qu'on se plaint de ce que l'impôt foncier n'a pas subi une diminution suffisante. Si le peuple pouvoit raisonner quand il est question de ses besoins, il nous seroit facile de prouver que les dépenses qui le blessent, n'ont presque pas été à la charge du trésor public, et que le chef de l'état y a employé des sommes dont il auroit pu se dispenser de rendre compte, et dont il étoit libre de disposer en faveur de ceux qui le servent ou qui lui sont attachés par les liens du sang; mais ne sait-on pas que la multitude est ou indigne qu'on entre avec elle dans de semblables détails, ou incapable de les apprécier? La révolution l'a rendue jalouse de tout ce que nous avons de considération et d'éclat; il faut donc y accoutumer ses regards, y soumettre ses pensées.

" Quant au fardeau des impositions, je crois qu'il n'est pas assez déguisé, et qu'on pourroit même l'augmenter sans le rendre aussi sensible. L'opinion des financiers est que le sol est trop imposé. Il nous faudra revenir au système des impôts indirects, à l'institution des fermes ou des régies; mais il faut attendre pour cela que notre industrie soit ranimée, que notre commerce soit plus étendu: cette guerre que

je

Digitized by Google

je n'ai pu prévenir ni même retarder, a dérangé tous les calculs sur lesquels je fondois notre restauration industrielle et commerciale. J'espère cependant qu'à l'aide de quelques tributs réguliers que nous avons droit d'exiger de nos voisins, soit pour les bienfaits qu'ils ont reçus de nous, soit pour la protection que nous leur accordons, j'espère, dis-je, qu'avec ces impôts qui sont l'apanage de la suprématie que nous exerçons, il sera possible de diminuer les charges publiques; mais cette ressource n'est pas encore fixée, quoiqu'elle ait déjà beaucoup produit.

" Mais, où j'ai trouvé des obstacles réels et une malveillance prononcée, c'est lorsque j'ai voulu porter l'armée à ce point de force réelle qui doit être en proportion de l'influence que nous exerçons sur l'Europe, et des expéditions que je prépare.

" Nous ne pouvons supporter notre puissance sans un grand établissement militaire; nous ne pouvons continuer à être formidables, si nous n'offrons à l'Europe épouvantée une armée gigantesque. C'est la gloire militaire qui nous a placés au rang où nous sommes; il n'y a donc qu'un grand appareil militaire qui puisse nous y maintenir.

" J'avouerai que pour constituer ce formidable appui de notre grandeur, j'avois cru que je trouverois de grandes facilités dans le caractère de la nation, dans ses habitudes guerrières, et dans cette soif de gloire et de conquêtes que les succès ne font qu'irriter davantage. J'avois même tellement compté sur l'empressement avec lequel on seconderoit mes vues en ce genre, que j'avois cru qu'il n'y avoit point d'inconvénient à les manifester toutes en même temps; à montrer tout ce que j'attendois du courage, du zèle, et des goûts de la nation. Et c'est ici où j'ai vu combien je m'étois trompé. La conscription exécutée, d'abord, presque sans obstacle, mais non sans de grands murmures, cette institution qui appartenoit sur-tout à la France, menace d'échouer complètement. Il n'y a point eu d'ardeur dans la jeunesse, et il y eu beaucoup de mauvaise volonté dans les parens. C'est à la recherche des causes qui ont produit cette apathie ou ces résistances, que le gouvernement doit apporter toute son attention et toute son activité.

" Et dans quel moment ai-je éprouvé ce mécompte; c'est lorsque tous les souvenirs et toutes les espérances devoient jeter dans la carrière militaire toute notre jeunesse, lorsque l'image des fortunes inouïes que les armes viennent d'élever



Digitized by Google

subitement, devoit exciter toutes les ambitions; c'est dans cet instant où l'on devoit plutôt prévenir l'excès du zèle qu'animer ses transports, que nous voyons nos routes couvertes de déserteurs, que nos foyers sont déshonorés par ces timides troupeaux qui fuyent devant la gloire, et qui viennent rechercher leurs habitudes domestiques. Il faut des moyens vigoureux; je les employerai, sur-tout si je n'obtiens rien des efforts que je vais tenter encore pour ranimer sur ma route cet esprit guerrier qui menace de s'éteindre.

" Passons maintenant à des scènes qui m'ont donné des inquiétudes presque aussi sérieuses, mais qui heureusement commencent à se calmer : je veux parler des crimes de tout genre qui nous désoloient encore il y a quelques mois. Cette frénésie de vengeance, de pillage, m'a long-temps et bien vivement affecté; sans les tribunaux spéciaux nous ne serions jamais parvenus à nous sauver de ces attentats. Ici, je dois l'observer, notre organisation judiciaire n'est pas bonne, les juges sont trop indépendans du gouvernement; il auroit fallu que leurs places ne fussent pas à vie, et qu'on eût plus de moyens pour les stimuler, quand ils sont inactifs ou timides, ou pour les punir quand ils méconnoissent leurs devoirs. L'institution des jurés que j'ai conservée par déférence pour ceux qui l'ont fondée, plutôt que par égard pour l'opinion, cette institution ne vaut rien, et ne se naturalisera jamais chez nous. Les institutions populaires ne prendront jamais en France; tout ce qui est rapproché du peuple y est bientôt l'objet de son mépris ou de son insouciance. Il nous faut des formes judiciaires d'une grande sévérité et des juges inflexibles. Voilà une réforme digne de vos méditations; vous devez la préparer par vos discours, par vos écrits. Sans elle, point de repos pour nous, point de sécurité pour le peuple."

" Nous devons aussi porter nos regards sur les préfectures, qui me paroissent trop nombreuses et mal organisées. J'avoue que l'inexpérience de plusieurs préfets, dont les moyens ne valent pas les intentions, a contribué à donner à l'administration une marche irrégulière et embarrassée; mais je pense que, même avec un plus grand nombre d'administrateurs éclairés, nous ne parviendrions jamais, avec une telle complication, à un résultat uniforme.

" J'ai conservé la division en départemens, parce qu'elle a le suffrage des hommes de l'ancien et du nouveau régime; cependant, je crois qu'elle ne vaut rien pour un pays aussi étendu

Digitized by Google

étendu que la France, sur lequel le pouvoir ne peut avoir une action forte et rapide, qu'autant que les divisions territoriales sont peu multipliées et rassemblent sous la main d'un petit nombre d'agens, des masses considérables. Là où il faut employer un grand nombre d'administrateurs, il ne peut y avoir la même sécurité pour le gouvernement. Les uns trompent ses vues par leur inexpérience, et les autres par leur infidélité. Les intendans et les gouverneurs étoient nécessairement les hommes de la monarchie, parce que tous leurs intérêts et toutes leurs prétentions étoient concentrés dans les places qu'ils occupoient. Nos préfets et nos généraux n'ont point une existence assez brillante; ils ne peuvent par conséquent être ni aussi sûrs, ni aussi dévoués.

" Les sénatoreries ne sont pas assez fortement organisées, pour remplacer les administrations centrales qui existoient dans l'ancien régime; je crains même que, comme il est difficile de déterminer l'espèce de pouvoir ou d'influence qui appartiendra aux sénateurs délégués, cette nouvelle institution n'embarrasse notre marche au lieu de la simplifier.

" Je crois qu'il nous faut de grands administrateurs qui, dépositaires des vues secrètes du gouvernement, puissent tout co-ordonner avec elles: mais pouvons-nous avoir ces grands administrateurs, en conservant la division actuelle par départemens?

" Quant à de grands gouvernemens qui seroient donnés à des militaires distingués; j'avoue que je ne partage pas sur leur institution, les frayeurs de quelques hommes qui craignent toujours de voir s'agrandir la prérogative des militaires. Eh! que serions-nous aujourd'hui, si les militaires, après avoir protégé et illustré la France par leurs exploits, n'avoient enfin saisi eux-mêmes les récompenses qui leur étoient dues, et arraché le gouvernement aux mains ignobles ou inhabiles qui se le disputoient depuis plusieurs années?

" Ce n'est pas chez une nation qui a reculé les bornes de la civilisation, qu'on doit craindre de voir les militaires s'emparer de tout le pouvoir ou en abuser. Cet état n'avoit point eu depuis la révolution la considération et les avantages qui étoient dus à ses grands et importans services. Une si longue injustice auroit produit tôt ou tard une réaction terrible, si un concours de circonstances heureuses pour la France n'avoit placé un militaire à la tête du gouvernement. Il faut donc bannir des craintes injurieuses pour nos braves, et les mettre

Digitized by Google

mettre dans le degré d'importance et d'élévation que conseille la politique et que commandent leurs services.

" On me dira que les divisions militaires remplacent les anciens gouvernemens; mais il s'en faut beaucoup que les généraux qui les commandent aient tout l'éclat et toutes les attributions qui appartenoient autrefois aux gouverneurs. De simples préfets n'ont-ils pas prétendu avoir le pas sur les généraux de division, et n'ai-je pas été obligé, pour rassurer quelques trembleurs, de tolérer, que dis-je ? de consacrer même, cette prééminence que rien n'autorise et qui sort de la hiérarchie politique.

" Quand j'ai dit que l'état militaire étoit le premier des états, je sais bien qu'on a commenté cette phrase, les uns avec malignité, les autres avec inquiétude; je sais qu'on a dit que cette maxime étoit d'un barbare. Hé bien, ce que j'ai dit alors, je le pense encore.

" La position de la France, relativement au reste de l'Europe, la direction nouvelle que la révolution a communiquée aux esprits, l'excédent d'une immense population que le commerce, l'agriculture, et l'industrie sont loin de pouvoir alimenter, tout nous fait une loi de prêcher cette doctrine. Il nous faut des guerriers, il nous en faut beaucoup; il nous en faut pour notre sûreté intérieure, pour la défense de notre immense frontière; pour retenir dans notre système politique des voisins qui ne s'y rangent qu'à regret; il nous en faut pour nos expéditions lointaines; pour conquérir ces territoires qui doivent remplacer nos colonies, qui même, si elles étoient intactes, ne suffiroit pas à l'activité de nos spéculateurs, n'absorberoient pas l'excédent de notre population.

" Mais c'est assez répondre à des objections qui ne prouvent que la pusillanimité ou les vues bornées de ceux qui les font. J'ai à vous entretenir encore d'un sujet qui a occupé pendant long-temps toutes mes pensées, et qui cependant menace de tromper mes combinaisons; je veux parler du rétablissement du culte.

" Il fut un temps où la persécution contre les ministres de la religion sembloit avoir ôté aux hommes religieux et la faculté et l'espoir de pouvoir jamais se livrer à leurs respectables habitudes; cette époque est voisine de la nôtre. On devoit croire que les autels étant rétablis, et leurs ministres rappelés, il y auroit par-tout un saint enthousiasme pour accueillir cette restauration, pour en récompenser les auteurs.

On

Digitized by Google

On devoit s'attendre que la ferveur seroit en proportion des persécutions qu'on avoit éprouvées.

" Quelle nation bizarre que cette nation Françoise ! Elle a cherché des prétextes pour repousser ce bienfait quand il lui est offert; elle est devenue irréligieuse, parce que le gouvernement est devenu croyant. Sous la persécution, elle alloit jusque dans les cavernes et dans l'obscurité des forêts, chercher des ministres rebelles aux lois et des cérémonies proscrites par elles. Aujourd'hui, elle déserte les églises, parce que le gouvernement l'appelle dans le sanctuaire; elle repousse les prêtres, parce qu'il consacre leur existence, parce qu'il la soutient des deniers de l'état.

" Cependant il ne faut pas que le gouvernement perde cet appui qu'il a si chèrement payé, si ardemment recherché. Il faut que le peuple soit rattaché à la morale par les cérémonies religieuses; il faut que l'obéissance aux lois naisse encore plus de la conscience des sujets que de l'action du pouvoir. Comment y parviendrons-nous si la religion ne se relève pas ?

" N'est-il pas à propos de faire revivre pour cela les règlemens de l'ancien régime, de donner même au clergé une participation au pouvoir qu'il est appelé à soutenir ? Ne faudroit-il pas que la loi politique scrutât les consciences, et même prescrivît des pratiques extérieures, qui, imposées d'abord par la force, finissent par se confondre avec les habitudes du peuple et avec ses besoins. Ces règlemens sont difficiles à établir; je sens tout ce qu'il y a de dangereux dans des mesures coërcitives de ce genre; n'importe, il faut s'en occuper; sauf à attendre pour les employer de ces circonstances heureuses, telles que la Providence les a multipliées pour nous aider dans la grande restauration que nous avons entreprise.

" Je dois vous dire que nous serons secondés, sur-tout par le haut clergé, dans toutes ces mesures. Le clergé subalterne est loin d'avoir la même condescendance et de nous offrir la même coopération; mais on m'a communiqué pour obtenir sa soumission et déterminer sa bonne volonté, un projet dont j'espère beaucoup de succès, et que je vais réaliser dans les départemens que je visiterai.

" Enfin, je peux vous assurer que si la génération qui déjà nous échappe par ses habitudes et par ses préjugés ne se range pas dans notre système, celle qui commence promet de s'y soumettre entièrement. Par-tout l'instruction publique s'or-

ganise

Digitized by Google

ganise avec succès. Les écoles sont fréquentées; on recherche les lumières; on écoute avec faveur des savans dévoués au gouvernement, des professeurs qui tiennent à lui par l'existence heureuse qu'il leur assure. Ainsi aucun principe corrupteur, aucune maxime ennemie n'altérera dans le cœur des jeunes gens la soumission aux lois, le dévouement à la personne du chef de l'état."

FIN.

MAR 13 191

A Londres: de l'Imprimerie de W. Spilsbury, No. 57, Snowhill.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google